EXPLORATION

DU TERRITOIRE

DE L'ORÉGON,

DES CALIFORNIES

ET DE LA MER VERMEILLE,

EXÉCUTÉE PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841 ET 1842,

PAR

M. DUFLOT DE MOFRAS,

Attaché à la Légation de France à Mexico;

OUVRAGE PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DE M. LE MARÉCHAL SOULT, DUC DE DALMATIE,

Président du Conseil,

ET DE M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

TOME PREMIER.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Rue Hautefeuille, n° 23.

1844.

Publié par Arthus Bertrand. Ch. Ransonnette sc.

VUE DU PORT DE MONTEREY CAPITALE DE LA NOUVELLE CALIFORNIE.

EXPLORATION

DU TERRITOIRE

DE L'ORÉGON,

DES CALIFORNIES

ET DE LA MER VERMEILLE,

EXÉCUTÉE PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841 ET 1842,

PAR

M. DUFLOT DE MOFRAS,

Attaché à la Légation de France à Mexico;

OUVRAGE PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DE M. LE MARÉCHAL SOULT, DUC DE DALMATIE,

Président du Conseil,

ET DE M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

TOME PREMIER.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Rue Hautefeuille, n° 23.

1844.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL SOULT, DUC DE DALMATIE,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

En vous priant d'accepter la dédicace de la Relation d'un voyage entrepris par vos ordres, je ne fais que remplir un devoir, et j'ose espérer que le public appréciera l'esprit et le but dans lesquels cette exploration a été conçue : il ne verra point seulement dans cet ouvrage les faibles efforts que j'ai tentés pour répondre à la confiance dont ma mission était le gage, mais encore cette haute pensée dirigeante qui, après vous avoir fait illustrer la France pendant la guerre, vous porte aujourd'hui à étendre, avec ses relations commerciales, les conquêtes pacifiques de son industrie et de son intelligence.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DUFLOT DE MOFRAS,

Attaché à la Légation de France à Mexico.

AVANT-PROPOS.

Les notions incertaines que l'on possédait sur les côtes occidentales de la Nouvelle Espagne, la Mer Vermeille, les Provinces internes du Mexique, les deux Californies, les Établissements russes, ainsi que sur le Territoire de l'Orégon, dont l'Angleterre et

les États-Unis se disputent maintenant la possession; l'avenir immense réservé à toute la côte de l'Amérique, située au nord de l'Équateur et baignée par l'Océan Pacifique septentrional; l'intérêt qui s'attachait déjà aux différents archipels de la Mer du Sud; le développement de notre navigation et de la pêche de la baleine dans ces parages : toutes ces considérations avaient dès longtemps fixé l'attention du Gouvernement français. Aussi, à la fin de 1839, M. le Maréchal Duc de Dalmatie, Président du Conseil des Ministres, et alors Ministre des Affaires Étrangères, voulant utiliser les notions que nous pouvions avoir acquises sur ces questions, soit par des voyages antérieurs en Amérique, soit par un séjour de trois années en Espagne, nous appela de l'Ambassade de France à Madrid,

à laquelle nous étions Attaché, et nous adjoignit à la Légation du Roi à Mexico, avec la mission spéciale de visiter les provinces de l'ouest du Mexique, la Nouvelle Galice, Colima, Sinaloa, Sonora, le golfe de Cortez, l'Ancienne et la Nouvelle Californie, les Forts russes qui l'avoisinent, les postes des Américains et des Anglais à Astoria, et sur l'étendue du Rio Colombia et du Territoire de l'Orégon; de rechercher enfin, indépendamment du point de vue politique, quels avantages pourraient offrir à notre commerce et à notre navigation des expéditions mercantiles, et la fondation de comptoirs dans ces régions encore peu connues en France.

Les sages prévisions qui avaient ordonné ce voyage se sont réalisées : personne n'ignore maintenant l'importance, chaque

jour croissante, qu'ont acquise les groupes des îles Marquises, d'Otaïti, de Sandwich et le Territoire de l'Orégon, surtout depuis l'ouverture du commerce avec la Chine, qui paraît devoir conduire à des relations plus générales avec le Japon, et depuis que la communication des deux grands Océans semble rendue prochaine par les travaux exécutables au lac de Nicaragua, et par le percement devenu facile de l'isthme de Panama.

Nous offrons aujourd'hui au public les résultats de cette exploration, qui renferme la description géographique, l'historique des découvertes, l'hydrographie des côtes, la statistique du pays, le tableau des mœurs des habitants et des Indiens, un précis sur l'influence qu'exercèrent les Missionnaires espagnols, et sur les établissements qu'ils

ont fondés; des détails sur le commerce que peuvent faire dans ces contrées les armateurs et les négociants français, sur les objets européens d'échange, l'exportation des métaux précieux, la pêche de la baleine, les points de ravitaillement et de relâche pour les navires baleiniers, les productions du sol, et enfin des aperçus sur la botanique et la zoologie.

Pour faciliter l'intelligence du texte, nous y avons joint, indépendamment de vues et de dessins, les plans des principaux ports, et une grande carte générale relevée avec le soin le plus minutieux, et qui comprend tout le pays situé à l'ouest des Montagnes Rocheuses, une partie du Canada, des Territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson, des Amériques Russe et Anglaise, des États-Unis, du Texas, le plus

grand nombre des provinces du Mexique, et la totalité du Territoire de l'Orégon, si inconnu jusqu'à nos jours. Les limites déterminées et les lignes proposées se trouvent tracées sur cette carte, avec l'indication des traités de paix et des conventions qui y ont donné lieu. C'est un travail diplomatique entièrement neuf.

Ajoutons que ce livre commence où celui de M. de Humboldt s'est arrêté, et ce sera pour l'auteur le meilleur titre à l'indulgence que d'avoir essayé de suivre les traces et de continuer l'œuvre de cet illustre voyageur.

AVERTISSEMENT.

Nous observerons, dans cet ouvrage, un ordre géographique en allant du Sud vers le Nord, et après un rapide exposé des circonstances qui ont amené la séparation des provinces de la Nouvelle Espagne de la Couronne des Rois Catholiques, nous décrirons en détail la partie du Mexique et de la côte Nord-Ouest de l'Amérique qui s'étend depuis l'isthme de Tehuantepec jusqu'au détroit de Behring.

Pour avoir une idée générale des pays décrits dans cet ouvrage, il sera utile de jeter au préalable un coup d'œil sur la carte de l'Océan Pacifique, n° 2 de l'Atlas, qui accompagne ce volume.

NOTA.

Les gisements sont rapportés au Nord du Monde.

Les longitudes sont comptées du méridien de Paris.

Les lieues terrestres sont de 25 au degré.

Les lieues marines sont de 20 au degré et ont 5,557 mètres.

Le mille marin de 60 au degré équivaut à 1,852 mètres.

Les sondes sont exprimées en mètres ou en brasses de $1^{m},6$.

Une brasse vaut 5 pieds de France ou $1^{m},6$.

Une encablure égale 100 toises ou 195 mètres.

Les pieds et toises sont en mesures de France.

Les températures sont exprimées en degrés centigrades.

Les hauteurs barométriques énoncent des millimètres.

Le jaugeage des navires est rendu en tonneaux de 1,000 kilog.

La fanega espagnole contient 563 litres.

Le quintal espagnol égale 46 kilogrammes.

L'arroba vaut $11^{k},5$ ou vingt-cinq livres espagnoles.

La livre sterling vaut en moyenne 25 francs.

Le dollar des États-Unis a une valeur égale à celle de la piastre.

La piastre forte vaut en moyenne $5^{f},35^{c}$ et se divise en huit réaux.

EXPLORATION

DU TERRITOIRE

DE L'ORÉGON,

DES CALIFORNIES

ET DE LA MER VERMEILLE,

EXÉCUTÉE PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841 ET 1842.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

État du Mexique sous la domination espagnole. — Historique de la révolution. — Situation actuelle. — Considérations politiques.

Aucune des anciennes vice-royautés de l'Amérique espagnole n'a ressenti plus cruellement que le Mexique les funestes effets de la nouvelle ère politique, décorée du nom d'*Indépendance*. Au bien-être et à la tranquillité dont jouissait la Nouvelle-Espagne ont succédé de continuelles

agitations, une misère générale, les symptômes de dissolution les plus prononcés. Dès 1824, après le règne éphémère de l'Empereur Iturbide, aux malheurs nés de la lutte contre la Mère patrie vinrent s'ajouter les désastres de la guerre que se firent entre eux les insurgés, et, comme pour porter le dernier coup à la prospérité du Mexique, le congrès fédéral décréta, en 1827, l'expulsion des Espagnols européens échappés aux assassinats antérieurs. Avec eux disparurent les capitaux de l'industrie, les ressources du commerce, la fortune du pays. Chassés par une loi parricide, les principaux négociants se réfugièrent à l'étranger et s'y fixèrent. D'opulents propriétaires, de hauts fonctionnaires, possesseurs de grandes richesses, les envoyèrent en Angleterre, en France, en Espagne, aux États-Unis. Les exploitations importantes furent suspendues; le sol si fertile du Mexique, ses trésors métalliques, son admirable position géographique, ses ports sur les deux Grands Océans devinrent en quelque sorte de stériles avantages; il ne resta à cette contrée appauvrie, pour compenser ses désastres et ses fautes, qu'un mot vide et sonore, un simulacre de liberté.

La domination espagnole, au contraire, l'avait rendue florissante; elle s'était entourée de toutes

les conditions qui font les grands peuples et les gouvernements respectés. Une marine considérable, de nombreuses places fortes, une armée bien disciplinée, une administration équitable et vigilante, de salutaires lois municipales, la position financière la plus brillante, tels étaient ses moyens d'action, ses éléments de puissance.

Fernand Cortez et Charles-Quint avaient créé les premiers d'excellents règlements de colonisation. A son tour, Philippe II, dont les vues politiques furent si fermes et si vastes, posa les bases de la législation des Indes. Perfectionnée par Philippe V, l'œuvre se continua et prit un immense développement sous le règne glorieux de Charles III. Un grand ministre, le comte d'Aranda, s'effraya, à juste raison, en voyant les États-Unis, échappés à la souveraineté de l'Angleterre, proclamer leur indépendance. Il comprit qu'à leur exemple, les colonies espagnoles se détacheraient quelque jour de la Métropole, et, au risque même de déplaire, il signala le danger à son souverain. Éclairé par ces sages conseils, par ces lumineuses prévisions, Charles III songea alors à ériger en royaumes les vice-royautés américaines, et à élever sur ces trônes les Infants d'Espagne : il se fût réservé, quant à lui, le titre d'*Empereur des Indes*, plaçant ainsi les rois de sa famille dans

des conditions de vassalité, laissant toujours l'Espagne régulatrice de leurs intérêts, et faisant de Madrid le grand centre d'où l'impulsion supérieure serait partie.

Ce plan qui portait en lui le germe de précieux résultats, puisqu'il pouvait rendre inébranlable à jamais la domination espagnole sur ses colonies d'Amérique, fut abandonné. Le temps et les circonstances manquèrent à Charles III pour l'accomplir.

La politique de ce prince n'en poursuivit pas moins avec persévérance le but d'une union plus étroite encore entre l'Amérique espagnole et la Mère patrie. C'est dans cette pensée qu'il créa une compagnie de gardes du corps, exclusivement composée de jeunes Américains, appartenant aux familles les plus distinguées. Cette mesure, indépendamment des ressources qu'elle offrait à Charles III dans le cas d'une révolution au Mexique, en livrant à sa discrétion l'élite de la jeunesse hispano-américaine, avait le grand avantage d'initier cette dernière aux mœurs européennes, et d'identifier plus que jamais les deux peuples. Malheureusement les successeurs de Charles III héritèrent de son pouvoir sans hériter de son habileté, et cette compagnie cessa d'exister sous Ferdinand VII.

Les orages soulevés dans la Péninsule par la révolution française, l'administration débile de Charles IV, et, avant toutes choses, les intrigues de l'Angleterre et des États-Unis en Amérique, détachèrent insensiblement la Nouvelle-Espagne de la Métropole.

Un premier cri d'indépendance, poussé en 1810, fut facilement étouffé : mais le mouvement devint plus prononcé en 1814, et, en 1820, il acquit un caractère véritablement redoutable. Des généraux espagnols, les Xavier Mina, Echevarri, Arana et Negrete, désertant les enseignes royales, apportèrent aux insurgés l'appui de leur science militaire et la discipline dont ils manquaient. Ce fut d'ailleurs la faute de Ferdinand VII. Rentré en Espagne, il avait ouvert les bras à la faction absolutiste, proscrit le parti libéral, destitué ses généraux les plus dévoués, frappé les hommes mêmes qui lui avaient conservé la couronne.

Les officiers espagnols qui se trouvaient en Amérique pendant ces persécutions, furent indignés contre un système qui condamnait à l'ostracisme les plus belles gloires du pays. Ce sentiment les poussa dans les rangs de l'insurrection, et, s'il n'excuse leur trahison, il en atténue du moins l'énormité. En vain les généraux restés fidèles à

la cause de la Mère patrie, D. José de la Crúz, Calleja, Novella, Venegas et Trujillo, combattirent vaillamment pour la faire triompher; le succès favorisa la révolte; et, au commencement de 1822, la séparation définitive eut lieu. Ce fut un jour de folie qu'ont expié des années de désastres.

Tout nouvel état de choses a besoin pour se légitimer de calomnier celui qui succombe. Un acte d'accusation fut dressé contre l'Espagne; on lui reprocha, entre autres, d'avoir tenu à l'écart les Espagnols d'Amérique pour favoriser à leur détriment les Espagnols européens; mais ce fait est de toute fausseté. L'intérêt, à défaut même de la justice, faisait une loi au gouvernement de Madrid, afin d'amener entre les populations une fusion rapide, d'éloigner toute préférence. Il sentit cette vérité et la pratiqua. Ce qui le prouve, c'est qu'il existe encore de nos jours dans l'administration espagnole des hommes éminents et prenant une part active aux affaires, qui sont nés en Amérique.

Les prétendues cruautés exercées contre les Indiens ne sont pas moins mensongères. Si dès les premiers temps de la conquête quelques violences furent rendues malheureusement inévitables, la domination espagnole s'appliqua surtout à répandre parmi les naturels des semences catholi-

ques, des éléments d'instruction et de tranquillité : c'est ainsi qu'elle fonda dans les plus importantes villes du Mexique des colléges royaux pour les Indiens nobles (*reales colegios de Indios nobles*), où les fils des principales familles de caciques étaient élevés aux frais du roi. Aujourd'hui même, si l'on débarque sur un point quelconque de la Nouvelle-Espagne, on y rencontre des villages indiens bien cultivés, riants, gouvernés paternellement par leurs curés. Quelques pas plus loin se remarquent des villages de blancs créoles à l'aspect misérable et qu'entourent des campagnes arides. N'ayant plus le frein de sages lois, les mœurs y sont dans un relâchement extrême, et la misère, alliée à un faux patriotisme, y alimente tous les vices.

Non, l'Espagne ne se montra pas cruelle envers ses colonies ; elle fut tolérante et habile. Et tandis que la race anglo-saxonne anéantissait les infortunées peuplades de la Pensylvanie, de la Nouvelle-Angleterre et de la Caroline[1], les missionnaires espagnols laissaient le sabre du conquérant pour le bâton de l'apôtre, et soumettaient les Indiens à l'Espagne par l'autorité de

[1] L'Amérique anglaise, à l'arrivée des Européens, comptait 16 millions d'indigènes : elle en compte aujourd'hui 2 millions !

l'intelligence, de la religion et de la justice.

On ne se doute pas d'ailleurs en Europe de la magnificence que conservent les villes hispano-américaines, malgré les dévastations de la guerre et le délaissement auquel les livre une situation politique sans stabilité. Elles possèdent même encore quelque apparence d'ordre et d'administration locale, et ce fait s'explique aisément lorsqu'on se rappelle qu'en Espagne comme dans ses colonies le pouvoir central n'a qu'une action bornée sur les provinces qui administrent elles-mêmes leurs revenus, et dont les intérêts sont protégés par d'admirables lois municipales. Si l'on voulait enfin étudier ce qu'a été l'Espagne comme splendeur, c'est dans ses colonies d'Amérique qu'il faudrait en chercher les traces et les preuves. En voyant les derniers vestiges de cette prospérité merveilleuse, il semble que cette nation, pliant sous le poids de sa propre grandeur, ait eu besoin de répandre à l'extérieur le superflu de sa force et de sa vitalité.

Tel fut, en quelques mots, l'état de la Nouvelle-Espagne sous la domination de la Métropole; examinons maintenant ce qu'est devenu le Mexique sous le régime de l'*Indépendance*.

Aussitôt après l'entrée d'Iturbide à Mexico, à la tête de l'armée insurgée, le Congrès constituant

s'établit et proclame, en mai 1822, ce général Empereur. Mais la jalousie de ses compagnons d'armes s'applique bientôt à le dépopulariser, et après avoir exercé l'autorité pendant quelques mois, il est détrôné, exilé, mis hors la loi.

Composé des généraux Bravo, Michelena et Victoria, le pouvoir suprême exécutif gouverne jusqu'au jour où ce dernier est élu le premier, Président.

Sur ces entrefaites, Iturbide, que l'espoir de reconquérir la puissance avait suivi dans l'exil, quitte l'Europe, débarque, en juillet 1824, près de Tampico, et ne craint point de se confier à la loyauté du gouverneur de cette ville, le général Lagarza. Celui-ci l'accueille au mieux, le comble de prévenances, le fait asseoir à sa table, et, une heure après, lui envoie un prêtre pour se confesser. Victime de sa crédulité, le malheureux Iturbide meurt fusillé au mépris de tout honneur.

Quant au général Victoria, il continue sa présidence et la termine en 1828, où il est remplacé par Pedraza, légalement élu : mais, environné d'intrigues habiles et de rivalités ardentes, ce dernier ne tarde pas à se voir dépossédé, et il est contraint, pour préserver sa vie, de se sauver de Mexico sous les habits d'un moine. Guerrero lui succède : porté à la présidence par le parti fédé-

raliste, il est, en 1829, renversé par le vice-président Bustamante, qui fait la révolution dite de *Jalapa*. Guerrero, dont la tête est mise à prix et qui se rappelle Iturbide, s'enfuit précipitamment vers les départements du sud, gagne la côte et se réfugie sur un bâtiment sarde, commandé par le capitaine génois Picaluga. Celui-ci, auquel il s'est imprudemment confié, va le livrer aux autorités d'Acapulco, qui le font immédiatement fusiller, et donnent, pour prix de sa trahison, cinquante mille piastres à Picaluga, que plus tard, dans un noble élan d'indignation, la cité de Gênes déclare *infâme*.

Pendant ces drames sanglants et ces règnes éphémères, le pays souffre, les lois sont méconnues, les mœurs se corrompent, le commerce s'appauvrit. Uniquement occupés du soin de leur conservation, les divers compétiteurs s'arrachent successivement l'autorité, sans avoir le temps ni la volonté de rien fonder. Bustamante cependant se maintient à la présidence jusqu'en 1833 ; alors Santa-Anna, qui s'est montré l'un des acteurs les plus audacieux de la révolution et qui se sent fort de sa popularité, s'arme contre lui, l'abat, le fait exiler et rétablit à sa place Pedraza, que pousse d'ailleurs au pouvoir le parti fédéraliste. Mais las de servir les intérêts des autres, le général

Santa-Anna songe à travailler plus efficacement pour lui-même : en 1834 il renverse la fédération, s'empare de la présidence et la garde jusqu'en 1836. A cette époque, les hostilités allumées entre le Mexique et le Texas le déterminent à laisser le pouvoir exécutif au général Barragan, vice-président : il prend le commandement de l'armée et tombe durant la guerre entre les mains des Texiens. Tandis que ces faits s'accomplissent, Bustamante est revenu de l'exil ; son parti a reconquis la majorité, il se voit de nouveau porté à la présidence, et il la conserve pendant près de cinq années.

Cependant, Santa-Anna qui, avec sa dextérité habituelle, avait obtenu sa liberté des Texiens, grâce à la promesse illusoire de les déclarer indépendants du Mexique, jugeant opportun de se tenir momentanément à l'écart, va se renfermer dans ses propriétés voisines de Véra-Cruz, où il attend que les événements le rappellent dans une sphère active.

Santa-Anna éloigné, d'autres ambitions se font jour. Le général Urrea se *prononce* contre Bustamante, le fait, en 1840, prisonnier dans le palais même, et proclame Gomez Farias à sa place. Le président dépossédé échappe par la fuite aux insurgés et rallie autour de lui quelques troupes

fidèles. La lutte s'engage, et pendant deux semaines un feu plus bruyant que meurtrier n'aboutit guère qu'à la démolition de plusieurs maisons et d'un pavillon du palais du gouvernement.

Ce simulacre belliqueux, qui eut pour résultat la chute de Gomez Farias, offrit à quelques-uns de nos compatriotes l'occasion de déployer une rare énergie, et causa plusieurs malheurs parmi la colonie française : le docteur Plane fut tué en se rendant près d'un malade ; un autre, le docteur de Villette, dut au généreux dévouement dont il fit preuve, en pansant au milieu de la fusillade un général mexicain, l'offre du titre de colonel qu'il refusa ; enfin, le courageux rédacteur du *Courrier français*, M. Thivol [1], atteint par un éclat d'obus, eut la cuisse brisée, au moment où il allait inviter nos détaillants à fermer leurs magasins.

Investi de nouveau de la présidence, Bustamante décrète l'oubli du passé, annule les lois

[1] Le *Courrier français*, journal publié en langue française à Mexico, est d'une très-grande utilité pour nos négociants répandus dans l'intérieur du pays. Du reste, la Légation espagnole, reconnaissant les avantages d'une semblable publication, a, depuis son arrivée, fondé le journal *la Hesperia*, dans le double but d'entretenir des rapports entre les Espagnols résidant au Mexique et la Mère patrie, et de resserrer les liens des habitants de la Nouvelle-Espagne avec leur ancienne Métropole.

promulguées pendant sa captivité, déclarant que, durant cet intervalle, la république a été *acéphale,* mot qui, soit dit en passant, ne fut compris de personne, et dont les Mexicains durent demander l'explication aux étrangers un peu lettrés.

Une année s'écoule, et le 8 août 1841, le général Paredès, gouverneur de la Nouvelle-Galice, se *prononce* à Guadalajara contre Bustamante, réunit en chemin deux mille hommes et marche sur la ville de Mexico, devant laquelle, par suite d'un mouvement concerté, se présente en même temps Santa-Anna. Après trente-cinq jours d'escarmouches, ce dernier est proclamé président provisoire par l'armée, et fait une entrée solennelle à Mexico le 6 octobre, tandis que Bustamante se dirige par Véra-Cruz vers l'Europe, emportant avec lui le fruit de ses économies et le souvenir de sa grandeur passée. Depuis cette époque, Santa-Anna dispose à son gré des destinées de l'empire de Montézuma : il vient récemment d'être appelé à la présidence pour cinq années, et quelques personnes vont même jusqu'à lui prêter les vues ambitieuses qui amenèrent la chute et la mort d'Iturbide.

Mais Santa-Anna est trop clairvoyant pour se laisser prendre à l'appât d'un vain titre, qui l'en-

vironnerait de périls sans accroître son autorité : s'il tient à la puissance, c'est moins pour l'éclat qu'elle jette que pour les avantages effectifs qu'elle donne. Soldat de fortune, il a embrassé successivement toutes les causes, selon les nécessités de son intérêt. D'abord officier subalterne dans les troupes espagnoles, il se rangea, en 1820, du côté de l'insurrection, parce qu'il la vit forte et soutenue. Il obtint d'Iturbide le commandement du huitième régiment d'infanterie et fut fait par lui brigadier. Un caractère entreprenant, quelques talents militaires, une souplesse extrême, et surtout l'habileté dont il fit preuve lors de la malheureuse expédition du général Barradas, appelèrent sur lui l'attention et la confiance. Mélange de sang indien et de sang espagnol, Santa-Anna a la ruse de l'un, l'énergie de l'autre. Son œil noir est plein de finesse et de feu, et il conserve à cinquante ans toute la vigueur d'un autre âge.

Cruel parfois jusqu'à la férocité, il fit, en 1835, fusiller, au mépris des conventions, les détachements texiens qui s'étaient rendus prisonniers.

Amoureux de popularité, il ne recule devant aucun moyen pour la conserver, et on l'a vu bien souvent, dans les combats de coqs, confondu dans la foule, et pariant une piastre en faveur de

l'un des champions, comme le dernier des *leperos*[1].

On aurait tort de croire d'ailleurs que la dictature qu'il exerce doive être durable. Des germes profonds de mécontentement se développent autour de lui : les différents chefs qui l'ont aidé à renverser Bustamante sont déjà ses ennemis, ils seront bientôt ses rivaux. Le plus redoutable de tous par ses lumières et son courage, le général Paredès, qui donna naguère le signal de la révolution, est tombé en disgrâce, et vit confiné dans une petite ville de l'intérieur : dans le sud, vers Acapulco, le général Bravo a réussi à se placer dans une sorte d'indépendance, et le général Urrea, tout-puissant dans les riches provinces de Jalisco, de Sinaloa et de la Sonora, a moins que jamais renoncé à réaliser leur séparation du gouvernement central et à les constituer libres, sous la dénomination d'*États de l'Occident*. Bustamante, de son côté, n'a pas perdu toute chance de reconquérir le pouvoir : il se flatte que le vœu national le rappellera d'Italie où il s'est retiré, et les généraux Valencia, Gomez Farias, Tornel et Pedraza nourrissent tous en secret l'espoir de leur présidence future.

Santa-Anna lui-même n'a pas foi dans la durée

[1] On appelle ainsi les métis au Mexique.

de son gouvernement; il ne s'endort pas dans une fausse sécurité de l'avenir, et s'occupe incessamment d'augmenter sa fortune déjà si considérable : c'est ainsi que, réalisant, soit personnellement, soit par ses affidés, des bénéfices énormes dans les divers marchés du gouvernement, il a reçu deux cent mille piastres dans l'affaire du monopole des tabacs, cent mille dans les règlements pour les licences accordées aux maisons anglaises, et deux cent mille sur le million employé en partie l'année dernière à faire des achats d'armes en Europe.

Cet exemple, que ne craignent pas de donner les hauts fonctionnaires, trouve de nombreux imitateurs parmi les employés subalternes. Un incroyable désordre règne dans l'administration mexicaine. Les attaques à main armée et les assassinats sont d'une fréquence extrême dans toutes les provinces, sur toutes les routes, et pas une semaine ne s'écoule sans que les diligences partant de Mexico et de Puebla ne soient arrêtées à la sortie même de ces villes. Des officiers font exécuter des vols par leurs soldats, afin de partager avec eux les dépouilles des voyageurs, et l'on se rappelle que le colonel Yañez, dont la bande tua et vola, en 1835, M. Mairet, consul suisse à Mexico, était l'ami et l'aide de camp du général

Santa-Anna, alors comme aujourd'hui Président.

La composition de l'armée mexicaine explique suffisamment ces faits inouïs. Elle est en partie recrutée à l'aide de paysans et d'Indiens qu'on arrache à leurs villages, en partie parmi les criminels renfermés dans les prisons et dans les bagnes. Nous avons entendu à Guadalajara un colonel mexicain nous dire que, pour remplacer ses déserteurs, il faisait aligner par escouades les huit cents malfaiteurs que contenait la prison publique, afin de choisir entre eux les hommes les plus beaux et les plus robustes. Ce premier soin rempli, il s'informait de la durée de leur peine, et tel forçat condamné à dix ans de galères était libéré du temps qu'il lui restait à faire encore, à la condition de servir pendant cinq années dans un régiment. Qu'attendre de tels soldats? En Europe, l'habit militaire est pour celui qui le porte une honorable distinction. On épure l'armée en déversant les mauvais sujets dans les établissements disciplinaires. Au Mexique, la différence du soldat au galérien est en quelque sorte nulle, puisque c'est, comme on vient de le voir, à l'aide d'ignobles bandits que se complètent les régiments.

La désertion ne peut manquer d'être fort con-

sidérable dans une armée où aucune discipline militaire ne s'exerce, où aucune autorité n'est respectée : les paysans s'échappent et regagnent leurs fermes, tandis que les malfaiteurs rejoignent leurs bandes ou demeurent cachés dans les faubourgs des villes.

Les officiers qui, sous le gouvernement royal, appartenaient aux familles les plus distinguées, sont tirés maintenant des classes les plus méprisables, ou fournis par une race de soldats parvenus, dont l'ignorance égale seule la perversité.

Dans l'espèce d'école militaire récemment transférée à Chapultepec, il n'existe qu'un simulacre d'enseignement.

Les troupes mexicaines comptent cependant quatre ou cinq jeunes officiers élevés en Europe, et quelques officiers et généraux espagnols ayant des connaissances militaires; mais les premiers sont un constant objet de jalousie pour leurs camarades, et les autres doivent être flétris pour avoir trahi leur patrie et porté leurs armes contre elle.

Malgré les efforts du nouveau président pour accroître les ressources militaires du Mexique, il n'a réussi jusqu'à présent qu'à former un effectif de vingt mille soldats en guenilles, pieds nus pour la plupart, et armés de mauvais fusils anglais. Ces troupes sont ainsi distribuées : à Mexico,

huit mille hommes; à Guadalajara et dans le département de Jalisco, deux mille; à la division du Nord, contre le Texas, quinze cents; à la division du Sud, six cents; au cantonnement expéditionnaire de Jalapa, anciennement destiné contre le Yucatan, deux mille quatre cents; à la forteresse de Perote, deux cents; à Véra-Cruz et San-Juan de Ulua, mille. Le reste est disséminé dans les provinces.

Les régiments d'infanterie se composent communément de deux bataillons, et sont commandés par un colonel. Chaque bataillon, sous les ordres d'un lieutenant-colonel et souvent d'un colonel honoraire, est au plus de trois cents hommes, et beaucoup n'en comptent pas cent cinquante. Les compagnies, de vingt-cinq à trente hommes, ont pour chef un lieutenant-colonel ou un chef de bataillon, auquel sont adjoints un capitaine, deux lieutenants et deux sous-lieutenants, c'est-à-dire, *un officier pour quatre soldats.* On retrouve les mêmes disproportions et le même désordre dans la cavalerie, et des escadrons de cinquante chevaux ont six ou sept officiers.

C'est à peine si l'artillerie pourrait mettre en ligne trente pièces de campagne attelées et du même calibre; quant aux batteries de siége et de montagne, à celles des côtes, aux ouvriers, aux

équipages de ponts et au train d'artillerie, ce sont choses absolument inconnues. La presque totalité de la poudre même est achetée aux États-Unis et en Angleterre.

L'arme du génie, tout à fait au niveau de l'artillerie en ce qui concerne le matériel, est formée d'un bataillon de deux cents hommes, en garnison à Matamoros, et d'une compagnie occupant la caserne assez ridiculement appelée *citadelle* de Mexico.

Mentionnons encore une sorte de milice rurale, mal organisée, mal entretenue, et dans laquelle les paysans ne s'incorporent qu'avec une excessive répugnance.

On le voit, à en juger par le nombre et la composition des états-majors, l'armée mexicaine devrait dépasser toutes celles de l'Europe réunie; car elle a à peine *vingt mille soldats* et elle compte *vingt-quatre mille officiers!*

D'ailleurs, si le courage purement individuel ne manque ni aux uns ni aux autres, il n'est point soutenu par cette ardeur du patriotisme qui fait supporter patiemment les souffrances, les privations, les revers, et rend faciles les plus grandes choses.

Dernièrement, lors des différends qui divisèrent le Mexique et l'Angleterre, le général

Santa-Anna se rendit à Jalapa pour passer en revue les troupes ; mais, ne connaissant pas le véritable but de cette réunion, les soldats, à sa vue, se mirent à crier d'une voix unanime *qu'ils n'iraient pas au Yucatan*, tant ils sont effrayés de la mortalité et des défaites qu'ont éprouvées ceux qui les ont précédés dans ce pays. Santa-Anna leur répondit, sans rien perdre de son sang-froid, q u' ilétait venu à Jalapa pour les encourager à défendre vaillamment le sol de la patrie, menacé d'une invasion anglaise. Ces paroles furent confirmées par une proclamation, et lord Aberdeen accueillit en souriant cette nouvelle forfanterie républicaine.

Composé de six millions d'habitants, le Mexique est soumis aux intrigues de sept à huit mille officiers; et tandis que, par l'extension immodérée du vote, les États-Unis se voient menacés de tomber sous le joug de la populace (*Mob domination*), cette belle contrée, si heureuse et si opulente lorsqu'elle s'appelait la Nouvelle-Espagne, est aujourd'hui courbée sous le despotisme militaire.

La marine de guerre ne compte, à Véra-Cruz, que deux pyroscaphes neufs, un ancien hors d'état de tenir la mer, ainsi qu'une goëlette de 150 tonneaux, armée de quatre pièces, et sur la Mer Pacifique, que trois brigs-goëlettes gardes-côtes,

portant quatre petites caronades, le tout commandé par des officiers mexicains et manœuvré par des matelots de divers pays, à l'exception toutefois des deux pyroscaphes, dont les équipages, officiers et commandants, étaient exclusivement anglais : les officiers appartenaient à la marine royale, mais ils ont quitté le service au bout d'un an.

Sur tous les points du territoire, les magnifiques ouvrages de fortification élevés à grands frais par les Espagnols tombent en ruine. Les frontières du Nord sont dégarnies, et les provinces septentrionales dévastées par des hordes de sauvages qui s'avancent jusqu'à trente lieues de la capitale.

Sous le régime de la Métropole, une savante combinaison de missions et de *presidios* arrêtait les déprédations des Indiens et répandait parmi leurs tribus les bienfaits du catholicisme et les lumières de la civilisation : la ligne stratégique, qui comprenait une étendue de plus de douze cents lieues, commençait au port de San-Francisco et à Monte-Rey, dans la Haute Californie, et descendait du nord au sud jusqu'à San-Diego. De là elle envoyait un double embranchement pour ceindre les deux côtes de la Basse Californie ; puis, traversant le Rio Colorado, elle longeait le

Rio Gila, passait la Sierra-Madre, et, après avoir protégé le Nouveau-Mexique et le Texas, elle venait finir à l'extrémité des Florides, coupant ainsi l'Amérique dans toute sa largeur, et mettant en communication les bords de l'Atlantique avec ceux de la mer du Sud.

En dedans de cette ligne, les gouverneurs et les infatigables missionnaires appelaient les colons, fondaient des *pueblos*, villages composés d'Espagnols et d'Indiens convertis, leur enseignant la culture des terres, l'exploitation des mines et les arts mécaniques. Ces divers points, garnis de compagnies présidiales, étaient reliés entre eux et formaient un système complet de colonisation et de défense.

Les Jésuites, les premiers, eurent la gloire de concevoir et d'exécuter en partie ce plan admirable si digne des vastes entreprises de cette corporation à jamais illustre.

Que reste-t-il de cette organisation si forte et si compacte? Des ruines et de l'anarchie. Aussi, de nos jours, lorsqu'un voyageur, s'arrêtant devant quelques débris d'anciens édifices, s'informe de leur destination, on lui répond invariablement : « Ceci était un collége, une église, une caserne—*du temps du Roi.* »

Au point de vue financier, la situation du

Mexique n'est pas moins déplorable. Ses revenus n'atteignent point quinze millions de piastres : ses dépenses excèdent dix-huit millions, et il est remarquable que sur ce budget l'armée seule en absorbe *treize*. C'est en vain que les créanciers du Mexique nourriraient l'espoir d'un remboursement. Il est devenu impossible dans les circonstances actuelles. La dette intérieure seule s'élève à plus de quatorze millions de piastres ; celle envers l'Angleterre à dix millions sept cent vingt mille livres sterling, *deux cent soixante-dix millions de francs*, et les créances des États-Unis et de la France à une somme également considérable. Tels sont enfin les embarras de ce gouvernement, que ses employés ne touchent généralement pas d'émoluments, et ses Agents diplomatiques en Europe sont, la plupart du temps, obligés de satisfaire, à l'aide de leurs propres ressources, aux exigences de leur position officielle.

Qu'il y a loin de cette perturbation profonde à la situation financière du Mexique sous le gouvernement espagnol ! Les revenus alors dépassaient vingt millions de piastres; un subside (*el situado*) de quatre millions était envoyé chaque année à la Havane et aux Philippines, et l'Espagne recevait un excédant liquide de six millions.

Nous venons de montrer ce que le Mexique

avait perdu au nouvel état de choses qui le rendit indépendant de la Mère Patrie; il ne nous reste plus maintenant qu'à jeter dans ce chapitre un coup d'œil sur l'avenir de ce pays, ainsi que sur ses relations politiques avec les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France.

La première de ces trois puissances était à peine établie, que son humeur envahissante se manifesta clairement par les incursions réitérées de ses nationaux sur le territoire espagnol : en 1803, le colonel Aaron Burr, qui avait succédé à Jefferson comme vice-président des États-Unis, annonça publiquement l'intention d'envahir et de révolutionner la Nouvelle-Espagne : ayant été arrêté, sur les réclamations du vice-roi, il passa en jugement et fut acquitté en octobre 1805. Une bonne harmonie passagère suivit cette satisfaction dérisoire, et quelques années plus tard, le cabinet de Washington proposa à celui de Madrid de fixer les limites américaines à l'embouchure du Rio Bravo del Norte, de le faire remonter jusqu'au 31e degré de latitude, puis de tirer une ligne droite jusqu'à l'océan Pacifique, ce qui aurait rendu par conséquent l'Union maîtresse des provinces du Texas, du Nouveau-Santander, de la Nouvelle-Biscaye, du Nouveau-Mexique, de la Sonora et de la Haute Californie.

Le gouvernement espagnol rejeta de telles ouvertures avec indignation, et des hostilités isolées mais persévérantes recommencèrent. Désavoués officiellement, et secrètement encouragés, des agents américains s'emparèrent de la ville de la Bahía et de San Antonio de Bejar, et il ne fallut rien moins qu'une victoire signalée du général Elizondo, qui les tailla en pièces et refoula leurs restes dans la Louisiane, pour arrêter ces empiétements.

Le traité des Florides survint en 1819, et il ne s'éleva aucune collision nouvelle jusqu'à la fin de la domination royale au Mexique. Les citoyens des États-Unis réussirent seulement à obtenir de nombreuses concessions de terrains, qui furent continuées par Iturbide et ses successeurs. Mais, loin d'abandonner leur pensée conquérante, les États-Unis ont travaillé opiniâtrément à en rendre l'accomplissement facile, et l'on vit avec surprise, en 1842, au milieu de la paix et sans déclaration de guerre préalable, le Commodore américain, commandant la station de la Mer du Sud, s'emparer du port de Monte Rey, capitale de la Nouvelle Californie.

Le gouvernement mexicain s'est, au reste, écarté de la modération que lui commandait sa faiblesse, et un décret de Santa Anna, du 8 août

1843, a contribué à entretenir entre ces deux puissances des germes d'animosité, puisqu'en fermant sans restriction les douanes frontières du nord, il interdit formellement tout commerce par terre aux Américains.

La question d'incorporation du Texas à la grande Confédération américaine a tout récemment donné lieu à un démêlé d'où pourraient sortir des événements considérables. En effet, M. de Bocanegra, ministre des Affaires Étrangères à Mexico, fit savoir au Plénipotentiaire des États-Unis, que le cabinet mexicain verrait dans cette incorporation une déclaration de guerre. A ces menaces, le cabinet de Washington répondit sans s'émouvoir, que la France, l'Angleterre et les États-Unis avaient reconnu d'un commun accord l'indépendance du Texas; que cette république était dès lors entièrement libre de ses volontés; qu'enfin la réunion, si elle avait lieu, ne pouvant manquer d'être toute pacifique, il n'admettait point les droits de réclamation du Mexique, et laisserait retomber sur lui la responsabilité de sa résistance.

Or le congrès du Texas vient de voter son annexation aux États-Unis, et l'on conçoit aisément combien cette mesure, si elle s'exécute, doit empirer la position du Mexique, qui se trouvera

ainsi menacé d'être envahi sourdement, au sud, par les Américains du nouvel État; au nord, par ceux qui ont tenté déjà la conquête du Nouveau-Mexique; et, à l'ouest, par ceux qui ont essayé de faire de la Haute Californie un autre Texas.

Il est d'ailleurs intéressant de considérer les démembrements successifs que d'ici à peu d'années aura éprouvés l'ancienne Vice-Royauté espagnole, transformée en République mexicaine.

Elle aura perdu, au sud et à l'est, la Capitainerie générale de Guatemala, le Yucatan, Chiapas et Tabasco; au nord et à l'ouest, le Texas, Cohahuila, Chihuahua, le Nouveau Mexique, la Sonora et les Californies. On peut dire déjà de la plupart de ces provinces ce que l'illustre marquis de Bedmar disait des possessions de terre ferme de Venise : « que la République n'y conservait son autorité que faute de quelqu'un qui entreprît de l'usurper. »

Une colonne de trois mille hommes d'infanterie, et quelques corvettes envoyées sur les deux mers, suffiraient pour subjuguer l'empire de Montézuma, dont la conquête serait aujourd'hui plus facile qu'au temps de Fernand Cortez.

Il y aurait cependant encore pour ce pays plusieurs moyens d'éviter le funeste avenir qui l'attend. Le premier serait de combler son défi-

cit financier, ce qui lui permettrait de se soustraire à la domination des puissances étrangères ; de payer régulièrement ses employés, et d'éviter ainsi les dilapidations qu'ils exercent ; d'entretenir des troupes suffisantes pour repousser les incursions des Indiens; garnir ses frontières du Nord et tenir en respect les États voisins. Mais pour arriver à ces résultats, il ne s'agit pas seulement d'introduire un ordre sévère dans l'administration et d'y établir un intelligent système économique; il faudrait augmenter dans d'énormes proportions le rendement des métaux précieux, ce qui ne peut être obtenu par le Gouvernement mexicain qu'en appliquant sur une vaste échelle, et en popularisant par tous les moyens en son pouvoir, le savant procédé de M. Becquerel, qui rend inutile l'emploi si coûteux du mercure, et permettrait de tirer parti, dans toute l'étendue du Mexique, d'immenses amas de minerais jusqu'à présent inexploités.

Toutefois ces améliorations seraient impraticables ou superflues, si la forme du gouvernement restait la même. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'établissement d'une monarchie européenne a été indiqué comme pouvant seul mettre fin aux déchirements, et anéantir les factions qui désolent ce beau pays. M. Zavala, ministre du Mexique

à Londres, en 1834, avait entamé déjà des négociations à ce sujet, et vers la fin de 1840, un des hommes les plus honorables du Yucatan, M. Gutierrez Estrada, bravant les clameurs et peut-être le poignard de quelques énergumènes, osa imprimer, dans la capitale même, un livre où il proposait, comme unique moyen de salut, la reconstitution du trône, en y appelant un prince étranger.

Le parti républicain est, au reste, sans force réelle, partagé qu'il est en deux factions : les centralistes ou francs-maçons du rite écossais, et les fédéralistes ou francs-maçons du rite yorkin. Les loges de ces derniers furent introduites au Mexique dès les premiers temps de l'Indépendance, par M. Poinsett, agent américain, qui, fidèle aux instructions de son cabinet, y favorisa les idées fédérales, sachant bien qu'en divisant ce pays en petits États libres, il serait plus facile à l'Union d'en amener le démembrement. Les événements ont justifié ces prévisions.

Il est peu d'honnêtes gens au Mexique qui n'appartiennent au parti religieux royaliste et européen, nommé parti *clérico-espagnol*. Les mineurs, les propriétaires, les négociants probes, l'ancienne noblesse, toutes les familles où se retrouvent les vertus espagnoles, des sentiments

d'honneur, de loyauté, regrettent le gouvernement royal, et font en secret des vœux pour son rétablissement. Et c'est assurément un sérieux sujet de méditation que le retour des républiques américaines vers les idées monarchiques. Elle se sont épuisées à conquérir une indépendance désastreuse; mais elles n'ont rien pu édifier sur les ruines qu'elles avaient faites, et se trouvent embarrassées aujourd'hui de cette liberté achetée si cher. Sans parler des États-Unis où les tendances du parti loyaliste sont bien connues, n'a-t-on pas vu, dès 1828, le *Libérateur* Bolivar traiter avec l'un de nos Envoyés pour l'établissement d'un prince français sur le trône de la Colombie? A Montevideo les mêmes vœux ont été formulés; depuis dix ans le Mexique les partage, et, tout récemment, une demande semblable a été faite par la république de la Nouvelle-Grenade.

Il va sans dire, en ce qui concerne le Mexique, que la profession de la religion catholique, et des relations par leur famille avec les anciens possesseurs de cette contrée, seraient les premières conditions exigées des princes qui pourraient être appelés à y reconstituer un gouvernement monarchique.

Les infants d'Espagne, les princes français et les archiducs d'Autriche remplissent ces conditions,

et nous pouvons affirmer que de quelque part que se présentât le compétiteur, il serait unanimement accueilli par les populations mexicaines.

Quels sont maintenant les intérêts de la France dans ces questions?

L'établissement au Mexique d'une monarchie *quelconque*, posée sur de solides bases, devrait être le premier vœu de notre politique; car on sait ce que l'instabilité attachée à la forme actuelle de son gouvernement entraîne de désavantages pour notre commerce et d'inconvénients pour nos nationaux.

Mais si le Mexique devait conserver le régime républicain, son incorporation à l'Union du Nord nous semble devoir être plus profitable à la France que son état actuel, puisque nos transactions commerciales ne pourraient manquer d'acquérir, sous l'administration fortement assise des États-Unis, un développement considérable. Nos compatriotes y jouiraient de toutes les garanties de liberté, de sécurité, de justice, qu'ils ont vainement demandées jusqu'à présent au cabinet mexicain, quoique notre gouvernement ait tout fait pour les leur assurer par des réclamations énergiques qui, nous l'espérons, ne sauraient être éludées plus longtemps.

L'Angleterre, en outre, perdrait à cet ordre

de choses ce qu'y gagnerait la France. Elle verrait s'anéantir en même temps, avec l'espèce de souveraineté politique qu'elle impose au Mexique, le monopole commercial qu'elle y exerce. Elle s'affaiblirait en proportion des forces nouvelles que l'absorption de cette puissance et celle du Texas prêterait aux États-Unis. En effet, ce dernier pays, dont la population atteint déjà dix-huit millions d'habitants, grâce à cette double réunion, l'élèverait à près de vingt-cinq, et peut-être un jour parviendrait à réaliser le rêve éternel de ses Présidents, de porter ses frontières jusqu'à l'isthme de Panama.

S'il en était jamais ainsi, l'Union commanderait la Mer Pacifique par la partie du Territoire de l'Orégon qui lui sera dévolue; par les Californies et les côtes occidentales du Mexique, de Guatemala, de l'Amérique centrale et de la Nouvelle-Grenade. A l'est, elle serait maîtresse de l'Atlantique, depuis le Canada jusqu'à l'isthme du Darien, et menacerait par conséquent tous les groupes d'îles situés à l'entrée du golfe du Mexique, et dans la mer des Antilles.

Ces immenses agrandissements, l'Angleterre en a dès longtemps compris la possibilité et le péril : aussi, a-t-on tout lieu de croire, d'après de récentes manifestations, qu'elle s'opposera à la réunion

du Texas aux États-Unis. En effet, elle a couvert dès sa naissance cette république de sa protection : par les traités de 1840, elle a obtenu qu'elle accédât au droit de visite, et qu'elle prît à sa charge un million de livres sterling de la dette mexicaine envers la Grande-Bretagne : c'est enfin par l'entremise de ses agents diplomatiques qu'un armistice a été conclu l'année dernière entre le Mexique et le Texas.

Or l'opposition de l'Angleterre touchant l'incorporation du Texas à l'Union pourrait avoir les résultats les plus nuisibles pour la grande Confédération américaine, puisque, avant très-peu d'années, la population des émigrants anglais dépasserait dans une proportion considérable le chiffre des colons des États-Unis établis au Texas, et que quatre ou cinq mille nouveaux votants britanniques, devenus légalement citoyens texiens, suffiraient pour changer la majorité dans les élections, et influer par conséquent sur le gouvernement du pays et sur sa politique extérieure.

Le Texas n'ayant ni marine, ni capitaux, l'Angleterre l'approvisionnerait dès lors de tous les objets de consommation, et, par une colonisation fortement développée, cette dernière puissance pourrait obtenir du Texas, en échange de ses produits, tout le coton que l'Inde est dans l'impos-

sibilité de lui fournir, et qu'elle est aujourd'hui forcée d'acheter aux États-Unis.

La non-annexation du Texas à l'Union laisserait d'ailleurs à découvert la frontière occidentale des États-Unis, et, sans parler de l'énorme contrebande de marchandises anglaises qui pourrait s'effectuer par le Texas, la libre navigation des basses eaux et de l'embouchure du Mississipi se trouverait compromise du jour où l'Angleterre serait assise sur la rivière Sabine, l'Arkansas et le Rio Colorado du Levant.

Quant au Mexique, il ne ferait que changer de voisin, et l'exemple de Balize dans le Yucatan est une preuve qu'il ne gagnerait pas grand'chose à ce déplacement.

L'Angleterre, on le voit, aussi ombrageuse dans sa politique que tenace dans son ambition, a élevé de toutes parts des obstacles aux agrandissements des États-Unis.

Elle s'est efforcée même d'exagérer leurs résultats, en prétendant qu'il importait à la France, autant qu'aux autres puissances européennes, d'empêcher en Amérique la trop grande extension de l'élément démocratique, puisqu'il pourrait tôt ou tard, réagissant du Nouveau Monde sur l'Ancien, venir y mettre en question l'existence de tous les trônes.

La France, nous le répétons, dans le cas où la forme monarchique ne pourrait renaître dans les républiques espagnoles, aurait à recueillir de grands avantages de leur incorporation aux États-Unis. Mais, quoi qu'il advienne des destinées du Mexique, il est utile pour notre gouvernement d'entretenir avec ce pays des relations suivies, d'y conserver un marché si précieux pour notre commerce, et d'avoir des représentants distingués pour y défendre nos intérêts.

Ce dernier point est capital, car les affaires ne se traitent point dans les républiques de l'Amérique espagnole de la même façon qu'en Europe. La morgue et la violence doivent être avec soin bannies. Écrire peu et parler beaucoup, posséder parfaitement la langue du pays, avoir des antécédents honorables, un caractère sérieux sans pédantisme et ferme sans emportement, savoir, tout en n'abdiquant jamais leur dignité, se plier aisément à la familiarité des mœurs espagnoles, telle est la réunion de qualités indispensables dans les agents européens.

Quelques-uns d'eux, envoyés au Mexique, façonnés à d'autres usages, habitués à effacer complétement l'homme privé sous l'homme politique, apportent dans ce pays une extrême rigidité d'étiquette, et toute la roideur germanique : cette

conduite inintelligente, en les isolant au milieu de la société mexicaine, les prive bientôt de tout ascendant. Avec les hommes d'État de race espagnole, c'est dans la conversation, dans le libre épanchement des relations particulières, que les négociations doivent être exposées et débattues : si elles échouent de cette façon, si l'influence personnelle du diplomate est inefficace, toutes les dépêches officielles seront impuissantes ensuite à les faire réussir. Il ne restera plus réellement alors aux gouvernements étrangers que la ressource de l'intimidation et l'emploi de la force. C'est ce que savent très-bien les États-Unis et l'Angleterre, et c'est ce qui assure à ces deux nations, dans ce pays, une prépondérance incontestée.

Disons, en terminant ces considérations préliminaires et le rapide aperçu que nous avons offert dans ce chapitre de l'état militaire, financier et politique du Mexique, que, pour être sévères, nos appréciations n'en sont pas moins justes, car, toutes spéculatives, elles ne touchent ni aux mérites personnels, ni aux vertus privées de ses habitants. Pendant trois années, nous avons parcouru cet immense empire dans toutes ses parties; nous avons étudié avec soin ses ressources matérielles, ses institutions, son gouvernement,

connu les hommes les plus éminents dont il se compose; et c'est parce que nous sommes resté convaincu que cette nation, avec les richesses dont est doté son territoire et les éléments de vitalité qu'elle possède, peut reconquérir un jour des destinées prospères, que nous avons cru devoir lui dire la vérité sans déguisement, et lui montrer l'abîme pour qu'elle l'évitât.

CHAPITRE II.

Situation commerciale et financière du Mexique. — Production et exportation des métaux précieux. — Budget des recettes et des dépenses. — Dettes étrangères. — Population et intérêts français.

Nous avons dit déjà qu'à la suite de la mesure inique et désastreuse qui expulsa du Mexique les Espagnols européens, les plus riches négociants, se retirant de ce pays, se fixèrent à la Havane, à Cadix, à Bordeaux et à Paris. Les fonds qui parvinrent en France à cette époque atteignirent un

chiffre fort élevé : en 1828 ils se montèrent à près de vingt et un millions de francs ; en 1829, à plus de treize; et en 1830, au delà de dix et demi. Depuis lors, la moyenne des importations annuelles d'espèces n'est guère que de trois millions cinq cent mille francs. Des sommes de beaucoup supérieures à celles importées en France furent envoyées aux États-Unis, en Espagne et en Angleterre.

Cette énorme disparition des métaux précieux, que ne purent compenser les fonds obtenus par le gouvernement mexicain des capitalistes anglais, occasionna une perturbation qui explique l'état de malaise où se trouve aujourd'hui le commerce. En effet, l'argent produit de nos jours est exporté ; il sert à peine à payer les marchandises étrangères, et il reste dans le pays si peu d'espèces en circulation, qu'à Mexico le taux légal de l'intérêt de l'argent est d'un pour cent par mois, et s'élève même jusqu'à trois sans blesser les usages commerciaux.

De tout temps la production des métaux a été le thermomètre exact de la prospérité du Mexique. De 1801 à 1810, avant la guerre de l'Indépendance, l'hôtel des monnaies de Mexico frappait seul, année moyenne, vingt-deux millions de piastres fortes. En 1805, qui fut l'année la plus

florissante, on frappa à Mexico vingt-sept millions cent soixante-cinq mille huit cent quatre-vingt-huit piastres, tandis qu'en 1837, il n'en sortit de l'hôtel des monnaies que cinq cent soixante et un mille sept cent trente. Il est vrai que sous le gouvernement espagnol il n'y eut longtemps qu'un seul hôtel des monnaies, celui de Mexico, auquel était joint un atelier d'essai et de départ. Celui de Zacatecas ne fut fondé qu'en 1810 : aujourd'hui, il en existe plusieurs : à Guadalajara, San-Luiz de Potosi, Guanajuato, Chihuahua, Durango et Hermosillo, dans la Sonora. Ce dernier, établi en 1838, ne frappa que soixante-dix mille piastres qui contiennent beaucoup d'or; mais les fourneaux et le balancier s'étant brisés, le monnayage fut abandonné pendant plusieurs années : il résulte toutefois d'un décret rendu le 16 février 1842, que cet atelier ne tardera pas à être rétabli, et sera confié à la direction de MM. Duport et Bellangé, ingénieurs et chimistes français. Un second décret du président Santa-Anna (septembre 1842) ordonne, en outre, la création de deux hôtels de monnaie à Culiacan, dans la Sonora, et à Guadalupe y Calvo, dans le département de Chihuahua.

Plusieurs autres villes renferment seulement des ateliers d'essai dont l'État est propriétaire.

Le 1er janvier 1842, l'abolition des ateliers particuliers de départ fut décrétée, et en février 1843, le gouvernement acheta soixante mille piastres le magnifique établissement de MM. Duport et Bellangé, à Mexico. L'état de délabrement des ateliers, l'ignorance des essayeurs, le manque d'instruments de précision, ne permettent pas de déterminer d'une manière positive et uniforme pour tout le Mexique le titre des lingots et des monnaies d'or et d'argent. Le titre des anciennes piastres espagnoles à colonnes était de 917 millièmes; celui des piastres mexicaines à l'aigle n'est aujourd'hui que de 903. Le titre de l'or est de 0,875.

La plus grande partie des piastres expédiées en Europe vient à Paris pour être affinée, et il n'est point inutile de signaler les fraudes, protégées par l'impunité, qui se commettent dans plusieurs établissements du Mexique. Ainsi, en 1838, on frappa à Guadalajara soixante mille piastres qui, soumises à l'analyse, furent trouvées inférieures de quatre pour cent au titre qu'elles accusaient. Aujourd'hui même, à l'atelier del Rosario, dans le département de Sinaloa, un essayeur du gouvernement *fourre* les lingots avec du plomb et les marque d'un titre supérieur. Les plaintes réitérées des commerçants étrangers

du port de Mazatlan sont demeurées inefficaces, et cet homme continue tranquillement cette falsification scandaleuse sans qu'on ait encore pu obtenir sa destitution.

Dans les hôtels de monnaie du gouvernement, le monnayage des lingots d'or ou d'argent coûte au propriétaire environ quatre et demi pour cent. A Paris, les piastres varient de prix en raison des ateliers d'où elles proviennent. Celles de Durango et de Mexico valent cinq francs trente-quatre centimes à cinq francs trente-cinq centimes ; celles de Zacatecas, cinq francs trente à trente-cinq centimes; celles de Potosi et Guadalajara, cinq francs trente-cinq à trente-sept centimes; les piastres espagnoles à colonnes, cinq francs quarante à quarante-cinq centimes, et en Chine, où elles constituent la monnaie courante, elles ont six pour cent de prime sur les piastres mexicaines. Les monnaies d'or subissent la même dépression dans leur valeur; et tandis que les quadruples espagnols se vendent jusqu'à quatre-vingt-quatre francs soixante centimes, ceux des États indépendants ne sont cotés que quatre-vingt-deux francs vingt centimes.

La moyenne de la production des métaux précieux au Mexique pour 1840, 41, 42 et 43, est, à très-peu de chose près, de treize millions

de piastres en espèces monnayées, auxquelles il faut joindre trois millions pour les lingots d'or et d'argent, exportés clandestinement. Cette somme s'élève, en totalité, à seize millions environ, dans lesquels le rapport de l'or à l'argent est de un à soixante. Nous avons fait observer déjà que le pays ne gardait presque rien de ces richesses, et le tableau suivant fera connaître les sommes qui sont destinées directements au commerce français, ainsi que notre commerce général avec le Mexique. Nous ajoutons encore, comme renseignement utile, l'état des quantités d'or et d'argent frappées à l'hôtel des monnaies de Mexico, depuis 1800 jusqu'à 1840.

TABLEAU GÉNÉRAL DU COMMERCE ENTRE LA FRANCE ET LE MEXIQUE.

IMPORTATIONS du MEXIQUE EN FRANCE.				Exportations de France au Mexique. MARCHANDISES.	NAVIGATION.								
					NAVIRES FRANÇAIS						NAVIRES MEXICAINS.		
					entrés.			sortis.					
Année.	Marchandises.	Or et argent.	Total.	Total.	Navires	Tonneaux.	Hommes.	Navires.	Tonneaux.	Hommes.	Navires	Tonneaux.	Hommes.
	fr.	fr.	fr.	fr.									
1827	5,447,148	6,289,500	11,736,648	14,925,348	21	4,388	284	34	7,514	505	sort.	néant.	
1828	6,762,603	20,709,640	27,472,243	9,992,017	32	7,659	523	36	8,903	552		id.	
1829	8,089,419	13,482,461	21,571,880	9,734,072	37	9,396	583	34	8,706	525		id.	
1830	5,899,688	10,585,050	16,484,738	23,226,747	34	8,776	503	32	7,824	486		id.	
1831	3,705,846	5,158,350	8,864,196	20,353,235	29	7,095	459	29	6,838	435		id.	
1832	7,876,760	3,404,310	11,281,070	13,399,956	25	5,398	371	24	5,702	351	1	294	14
1833	5,340.807	5,552,035	10,892,842	15,026,670	17	3,709	234	30	5,686	369		néant.	
1834	6,743,862	4,529,260	11,273,122	12,040,799	35	7,854	449	29	5,312	351	1	87	6
1835	7,093,052	3,652,182	10,745,234	17,300,858	36	7,269	429	36	6,524	425		néant.	
1836	8,703,985	3,231,750	11,935,735	9,499,806	39	7,762	473	25	4,902	306		id.	
1837	7,111,974	4,247,710	11,359,684	9,637,652	23	4,530	283	27	4,994	334		id.	
1838	4,415,076	2,297,714	6,712,790	8,106,536	20	3,955	253	21	3,994	254		id.	
1839	4,578,585	5,232,950	9.811,535	11,342,314	9	1,963	114	31	5,371	360	1	195	9
1840	7,388,789	2,749,475	10,138,264	13,994,084	36	6,557	428	34	6,201	422	1	57	10
1841	5,946,718	2,929,740	8,876,458	12,652,501	29	5,142	352	37	7,296	457		néant.	
1842	5,253,627	1,469,760	6,723,387	11,407,300	28	4,532	321	27	4,599	318		id.	
	fr.	fr.	fr.	fr.									
Totaux..	100,457,939	95,541,785	195,979,826	212,639,895	450	95,984	6,059	486	102,276	6,450	4	633	39

QUANTITÉS D'ARGENT ET D'OR MONNAYÉS

A L'HÔTEL DES MONNAIES DE MEXICO DE 1800 A 1840.

ANNÉES.	ARGENT.	OR.	TOTAL.
	piastres	piastres.	piastres.
1800	17,898,510	787,164	18,685,674
1801	15,958,044	610,398	16,568,442
1802	17,959,477	839,122	18,798,599
1803	22,520,856	646,050	23,166,906
1804	26,130,971	959,030	27,090,001
1805	25,806,074	1,369,814	27,165,888
1806	23,383,672	1,352,348	24,736,020
1807	20,703,984	1,512,266	22,216,250
1808	20,502,433	1,182,516	21,684,949
1809	24,708,164	1,464,818	26,172,982
1810	17,950,684	1,095,504	19,046,188
1811	8,956,432	1,085,364	10,041,796
1812	4,027,620	381,646	4,409,266
1813	6,133,983	000,000	6,133,983
1814	6,902,481	618,069	7,520,550
1815	6,454,799	486,464	6,941,263
1816	8,315,616	960,393	9,276,009
1817	7,994,951	854,942	8,849,893
1818	10,852,367	533,921	11,386,288
1819	11,491,138	539,377	12,030,515
1820	9,897,078	509,076	10,456,154
1821	5,600,022	303,504	5,903,526
1822	5,329,126	214,128	5,543,254
1823	3,276,474	291,408	3,567,882
1824	3,267,000	236,944	3,503,944
1825	3,235,045	2,385,455	5,620,500
1826	2,998,411	218,592	3,217,003
1827	2,868,624	590,597	3,459,221
1828	1,385,505	111,776	1,497,281
1829	898,350	380,996	1,279,346
1830	881,339	221,776	1,103,115
1831	973,932	291,217	1,265,149
1832	1,057,059	308,915	1,365,974
1833	1,152,515	76,904	1,229,419
1834	937,054	23,938	960,992
1835	537,900	00,000	537,900
1836	734,007	20,160	754,167
1837	516,354	45,376	561,730
1838	1,088,520	00,000	1,088,520
1839	1,742,915	79,314	1,822,229
1840	1,917,617	71,207	1,988,824

De même que dans le reste de l'Amérique, le retrait des capitaux espagnols, la guerre et l'éta-

blissement de l'Indépendance exercèrent une influence désastreuse sur les exploitations minières, et réduisirent leur produit au lieu de l'accroître. Les mines principales se remplirent d'eau ; le mercure, agent indispensable, ou manqua tout à fait ou ne s'obtint plus qu'à des prix exorbitants. Grâce à l'application des machines à vapeur, les compagnies anglaises crurent d'abord pouvoir obtenir promptement l'épuisement des galeries inondées ; mais ces procédés ne purent être mis en usage que dans quelques localités : partout ailleurs, le manque de combustible, joint à la difficulté des transports, présentèrent d'insurmontables obstacles. Aussi ces compagnies y ont-elles successivement renoncé, et de nos jours, la part que prennent les sociétés anglaises à l'exploitation générale des mines n'est plus que de un dixième environ.

L'absence de capitaux rend impossible l'établissement de nouvelles exploitations quelque peu considérables, et il n'a fallu rien moins que la découverte de filons d'une richesse inaccoutumée pour déterminer la formation récente de la compagnie anglaise de Guadalupe y Calvo. Cette mine, située dans la Sierra-Madre, au sud de la ville de Chihuahua, n'a commencé à être utilisée que vers 1837, et déjà elle a donné six millions

de piastres, dont les deux tiers en argent et un tiers en or. Sa production annuelle dépasse un million, bien que le capital de la compagnie anglaise n'atteigne lui-même que deux millions de piastres.

Les compagnies allemandes qui existent dans diverses mines, ne possédant que de faibles capitaux, ne peuvent agir sur une grande échelle : néanmoins l'amélioration des procédés chimiques et mécaniques, et l'introduction de l'amalgame du mercure d'après la méthode économique usitée en Saxe, à Freyberg, leur permettent de réaliser des bénéfices assez importants.

Le gouvernement espagnol, dans son intelligente sollicitude, avait établi, indépendamment d'une magnifique école des mines à Mexico, une caisse de secours des mineurs (*fondo de avío de la minería*). Les fonds de cette caisse servaient à faire aux propriétaires des mines, dont les filons se perdaient momentanément ou auxquels manquaient les capitaux, des avances considérables qui, dans quelques cas, se sont élevées jusqu'à cent mille piastres[1]. En outre, depuis l'année

[1] Reales ordenanzas para la direccion, regimen y gobierno del importante cuerpo de la minería de Nueva España y de su real tribunal general. — 22 de mayo 1783, México.

1776, le gouvernement vendait dans les dépôts royaux, situés dans les mines principales du Mexique, le mercure d'Almaden, moyennant quarante-deux piastres le quintal espagnol (46 kilogrammes). Aujourd'hui le mercure vaut dans les ports cent vingt à cent trente piastres ; à Mexico, cent cinquante ; à Zacatecas, cent soixante-cinq, et dans les mines éloignées, le haut prix du transport donne à ce métal, acheté en détail par les petits mineurs, une valeur qui atteint deux cents piastres. Aussi, pourrait-on citer, à l'époque actuelle, près de trois mille localités minières dont l'exploitation est abandonnée, le prix de revient dépassant de beaucoup la valeur des métaux obtenus.

Le monopole des mines d'Almaden appartient à la maison Rothschild : ces mines produisent, année commune, de vingt à vingt et un mille quintaux de métal. Se trouvant dans une position financière embarrassée, l'Espagne a élevé successivement la valeur du vif-argent : ainsi le contrat de 1839 avec la maison Rothschild en fixait le prix à cinquante et une piastres et un quart : plus tard il monta jusqu'à cinquante-neuf; et enfin, le dernier traité de juin 1843 porte à quatre-vingt-deux piastres et demie le prix de ce métal acheté à Almaden. Cette hausse successive ne peut man-

quer d'avoir des conséquences fâcheuses pour le Mexique : mais elle remplace aujourd'hui pour l'Espagne les bénéfices qu'elle retirait du droit de monnayage dans son ancienne colonie.

Le prix du mercure a subi des variations très-fréquentes, et s'est élevé depuis quatre ou cinq francs jusqu'à vingt-deux francs le kilogramme. Cependant jusqu'aux premières années de ce siècle l'Espagne l'avait tenu fixé à quatre francs quatre-vingt-quatre centimes, parce que son gouvernement, ayant passé des marchés avec les divers centres d'exploitation de l'Europe (Idria et le Palatinat), s'en était complétement réservé le monopole, et empêchait, pour favoriser ses colonies, que les prix n'en fussent portés au delà. Mais bientôt après la séparation de ces dernières de la Métropole, les prix ne tardèrent pas à monter, et aujourd'hui le mercure se maintient entre dix et onze francs le kilogramme. La production de l'Europe en mercure est annuellement de un million quatre cent mille kilogrammes. Sur cette quantité, onze cent mille proviennent d'Almaden ; le reste est fourni par les mines d'Idria, et aussi par quelques mines peu importantes du Palatinat. La consommation annuelle de l'Amérique est de huit cent cinquante mille kilogrammes. Le reste est consommé par l'Europe même, et aussi,

mais en très-faibles proportions, par l'Inde.

Après Almaden, les mines d'Idria sont les plus importantes; cependant leur production ne s'est jamais élevée, dans les temps les plus prospères, au delà de trois cent mille kilogrammes, et l'on observe qu'elles s'appauvrissent de plus en plus chaque jour. Ces mines, quoique découvertes depuis 1497, ne sont exploitées activement que depuis 1506.

Quant aux mines d'Almaden, elles sont si riches, qu'une exploitation continue, pendant vingt-cinq siècles, n'a pas fait foncer les travaux de plus de trois cents mètres. Ces mines furent exploitées dès la plus haute antiquité : suivant Pline, les Grecs en tiraient du vermillon sept cents ans avant notre ère, et le même auteur nous apprend qu'elles fournissaient annuellement aux Romains dix mille livres de cinabre.

La consommation annuelle du Mexique est de vingt mille quintaux environ, dont douze mille disparaissent complétement dans les manipulations, et représentent, au prix moyen de cent cinquante piastres, une perte de dix-huit cent mille piastres ou neuf millions de francs.

C'est à tort que le gouvernement royal fut accusé d'avoir interdit les exploitations des mines de vif-argent dans la Nouvelle-Espagne. Il les

protégea au contraire, tout en monopolisant la vente des produits : si les mines furent abandonnées, c'est que les frais en étaient exorbitants, le rendement peu considérable, et que les produits d'Almaden étaient infiniment moins coûteux pour les consommateurs. On ne doit pas ignorer que les mines del Durazno, près de Tasco, furent exploitées avant l'Indépendance; mais le mercure qu'elles produisaient revenait à soixante piastres, tandis que celui importé d'Espagne pouvait se vendre à quarante-deux, rendu dans les dépôts royaux.

Quelques étrangers s'occupent avec soin, de nos jours, à rechercher des mines de mercure : déjà, à San-Luiz de Potosi, on a trouvé quelques filons de cinabre : près de Guadalajara, on exploite une localité qui rapporte annuellement quatre à cinq cents quintaux, et tout récemment, à Zacatecas, on a découvert un gisement qui a fait concevoir de si riches espérances, qu'au mois de juillet 1843, une compagnie s'est formée pour l'exploitation, et qu'elle a réuni tout aussitôt à la bourse de Mexico une somme de deux cent mille piastres, divisée en vingt actions de dix mille piastres chacune.

Lorsque l'indépendance de la Nouvelle-Espagne fut, en 1836, reconnue par la Mère patrie,

le gouvernement mexicain n'aurait-il pas dû offrir au cabinet de Madrid des avantages particuliers, afin de s'assurer directement la ferme des mines d'Almaden, et réaliser ainsi les bénéfices énormes que la maison Rothschild retire de ce monopole? On se demande en effet quel serait le sort du Mexique si les mines d'Almaden cessaient de produire, ou si, par suite de guerre, le mercure cessait de lui arriver? Le vif-argent de la Carniole est consommé en Transylvanie et en Saxe. Ses produits sont d'ailleurs si bornés, qu'il serait impossible d'en exporter au Mexique : on conçoit aisément la perturbation qui résulterait pour le commerce européen de l'interruption d'un apport annuel de près de quatre-vingts millions de francs en espèces. Quant au Mexique, où l'industrie est presque nulle, l'agriculture très-négligée, l'exportation des produits fort restreinte, comment ferait-il, non pour payer les marchandises européennes dont sa population peut à la rigueur se passer, mais pour acquitter l'énorme chiffre de ses dettes envers les puissances étrangères?

L'exportation des métaux monnayés est soumise à des droits exorbitants. En exécution d'une simple ordonnance du ministre des finances du 29 août dernier, les convois d'espèces ne devront partir pour les ports du golfe du Mexique,

Tampico et Vera-Cruz, que tous les quatre mois, les 1er janvier, 1er mai et 1er septembre. Tout le numéraire adressé de l'intérieur au port est censé destiné à être exporté, et est astreint à payer préalablement les droits d'exportation, qu'il doive ou non en réalité sortir du pays : ces droits s'élèvent à onze pour cent ainsi divisés:

Quatre pour cent, droit de circulation;

Six pour cent, droit d'exportation;

Un pour cent, droit d'extraction.

Cette ordonnance est en contradiction manifeste avec un décret rendu par le président, sous la date du 10 mars précédent, et qui établit une distinction exacte et catégorique entre le droit de circulation d'un département à un autre, et celui de l'exportation pour l'étranger.

Prohibée dans les ports de l'Atlantique sous peine de confiscation et d'amende, l'exportation des barres d'or et d'argent est maintenant permise par les trois principaux ports de la Mer Pacifique ouverts au commerce, San-Blas, Mazatlan et Guaymas. Toutefois, cette exportation, au terme des décrets, devra cesser du jour où les ateliers des hôtels des monnaies d'Hermosillo et Culiacan seront en activité, et l'on n'embarquera plus dans les ports ci-dessus nommés que des espèces monnayées. Mais l'exécution de ces mesures

est complétement impraticable, car la plupart des mines sont situées à deux ou trois cents lieues des villes de Culiacan et d'Hermosillo, et nul doute qu'en raison du mauvais état des routes et des bandes de voleurs qui désolent le pays, les propriétaires n'évitent soigneusement d'envoyer leurs métaux précieux à de telles distances, et qu'il ne leur soit toujours plus avantageux de les expédier au port le plus voisin où ils peuvent être embarqués en fraude.

Le gouvernement a parfaitement compris qu'il était de son intérêt de permettre l'exportation des lingots d'or et d'argent, moyennant un droit modéré, afin de diminuer la contrebande en la privant d'une partie des avantages qu'elle pouvait offrir.

Bien que le droit légal sur les barres soit de sept pour cent, on ne perçoit, par suite d'un arrangement fait avec la maison espagnole Rubio frères de Mexico, que quatre pour cent de droit d'exportation. Les bâtiments de guerre anglais qui stationnent continuellement devant San-Blas, Mazatlan et Guaymas, et qui partent tous les six mois pour l'Angleterre, perçoivent deux pour cent de fret ainsi répartis:

Un pour cent pour l'officier commandant le navire;

Un demi pour cent pour le commodore commandant de la station de la mer du Sud ;

Et un demi pour cent pour l'hôpital des Invalides de la marine à Greenwich.

L'assurance par les bâtiments de guerre anglais des trois ports désignés est, à Paris, d'un et un quart pour cent, et les fonds déposés à la banque de Londres sont transportés jusqu'à Paris, moyennant un tiers pour cent ou trois francs pour mille francs.

Le fret des matières ou espèces par les bâtiments de commerce est fixé à un et demi pour cent, et l'assurance à deux et demi. Ce mode de transport coûte un et un quart pour cent de plus que par les navires de guerre, et n'offre pas, à beaucoup près, les mêmes garanties de sécurité.

Les corvettes anglaises qui stationnent sur les côtes occidentales du Mexique sont des bâtiments d'assez faible échantillon, armés de seize caronades de 24 et ayant environ cent hommes d'équipage. Elles sont relevées tous les six mois et retournent à Londres avec les espèces. Voici pour ces quatre dernières années, établi d'après les documents les plus exacts, le relevé des sommes moyennement exportées, en monnaie ou en lingots, des ports de Guaymas, San-Blas et Mazatlan :

Par corvettes anglaises.	Guaymas	800,000 piastres.
	San-Blas	1,200,000
	Mazatlan	2,000,000
Par les navires de commerce des trois ports		1,000,000
	Total général	5,000,000 piastres.

Les ports d'Acapulco et de Monte-Rey, dans la Haute-Californie, qui, avec les trois précédents, sont les seuls ouverts au commerce extérieur sur la côte occidentale du Mexique, ont un mouvement d'affaires peu considérable et n'exportent point de métaux.

Dans le golfe du Mexique, les espèces sont généralement embarquées à bord des paquebots anglais qui partent tous les mois de Véra-Cruz et de Tampico, emportant à chaque voyage de quatre à cinq cent mille piastres : le reste de l'argent qui forme les seize millions de piastres annuellement produits, est exporté par les bâtiments américains, français, hambourgeois, espagnols et autres.

Composée d'une corvette de 24 canons et de deux brigs qui n'apparaissent que rarement dans ces parages où séjournent continuellement des divisions anglaises et américaines, notre station dans le golfe du Mexique n'est point encore assez considérable pour y protéger suffisamment nos intérêts. Mais l'accroissement de notre station dans la Mer Pacifique, qui possède actuellement huit

navires, y assure à notre commerce la sécurité et l'influence qui lui sont indispensables. Toutefois, la présence seule de nos bâtiments dans les ports mexicains ne remplirait pas toutes les conditions nécessaires : pour qu'ils fussent véritablement utiles à nos nationaux, il faudrait, qu'à l'exemple des corvettes anglaises, ils stationnassent à des époques déterminées, et opérassent d'une manière directe leur retour en France, où ils pourraient non-seulement rapporter les fonds de nos négociants, mais aussi ceux des commerçants étrangers. Nous avons en effet acquis la certitude que plus de la moitié des sommes dont nous avons donné le détail est destinée pour la France. La maison Aguirre Vengoa de Paris reçoit chaque année, par la voie de Londres, plus de quinze cent mille piastres de la mer du Sud, et plus d'un million est expédié à d'autres maisons de Bordeaux et du Havre.

Or, si nos bâtiments en obtenaient l'autorisasion et qu'ils fussent placés sous la surveillance de nos consuls, ils auraient à transporter les intérêts espagnols dont le chiffre est considérable, une partie de ceux des États-Unis, des Hambourgeois, des Belges, des Sardes, des Allemands et des Suisses. On conçoit, sans les détailler plus explicitement, les avantages que nous offrirait ce

mouvement de capitaux, de change, de commission et de courtage.

Ajoutons qu'aucun bénéfice personnel ne devrait être accordé à nos officiers, contrairement à l'usage adopté pour les capitaines de la marine anglaise. Que ces derniers continuent à se rendre chez les négociants des ports, comme de véritables courtiers, afin de leur faire des offres de services pour embarquer, souvent même en fraude, leurs espèces, et empêchons que l'appât du gain n'excite nos officiers à se livrer à ces spéculations que l'esprit mercantile des Anglais peut seul tolérer.

A la vérité, le profit qui résulte de ce trafic, pour les deux parties, est énorme. Citons un exemple : le droit mexicain pour l'extraction des barres est, sur la Mer Pacifique, de quatre pour cent ; le fret du navire anglais de deux pour cent. Les maisons de commerce devraient donc payer légalement six pour cent ; mais les commandants des corvettes anglaises se chargent d'effectuer l'embarquement en contrebande moyennant trois et demi au lieu des deux pour cent qui leur sont réellement dus. Par ce moyen, l'opération présente une économie de deux et demi pour cent, qui se trouve partagée entre les négociants et les capitaines. On conçoit que si les bénéfices sont considérables pour les officiers, ils ne le sont pas

moins pour des maisons qui opèrent annuellement sur des millions de piastres.

Dans le cas où le gouvernement français jugerait convenable de prélever un droit de fret sur les métaux précieux confiés aux bâtiments de l'État, il ne saurait, à notre avis, mieux appliquer ce revenu qu'à la caisse des invalides de la marine.

Notre commerce au Mexique pourra recevoir encore un essor avantageux de l'établissement des paquebots transatlantiques, à la construction desquels on a consacré vingt-huit millions de francs, et il est très-désirable que ces bâtiments soient appliqués à leur destination primitive ; car se présentant tous les mois dans les ports étrangers, ils seraient moins dispendieux que les stations permanentes, et contribueraient en outre à former une excellente école pour nos matelots et mécaniciens de la marine à vapeur, qui exige, comme chacun sait, des connaissances tout à fait spéciales. L'un de ces grands pyroscaphes, le *Gomer*, vient de rentrer du voyage qu'il avait fait en Amérique et aux Antilles pour étudier les divers points de relâche, et les agents qu'il portait ont arrêté des conventions postales et maritimes très-favorables, avec plusieurs gouvernements américains.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que la production de l'or dans les provinces de l'est et du sud de la Nouvelle-Espagne est extrêmement restreinte, bien que l'argent y soit toujours aurifère, tandis que dans les départements de Chihuahua, et surtout de la haute Sonora, se rencontrent des gisements d'or de la plus grande richesse. Au nord des villes d'Hermosillo et d'Arispe, dans les ruisseaux affluents de la rivière Gila, qui se jette avec le Rio Colorado au fond de la mer Vermeille, on trouve, après la saison des pluies, et presqu'à la surface du sol, des grains d'or vierge pesant plusieurs kilogrammes, et qui ne le cèdent en rien à ceux récemment découverts dans l'Oural. Nous avons vu à Hermosillo une de ces *pépites* dont le poids représentait une valeur de plus de dix mille piastres (cinquante mille francs.)

Avec des ressources métalliques si abondantes, il semblerait que le Mexique dût jouir d'une immense prospérité ; mais les finances, base fondamentale de tout gouvernement, sont dans l'état le plus pitoyable, et il suffira, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil, dans le tableau suivant, sur le budget approximatif des recettes et des dépenses :

REVENUS DE L'ÉTAT.

	Piastres fortes.
Douanes maritimes et frontières	9,000,000
Droits de circulation et d'exportation sur les monnaies, barres et lingots d'or et d'argent	1,200,000
Rentes des départements	2,000,000
Poste aux lettres et courriers	200,000
Loterie	55,000
Salines	25,000
Papier timbré	100,000
Escompte du mont-de-piété	90,000
Revenus divers, hôtels des monnaies, charges vénales, amendes, etc	100,000
Droits de consommation	1,500,000
RECETTES : Total général	14,270,000

DÉPENSES.

Président et Ministres	360,000
Sénat, chambre des députés et leurs secrétariats	340,000
Cour suprême de justice	90,000
Légations, consulats et commissions des limites	150,000
Employés des finances	260,000
Pensions de retraite	290,000
Pensions du mont-de-piété	200,000
Gouvernement des départements, juntes, secrétariats, préfectures et sous-préfectures	900,000
Administration de la justice	1,350,000
Évêchés et missions	50,000
Instruction publique	65,000
Travaux hydrauliques de Huehuetoca	50,000
Prisons et bagnes	150,000
Armée, marine et milices actives	10,500,000
Généraux, état-major de l'armée et frais extraordinaires	2,500,000
TOTAL GÉNÉRAL	17,255,000

Déficit annuel 2,985,000 piastres.

100 %	EMPLOI DES 100 POUR 100 DU REVENU BRUT.
20	Destinés à payer l'intérêt de la dette anglaise.
10	Pour la solde des garnisons de Véra-Cruz et d'Acapulco.
5	Pour achat en Europe d'armes et de canons à la Paixhans. Les fusils ont été achetés à Londres, et les canons à Liége, par un ami de Santa-Anna.
25	Destinés à amortir toutes les autres créances et les réclamations généralement quelconques.
40	Qui restent liquides au gouvernement central pour faire face à toutes les dépenses générales.
100 %	

Depuis le mois de janvier 1842, vingt pour cent du revenu brut des douanes sont appliqués au payement des intérêts de la dette anglaise. Un commissaire du gouvernement britannique, résidant à Mexico, est spécialement chargé de la perception de ces fonds. Antérieurement, les Anglais ne touchaient que seize et deux tiers pour cent. Les vingt pour cent perçus aujourd'hui produisent annuellement six à sept cent mille piastres, et représentent un intérêt d'environ vingt pour cent. Les fonds mexicains ne sont point cotés sur nos places de commerce; ils se divisent en deux séries : les fonds actifs ou cinq pour cent (*five*) valent à Londres trente deux à trente-trois pour

cent les actions de cent livres sterling, et ils sont même tombés jusqu'à vingt-huit. Quant aux bons différés (*deferred*), ils ne touchent point d'intérêt et ne valent que huit à neuf pour cent. Ces coupons ne servent point d'intérêts ; on les a donnés aux porteurs de la dette ancienne dans une certaine proportion, en compensation des arrérages dont le payement est suspendu, et l'on a réduit en conséquence à zéro, ou à peu près, le capital primitif : manière de banqueroute gouvernementale assez en usage parmi les nouvelles républiques de l'Amérique espagnole, à l'exception toutefois de celle du Chili, qui acquitte parfaitement ses dettes. La seconde espèce de fonds mexicains est *censée* seulement *différée*, et du plus ou moins de chances de reprise naît la fluctuation des cours. Quant au cinq pour cent actif, c'est, comme partout ailleurs, l'état des demandes qui occasionne la hausse ou la baisse.

La maison Lizardi frères est chargée en Europe des emprunts mexicains. En 1842, avant sa mort, M. Lizardi père régla les comptes, et les sommes dues furent fixées à dix millions de livres sterling. Il fut convenu que jusqu'à des jours plus prospères la moitié de ce chiffre ne jouirait pas d'intérêt, et qu'il n'en serait servi que pour cinq millions. Au commencement de la présente année,

les MM. Lizardi se trouvant à découvert pour des sommes considérables, ont fait à la bourse de Londres une émission, non autorisée alors, de sept cent vingt mille livres sterling, dont les coupons furent admis à participer aux vingt pour cent qui originairement ne devaient être appliqués qu'aux cinq millions de la dette active. Les porteurs des anciens bons ont bien réclamé; mais le général Santa-Anna n'a point accueilli leur réclamation, parce qu'il a pris part dans cette opération lucrative qui a donné à la maison Lizardi seule, un bénéfice de douze cent mille piastres.

En février 1844, le chiffre des réclamations des États-Unis a été réglé à deux millions cent mille piastres, payables par trimestre. Les premiers payements de deux cent soixante mille piastres chacun ont été effectués entre les mains des agents du Gouvernement fédéral, qui s'est chargé d'en faire la répartition aux particuliers. Quant au Gouvernement mexicain, force lui a été, pour se procurer cette somme, de recourir à un emprunt extraordinaire : cette mesure a soulevé les réclamations des nationaux des autres puissances sans que le Mexique s'en préoccupât, car il a trop à redouter de la part des États-Unis pour ne pas céder à leur attitude ferme et menaçante.

Hardi par excès même de faiblesse, le Gouver-

nement mexicain ne recule devant aucune mesure arbitraire pour suppléer à son insuffisance financière. C'est ainsi qu'il n'a pas craint de s'emparer des biens des Missions de Californie, dont la valeur n'est pas moindre de deux millions de piastres, et de les vendre à la maison del Barrio. Les fonds de la loterie n'ont pas été plus respectés; l'administration se borne à donner des à-compte aux porteurs des billets gagnants, et souvent même elle ne peut leur offrir ce faible dédommagement.

Les intérêts français sont protégés au Mexique par notre Légation à Mexico, par des consuls à Vera-Cruz, Campêche, Mazatlan et Monte-Rey, par des vice-consuls à Tampico, Zacatecas, Tehuantepec, Guaymas et Tepic pour le port de San-Blas et par des agents consulaires à la Laguna del Carmen et à San-Juan de Tabasco.

Les propriétés industrielles et commerciales possédées par nos nationaux ne s'élèvent pas à moins de huit millions de piastres. Quelques maisons ont à elles seules des sommes immenses engagées dans le pays. Les diverses usines de MM. Lestapis frères valent plus de cinq cent mille piastres, sans parler d'autres établissements, tels que filatures de laine, de coton, fabriques de draps, de papier, distilleries, plantations de mûriers, si-

tuées à Mexico, Puebla, Tlizco, Zacatecas, Orizaba, Durango, Valladolid, Guadalajara et Colima. On peut compter dans l'étendue du Mexique quatre à cinq mille Français, possédant la plupart de cinq à dix mille piastres. Tous s'établissent *avec esprit de retour*, et dès qu'ils ont amassé une somme suffisante, ils l'expédient ou reviennent en France. Les bons ouvriers, notamment ceux qui professent les arts mécaniques, peuvent gagner par jour jusqu'à quatre piastres.

Composée de plus de trois mille individus, la population française, à Mexico, réalise des bénéfices annuels de près de deux millions de piastres. Dans la période de dix années, de 1830 à 1840, nos ouvriers et petits commerçants de la ville capitale seulement ont envoyé en France plus de vingt millions de francs. Les marchandises reçues, les traites et espèces expédiées forment par an un revirement d'affaires de vingt à vingt-cinq millions de francs environ. Bien que depuis ces dernières années notre commerce avec le Mexique ait subi une diminution notable, ce pays n'en reste pas moins notre marché principal dans l'Amérique espagnole. Il se trouve le vingtième, par rang d'importance, sur la liste générale des quarante-huit pays avec lesquels nous commerçons, et la moyenne de nos exportations

annuelles, à partir de 1839 jusqu'à nos jours, atteint presque le chiffre de douze millions de francs. Le Mexique, toutefois, n'occupe que le vingt-neuvième rang parmi les nations qui nous expédient, et sa dernière moyenne quinquennale ne va guère au-dessus de cinq millions de francs. Notre commerce est généralement couvert de la différence en notre faveur de nos exportations sur les importations du Mexique, par des traites ou des espèces envoyées d'Angleterre. Il serait vivement à désirer cependant qu'un traité de commerce avantageux fît atteindre de nouveau à notre commerce d'exportation avec ce pays, le chiffre élevé auquel il était monté en 1830 et 1831. Dans la première de ces deux années, ce commerce dépassa vingt-trois millions de francs, et dans la seconde vingt millions. Plus tard, après diverses variations, nos exportations, en 1838, tombèrent à huit millions : en 1840, elles s'élevèrent à près de quatorze ; mais depuis lors, cette progression n'a pas cessé d'être décroissante. Nous sommes encore assez heureux néanmoins pour que nos exportations soient supérieures aux importations du Mexique.

Il va sans dire également que la cessation de l'envoi des métaux précieux que ce pays expédie directement en France ne laisserait pas que d'y

exercer une perturbation financière, puisque depuis 1827 jusqu'aujourd'hui, nous avons reçu de lui directement *cent millions de francs* en barres ou en espèces d'or et d'argent.

Notre commerce avec ce pays n'a pas moins d'importance au point de vue maritime, toutes nos transactions ayant presque exclusivement lieu sous pavillon français, et employant, année moyenne, trente navires expédiés de France, et un nombre égal qui y revient : ces navires jaugent ensemble douze mille tonneaux environ, et sont montés par sept ou huit cents matelots. La part que prennent les bâtiments sous pavillon mexicain à ces échanges, est infiniment restreinte : *quatre* d'entre eux seulement y ont coopéré depuis 1827 jusqu'à 1843, tandis que, pendant ce même laps de temps, nous avons consacré à ce commerce *neuf cent trente-six navires.*

Les ports de Bordeaux et du Havre se partagent exclusivement en quelque sorte, et à nombre égal, les navires français expédiés ou reçus : Marseille et Nantes ne font que de très-rares expéditions. Les quatre cinquièmes de nos bâtiments sont destinés au port de Vera-Cruz ; mais leur retour pour France s'opère souvent par la Havane, ou par la Laguna del Carmen, dans le Yu-

catan, où ils vont charger du bois de teinture de Campêche.

Malheureusement, si nos négociants parviennent à réaliser quelques bénéfices au Mexique, ce n'est pas sans être soumis à des charges onéreuses et à de continuelles vexations. L'expédition de Saint-Jean d'Ulloa n'a produit en effet dans la position de nos nationaux qu'une amélioration momentanée. Le gouvernement mexicain en est revenu vite à leur égard à son système d'arbitraire et d'hostilité ; car en songeant aux sacrifices que nous a coûté cette expédition, Santa-Anna a cru, mais à tort sans doute, que la France ne la recommencerait pas, à moins d'événements graves et d'avanies réitérées.

Les conditions du traité de Vera-Cruz, du 9 mars 1839, n'ont point encore reçu leur exécution; les créances reconnues par ce traité ne sont pas liquidées; les Français ne sont pas traités comme la nation la plus favorisée; et tandis que nos négociants ne peuvent obtenir le payement de sommes légitimement dues depuis plusieurs années par le gouvernement mexicain, on vient de voir la maison anglaise Montgommery Nicod et Cie, appuyée par le cabinet britannique, forcer le Mexique à signer à Londres, le 1er décembre 1843, par l'entremise de son Plénipotentiaire, une

convention en vertu de laquelle cette maison sera remboursée intégralement d'une somme de neuf cent quarante et un mille cinq cents piastres, qu'elle a prêtée au Mexique. Dans le courant de 1844, MM. Montgommery recevront quarante pour cent en espèces, et le reste de la somme servira par an douze pour cent d'intérêt : pour s'en couvrir, il leur est abandonné deux et demi pour cent sur le revenu de toutes les douanes mexicaines et une partie du fonds des vingt-cinq pour cent mentionnés au budget général.

Nous allons, au reste, examiner avec tout le soin qu'ils exigent, les décrets attentatoires du gouvernement mexicain, contre lesquels le ministère français a réclamé avec la plus constante énergie.

1° Décret du 7 décembre 1841, ajoutant un droit de deux pour cent à celui d'importation, attribué aux conseils de perfectionnement (*juntas de fomento*) et aux tribunaux de commerce.

2° Décret du 31 mai 1842, établissant sur les marchandises importées par le port de Vera-Cruz, un droit de huit pour cent supplémentaire aux droits déjà fixés d'importation, et applicable à la construction d'un chemin de fer de cinq lieues, depuis le port jusqu'à la rivière San-Juan, traversant la propriété du président Santa-Anna,

nommée Manga de Clavo, et n'ayant évidemment pour but que d'en augmenter la valeur.

3° Décret du 25 octobre 1842, établissant aussi un droit supplémentaire sur les marchandises importées par Tampico, et soi-disant destiné à la création d'un chemin entre le port de Tampico et la ville de Saint-Louis de Potosi.

4° Décret du 2 décembre 1842, portant augmentation de droits sur les tissus de coton, et frappant particulièrement nos indiennes d'Alsace.

5° Décret du 16 mars 1843, concernant l'extraction, la circulation et l'exportation du numéraire, en élevant les droits de cinq et demi à onze pour cent.

6° Décret du 17 avril 1843, ordonnant que pendant la durée de la guerre contre le Texas et le Yucatan (il existe un armistice entre ces deux pays, mais la guerre n'est pas terminée), tous les droits d'importation, d'internation, de consommation et autres, seront augmentés de vingt pour cent.

7° Décret du 14 août 1843, prohibant une très-grande quantité d'articles qui ne se fabriquent pas au Mexique et qui ne s'y fabriqueront jamais, parce que leur consommation n'y est pas en rapport avec les capitaux nécessaires à leur fabrication.

8° Décret du 23 septembre 1843, qui interdit aux étrangers le commerce de détail en ne leur accordant que six mois pour terminer leurs affaires, et qui semble particulièrement dirigé contre la France.

9° Nouveau tarif des douanes, publié le 5 octobre 1843, et décret ordonnant la réexportation, dans le délai d'une année, des marchandises déjà introduites, ayant acquitté les droits d'importation, et prohibées par le décret auquel Santa-Anna voudrait donner un effet rétroactif.

C'est en vain que le gouvernement mexicain prétendrait faire application de ce principe qui permet à chaque nation de modifier ses tarifs, et il n'en est pas moins contraire au droit des gens de vouloir interdire aux nationaux d'un pays ami l'exercice de certaines professions industrielles.

Ce qui est également opposé aux plus simples notions de la justice, c'est l'obligation imposée aux détenteurs des marchandises dorénavant prohibées, de les réexporter dans un délai aussi court, sans faire une distinction entre les marchandises importées avant ou après la publication du décret, et sans accorder aucun remboursement des droits et frais payés par les importeurs, bien que ces droits élèvent parfois le capital primitif à

cinq et six fois sa valeur. On doit encore ajouter que, quoique les articles prohibés soient désignés dans ce décret sans stipuler leur nationalité, ils ont été cependant choisis de telle sorte que cette disposition atteint tout particulièrement le commerce français, surtout les détaillants et la fabrique de Paris; et que si elle est exécutée, quant à la réexportation, un certain nombre de nos compatriotes se trouveront entièrement ruinés.

Remarquons, en outre, que par l'article 13 du nouveau tarif, plusieurs de nos marchandises, et notamment nos vins et eaux-de-vie, sont spécialement maltraitées. Ainsi, nos vins rouges en barils ne sont admis qu'au poids, et payent, y compris la futaille, neuf piastres le quintal; les vins blancs, dix piastres; les vins en bouteilles et en caisses, douze et treize piastres : il n'est tenu aucun compte de la tare, casse ou coulage des liquides.

Les articles *à dénommer,* non compris dans le tarif, au lieu de payer vingt-cinq pour cent sur la valeur de la facture, ainsi que cela se pratiquait en vertu du décret du 2 mars 1842, en payeront trente sur l'estimation du vérificateur (*aforo del vista*), ce qui laisse l'introducteur livré complétement à l'arbitraire et à la vénalité des employés.

Les tissus avec mélange de soie, quelque minime que soit la quantité de cette matière, sont assimilés aux tissus de soie pure, et payeront un droit de trois piastres par livre. Cette mesure a été imaginée afin de doubler et tripler même, pour quelques-uns de ces articles mélangés, le droit auquel ils étaient assujettis auparavant. Les fabriques de Roubaix, de Lille, d'Amiens, de Nîmes, et celles de Lyon avant toutes autres, souffriront surtout de cette augmentation.

On aurait tort de penser que tous les négociants étrangers aient à subir les mêmes avanies que les nôtres : le gouvernement mexicain s'est réservé tacitement de donner des licences pour des marchandises prohibées, et depuis la publication du tarif, le président Santa-Anna a accordé à cinq maisons étrangères, dont quatre anglaises et une espagnole, l'introduction de sept cent mille livres de coton filé, article sévèrement prohibé. Ces maisons peuvent effectuer cette introduction en bobines, écheveaux et pelotes, en fils de toute grosseur, depuis le n° 22 jusqu'au n° 200, moyennant un droit de deux réaux la livre, ce qui rapporte au président cent soixante-quinze mille piastres, soit huit cent vingt-cinq mille francs.

De tous ces décrets, ceux des 23 septembre et du 5 octobre sont ceux dont l'acceptation porte-

rait un coup mortel à notre commerce. Le gouvernement de Mexico a senti qu'il était impossible de mettre le second à exécution : aussi a-t-il soumis au congrès, qui l'a votée, une proposition tendant à proroger pour trois ans le délai de la réexportation. Mais les chambres n'ont rien fait pour arrêter l'exécution du décret du 23 septembre, qui atteint spécialement les Français et leur interdit l'exercice du commerce de détail. Par une contradiction inexplicable, d'une part on accorde aux étrangers une prolongation pour la réexportation de leurs marchandises, et de l'autre, par la fermeture de leurs boutiques, on leur ôte le seul moyen qu'ils aient de les vendre.

C'est le 23 mars dernier qu'est expiré le terme de six mois fixé par le décret du 23 septembre 1843 pour la cessation du commerce de détail. A dater de ce jour, la plupart de nos nationaux, craignant de voir employer contre eux la force, ont fermé leurs magasins; d'autres, plutôt que de se voir ruinés, ont renoncé sans courage à leur qualité de Français et se sont fait naturaliser Mexicains, et, malgré les plus équitables représentations, le général Santa-Anna a persisté dans son aveugle prétention.

Si le gouvernement de Mexico restait sourd à nos justes réclamations, s'il poussait l'imprudence

jusqu'à nous refuser de nouveau le retrait de cet autre décret d'expulsion — alors, indépendamment des indemnités que ses nationaux ont déjà le droit d'exiger, après avoir épuisé avec une longanimité sans exemple tous les moyens de conciliation, alors la France se verrait sans doute obligée de faire retomber sur le Mexique toute la responsabilité qu'entraîne sa politique barbare et inintelligente.

Du reste, nous aurons le soin d'indiquer dans le courant de cet ouvrage comment se sera terminée une question d'un si haut intérêt pour l'industrie et le commerce français.

Au Mexique, les Français se trouvent créanciers du gouvernement à quatre titres distincts :

1° Comme expulsés postérieurement à la prise de San-Juan d'Ulloa.

2° Par suite de l'incendie de la douane de Vera-Cruz.

3° Pour le remboursement des droits de consommation illégalement perçus.

4° Par le non-remboursement de la valeur des monnaies de cuivre démonétisées, et dont le versement a été fait par nos nationaux.

Ces créances ne proviennent pas d'opérations ou de contrats aléatoires conclus de gré à gré, mais d'événements de force majeure, de mesures

illégitimes ou d'engagements formels non exécutés.

L'expulsion fut ordonnée à la suite de l'affaire de Vera-Cruz, pendant que nos troupes occupaient le château de San-Juan d'Ulloa. Il ne fut point accordé à nos compatriotes le délai stipulé dans le traité de commerce existant entre l'Angleterre et le Mexique; traité qui, cependant, réglait et règle encore nos droits dans ce dernier pays, puisque nous devons y être traités sur le pied de la nation la plus favorisée.

Par le traité de Vera-Cruz, il fut admis en principe que la France et le Mexique accorderaient chacune aux nationaux de l'autre puissance des indemnités compensées pour les dommages causés, soit aux Français par leur expulsion, soit aux Mexicains par le blocus et la capture de leurs navires. Cette question, qui avait d'abord dû être soumise à l'arbitrage du roi de Hollande, fut laissée à la décision de l'Angleterre, mais le gouvernement mexicain a usé d'une telle lenteur, que c'est seulement depuis quelques mois qu'on a reçu à Londres les pièces qu'il a fournies.

Voici maintenant quelle a été l'origine des réclamations de nos négociants au sujet de l'incendie de la douane de Vera-Cruz.

Au moment où fut signé le traité du 9 mars 1839, tous les navires marchands, retenus par nos croiseurs et qui se trouvaient à proximité de Vera-Cruz, furent admis à effectuer leur déchargement, et les marchandises débarquées furent placées dans les magasins de la douane, en attendant que celle-ci opérât leur vérification et les délivrât aux consignataires. Cette opération fut si mollement conduite par les employés mexicains, que le 8 avril, jour où éclata l'incendie, la douane de Vera-Cruz contenait encore beaucoup de marchandises provenant, soit des navires entrés lors de la levée du blocus, soit de ceux qui avaient eu déjà le temps d'arriver dans ce port, de la Nouvelle-Orléans et de la Havane. L'unique secours que l'on put obtenir pour se rendre maître du feu, fut donné par les navires de guerre français, car la douane n'avait rien disposé pour un semblable événement.

Peu de jours après la catastrophe, les négociants français établis à Vera-Cruz, tant en leur nom personnel que comme représentants de leurs correspondants des villes de l'intérieur, adressèrent une lettre au Ministre des finances, à Mexico, lui déclarant que le dépôt en douane des marchandises qui leur avaient été expédiées, étant de leur part un acte obligé, et qu'aucune

précaution n'ayant du reste été prise par la douane de Vera-Cruz pour prévenir ou arrêter l'incendie, ils rendaient, à ces deux titres, le gouvernement mexicain responsable des effets du désastre du 8 avril. Les négociants anglais, américains et allemands, s'associant à cette démarche, écrivirent à leur tour au Ministre des finances, qui ne répondit à aucune réclamation.

Cependant, l'honorable M. Pakenham, Ministre de Sa Majesté Britannique, ne s'accommoda point de ce silence, et réfuta sans peine les arguments insoutenables que M. de Bocanegra, ministre des affaires étrangères du Mexique, avait entassés dans une note adressée à la Légation anglaise, le 21 mars 1843. Le gouvernement mexicain prétendait faire supporter par les négociants étrangers la perte résultant de l'incendie, attendu, selon lui, qu'ils étaient passibles de l'accident, le feu étant censé avoir été communiqué par un flacon d'acide nitrique contenu dans une caisse. En cette circonstance, du moins, nos intérêts ne furent point livrés à l'arbitrage, et nos réclamations, montant à cinq cent mille francs, marchèrent de front avec celles des Anglais.

Quoi qu'il en soit, il y a plus de trois ans que nos négociants sont en instance pour le remboursement de droits perçus illégalement et avec vio-

lence : leur valeur dépasse le chiffre de huit cent trente-quatre mille piastres : plus de quatre millions de francs !

Ce n'est pas que le gouvernement mexicain n'ait admis depuis deux années la justice de la réclamation, et reconnu en principe la légitimité du remboursement; mais aucune disposition n'a été prise encore à cet égard. Il est bon de faire observer ici que certains droits du tarif mexicain sont perçus d'une manière tout à fait inconnue en Europe. Ainsi le droit de dix pour cent, prélevé illégalement, ne se calcule point d'après son chiffre nominal, mais en le multipliant par trois et un tiers, ce qui élève les droits de dix à trente et un.

Le dernier grief, causé par la démonétisation de la monnaie de cuivre, ne mérite pas moins d'attention que les précédents. Tant que dura l'administration espagnole, au Mexique pas plus qu'à la Havane aujourd'hui, il n'existait de monnaie de cuivre; mais peu de temps après sa création par le gouvernement républicain, la contrebande que les Américains firent sur une grande échelle, surtout à partir de 1830, en introduisant d'énormes quantités de pièces falsifiées dans des caisses de fer-blanc dont la vérification était difficile, et un peu plus tard, les ateliers de fabrication de fausse

monnaie établis par des députés du congrès et les plus hauts fonctionnaires, aux portes mêmes de Mexico, à Tacubaya et San-Angel, occasionnèrent une grande dépréciation. Cependant, en 1834, la monnaie de cuivre conservait encore une valeur fictive quatre fois plus élevée que sa valeur intrinsèque; mais l'on vit, vers 1837, l'escompte sur cette monnaie se monter jusqu'à quarante pour cent.

La loi du 8 mars de cette même année, qui rendait sa circulation obligatoire, ne reçut qu'une exécution incomplète; les détaillants, en effet, demandaient deux prix pour leurs marchandises, l'un payable en cuivre, l'autre en argent, et dans les marchés, les provisions se vendaient contre du cuivre au double du prix auquel on les obtenait contre de l'argent. Dans la crainte d'une nouvelle réduction prononcée par le gouvernement, ou d'une admission rigoureusement forcée, les détenteurs des farines et des objets d'approvisionnement indispensable n'en apportaient plus dans la capitale. Cet état de choses dura jusqu'à la promulgation du décret du Président (24 novembre 1841), ordonnant la création d'une nouvelle monnaie de cuivre, valant un 96e de piastre, beaucoup plus lourde que celle déjà en circulation, et par conséquent d'une valeur réelle plus rapprochée de la valeur nominale. Cette loi

fixait à trente jours, dans le département de Mexico, et à soixante dans les autres, le délai accordé pour verser dans les caisses du gouvernement, qui déclarait les retirer de la circulation, les monnaies de cuivre existant entre les mains des particuliers, le tout, sous peine de perdre le bénéfice du remboursement. Celui-ci devait s'effectuer dans les six mois, à dater du versement, par ordre d'inscription, au moyen de la nouvelle monnaie. Des décrets successifs, qu'il serait trop long d'énumérer, prorogèrent les époques de versement, et affectèrent divers produits à l'amortissement, entre autres la nouvelle monnaie, la vente des biens nationaux, du papier timbré, et un droit sur les patentes.

Ces différentes dispositions eussent indiqué réellement, de la part du gouvernement, l'intention d'acquitter les dettes qu'il a contractées, si, au lieu d'exécuter ces décrets, il ne s'était appliqué le produit des biens nationaux, la plus grande partie de la nouvelle monnaie qu'il a frappée et le produit de la vente en masse des anciennes espèces de cuivre, dont il a vendu trente-cinq mille quintaux, à raison de dix piastres, à la maison française Duport et Bellangé, qui, du reste, les a apportées en France, et en a retiré quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze francs le

quintal, réalisant de la sorte un bénéfice de quarante pour cent environ. Quoi qu'il en soit, nos maisons de commerce n'en ont pas moins versé en espèces, depuis plus de deux ans, entre les mains des agents du trésor mexicain, des valeurs en cuivre excédant dix-sept cent mille francs, sur lesquelles elles n'ont encore reçu que trois pour cent, et dont elles ne touchent aucun intérêt.

La somme totale à rembourser est d'environ trois millions de piastres : or, les rentrées dont dispose la commission d'amortissement dépassent à peine une somme annuelle de cent cinquante mille piastres : il s'ensuit qu'il lui faudra quinze à vingt ans pour opérer le remboursement d'une dette qui, au terme de la loi, aurait dû être liquidée pour nos négociants depuis le 15 juillet 1842.

Le tableau suivant fera connaître les sommes dues au commerce français par le gouvernement mexicain, non compris celles soumises à l'arbitrage de l'Angleterre, dont nous avons parlé en énumérant la nature des réclamations.

SOMMES DUES AUX NÉGOCIANTS FRANÇAIS

PAR LE GOUVERNEMENT MEXICAIN.

	Piastres fortes.	
Sous la présidence du général Bustamante.		
A sept maisons françaises, pour perception forcée et illégale de différentes contributions.	734,349	
A divers Français, pour marchandises brûlées à l'incendie de la douane de Vera-Cruz en 1839.....	100,000	
	834,349	834,349
Sous la présidence du général Santa-Anna.		
A neuf principales maisons et à divers Français, pour non-remboursement des monnaies de cuivre qu'ils ont versées dans les caisses du gouvernement.....	344,925	344,925
	Total général....	1,179,274

Un million cent soixante-dix-neuf mille deux cent soixante-quatorze piastres, ou près de *six millions de francs* en capital, ce qui ferait plus que doubler ce chiffre, si, d'après l'usage légal du pays, on y ajoutait les intérêts composés depuis

trois ou quatre ans, et dont le taux n'est jamais au-dessous de un pour cent par mois.

Ces sommes n'appartiennent pas toutes personnellement à nos négociants résidant au Mexique, mais ceux-ci représentent un grand nombre de maisons de Paris, de Bordeaux, du Havre, de Lyon, d'Elbeuf, de Mulhouse, de Rouen et de Saint-Étienne.

Des intérêts si majeurs, des mesures si persévéramment injustes, des promesses tant de fois violées ont éveillé au plus haut point la sollicitude du gouvernement français, et nul doute que des dispositions énergiques ne mettent promptement fin à un état de choses qui compromet la fortune et la sécurité de nos commerçants. En effet, si ce système d'hostilité et de spoliation déguisée devait être durable, nos nationaux seraient obligés de déserter le marché de la Nouvelle-Espagne. Et cependant, pas plus que celle de Buénos-Ayres et de Montévideo, notre population du Mexique ne mérite qu'on l'abandonne à elle-même et qu'on l'oublie.

CHAPITRE III.

Historique des expéditions de découvertes des Espagnols sur la côte occidentale de l'Amérique au nord de l'Équateur.

Avant d'aborder la description de la côte septentrionale du Mexique, baignée par la Mer Pacifique, il nous semble indispensable de présenter ici un exposé des expéditions des Espagnols qui en amenèrent la découverte, et de leurs tentatives réitérées pour trouver le passage du Nord-Ouest.

1498-1502.

VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

En 1498, pendant son troisième voyage, Christophe Colomb reconnut le continent américain. Lors de sa quatrième exploration, en 1502, il s'appliqua à chercher le détroit qui devait lui faciliter la navigation dans la mer du Sud et la découverte des *terres des Épiceries*[1]. Peut-être les Indiens de la côte de Veragua et de Nombre de Dios, où il espérait trouver ce passage, lui fournirent-ils quelques vagues renseignements sur la mer du Sud et sur le peu de largeur de l'isthme de Panama, qui sépare les deux océans. De là, sans doute, sa croyance à l'existence d'un détroit, et ses investigations persévérantes sur la côte orientale d'abord, et plus tard sur les bords opposés.

1513.

VOYAGE DE BALBOA.

En 1513, Vazco Nuñez de Balboa, gouverneur

[1] Hernando Colon : Historia del Almirante, cap. 90. Navarrete : Introduccion al viaje de las goletas Sutil y Mexicana, page 6.

de la colonie espagnole du Darien, après avoir traversé les Cordillères, constata l'existence et fixa la position de la mer du Sud, objet de tant de vœux; enfin, en 1519, Magellan découvrit le passage qui porte son nom.

1519.

VOYAGE DE MAGELLAN.

Ainsi fut résolu le grand problème géographique de la circumnavigation du globe. Toutefois, les Espagnols ne s'en tinrent point à cette route qui offre les plus grands dangers, surtout dans le détroit de Magellan où le vent souffle constamment de l'est, et dont la distance de l'Europe est presque aussi grande que celle des Indes par la route orientale.

1522.

VOYAGE DE FERNAND CORTEZ.

Fernand Cortez, déjà maître de l'empire des Aztèques, dirigea sur les côtes du Mexique, dans la mer du Sud, diverses expéditions qui s'en emparèrent. Dans sa lettre de Valladolid, datée du

6 juin 1523, l'empereur Charles-Quint ordonna à Cortez de chercher le passage sur les côtes des deux mers[1]. Tandis que ce dernier envoyait trois caravelles et deux brigantins parcourir la partie septentrionale de l'Atlantique depuis la Floride jusqu'à Terre-Neuve, où l'on pensait qu'existait le détroit, d'autres explorateurs visitaient les côtes de Panama, et reconnaissaient celles de Soconusco, Tehuantepec et la Nouvelle-Galice.

1528.

VOYAGE DE MENDOZA ET OLID.

En 1528, Cortez ayant été obligé de faire un voyage en Espagne pour se disculper d'imputations calomnieuses répandues contre lui, pendant son absence, son neveu Don Diego Hurtado de Mendoza et le capitaine Don Cristoval de Olid, avec cinq navires et un brigantin, continuèrent leurs explorations.

1530.

RETOUR DE FERNAND CORTEZ.

Revenu en 1530 avec une suite de quatre cents

[1] Gomara : Crónica de Nueva España.

gentilshommes, aventuriers et artisans de toute espèce, Cortez arma, l'année suivante, plusieurs navires à Tehuantepec et à Acapulco.

1532.

SECOND VOYAGE DE MENDOZA.

Le 30 juin 1532, l'expédition mit à la voile sous le commandement de Hurtado de Mendoza, qui avait ordre de reconnaître la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne et les îles de la Mer du Sud. Ce navigateur s'avança jusqu'au 27e degré de latitude nord; mais son équipage s'étant révolté, il se sépara du reste de la flotte et périt avec son navire sur des rochers voisins des îles *las Tres Marias*, qu'il avait découvertes et dont il avait pris possession. Les autres vaisseaux faisant partie de l'expédition échouèrent sur les côtes de Culiacan, où le gouverneur Nuño de Guzman, après s'être emparé de la cargaison, fit mettre en jugement les personnes échappées au désastre.

1533.

VOYAGE DE DON DIEGO BECERRA ET DE DON HERNANDEZ DE GRIJALVA.

Fernand Cortez ne se laissa point abattre par ce triste événement, mais, se rendant lui-même à Tehuantepec, il équipa deux bâtiments dont il confia le commandement à son lieutenant le capitaine Don Diego Becerra et à Don Hernandez de Grijalva. Partie le 30 octobre 1533, l'expédition découvrit et s'empara, deux mois après, des îles del Socorro et de San Benedicto; mais le commandant Becerra, qui montait la capitane, ayant été assassiné par le pilote Ximenez, celui-ci, en naviguant à l'ouest, aborda le premier dans la Basse Californie, où il fut tué par les Indiens, ainsi que vingt-deux personnes de l'équipage. Le navire revint à la côte de Jalisco, mais les perles qu'il apportait tentèrent la cupidité du gouverneur Guzman, qui s'empara à la fois de la cargaison et du bâtiment.

1535.

VOYAGE DE FERNAND CORTEZ EN CALIFORNIE.

A cette nouvelle, Fernand Cortez, voyant que

les ordres donnés en sa faveur par *la Audiencia* n'étaient point exécutés, arma à ses frais trois navires dans le port de Tehuantepec, et les fit venir à Chametla où il se rendit lui-même par terre, au mois d'août, suivi d'une troupe de cavaliers et de fantassins, composée de quatre cents Espagnols et de trois cents nègres. Il mit à la voile le 15 avril 1535, reconnut, le 1er mai, la côte de Californie, et, le 3, mouilla dans la baie de la Paz, sur le rivage de laquelle furent retrouvés les boucliers, les épées et les ossements de Ximenez et de ses compagnons.

L'expédition était divisée en trois corps : Cortez, pour les rassembler, fut contraint de traverser plusieurs fois le golfe auquel il a donné son nom ; mais ayant appris l'arrivée à Mexico de Don Antonio de Mendoza, premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, il s'empressa de retourner dans la capitale pour y défendre ses intérêts menacés.

En débarquant à Acapulco il avait envoyé deux navires au Pérou au secours de Pizarre, et fait commencer la construction de quatre vaisseaux destinés à de nouvelles découvertes. L'année suivante, il rappela de Californie le capitaine Don Francisco de Ulloa, et lui confia le commandement d'une escadrille qui partit le 8 juin 1539

d'Acapulco, afin de pousser des explorations vers le nord.

1539.

VOYAGE DE FERNANDO DE ULLOA.

Ulloa reconnut toute la côte depuis la Paz jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado, au fond de la Mer Vermeille. Il s'assura que les deux côtes se réunissaient, et que la Californie était une presqu'île. Redescendant ensuite au cap San-Lucas, il s'éleva de nouveau vers le nord jusqu'au 30e degré, visitant la baie de la Magdalena et les îles de Santa Margarita et de Cerros. Parvenu à cette hauteur, les vents contraires, joints au manque de vivres, forcèrent l'expédition à rétrograder. Ulloa rentra à Acapulco à la fin de mai 1540.

Ces diverses reconnaissances furent exécutées avec tant de soin et d'habileté, que la carte de Californie, dressée en 1541 par le pilote Domingo del Castillo, ne diffère presque pas de celles levées de nos jours. Cependant ces travaux eurent si peu de retentissement que Woods Rogers, dans la relation de son voyage, imprimée à Amsterdam en 1716, doute si la Californie est une île ou si elle fait partie du continent.

Les expéditions de Fernand Cortez excitèrent la jalousie du vice-roi, qui, de son côté, en fit diriger deux vers le nord-ouest, l'une par terre, sous les ordres du capitaine Francisco Vasquez Coronado, et l'autre par mer, commandée par Hernando Alarcon.

1540.

VOYAGE DE HERNANDO ALARCON.

Ce dernier quitta Acapulco en 1540, pénétra jusqu'au fond de la mer Vermeille, remonta le Rio Colorado avec des bateaux pendant quatre-vingt-cinq lieues, et revint quelques mois après sans avoir rencontré Coronado. L'exploration de Hernando Alarcon dura deux années; il s'éleva environ jusqu'au 40°, et ne trouva nulle trace des cités fabuleuses de Cibola et de Quiriva que le Fr. Marcos de Niza prétendait avoir découvertes dans ses précédents voyages.

En l'année 1540, Fernand Cortez retourna en Espagne, fatigué de ses démêlés avec le vice-roi, et dégoûté de l'injustice avec laquelle la cour de Madrid avait payé tant de services dévoués et d'aventureuses expéditions.

1542.

VOYAGE DE JUAN RODRIGUEZ CABRILLO ET DE RUY LOPEZ DE VILLALOBOS.

Deux ans plus tard, Don Antonio de Mendoza se rendit dans la province de Jalisco ou Nouvelle Galice, et y prépara de nouvelles expéditions. L'une, dirigée par Ruy Lopez de Villalobos, alla coloniser les Marianes et les Philippines; l'autre, aux ordres de Juan Rodriguez Cabrillo, sortit du port de Navidad le 27 juillet 1542. Elle examina avec soin la côte de la Basse Californie, les groupes d'îles situés au nord et la baie des Pins, connue depuis sous le nom de port de Monte Rey.

1543.

VOYAGE DE BARTOLOMÉ FERRELO.

Don Juan Rodriguez mourut le 5 janvier 1543, dans l'île de San Bernardo, dont la population était à cette époque exclusivement composée d'Indiens. Le pilote major Bartolomé Ferrelo prit le commandement et s'avança jusqu'au

43e degré; mais, assailli par de mauvais temps, il fut forcé de redescendre vers le sud. Au 40e parallèle il découvrit un cap très-élevé, que le général Vizcaino nomma plus tard *Mendocino,* en l'honneur du vice-roi Mendoza.

1564.

EXPÉDITION DU VICE-ROI VELASCO.

En 1564, une expédition fut envoyée en Californie par le vice-roi Don Luiz de Velasco, tandis qu'une seconde allait prendre possession définitive des Philippines.

1575.

FLIBUSTIERS ANGLAIS.

Tenté par l'exemple et par l'espoir du pillage, un parti de flibustiers anglais, commandé par John Oxenham, traversa en 1575 l'isthme de Panama, construisit un navire sur la Mer Pacifique et ravagea les établissements espagnols. Heureusement on ne tarda pas à se saisir de ces malfaiteurs, qui furent mis à mort peu de temps après.

1579.

SIR FRANCIS DRAKE.

En 1579, apparut sur les bords occidentaux de la Nouvelle-Espagne, sir Francis Drake, qui, après avoir dévasté la côte de Guatemala, courut droit au nord jusqu'au 45e ou 46e degré. Se rapprochant de terre, il mouilla dans une petite baie qu'il ne désigne pas, et où il lui fut impossible de se maintenir. Il se vit alors contraint de redescendre jusqu'au 38e degré, où il jeta l'ancre dans le port de los Reyes, situé entre ceux de San Francisco et de la Bodega.

Drake n'eut pas connaissance de ces deux derniers ports, et bien qu'il soit arrivé en Californie trente-sept ans après Cabrillo, les Anglais n'ont pas craint de donner à tout le pays le nom de *Nouvelle-Albion*, cherchant ainsi à s'attribuer l'honneur de la découverte[1].

1582.

VOYAGE DE GALI.

A son tour, le capitaine Francisco Gali quitta

[1] Lives and voyages of Drake, Cavendish and Dampier. 1 vol., 1831, London.

Manille dans l'été de 1582, remonta au nord du Japon, vint reconnaître la côte d'Amérique au nord du 57e degré de latitude, et descendit à Acapulco, après avoir visité les caps Mendocino, San Lucas et Corrientes.

1587.

PILLAGES DE CAVENDISH.

Le 15 novembre 1587, Thomas Cavendish, qui s'était appliqué à ravager divers points de l'Amérique espagnole, attendit au cap San Lucas le vaisseau des Philippines, *le Santa Anna*, fort de sept cents tonneaux, et valant plus de cinq millions de piastres, et il s'en empara à la suite d'un combat acharné.

1588.

VOYAGES APOCRYPHES DE MALDONADO ET DE JUAN DE FUCA ET DE L'AMIRAL FONTE.

Un an ne s'était point écoulé, qu'un aventurier appelé Lorenzo Ferrer Maldonado prétendit avoir traversé un détroit de la mer du Sud par lequel on se rendait d'Espagne en Chine en trois mois.

Ce passage imaginaire, dit détroit d'Anian, a longtemps préoccupé les géographes. On supposait qu'il faisait communiquer les deux mers à peu près à la hauteur du banc de Terre-Neuve. Le prétendu voyage de Maldonado et celui de l'amiral Pedro Bartolome Fonte qu'on fait remonter à 1640, ne méritent aucune attention. Nous reparlerons plus tard du voyage de Juan de Fuca.

1595.

VOYAGE DE SEBASTIAN RODRIGUEZ CERMEÑON.

En 1595, le gouverneur des îles Philippines, Gomez Perez das Mariñas, envoya le vaisseau *San Agustin*, commandé par Sebastian Rodriguez Cermeñon, explorer la côte de Californie et spécialement la baie de San Francisco. Malheureusement un coup de vent jeta le navire à la côte, contre laquelle il se brisa, dans la baie même qu'il venait de reconnaître.

1596 - 1602.

VOYAGES DU GÉNÉRAL D. SEBASTIAN VIZCAINO.

Les déprédations des forbans anglais dans la

mer du Sud, éveillèrent la sollicitude du roi Philippe II. Le comte de Monte Rey, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, reçut l'ordre d'expédier le général Don Sebastian Vizcaino en Californie, afin d'y explorer les ports et d'en prendre possession. Le général Vizcaino partit en effet d'Acapulco au commencement de 1596; il y revint à la fin de la même année. Six ans plus tard, en 1602, le vice-roi le fit partir de nouveau pour la Californie avec une flottille composée de cinq navires, et un équipage parmi lequel se trouvaient des religieux carmélites, des pilotes et des cosmographes.

Dans cette expédition, le port de los Pinos fut appelé pour la première fois Monte Rey. Un des lieutenants de Vizcaino, Martin d'Aguilar, s'avança jusqu'au 43e degré, et reconnut le cap Blanco auquel le capitaine Cook ne se fit pas scrupule de substituer plus tard le nom de cap Gregory, de même que Van Couver donna le nom anglais de Oxford au cap Diligencias, découvert bien longtemps avant lui par Vizcaino. Ce dernier retourna à Mexico au commencement de 1603.

1616.

VOYAGES DE ITURBI, ORTEGA ET CARBONEL.

De 1616 à 1635, sous le gouvernement du

marquis de Guadalcazar, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, don Juan de Iturbi, Francisco Ortega et le pilote Carbonel firent des reconnaissances dans la Mer Vermeille, dont ils rapportèrent des perles d'une beauté remarquable et d'une valeur énorme.

1635.

VOYAGE DE D. PEDRO PORTER.

De 1635 à 1640, l'amiral don Pedro Porter dirigea quelques expéditions sur la Californie.

1642.

PREMIER VOYAGE DES JÉSUITES FONDATEURS DES MISSIONS DE CALIFORNIE.

En 1642, le vice-roi duc d'Escalona envoya dans cette contrée le gouverneur de Sinaloa, avec des membres de la Compagnie de Jésus, pour y fonder des Missions et civiliser les Indiens.

1665 - 1668.

VOYAGES DE L'AMIRAL D. BERNARDO DE PIÑADERO ET DU CAPITAINE FRANCISCO LUCENILLA.

Depuis 1665 jusqu'à 1668, l'amiral Piñadero et le capitaine Lucenilla entreprirent diverses expéditions par ordre du gouvernement espagnol, sur les côtes occidentales du Mexique.

1683.

NOUVEAU VOYAGE DES JÉSUITES.

En 1683, l'amiral Atondo se rendit à la Paz avec les deux Pères jésuites Salvatierra et Eusebio Kino (Kuhn), savant astronome d'Ingolstadt.

C'est à dater de cette époque que les religieux se trouvèrent investis de l'administration ecclésiastique, civile et militaire des missions. Ils parvinrent à convertir en peu de temps toute la Basse-Californie, et le plan qu'ils adoptèrent devra toujours servir de modèle[1].

[1] Venegas, Noticia de la California escrita por el R. P. Andres Buriel. Madrid, 1754.

1684.

VOYAGE DE DAMPIER.

En 1684, Dampier, et les boucaniers anglais qui s'établirent aux îles Galapagos, continuèrent leurs célèbres déprédations sur les côtes des vice-royautés espagnoles.

1701 - 1703.

VOYAGE DU P. KINO.

En 1701 et 1703, le Père Kuhn fit ses célèbres explorations au nord de la Californie et au Rio Colorado. Philippe V accorda aux missions des Jésuites en Californie un secours annuel de treize mille piastres fortes.

1709 - 1711.

PIRATES ANGLAIS.

En 1709 et 1711, les pirates anglais Rogers et Dampier s'emparèrent, au cap San Lucas, du

galion des Philippines, richement chargé, et qui se rendait à Acapulco.

1719 - 1721.

VOYAGES DU P. GUILLEN ET DU P. UGARTE.

En 1719 le Père Guillen, et en 1721 le Père Ugarte, étendirent les domaines de leurs missions au moyen de plusieurs expéditions par terre en Californie.

1743.

L'AMIRAL ANSON.

En 1743, l'amiral Anson enleva aux Espagnols le galion qui se rendait d'Acapulco aux Philippines et en Chine. Ce navire portait quatre millions de piastres.

Ces spolations réitérées déterminèrent le gouvernement à ordonner l'établissement de points fortifiés et la fondation de villages espagnols. Des navires de guerre commencèrent à croiser sur les côtes pour les protéger contre les attaques, et le résultat de ces sages mesures fut de donner

aux missions qui s'établissaient, la sécurité nécessaire à leur développement.

1746.

VOYAGE DU P. CONSAG.

En 1746, le P. Consag explora le Rio Colorado, dans le but d'organiser d'autres missions qui permissent de faire par terre le trajet de Sonora en Californie.

1767 - 1768.

VOYAGE DE GALVEZ.

Les Jésuites continuèrent à étendre les domaines de la géographie, et à gouverner paternellement leurs missions jusqu'en 1767, où ils en firent cession aux Franciscains du collége royal de San Fernando de Mexico. Le visiteur général Don Joseph de Galvez passa lui-même en Californie en 1768, accompagné de l'ingénieur Don Miguel Constanzó. En novembre 1769, une expédition par terre, après avoir traversé la Sonora, arriva à Monte Rey, tandis que cinq missions nouvelles s'élevaient dans la Haute-Califor-

nie, et sur les bords du Rio Colorado, par les soins de trente religieux franciscains arrivés d'Espagne sur les corvettes *San Carlos* et *la Concepcion*[1].

1774.

VOYAGE DE JUAN PEREZ.

En janvier 1774, la corvette *Sant Yago,* commandée par Don Juan Perez, sortit de San Blas, reconnut la côte jusqu'au 55e degré, et découvrit, à son retour, le port de Nutka, où le capitaine Cook prétendit avoir abordé le premier, bien qu'il soit certain qu'il ne s'y arrêta que quelques années plus tard, en 1779.

1775.

VOYAGE DE HECETA ET DE D. JUAN DE LA BODEGA Y QUADRA.

Le succès de la première expédition de Perez engagea le vice-roi Don Antonio de Bucareli à

[1] *Relacion histórica de la vida del R. P. Junipero Serra y de las Misiones que fundó en la California Septentrional.* 1 vol., México, 1787.

faire partir de nouveau la corvette *Sant Yago,* sous les ordres du capitaine D. Bruno de Heceta, accompagnée de la goëlette *Felicidad,* commandée par D. Juan de la Bodega y Quadra.

Ces navires quittèrent San Blas le 16 septembre 1775. Au 41e degré de latitude, ils découvrirent le port de la Trinidad. Le mauvais temps força la corvette à revenir à Monte Rey; mais les officiers de la goëlette, jeunes et pleins d'ardeur, n'obéirent point à ses signaux, et continuèrent leurs hardies excursions vers le nord. Le 17 août, la corvette aperçut une vaste baie, qu'elle appela Entrée de Heceta, du nom de son capitaine.

C'est dans cette baie que se jette le Rio de San Roque, désigné sous la triple dénomination d'Orégon, de Rio Colombia ou de la Asuncion, et dont enfin, vingt ans après, l'entrée du nord reçut de Van Couver le nom de cap de Désappointement.

Quant à la goëlette, elle s'éleva jusqu'au 58e degré, et reconnut en chemin le mont Jacinto, auquel Cook, en 1779, imposa le nom d'Edgecumbe. Le scorbut s'étant déclaré à bord, Don Juan de la Bodega crut prudent de reprendre la route de Monte Rey; mais avant de retourner sur ses pas, il découvrit un port qu'il appela port de

la Bodega. Les Russes possèdent aujourd'hui dans ces parages un établissement qu'ils désignent quelquefois par le nom de Romanzoff.

1777.

VOYAGES DES PP. VELEZ ET ESCALANTE.

En 1777, les Pères franciscains Velez et Escalante explorèrent le pays à l'ouest de la Sierra Madre, les hautes eaux du Rio Colorado, le Navajoas et le Rio Gila[1].

1779.

VOYAGE DES CAPITAINES ARTEAGA ET DE LA BODEGA.

Le 11 février 1779, les corvettes *la Princesa* et *la Favorita*, sous le commandement de Don Ignacio Arteaga et Don Juan de la Bodega y Quadra, qui avaient ordre de s'élever jusqu'au 70e degré, reconnurent la côte avec soin, et laissèrent une relation fort intéressante de leur voyage[2].

[1] *Voir : Crónica apostólica del Colegio de la Santa Crúz de Querétaro*. México, 1799, vol. I.

[2] *Relacion del Viaje de la Fragata Princesa*, tiré des archives de la mission de Santa Clara dans la Haute Californie.

1786.

VOYAGE DE LAPEYROUSE.

On ne doit pas oublier non plus qu'en 1786 l'illustre La Peyrouse visita Monte Rey, après avoir donné le nom de port des Français à une baie située au nord du 56e degré de latitude.

1788.

VOYAGE DE MARTINEZ ET DE LOPEZ DE HARO.

Depuis 1779, les Espagnols n'avaient pas entrepris d'expéditions à la côte nord-ouest; mais les progrès des Russes, les importants voyages de Cook, ceux de plusieurs autres navigateurs anglais et américains, firent bientôt sortir le cabinet de Madrid de son inaction.

En effet, le 8 mars 1788, Don Estevan Martinez et Don Gonsalvo Lopez, avec les deux corvettes *la Princesa* et *le San Carlos*, quittèrent San Blas, coururent au nord, explorèrent la côte, et visitèrent sur les îles Aléoutiennes divers établissements russes, entre autres Unimak, Kodiak et Onalaska.

Ayant appris dans ce dernier port, du commandant Ismiloff, qu'il attendait trois navires du Kamtschatka, destinés à aller prendre possession l'année suivante du port de Nutka, où deux frégates de Saint-Pétersbourg viendraient les rejoindre, Martinez hâta les préparatifs de son retour à San Blas, et y aborda au commencement de décembre, après avoir touché à Monte Rey.

Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Don Manuel de Flores, ne fut pas plutôt informé des projets des Russes, qu'il fit partir sur-le-champ Martinez pour Nutka, afin de les empêcher, ainsi que les Anglais, de s'y établir les premiers, les droits des Espagnols à cette prise de possession étant incontestables, puisque le capitaine Perez y avait mouillé en 1774.

1789.

EXPÉDITION DE JOSÉ NARVAEZ.

Martinez jeta l'ancre à Nutka le 5 mai 1789, et ne tarda point à expédier la goëlette *Gertrudis*, commandée par Don José Narvaez, pour s'assurer de l'existence de l'entrée de Juan de Fuca. Narvaez se livra avec persévérance à cette exploration qui dura deux mois. Le 6 juillet, arriva le navire

anglais *Argonaut*, sous les ordres de M. James Colnett, officier anglais, chargé par son gouvernement de prendre possession de Nutka. Cet officier, qui ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés intellectuelles, refusa de montrer ses instructions et se livra à de tels excès, que Martinez crut devoir le constituer prisonnier et l'envoyer à la disposition du vice-roi.

Au mois de septembre, la frégate *Nuestra Señora de Aranzazu* ayant apporté aux navires espagnols l'ordre de retourner à San Blas, Martinez quitta Nutka, emportant l'artillerie des batteries qu'il y avait construites, et après en avoir détruit les boulevards.

1790.

EXPÉDITION DE D. FRANCISCO ELISA.

Le 3 février 1790, le vice-roi comte de Revillagigedo dirigea vers le nouvel établissement une expédition commandée par Don Francisco Elisa, et composée de la frégate *Concepcion* et des balandres *Princesa* et *Argonauta*, bien armées et pourvues de munitions suffisantes et de troupes. Arrivée à Nutka le 4 mars, elle s'occupa à l'instant de relever les batteries.

1790.

VOYAGE DE D. SALVADOR FIGALDO.

Le 4 mai suivant, Don Salvador Fidalgo partit avec le paquebot *San Carlos*, pour reconnaître la côte jusqu'au 60e degré. Il l'explora en détail, et découvrit près du 61e degré un volcan en activité auquel il a donné son nom.

1790.

VOYAGE DE D. MANUEL QUIMPER.

Le 31 mai, Don Manuel Quimper, avec la balandre *Princesa Real*, fonda l'établissement du port de Nuñez Gaona, à l'entrée sud du détroit de Fuca. Les Anglais nomment ce port Neah bay.

1791.

NOUVEAU VOYAGE D'ELISA.

Le détroit fut, en 1791, l'objet d'une exploration plus complète. Elisa s'y rendit avec le paquebot *San Carlos* et la goëlette *Santa Saturnina*.

1791.

VOYAGE DE MALESPINA ET ESPINOSA.

Les corvettes *Descubierta* et *Atrevida*, alors occupées d'une expédition scientifique autour du monde, et commandées par les savants hydrographes Malespina et Espinosa, se trouvaient à Acapulco. La cour d'Espagne leur enjoignit d'aller étudier attentivement la côte nord-ouest. Le but de tant d'expéditions était de s'assurer définitivement de l'existence douteuse du passage du nord-ouest, dont M. Buache, géographe du roi, appuyant les prétentions mensongères de Lorenzo Ferrer Maldonado, avait, en septembre 1790, entretenu l'Académie des sciences à Paris.

Les corvettes atteignirent en juin 1791 la baie de Behring, examinèrent soigneusement toutes les entrées, tous les havres environnants, et se convainquirent de la fausseté des assertions de Maldonado qui plaçait le passage dans ces latitudes élevées[1].

[1] Voir à ce sujet les mémoires publiés, en 1798, à Madrid, par le capitaine Don Ciriaco Cevallos.

1792.

VOYAGE D'ALCALA GALIANO ET DE VALDÉS.

Cependant, comme le détroit de Juan de Fuca n'avait pu être qu'imparfaitement reconnu, à cause de la trop grande dimension des navires chargés de l'explorer, le gouvernement espagnol, afin de pénétrer dans le dédale d'îles dont la côte nord-ouest est semée, et qui pouvait cacher l'entrée de quelque mer intérieure ou l'embouchure de quelque rivière importante, fit armer deux goëlettes à Acapulco, avec mission expresse de le visiter en tous sens.

Cette expédition, dirigée par deux savants officiers, Alcala Galiano et D. Cayetano Valdés, quitta Acapulco le 3 mars 1792. Le 12 du même mois elle jeta l'ancre dans le port de Nutka, où elle trouva deux frégates et un brig aux ordres du capitaine de vaisseau D. Juan de la Bodega, chargé de mettre à exécution le traité de cession de Nutka à l'Angleterre, conclu entre cette puissance et l'Espagne, le 28 octobre 1790.

Le 13 mai, la frégate *Nuestra Señora de Aranzazu* arriva à San Blas et en partit quelque temps

après, pour faire des reconnaissances au nord de Nutka.

Les goëlettes commandées par Galiano et Valdés pénétrèrent le 2 juin dans le détroit et visitèrent l'établissement du port de Nuñez-Gaona. Elles employèrent trois mois entiers à reconnaître le détroit, et lorsqu'elles en sortirent, il demeura établi que les assertions de Juan de Fuca ne méritaient pas plus de crédit que celles de Maldonado.

L'expédition de Van Couver, composée d'une corvette et d'un brig, se trouvait alors dans ces parages, afin d'explorer les côtes et de recevoir des Espagnols le port de Nutka, arraché si injustement à l'Espagne par l'Angleterre, par le traité de l'Escurial.

Ce fut à l'occasion de la réunion des deux commandants que la grande île qui forme, avec le continent, le détroit de Fuca, prit le nom de l'île de *Quadra et Van Couver.*

Galiano et Valdés se dirigèrent vers le sud de Nutka à la fin d'août, explorèrent l'entrée du Rio Colombia, relevèrent la côte de Californie et retournèrent à San Blas à la fin de novembre 1792.

Là se termina la série d'expéditions scientifiques dirigées par l'Espagne sur la côte du nord-ouest. Dans la suite, elle ne s'occupa plus exclu-

sivement que des établissements de la Haute Californie, comme offrant des points de relâche pour les navires venant des Philippines.

On a prétendu que le gouvernement espagnol n'avait pas toujours publié le résultat complet de tant d'explorations entreprises sous la direction de savants astronomes et de hardis navigateurs. Il nous semble que les magnifiques travaux publiés par le dépôt hydrographique de Madrid répondent suffisamment à cette assertion; mais lors même qu'il eût tenu secrets une partie de ses documents, serait-on fondé à le lui reprocher? N'est-ce pas, en effet, du jour où ses colonies ont été connues, qu'ont commencé les menées des étrangers pour les faire insurger contre la Mère-patrie?

CHAPITRE V.

Description de l'isthme de Tehuantepec ; projet de communication entre l'Océan Atlantique et la Mer Pacifique. Port d'Acapulco.

La communication de l'Atlantique avec l'Océan Pacifique, découvert par Nuñez de Balboa, excita la sollicitude des premiers conquérants espagnols. Dès 1520, Angel Saavedra propose à Charles-Quint de couper l'isthme du Darien. Dans ses correspondances avec l'Empereur, Fernand Cortez désigne ce passage sous le nom de Secret du Dé-

troit (*Secreto del Estrecho*). Après la conquête des royaumes de Michoacan et de Oajaca, ce grand capitaine fit explorer, en 1521, par D. Gonzalo de Sandoval, la province et l'isthme de Tehuantepec. Depuis cette époque, le peu de largeur de l'isthme éveilla l'attention des vice-rois de la Nouvelle-Espagne, et cette route fut assez fréquentée par les marchands qui se rendaient d'Acapulco au golfe du Mexique. Vers la fin du XVIIIe siècle, le sage vice-roi Don Antonio de Bucareli ayant voulu savoir comment des canons en bronze, fondus à Manille, avaient été transportés au château de San-Juan d'Ulloa, on découvrit dans la *Crónica imperial de la ciudad de Tehuantepec* que ces pièces avaient fait le trajet de la Mer Pacifique au golfe, en partie par terre, mais surtout par les rivières Chimalapa, Malpaso et Coatzacoalco. Le terrain fut en conséquence relevé par deux officiers du génie, Don Miguel del Corral et Don Augustin Cramer, qui pensèrent qu'un canal d'environ huit lieues, réunissant les rivières Chimalapa et Malpaso, pourrait établir une communication entre les deux océans.

Au moment même où les agitations politiques de 1814 tenaient l'Europe en éveil, les Cortès espagnoles donnèrent ordre au vice-roi de Mexico de faire exécuter la coupure de l'isthme.

La révolution survenue en 1821 n'empêcha pas le général espagnol, Don Juan de Orbegoso, d'étudier attentivement la position et d'en dresser une carte qui, il est vrai, n'a été rendue publique qu'en 1839. Quoique incomplet sous le rapport géodésique, ce travail suffit pour donner une idée exacte de la nature du terrain et des difficultés qu'il présente[1].

Par un décret du 1er mars 1842, le président Santa-Anna a accordé le privilége de la communication à établir à un de ses amis, Don José Garay, négociant et capitaliste, qui se trouve mêlé dans tous les emprunts et dans toutes les fournitures du gouvernement.

Une nouvelle commission soi-disant scientifique est partie, en mai 1842, pour compléter les travaux du général Orbegoso et le nivellement.

Après avoir donné un aperçu de la topographie de l'isthme, nous examinerons le privilége du concessionnaire et les avantages que l'ouverture d'une communication pourrait offrir.

L'isthme de Tehuantepec est situé dans les États de Oajaca et de Vera-Cruz; il a cinquante

[1] Voir : *Resultado del Reconocimiento hecho en el istmo de Tehuantepec* por el general Orbegoso, et *Diario del Gobierno de la República Mexicana*, 3 de marzo 1842, et la carte n° 3 de l'atlas.

lieues de large dans son minimum et en ligne droite d'une mer à l'autre. Compris entre les 16e et 18e degrés de latitude septentrionale et les 96e degré 36 minutes et 97e degré 30 minutes de longitude ouest de Paris, il est partagé par la Sierra-Madre ou grande Cordillère, qui éprouve dans ces parages une dépression extraordinaire. La chaîne de montagnes se trouve, en partant de la mer du Sud, au tiers de la largeur de l'isthme; les deux autres tiers vers le nord s'abaissent graduellement dans la direction du golfe du Mexique. C'est dans cette partie que coule le Rio Coatzacoalco, auquel appartient le principal rôle dans la jonction des deux mers.

Ce fleuve prend naissance dans la Sierra Madre qui divise les provinces de Tabasco, Chiapas et Oajaca. Ses hautes eaux sont formées d'une foule de petites rivières, dont les plus importantes portent les noms de Guelaguesa et Almoloya. Le pays étant rempli de forêts impénétrables, on ne peut fixer exactement la position de la source du Coatzacoalco. A mesure que ce fleuve se rapproche de la mer, un grand nombre de ruisseaux latéraux viennent s'y réunir, et après un cours sinueux de plus de cinquante lieues, il se jette dans le golfe du Mexique.

Sa barre qui est, dit-on, susceptible d'être creu-

sée, n'a pas plus de quatre ou cinq mètres, mais en dedans le Rio est d'une grande largeur, et sa profondeur suffisante pour y admettre les navires de tout tonnage. Les marées sont peu sensibles sur la barre, et le canal se maintient à la même profondeur. Mais comme il ne se rencontre pas de port voisin sur la côte, un bâtiment surpris par un coup de vent du nord périrait infailliblement, s'il se dirigeait vers l'entrée du fleuve.

Le premier *pueblo* considérable de la Sierra près de l'origine du Coatzacoalco est Santa-Maria de Chimalapa, élevé de deux cent quatre-vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est un peu au-dessus que le malheureux essai de la colonie française de M. Laisné de Villévêque fut tenté. Un des ruisseaux qui coulent de la Sierra est bordé de pins magnifiques. Le gouvernement espagnol en faisait couper dans la forêt de Tarifa pour les chantiers de construction de la Havane. Ces bois, réunis en trains, descendaient le courant du fleuve jusqu'à son embouchure.

A dix lieues au nord de la Hacienda ou métairie de la Chivela, le fleuve reçoit sur la gauche une branche nommée Alaman, formée par la réunion des Rios Malatengo et Guelaguesa. Cette rivière est elle-même grossie par le Rio Almoyola, désigné dans le projet comme le point le plus élevé

où les eaux du Coatzacoalco pourraient être remontées au nord de la Sierra-Madre. Le lit du fleuve est, à quatre lieues au-dessous de l'Alaman, barré par le *Malpaso,* banc d'ardoise qui obstrue presque entièrement la navigation. A deux lieues plus bas, on rencontre de nouveau à gauche le Rio Saravia, puis, à des distances à peu près égales les unes des autres, les Rios de la Puerta ou Jurumuapa, Mijes ou Jaltepec, et à droite le Chalchijalpa, le Tecolotepec et le Sugillaga.

C'est au-dessous de ce cours d'eau que la rivière, se divisant en deux bras pendant neuf lieues, donne naissance à l'île de Tacamichapa. Sur la gauche, à l'extrémité de l'île, elle reçoit le Mansapa qui vient de la Sierra d'Acayucan. A quatre lieues au-dessous débouchent à droite les Rios Cuachapa et Chalchijalpa, à gauche la lagune de Tlacojalpam qui sort du pueblo de ce nom, et jusqu'au près duquel les goëlettes peuvent remonter.

El paso de la Fábrica, qui n'est pas sans danger, est situé au-dessous de la lagune couverte d'îlots ; mais à partir de ce point, le fleuve devient large, profond, et à une lieue avant son embouchure, il absorbe à gauche le Rio navigable de la Calzada, qui forme une île en se réunissant avec le Rio dont l'entrée est appelée la Barrilla.

Les bords du Coatzacoalco sont bas, inondés

en partie pendant la saison pluvieuse, remplis d'arbres gigantesques propres à la construction, à l'ébénisterie et à la charpente; mais, faute de débouchés et de bras, ces bois demeurent inexploités.

En arrivant au paso de Saravia, le fleuve coule encaissé entre des montagnes d'ardoise. La navigation, pour de grands navires, peut avoir lieu depuis l'embouchure jusqu'à sept ou huit lieues en remontant vers la lagune de Tlacojalpam. A partir de ce point, le fond diminue et n'a guère plus de quinze pieds. C'est au Mistan Grande que commencent les bancs d'argile et d'ardoise. Ces bancs deviennent si nombreux, que depuis la Piedra Blanca jusqu'au paso de Saravia, pendant un trajet de trente lieues, on compte vingt et une chutes ou cascades, qui ont souvent un mètre de hauteur et présentent si peu d'eau dans leurs intervalles qu'au mois de mai le général Orbegoso était obligé de faire traîner ou porter les canots qui ne tiraient cependant qu'un pied.

Pour abréger les sinuosités multipliées du fleuve, on pourrait établir un canal latéral jusqu'à la Piedra Blanca. Peut-être plusieurs de ces marches ou échelons d'argile seraient-ils susceptibles d'être creusés, mais les bancs d'ardoise

au-dessous et au-dessus du Saravia exigeraient des écluses.

Tout le terrain compris entre la mer et le Saravia est composé d'argile sablonneuse, d'alluvions et de détritus des roches qu'entraînent les eaux du versant septentrional de la Sierra-Madre. Dans les environs des montagnes, le sol est formé d'ardoises, de terrains calcaires et de granit. On a trouvé au sud de la Cordillère, du porphyre strié d'azur, des cristaux de feldspath et de hornblende, mais aucune partie de l'isthme n'a présenté de produits d'origine volcanique.

La Sierra Madre part des États de Puebla et Vera Cruz; elle traverse du nord-ouest au sud-est la province de Oajaca, et, arrivée à l'isthme, elle incline vers le levant et se rapproche en même temps de la Mer Pacifique, puis, remontant entre les haciendas de Chivela et la Venta de Chicapa, elle court au nord-est vers Guatemala. La dépression des montagnes est énorme à l'entrée de l'isthme. Au passage du port de Guievichia la hauteur absolue n'est que de cinq cent quatre-vingt-treize mètres, et dans la gorge de la Chivela, de deux cent quarante et un mètres; ce point est celui où se divisent les deux versants. Au nord de la Cordillère l'élévation est graduée et occupe un espace de près de quinze lieues; au sud, au

contraire, l'abaissement subit est de près de deux cents mètres dans un parcours de trois lieues. Il forme l'immense plaine qui conduit à Tehuantepec et aux grandes lagunes navigables communiquant avec la mer du Sud.

Le sol de cette plaine est formé d'alluvions, de débris de roches, et surtout de montagnes d'ardoises qui s'étendent jusqu'au bord de la mer et dans les îlots voisins. L'espace compris entre la Sierra et les lagunes est de six lieues. La plus intérieure de ces lagunes a quatre lieues de large jusqu'à son embouchure, dite la Boca de Santa-Teresa; un espace de trois lieues sépare ce point de la barre située à l'embouchure des lagunes sur la mer. La lagune extérieure a près de quarante lieues de long depuis Tilema jusqu'à Tonala; sa profondeur est de cinq mètres au plus dans la ligne de navigation que suivent les barques, et quant à la barre de San-Francisco (*boca barra del mar*), elle est couverte de brisants et n'a pas plus de deux à trois mètres à la pleine mer.

Au nord de la Cordillère les eaux se réunissent presque toutes au Coatzacoalco, mais il n'en est pas ainsi sur le versant méridional où les petits ruisseaux se divisent à l'infini. A sec pendant l'été, ces ruisseaux se jettent plus tard dans la lagune intérieure.

Les rios de l'est se dirigent vers Tonala et ceux de l'ouest vont grossir la rivière de Tehuantepec. Outre qu'ils sont sans eau pendant une partie de l'année, ils sont tous deux trop éloignés du Coatzacoalco et des positions les plus accessibles de la Sierra pour servir à la communication désirée. Le ruisseau qui passe non loin de San-Miguel et de la Venta de Chicapa est celui dont l'origine se trouve la plus rapprochée des hautes eaux du Coatzacoalco, mais il est à sec pendant le tiers de l'année, et le sol d'ardoise est tellement friable et rempli de crevasses qu'il faudrait revêtir complétement le canal de maçonnerie. Ces ruisseaux se trouvent aux points culminants de la Sierra; il serait impossible d'y établir des réservoirs.

Si l'on voulait se servir des branches supérieures du Coatzacoalco vers Santa-Maria de Chimalapa, peut-être trouverait-on à l'est quelques gorges d'un passage facile, mais il ne faut point se dissimuler que la nature même du sol présente d'immenses obstacles, et qu'il est au moins problématique que les avantages compensassent les énormes dépenses qu'occasionnerait ce travail. Cependant, dans le cas où l'on se déciderait à entreprendre la communication, elle devrait avoir lieu par le Rio de San-Miguel, qui se jette dans la lagune supérieure; mais, dans toutes les hypothè-

ses, ces ruisseaux auraient besoin d'être profondément canalisés et garnis d'écluses.

Les détails qui précèdent et l'examen attentif de la carte suffisent pour démontrer que les difficultés d'établissement d'un canal sont presque insurmontables. Dans la saison des pluies, les bateaux plats peuvent, à la vérité, remonter même le Rio Almoloya, au nord de la Sierra, et les Rios Juchitan et Chicapa au sud, qui se déchargent dans la lagune supérieure; mais ces communications, qui durent quelques mois à peine, ne sauraient constituer une viabilité régulière. On pourrait plutôt rendre navigable le Coatzacoalco pendant quarante lieues environ, jusqu'au confluent du Rio Malatengo ; car il ne resterait plus, à partir de ce point, que vingt-deux lieues de chemin à construire pour atteindre le bord de la lagune.

Le terrain ne rendrait que médiocrement difficile le percement d'une route, et la déclivité ne s'opposerait même pas à l'établissement d'un chemin de fer. Mais une fois arrivé à la lagune, deux obstacles fort graves se présentent. La communication de la lagune intérieure avec l'autre est obstruée par la barre de Santa Teresa, et le passage de la lagune extérieure à la mer est presque oblitéré par la barre de San Francisco;

il faudrait donc, de toute nécessité, canaliser ces deux barres et creuser un port pour les navires calant quinze pieds, près du débarcadère de la route. On ne doit pas oublier non plus que ces travaux exigeraient un entretien coûteux. Dans le cas où l'on ferait arriver le chemin jusqu'au pueblo de San Dionisio, on aurait encore à surmonter l'obstacle de l'ensablement continuel de la barre sur la mer. Il ne serait pas possible non plus d'utiliser une petite anse qui se trouve sur la côte, à l'ouest de la barre de San Francisco et à l'est de l'entrée du Rio de Tehuantepec, car le lit et l'embouchure de cette rivière changent quelquefois. Il y a vingt ans, elle se déchargeait dans la lagune de Timela, au-dessous de Huilotepec; depuis lors, le rio a repris son cours ordinaire; mais dans la saison des pluies quelques branches vont à Tilema et inondent tous les terrains voisins qui sont bas et marécageux.

C'est dans ce petit port de Tehuantepec, désigné dans les anciennes cartes espagnoles sous le nom de Barra de la Ventosa, que Fernand Cortez construisit et équipa les premiers navires qui lui servirent dans ses découvertes de la mer du Sud.

Jusqu'au sommet de la Sierra Madre les pins et les chênes croissent en abondance; le sol, dans toute l'étendue de l'isthme, est très-fertile et pro-

pre à la culture du café, de la canne à sucre, du cacaotier, de l'indigo et du coton. Mais les côtes et les terrains inondés ou en friche engendrent des maladies funestes pour les créoles, et mortelles pour les Européens. Les seuls points salubres sont les pueblos et les terres situés sur le plateau de la Cordillère et éloignés du rivage des deux océans, bien que leur hauteur au-dessus du niveau de la mer ne soit pas très-considérable, ainsi que l'indique le tableau suivant :

Table des hauteurs barométriques des différents points de l'isthme de Tehuantepec en allant du nord au sud à travers la Sierra Madre. Bien que ces élévations n'aient pas été obtenues avec une exactitude rigoureusement mathématique, elles paraissent avoir assez de consistance pour le but qu'on s'est proposé.

Passage du Saravia dans le Rio Coatzacoalco	45 mètres.
Bords du Charavia, chemin de Guichicovi	79
San Juan Guichicovi	265
Santa Maria Petapa	229
Cerro Pelado	615
Place de Santa Maria Chimalapa	286
Point culminant entre Santa Maria et le Coatzacoalco	322
Hauteur près de San Miguel	392
Rio Coatzacoalco à trois lieues à l'est de Chimalapa	160
Métairie ou Hacienda de Tarifa	264
San Miguel Chimalapa	173
Point culminant entre Tarifa et San Miguel	357
Hacienda de la Chivela	241

Plaine de Chicapa en venant de San Miguel	112
Venta de Chicapa	54
Pueblo de Juchitan	30
Ville de Tehuantepec	41

Voici maintenant les principales conditions du décret du général Santa-Anna, par lequel il accorde à Don José Garay le privilége exclusif de l'entreprise du percement de l'isthme de Tehuantepec :

Art. 2. La communication aura lieu par eau ou au moyen de chemins de fer et voitures à vapeur.

Art. 3. Le trajet de l'isthme sera neutre et ouvert à toutes les nations en paix avec la république mexicaine.

Art. 4. M. Garay devra pratiquer à ses frais et dans dix-huit mois, à partir de la présente concession, une reconnaissance de l'isthme ; il désignera les ports et la route convenables, et si dans vingt-huit mois les travaux ne sont pas commencés, il perdra son privilége. Les voies terrestres ou celles de navigation devront être exploitées par des machines à vapeur. Les ports désignés, l'entrepreneur fera construire des for-

tifications et des magasins ; il devra payer aux particuliers le terrain sur lequel passeront les travaux ; mais il ne pourra exiger au delà de la vente d'une demi-lieue de largeur.

Art. 5. Le concessionnaire ou ceux auxquels il cédera son privilége ou ses actions, jouiront des droits suivants. Pendant cinquante ans ils percevront les bénéfices du transport sur les marchandises et les voyageurs, et après ce laps de temps le gouvernement de la république aura le droit exclusif d'exploiter la communication par des pyroscaphes ou wagons à vapeur. Durant les cinquante années d'exploitation, la compagnie, après avoir prélevé tous les frais d'entretien et d'administration, donnera au gouvernement le quart liquide de ses bénéfices, et à son tour, pendant les soixante-dix années suivantes, le gouvernement agira de même à l'égard des actionnaires. Le gouvernement cède en toute propriété, à la compagnie, dix lieues de terrains vagues ou appartenant à l'État, de chaque côté de la route ou du canal dans toute son étendue.

Art. 6. Il est permis à tout étranger d'acquérir des terres à cinquante lieues de distance de chaque côté de la voie de communication, et de s'y

livrer à toute espèce d'industrie, et même à l'exploitation des mines. Ce territoire sera la patrie de tous ceux qui viendront s'y établir en se soumettant aux lois de la république.

Art. 7. Le gouvernement s'engage à donner à la compagnie toute aide et protection pour l'exécution des travaux, et à n'imposer aucun droit ni contribution sur les marchandises ou les passagers de transit pendant les cinquante premières années de l'exploitation, et à ne faire peser sur l'entreprise ni sur ses fonds aucunes impositions ni emprunts forcés.

Art. 8. Le gouvernement aura, sur la ligne et dans les ports, des employés des douanes chargés d'empêcher la contrebande, mais qui n'interviendront en rien dans l'administration intérieure de la compagnie. Un règlement particulier sera fait sur cette matière.

Art. 9. Une fois les travaux d'art terminés, ils seront vérifiés par deux ingénieurs qui examineront si l'entreprise a tenu ses engagements.

Art. 10. Si la communication des deux mers

était reconnue praticable et que quelque personne ou une compagnie offrissent de la réaliser, ces offres ne pourraient être acceptées pendant la durée du privilége des cinquante années accordé à M. Garay, si ce n'est avec le consentement de ce dernier ou de ses ayants droit et représentants.

Art. 11. En vertu des bases de ce décret, les conditions entre le gouvernement et Don José Garay seront notariées et enregistrées avec toutes les formalités exigées par les lois.

Nous avons cru devoir supprimer l'exposé des motifs du décret, rempli, suivant l'usage du pays, des déclamations les plus ampoulées, et qui promet de faire du Mexique le centre du commerce du monde entier, et l'*emporium* de la puissance et de la richesse!

On doit remarquer que l'article 6, qui accorde aux étrangers le droit d'acheter des terres à cinquante lieues de distance de la voie de communication, sera annulé, ou se trouvera en contradiction manifeste avec le décret du même président Santa Anna, du 11 mars 1842, qui permet aux étrangers de s'établir indifféremment dans toute l'étendue des départements du Mexique, et d'y posséder des biens-fonds, à la seule condi-

tion qu'ils seront situés à cinq lieues des frontières ou de la mer[1].

Don José Garay espère trouver des actionnaires à Londres ; mais il est douteux que les maisons anglaises veuillent risquer leurs capitaux dans une entreprise qui n'offre que des chances si incertaines de succès. Les actionnaires des compagnies anglaises pour l'exploitation des mines au Mexique ont perdu des sommes considérables, et tout porte à croire que cette leçon les aura rendus plus circonspects.

La canalisation presque entière d'une rivière, le creusement de deux ports sur le golfe du Mexique et la Mer Pacifique ; enfin le curage de deux barres s'ensablant sans cesse, sans parler du manque de ressources et de bras, et de la mortalité qui décimerait les colons européens, sont des obstacles en quelque sorte insurmontables à l'établissement du passage par l'isthme de Tehuantepec[2].

[1] Voir *Diario del Gobierno de la República Mexicana*, numéro du 15 mars 1842, art. 1 et 10.

[2] Par un décret du mois d'octobre 1843, le président Santa-Anna ordonne la construction d'une prison dans l'isthme de Tehuantepec, destinée à renfermer trois cents malfaiteurs qui seront entretenus aux frais de l'adjudicataire du projet, et pourront être appliqués par lui aux travaux de la canalisation, si elle a lieu, ce qui est encore fort douteux.

L'examen de la carte et de la description topographique démontre la presqu'impossibilité de la canalisation ; et quant à une route par terre, elle serait de peu d'utilité pour les marchandises qui entraîneraient des frais de transport considérables. Les habitants des provinces du Yucatan, Tabasco, Chiapas et Oajaca peuvent en effet s'approvisionner directement dans leurs petits ports, et il serait plus opportun, pour ces différents États, d'établir des routes carrossables depuis leurs principales villes jusqu'à la mer.

De toutes les communications entre l'océan Atlantique et la mer du Sud, celle de l'isthme de Tehuantepec nous paraît donc être la dernière qu'on puisse adopter. Le passage par Panama, et surtout par le lac de San Juan de Nicaragua, est d'une exécution bien plus facile, car ce dernier pourrait offrir sur l'Atlantique un port assez convenable, un port excellent sur la Mer Pacifique, celui de Nicoya ou de Realejo. En outre, les lacs de Léon et de Nicaragua permettraient la navigation à de grands navires.

Ce projet de communication avait été examiné à diverses époques. En 1780, l'ingénieur français Martin de la Bastide soumit à la cour de Madrid un projet de communication par le Rio Partido, un canal de jonction, le lac de Nicaragua et le

Rio San Juan, et en 1781, l'ingénieur Don Manuel Galisteo exécuta un nivellement avec le plus grand soin, par ordre du gouvernement espagnol. Bien que la nouvelle vallée récemment découverte dans l'isthme du Darien, et dont le savant M. Arago a entretenu, en 1842, l'Académie des sciences[1], réunisse, grâce à son horizontalité, les conditions les plus précieuses pour l'établissement d'un chemin de fer, le manque de ports à l'embouchure du Rio de Chagres, et la facilité d'accomplir les travaux hydrauliques de Nicaragua, donneront toujours à cette dernière route un incontestable avantage sur celle de l'isthme de Panama. On pourrait cependant prendre pour tête d'un chemin de fer la magnifique rade de Puerto Bello, sur l'Atlantique, et la faire aboutir à la baie de Panama, mais un canal à grande portée ou toute autre communication pour les navires d'un fort tonnage sont évidemment préférables à un chemin de fer.

Indépendamment de la compagnie franco-grenadine, à la tête de laquelle s'est placée la maison Salomon et Cie, de la Guadeloupe, MM. Baring frères, de Londres, ont fait évaluer les frais qu'oc-

[1] Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, décembre 1842.

casionnerait la coupure de l'isthme de Panama. Il est résulté de cette estimation, que la dépense s'élèverait à trois millions quatre cent soixante-quinze mille piastres fortes, et le bénéfice annuel approximativement à sept cent soixante-quatre mille six cent dix piastres, ce qui porte l'intérêt à vingt-deux pour cent environ.

Le gouvernement français, comprenant de son côté toute l'importance de cette question, s'est empressé de faire examiner l'isthme de Panama par M. Garella, du corps royal des mines, et il n'est pas douteux que les travaux de ce savant ingénieur ne répandent un grand jour sur ce sujet, dont on se préoccupe si vivement depuis quelques années.

Dans le tableau suivant, nous indiquerons exactement les distances et les temps de parcours nécessaires par navires à vapeur pour atteindre, du point central de l'isthme (sans parler du Chili ni du Pérou), tous les ports intéressants des provinces hispano-américaines au nord de l'équateur, les principaux archipels de l'Océanie, et quelques points de la côte d'Asie.

TABLEAU DES DISTANCES EN MILLES MARINS ET DU NOMBRE D'HEURES NÉCESSAIRES POUR ALLER PAR PYROSCAPHE DE PANAMA AUX POINTS SUIVANTS :

POINTS DE DÉPART.		MILLES.	HEURES.
De Panama	au golfe de Nicoya	435	48
»	au golfe del Papagayo	590	65
»	à Realejo	680	75
»	à Sonsonate	847	94
»	à Soconusco	1,095	121
»	à Tehuantepec	1,210	134
»	à Acapulco	1,495	166
»	à Manzanillo	1,780	197
»	à San Blas	1,962	218
»	à Mazatlan	2,091	232
»	à Gaymas	2,448	272
»	au Rio Colorado	2,793	310
»	à San Diego { par Mazatlan	3,016	335
	à San Diego { directement	2,760	306
»	à Monte Rey { par Mazatlan	3,376	375
	à Monte Rey { directement	3,120	346
»	à San Francisco { par Mazatlan	3,456	384
	à San Francisco { directement	3,200	355
»	à la Bodega { par Mazatlan	3,514	390
	à la Bodega { directement	3.258	362
»	au Rio Colombia { par Mazatlan	4,034	448
	au Rio Colombia { directement	3,570	385
»	au détroit de Behring par le Rio de Colombia	5,970	663
»	à Honolulu (îles Sandwich)	4,620	513
»	à Pétropaulowski (Kamtschatka) par Sandwich	7,380	820
»	à Otaïti	3,540	381
»	aux îles Marquises	3,150	347
»	à Jédo (Japon) par Sandwich	7,950	883
»	à Canton (Chine) par Sandwich	9,540	1,060

ROUTE DIRECTE D'EUROPE EN CHINE PAR L'ISTHME DE PANAMA.

POINTS DE DÉPART.	DISTANCES en MILLES MARINS.	NOMBRE de jours par NAVIRES A VOILES.	NOMBRE de jours PAR PYROSCAPHES.
Du Havre à Chagres.....	4,830	43	26
De Chagres à Sandwich....	4,540	41	25
De Sandwich à Hong-Kong.	5,160	46	29
TOTAUX.....	14,520	130	80

Par le cap de Bonne-Espérance, il n'y a que deux cents milles de moins, et, à cinq milles par heure, un bâtiment à voiles ferait le trajet en cent vingt et un jours; mais cette navigation présente plus de dangers et de plus grandes difficultés.

En partant d'Acapulco, on aurait les distances et les parcours suivants:

POINTS DE DÉPART.	Milles marins.	Jours de navigation à vapeur.
D'Acapulco à Honolulu (île Sandwich).	3,000	10
De Sandwich à Guam (îles Mariannes).	3,100	10
De Guam à Macao ou Canton (Chine)..	1,600	5
TOTAUX.....	7,700	25

De Guam à Sincapour, à l'extrémité de la presqu'île de Malaca, il y a deux mille trois cents milles, et de là à Calcutta ou Madras douze cents, ce qui donne un total de trois mille sept cent trente-trois lieues marines pour la distance d'Acapulco à Calcutta.

En 1838, il s'est formé à Londres, sous le titre de *Compagnie de la navigation à vapeur dans l'Océan Pacifique*, une société avec un capital de deux cent cinquante mille livres sterling, qui exploite, par ses pyroscaphes, les ports compris entre le Chili et Panama. Son intention est de faire remonter ses navires vers le Nord, à mesure que les affaires commerciales prendront plus d'extension, et que les rapports entre le Pérou, l'Équateur, la Nouvelle Grenade et le Mexique, deviendront plus importants et plus suivis.

Il serait superflu d'ajouter que la jonction des deux Grands Océans ne fera qu'imprimer un nouvel essor à cette utile entreprise, et nous faisons des vœux pour que nos paquebots transatlantiques prennent une part active dans ce développement maritime, qui ne pourrait qu'être extrêmement avantageux à notre commerce et à nos colonies des Antilles et de la Mer Pacifique.

De toute manière, les provinces de la Nouvelle-Espagne, baignées par la mer du Sud, ne pour-

ront que gagner immensément à la coupure du continent américain. Dans cette supposition, c'est surtout le port d'Acapulco qui en recueillerait les plus grands fruits, puisque, sous le rapport de l'étendue et de la sécurité, ce port ne laisse rien à désirer, et qu'il se trouve en outre être le point le plus rapproché de Mexico, dont il n'est séparé que par une distance d'environ cent lieues. On sait à quel degré d'opulence il était parvenu sous le régime royal, alors que les galions des Philippines y apportaient leurs riches cargaisons.

C'est donc sur ce port que le gouvernement mexicain doit porter principalement son attention ; car la côte à l'est d'Acapulco, nommée *Costa chica*, et celle appelée *Costa grande,* qui s'étend jusqu'au port de Manzanillo, jouissent toutes deux d'une fertilité extraordinaire, et donnent, entre autres produits, du coton d'une qualité supérieure qui pourrait devenir plus tard, ainsi que celui du territoire de Colima, un article essentiel d'exportation [1].

[1] Voir dans l'atlas, le plan n° 4.

Port d'Acapulco.....	Latitude Nord : 16° 50′ 28″. Long. Ouest : 102° 12′ 41″. En temps : 6ʰ 48ᵐ 50ˢ. Déclinaison : 8° 17′ N.-E.

La ville d'Acapulco est considérablement déchue de son ancienne splendeur; sa population, qui se montait, du temps des Espagnols, à neuf mille habitants, n'arrive pas à deux mille aujourd'hui, et son commerce extérieur se borne à quelques échanges avec l'Équateur et le Pérou, et à un cabotage très-limité.

Les Espagnols avaient si bien senti l'utilité de faciles relations avec Acapulco, qu'à l'instar de la magnifique route construite par eux entre Vera-Crúz et Mexico, ils avaient déjà préparé le tracé et réuni les matériaux nécessaires à l'exécution de celle qui devait joindre la capitale à Acapulco, en passant par Cuernavaca et Chilpancingo. On voit encore d'immenses amas de pierres sur les bords du chemin actuel.

Mais il est à craindre que l'état de désorganisation profonde dans lequel est plongé le Mexique, et les révolutions qui s'y succèdent sans interruption, ne permettent jamais à ce beau pays de mener à fin des projets qu'il appartenait seulement à la bonne et sage administration des vice-rois de la Nouvelle Espagne de concevoir et de réaliser.

CHAPITRE V.

Territoire et ville de Colima. Volcan. Port del Manzanillo. Valladolid. Nouvelle Galice. Guadalajara, Tépic, Jalisco, San Blas, Mazatlan, Guaymas. Commerce de la côte.

A partir d'Acapulco, la côte court à l'ouest. Basse et formée par ce qu'on appelle les plages de Coyuca, une fois arrivée à la pointe Jequepa, elle se relève un peu vers le nord, et l'on découvre alors, à vingt lieues environ, le *Morro de*

Petatlan, haute montagne reconnaissable aux îlots dont elle est entourée[1].

Entre cette pointe et plusieurs îles blanches, est placé le petit port de Siguantanejo. Toute cette côte est bordée de villages et de salines exploitées par les habitants. L'approche du rivage est parfaitement saine, bien qu'on y cherchât vainement des mouillages très-sûrs. Il n'y existe non plus aucune rivière importante. Celle de Sacatula, qui provient du volcan de Jorullo, ainsi que les Rios Camuta et Coalcaman, ne sont point navigables. Les baies de Tejupan et de Santyago, situées au sud et à l'est du promontoire nommé les Mamelons de Tejupan, ne peuvent être considérées que comme des rades foraines.

De ce point, la direction générale de la côte est presque droit au nord pendant un demi-degré. Elle s'incline ensuite à l'ouest, et passant devant l'embouchure des Rios Coaguanaja, Apisa et de la Armeria jusqu'à la pointe de San Francisco ou de Ventanas, qui marque l'entrée méridionale du port del Manzanillo, signalé au nord par les deux mornes élevés de Juluapan et par une côte bordée de palmiers.

[1] Morro de Petatlan. { Lat. Nord : 17° 32′. Long. Ouest : 103 40′ 54″.

Le port del Manzanillo ou Salagua n'a point été décrit et doit cependant acquérir quelque jour une importance majeure. En jetant les yeux sur le plan inédit qui accompagne ce chapitre, on verra qu'il est infiniment supérieur aux rades ouvertes de San Blas et Mazatlan. Il présente quatre excellents ancrages, et des navires d'un très-fort tonnage peuvent y mouiller en tout temps[1].

Pour venir chercher le port del Manzanillo, il faut se placer au large en latitude et gouverner sur la terre, ayant pour guide, tout en laissant arriver un peu à l'ouest, le double pic du volcan de Colima. En arrivant près du port, dont l'entrée est assez large, on reconnaît qu'il est divisé en deux baies par la pointe de *la Audiencia,* qui descend vers le sud. La baie du levant porte le nom del Manzanillo, celle du couchant celui de Santyago : c'est là qu'est la meilleure aiguade. Quand le vent est du sud, le mouillage préférable se trouve dans l'anse de l'est, où l'on arrive en suivant depuis l'entrée la ligne Nord 52 degrés Est, et l'on mouille par douze et quinze mètres en face de la roche *San Pedrito.* On peut aller

[1] Voir le plan n° 5 de l'atlas.

Port del Manzanillo ou Salagua.....	Lat. Nord : 19° 6'. Long. Ouest : 106° 48' 15". Déclinaison : 8° 15' N. E.

aussi dans la baie de l'ouest en gouvernant au Nord 42 degrés Ouest, rangeant les rochers *los Frayles* qui bordent la seconde pointe de Juluapan, et l'on jette l'ancre derrière la montagne, par cinq et six brasses à quelques pas du bord. Pour aller prendre le mouillage de Santyago ou de Salagua avec un vent portant, on court Nord, quelques degrés Est ou Ouest, en évitant la roche *Estrada*, située à l'extrémité sud de la pointe de *la Audiencia*, qui est, avons-nous dit, droit en face de l'entrée. La marée a lieu toutes les vingt-quatre heures, le flux le matin et le reflux le soir ; elle monte de deux mètres environ, et les courants portent vers le sud.

A Salagua l'eau et le bois sont très-abondants, et les bœufs à bon marché. On pourrait y prendre de la vanille, des tortues à écaille fine, de belles perles, le coquillage qui donne la couleur pourpre, et divers bois précieux, tels que l'ébène, l'acajou et la grenadille.

Le port del Manzanillo a été ouvert aux navires étrangers, et il a reçu plusieurs riches cargaisons d'Europe; mais en 1836, la jalousie des négociants de Tépic et de San Blas le fit fermer, ainsi que celui de Mazatlan, qui fut rendu plus tard au commerce extérieur.

La situation avantageuse de Salagua lui per-

mettait d'approvisionner, plus aisément que les autres ports, les provinces de Colima, Michoacan et Jalisco, et surtout d'envoyer plus rapidement, et à moins de frais, les marchandises à Guadalajara et à la célèbre foire de San Juan del Rio.

Manzanillo est éloigné d'environ vingt lieues de la ville de Colima, capitale du territoire de ce nom. Le chemin, depuis la mer, est déjà praticable pour les charrettes, et le trajet serait diminué de sept lieues par terre au moyen d'une courte tranchée qui mettrait le port en communication avec la lagune salée de Cuyutlan, navigable pour de grands bateaux plats.

Les cargaisons expédiées de Mazatlan pour l'intérieur de la Nouvelle Galice ne passent point par San Blas; le fret d'un port à l'autre est de une piastre et demie par colis, et le transport par terre de San Blas à la foire de San Juan, par exemple, est de quatorze piastres, ce qui fait quinze piastres et demie par colis ou trente et une par charge de mulet. On éprouve, en outre, beaucoup de peine pour se procurer des bêtes de somme, tandis qu'on en obtient très-facilement à Salagua. De Mazatlan à Manzanillo le fret vaut deux piastres environ par colis, et le port jusqu'à San Juan, neuf; la charge coûte donc vingt-deux piastres au lieu de trente et une: économie con-

sidérable pour les maisons qui expédient dix ou douze mille colis par année.

Les habitants de Colima sont encore en instance auprès du gouvernement pour la réouverture de leur port, qui intéresse tout le commerce des provinces occidentales. Il y a au Manzanillo trois petits villages, un poste de quatre soldats et un employé de la douane qui se tiennent aux hameaux de Salagua et de Santyago, près du mouillage le plus fréquenté. Le commerce a lieu seulement entre les ports mexicains tels que Acapulco, San Blas, Mazatlan et Guaymas.

Le territoire de Colima est riche et très-fertile. Bien qu'il ne renferme que cinquante mille habitants, la consommation annuelle des marchandises d'Europe monte à un million de piastres. Les produits principaux sont : le sel, qui s'exporte, dans presque toutes les mines du Mexique, à l'énorme quantité de cinq cent mille quintaux, représentant une valeur d'environ douze cent mille piastres ; il vaut à Zacatecas et à Guanajuato quatre piastres le quintal ; cent quintaux d'indigo, à une piastre et une piastre et demie la livre ; cinq cents quintaux de cacao ; huit mille de riz ; cinq mille de sucre, et une grande quantité de savon. Toutes les céréales se récoltent en abondance, et on compte plus de cinquante mille plants de café.

Le coton est devenu depuis quelques années un article fort important ; il est de très-belle qualité, blanc, à courte soie ; c'est un arbuste qui n'acquiert que la hauteur d'un mètre et demi ; on le sème tous les ans en septembre : la première récolte s'effectue en février, et la seconde à la fin de mai. On en recueille annuellement de soixante-quinze à quatre-vingt mille quintaux, qui, brut, se vend de quatre à six piastres : à l'égrenage il y a deux tiers de déchet, et le prix net de revient est de douze à dix-huit piastres le quintal de quarante-six kilogrammes. Le transport d'une charge de trois quintaux jusqu'à Mexico coûte seize piastres, et deux piastres jusqu'au Manzanillo. Ce prix, élevé d'environ deux francs le kilogramme, ne permet pas, quant à présent, l'exportation du coton en Europe.

Il y a à Colima une bonne maison française, celle de M. François Meillon, et MM. Lestapis et Corbière ont établi de grandes plantations avec une machine à égrener et à nettoyer le coton ; ils y ont, en outre, organisé une filature ; le tout d'une valeur de plus de deux cent mille piastres.

Si l'on en excepte d'assez fréquents tremblements de terre et les goîtres dont les habitants sont affectés, la ville ne présente rien de remarquable ; la population, d'environ vingt mille

âmes, est entièrement adonnée à l'agriculture et au commerce.

A huit lieues, dans l'est-nord-est, se trouve le volcan de Colima, le plus occidental de ceux du Mexique. Sa hauteur absolue est de 3656 mètres; il est en activité et laisse s'échapper des vapeurs sulfureuses, des cendres et des pierres, mais depuis longtemps il ne jette plus de lave. Le diamètre de son cratère est de 150 mètres, et ses bords sont déchirés à pic; les flancs de la montagne sont arides et escarpés, le soufre même est de mauvaise qualité. A une lieue au nord du volcan on voit un cratère éteint qui dépasse de 212 mètres l'élevation du précédent, et dont la hauteur au-dessus du niveau du port est de 3868 mètres; son sommet est couvert de neige; on l'aperçoit en mer à de très-grandes distances, et il offre, quand le ciel est pur, un excellent point de reconnaissance aux navigateurs qui cherchent le port del Manzanillo.

La vallée dans laquelle est située Colima paraît formée de produits volcaniques et de laves décomposées mêlées à des détritus. On n'y rencontre pas de minerais, mais seulement de très-beaux morceaux de porphyre. La végétation de la plaine consiste en palmiers, aloès, grenadiers et en orangers superbes. Dès qu'on s'élève sur

les plateaux supérieurs, les arbres élégants des tropiques sont remplacés par de sombres forêts de pins, recouvrant la partie de la Sierra-Madre qui s'étend presque jusqu'à Valladolid.

Un Français, M. Guinot, est chargé, dans cette ville, d'une entreprise considérable. Grâce à un capital de cent mille piastres, en partie fourni par des actionnaires, il a établi, sur une vaste échelle, la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie.

Depuis le port del Manzanillo jusqu'au cap Corrientes, la côte, qui s'élève presqu'au nord, présente les trois mouillages de Guatlan, Navidad et Tamatlan qui sont fort peu fréquentés.

A partir du cap Corrientes, que les navires allant d'Europe à San Blas ont toujours soin de reconnaître, se développent, dans la partie orientale, sur une étendue de douze ou quinze lieues, la grande baie de Ameca et le *Valle de Banderas*, où les bâtiments étrangers viennent charger quelquefois du bois de Brésil dont la côte abonde [1].

En face et un peu au sud de la pointe de Mitá, qui forme la limite nord de la grande baie, gi-

[1] Cap Corrientes { Latitude Nord 20° 25′ 30″. Longitude Ouest 107° 59′ 31″.

sent, presque sur le même parallèle, les trois petites îles *las Marietas*, et une quatrième à l'ouest, appelée *la Corvetana*. Ce groupe étant distant d'un degré seulement de celui de *las Tres Marias*, une légère erreur en latitude suffirait pour les faire prendre l'un pour l'autre. Mais il sera difficile de s'y tromper si l'on se souvient que *las Tres Marias* sont beaucoup plus grandes, et qu'elles se trouvent sur une même ligne dont la direction générale est nord-nord-ouest, tandis que *las Marietas* et *la Corvetana* sont très-petites et placées sur une ligne qui court est et ouest.

La côte, au delà de la pointe de Mita, rentre un peu au levant pendant un espace de vingt lieues, et on y rencontre, après la pointe de Tecusitan, les mouillages de Chacala et de Matanchel, au sud du petit cap de *los Custodios*, qui indique l'entrée méridionale de la rade de San Blas.

Le port de San Blas est situé dans la Nouvelle Galice, et s'il nous a semblé inutile de décrire les villes de Vera-Cruz, de Puebla et de Mexico, ainsi que celles de Guanajuato, Querétaro, Celaya, Léon, Valladolid et Oajaca, que tant d'ouvrages ont déjà rendues familières au lecteur, il n'en est pas de même de Guadalajara, aujour-

d'hui la seconde ville du Mexique, et qui joue un très-grand rôle dans toutes les révolutions du pays.

Cette ville, capitale de l'ancienne intendance de ce nom et de la Nouvelle Galice, l'est aujourd'hui du département de Jalisco, qui renferme une population de six cent mille âmes, et a une superficie d'environ neuf mille lieues carrées.

Sa position géographique est par 20 degrés 41 minutes de latitude nord et 105 degrés 41 minutes 15 secondes de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Guadalajara se trouve située à cent cinquante lieues dans l'ouest de Mexico. La route qui sépare ces deux villes, quoique fort mauvaise, est cependant praticable pour les voitures, mais elle pullule de voleurs et d'assassins. C'est à Guadalajara que résident le gouverneur, le commandant général et l'évêque. On y remarque de nombreuses églises, et onze couvents des deux sexes.

Par suite de son défaut de relations avec l'étranger et du manque d'institutions littéraires, cette ville est l'une de celles où la civilisation est le plus arriérée. Elle ne possède qu'une assez pauvre imprimerie en activité, et n'a ni bibliothèques publiques, ni écoles supérieures ; car l'enseignement donné à un très-petit nombre d'élèves dans le

séminaire ecclésiastique est extrêmement incomplet. L'école de dessin et les écoles primaires gratuites seules sont dans un état satisfaisant.

Dans le département, l'agriculture est assez florissante. Les Indiens des campagnes se livrent à la culture, et les récoltes se composent principalement de blé, maïs, riz, haricots, avoine, cacao, cochenille, coton et de maguey (*agave americana*), d'où l'on retire, par la distillation, l'eau-de-vie appelée *mescal*. Les produits agricoles peuvent être évalués annuellement à trois millions de piastres fortes.

Quant à l'industrie, qui jouit à son tour d'une certaine prospérité, elle consiste surtout dans la fabrication d'étoffes ordinaires en laine, les *sarapes* et *cobertones*, et en toiles de coton unies et imprimées, nommées *mantas*, *rebozos* et *zarazas*.

On travaille fort bien l'écaille à Guadalajara, et l'on y trouve plusieurs fabriques de chapeaux, des tanneries et des savonneries, dont l'exploitation est d'autant plus facile, que les champs, dans certaines localités, sont couverts de carbonate de soude efflorescent que les Indiens appellent *tequezquite*, et qu'ils recueillent avec soin pendant le mois d'octobre. Dans l'état de Jalisco, le montant des produits industriels s'élève

à quatre millions de piastres. La valeur du savon entre dans ce chiffre pour un million, et celle des étoffes de coton pour deux [1].

La fabrique de cigares occupe huit cents ouvriers, dont six cents femmes. La culture du tabac étant prohibée, les matières sont apportées du département d'Orizaba. La vente en est affermée : elle donne à Guadalajara un produit annuel de deux millions de piastres.

On ne cultive ni le lin, ni le chanvre, ni la soie dans ce département.

La presque totalité des pièces d'or et d'argent frappées à l'hôtel des monnaies est fournie par la mine célèbre de Bolaños et par celle de Hostotipaquillo, bien qu'il y ait encore plus de vingt localités où fonctionnent de petites exploitations, arrêtées souvent par le haut prix du mercure.

[1] Le *tequezquite* est un carbonate de soude naturel efflorescent. Il vaut une demi-piastre la fanègue ou 25 livres. L'analyse faite par M. Berthier, professeur à l'École royale des Mines à Paris, donne :

Carbonate de soude anhydre.....	0,516
Sulfate de soude anhydre.....	0,153
Sel marin.....	0,045
Eau.....	0,246
Matières terreuses.....	0,030
	0,990

Il est aisé de distinguer les pièces frappées à Guadalajara, et qui portent à leur revers le signe G^A. Les maisons d'affinage en France doivent s'attacher à les obtenir : elles contiennent beaucoup d'or, car dans cette ville l'atelier d'essai et de départ (*casa de ensayo y apartado*) est dirigé de la façon la plus défectueuse ; il ne possède ni les instruments, ni les réactifs nécessaires, et ses administrateurs ignorent complétement les savants procédés de MM. Gay-Lussac et d'Arcet.

Les espèces monnayées et les lingots ou barres d'or et d'argent sont dirigés sur Tampico et San Blas, afin d'être embarqués à bord des navires de guerre anglais et des navires du commerce.

Le département de Jalisco a quelques mines de cuivre, mais elles demeurent inexploitées. Près de Tépic on obtient de petites quantités de fer, et près de Guadalajara un peu de mercure ; mais l'extraction de l'or et de l'argent par l'amalgamation étant plus facile, les mineurs s'y adonnent de préférence.

Guadalajara, située dans une vaste plaine, est dépourvue de tout moyen de défense : elle n'a ni fossés, ni murailles, et toute sa garnison consiste en huit cents hommes de mauvaises troupes de toutes armes.

Cette ville est d'ailleurs un foyer perpétuel

d'intrigues et de conspirations politiques. On y prépara la chute d'Iturbide, le renversement de Bustamante, l'élévation de Santa-Anna, et ce fut enfin le congrès fédéral de Jalisco qui rendit le décret parricide de l'expulsion des Espagnols. La moralité du peuple est presque nulle, son ignorance, grossière ; les vols et les assassinats sont la chose du monde la plus commune ; ils se commettent tranquillement en plein jour, le plus souvent avec impunité, et les prisons contiennent plus de mille malfaiteurs. Douze cents criminels sont en outre renfermés dans un bagne (*presidio*) qui a été établi dans la petite île de Mescala, au milieu du lac de Chapala, à quinze lieues dans le sud-est de Guadalajara.

Ce lac, situé à deux mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer, a cent vingt lieues de circonférence, et présente un phénomène analogue à celui du Rhône dans le lac de Genève. Il est traversé par le Rio Grande de Sant Yago, qui débouche dans la Mer Pacifique, près de San Blas. Dans un cours de deux cents lieues ce fleuve n'est navigable sur aucun point.

A Guadalajara et dans les environs, plus de soixante Français se livrent à des professions industrielles : ils y ont fondé des établissements importants, notamment deux grandes boulange-

ries et minoteries, une brasserie, une distillerie à vapeur, un atelier complet de teinture et d'impression d'étoffes. Les ouvriers français qui réussissent le plus aisément à réaliser, dans ce département, de notables bénéfices, appartiennent aux états de fondeurs, de charpentiers, de mécaniciens et de serruriers.

La France n'est représentée à Guadalajara par aucune maison de commerce considérable; toutes les grandes affaires, les vastes opérations sont concentrées entre les mains de quatre maisons, dont trois espagnoles et l'autre anglaise.

La route qui conduit jusqu'à Tépic, à San Blas, au Rosario et à Mazatlan, est, comme celle qui va de Mexico à Guadalajara, infestée de voleurs, qui, réunis en bandes de trente, quarante, et jusqu'à cent cinquante hommes, bien montés, bien armés, organisés militairement, pour ainsi dire, attaquent les voyageurs, enlèvent les convois, pillent les métairies, les hameaux (*haciendas y ranchos*) et frappent des contributions même sur de gros villages.

La distance de Guadalajara à Tépic est de quatre-vingt-dix lieues, qu'il faut faire à cheval, par la plus détestable route de tout le Mexique, en traversant d'immenses ravins qui se prolon-

gent jusqu'à la mer, et sont remplis d'arbres propres à la construction des navires.

Tépic, qui n'a guère que huit mille habitants pendant les chaleurs, en compte plus de dix mille durant la saison des pluies.

Les autorités et les employés de la douane de San Blas y résident, et ne se rendent au port que lors de l'arrivée d'un bâtiment marchand.

A une lieue de Tépic se trouve le village de Jalisco, bâti sur les ruines de l'ancienne ville indienne de ce nom, riche et puissante lors de la conquête. Les fouilles qui y ont été faites ont amené la découverte d'ustensiles de toute espèce, d'armes et d'idoles des anciennes divinités mexicaines.

Le séjour de Tépic est sain; l'élévation de la ville au-dessus du niveau de la mer est de huit cent quatre-vingt-cinq mètres. Tout le commerce se trouve concentré aux mains de cinq maisons espagnoles : MM. Menchaca, d'Anglada, vice-consul d'Espagne; Castaños, vice-consul des États-Unis; Barron, vice-consul d'Angleterre, et M. Yruretagoyena, dont le neveu, M. Joseph Calvo, est vice-consul de France. M. Calvo, jeune homme élevé à Paris, nous est entièrement dévoué; il a rendu d'importants services à plusieurs Français et à des capitaines de bâtiments marchands de Bordeaux.

Aux portes de Tépic existe un grand établissement de filature et de tissage de coton. Les machines sont mises en mouvement au moyen d'un courant d'eau pris dans le Rio Grande de Santyago. Le propriétaire est un Anglais, M. Forbes, associé de la maison Barron. On ne compte que deux ou trois Français à Tépic, et la filature est la seule entreprise industrielle qui s'y soit formée.

La route actuelle de Tépic au port de San Blas a vingt-deux lieues, tandis que la distance directe est de huit lieues seulement. Il y a peu de temps encore, M. Castaños, riche négociant espagnol de Tépic, proposa au gouvernement mexicain de faire construire à ses frais un chemin pour les voitures. Les dépenses devaient s'élever à cinquante mille piastres environ, et M. Castaños n'exigeait que le droit de percevoir, pendant vingt ans, un modique péage. L'apathie des administrations qui se sont succédé, a empêché de donner suite à une offre si avantageuse. L'ancienne chaussée espagnole (*el camino real*), qui s'étendait au milieu des marais, a presque entièrement disparu.

A San Blas, les fortifications, le château qui défendait l'entrée du port (*el castillo de la entrada* des plans espagnols, élevé à 32 mètres au-

dessus des eaux), la corderie, l'hôpital, les chantiers, l'arsenal, les magasins, tout est en ruine; il ne reste que des décombres à la place des magnifiques établissements fondés sous le régime royal. Il n'y a pas un canon en batterie, pas un soldat, pas une pièce de bois, pas un ouvrier dans ce port, où la marine espagnole en occupait plus de trois mille, et dans lequel on construisait des frégates!

La ville de San Blas, qui n'a guère que huit cents habitants, est située sur un morne, à une lieue de la mer. On remarque, sur le rivage, quelques misérables cabanes occupées par des pêcheurs, des matelots et des muletiers. Cet endroit, nommé *la Playa*, a un agent consulaire anglais, M. Saunders, capitaine au long cours. Les navires doivent éviter d'y faire de l'eau, car elle est saumâtre et malsaine. Les vivres, apportés de Tépic, y sont fort chers: les bœufs valent de huit à douze piastres.

San Blas n'a qu'une rade foraine: le mouillage est sûr dans la saison sèche, et moins dangereux, pendant les pluies, que celui de Mazatlan. L'étendue et la configuration de la rade rendent l'appareillage plus facile, et assez souvent les courants portent au large. On doit cependant éviter d'y séjourner pendant la saison du *cordonazo*, oura-

gan périodique dont on donnera plus bas la description.

San Blas présente le grand avantage d'une petite anse, dite *el pozo*, fermée et abritée du côté de la mer par une jetée naturelle de rochers. Elle est d'une ressource particulière pour y caréner; il est à regretter toutefois qu'elle ne puisse guère contenir que cinq ou six navires, qui, pour y entrer et se mettre à l'abri du mauvais temps, doivent avoir un tirant d'eau n'excédant pas dix pieds; car un banc obstrue l'entrée de l'anse.

Sous le gouvernement espagnol, on avait soin d'enlever le sable, et la jetée était entretenue de manière à permettre aux frégates de séjourner sans danger dans le *pozo*. D'ailleurs, un bras du Rio Grande de Santyago débouchait autrefois au fond du port, et dans les grandes eaux, entraînait avec lui le sable et la vase du port. Pendant la guerre de l'Insurrection, le commandant espagnol de San Blas, afin d'isoler la place et d'empêcher toute agression par la voie du fleuve, fit couler, dans le bras qui se jetait dans le port, un navire chargé de pierres; mais on pourrait aujourd'hui faire disparaître aisément cet obstacle et rendre de la profondeur au bassin intérieur.

Il est très-facile de venir chercher la rade de

San Blas; de nombreuses marques servent de guide. Après avoir doublé les îles *las tres Marias,* qui sont à trente lieues au large, on laisse arriver sur la terre, et l'on aperçoit dans l'Est le mont San Juan, morne élevé de dix-neuf cents mètres, et que par un beau temps on découvre de vingt lieues en mer[1]. Derrière cette montagne se cache la ville de Tépic. En gouvernant sur le San Juan, on ne tarde pas à reconnaître une énorme roche blanche appelée *la Piedra blanca del mar* ou *de afuera*, la pierre blanche de la mer ou du large, élevée de quarante-six mètres. En en passant à une petite distance au sud, et continuant la route vers l'est, on voit bientôt une nouvelle roche blanche, celle du dedans, *la Piedra de adentro*, plus petite que la première, et qui marque exactement le mouillage. C'est dans l'est de celle-ci que l'on doit jeter l'ancre par quinze ou seize mètres.

On peut, de nuit comme de jour, venir chercher ce mouillage. Les deux roches gisent Est et Ouest l'une de l'autre, et sont distantes de onze milles. Toute la côte de la baie est parfaitement saine d'écueils, et le brassiage régulier. Si l'on

[1] Sommet du mont San Juan : { Lat. Nord : 21° 26′ 15″. Long. Ouest : 107° 21′ 3″.

reste sous voile, il faut se défier des courants qui portent assez fortement au sud.

San Blas est très-malsain ; il y règne des fièvres pernicieuses pendant la saison des pluies, et il y a des nuées de moustiques et de maringouins, dont les piqûres occasionnent des éruptions cutanées, des ophthalmies et différentes inflammations graves. Les capitaines des navires ne doivent point permettre à leurs matelots de dormir sur le pont ou d'aller coucher à terre.

Les marchandises arrivant par le port de San Blas servent à approvisionner la Nouvelle Galice et le territoire de Colima. Quelques parties sont expédiées à Mazatlan, Durango, San Luiz de Potosi et Zacatecas. Année commune, il entre à San Blas de dix-huit à vingt bâtiments marchands étrangers, dont les chargements peuvent être évalués à deux millions de piastres fortes. Tous ces navires repartent sur lest, ou vont charger du bois de Brésil à Mazatlan ou au Valle de Banderas.

En arrivant à San Blas en juillet, août ou septembre au plus tard, les bâtiments se défont avec plus de facilité et d'avantage de leurs cargaisons, qu'on transporte à la foire de San Juan de los Lagos, et qui ont le privilége de payer *cinquante-trois pour cent de moins* sur les droits d'entrée. Il est à craindre que cette circonstance favo-

rable ne soit ignorée des armateurs des ports de France.

La petite ville de San Juan de los Lagos se rencontre sur la route de Mexico à Guadalajara, à quarante lieues de cette dernière ville. Il s'y tient tous les ans, le 5 décembre, une foire qui dure huit jours, et où se rendent non-seulement les marchands de tout le territoire mexicain, mais même ceux de Guatemala. Le mouvement d'affaires s'y élève ordinairement à deux millions de piastres.

La position géographique de San Blas est aux ruines de l'arsenal et au niveau de la mer : latitude nord 21 degrés 32 minutes 34 secondes; longitude à l'ouest du méridien de Paris, 107 degrés 35 minutes 48 secondes; déclinaison, 9 degrés 12 minutes nord-est. Température de novembre + 25 degrés centigrades, à midi. Baromètre réduit à zéro et au niveau de la mer : moyenne 761^{mm},5, maximum 765^{mm},5, minimum 764^{mm},5. Vents régnants : du sud à l'ouest. Établissement de la marée, 9 heures 45 minutes; hauteur aux équinoxes, 2 mètres 40 centimètres[1].

Sous le parallèle de San Blas, et à trente lieues au large, gisent les îles découvertes par Mendoza

[1] Voir dans l'atlas le plan de San Blas, n° 6.

en 1532, et nommées *las tres Marias*, et l'îlot *San Juanico*[1]. Hautes et inhabitées, ces îles ont souvent servi de refuge aux pirates, et elles peuvent devenir d'une grande importance, dans le cas où l'on voudrait bloquer la côte nord-ouest du Mexique et capturer les navires venant de Sandwich, de Chine et de la Haute Californie. On y trouve des tortues d'une belle écaille, du gibier, des éponges, du bois et d'excellente eau. On peut aisément passer entre l'île du milieu et celle du nord-ouest, et mouiller à l'ouest de celle-ci, où il y a constamment plus de vingt brasses.

A vingt lieues de San Blas dans le nord-ouest, en face de l'embouchure du Rio San Pedro, apparaît la petite île Isabelle, inhabitée[2]. Par 22 degrés 25 minutes de latitude nord, on aperçoit les petites collines de la Bayona; on peut jeter l'ancre par huit brasses près de la pointe nord-ouest, à l'abri des vents du nord-est. L'embouchure du Rio Bayona est désignée sous le nom de boca de

[1] Extrémité sud de la plus orientale des tres Marias : latitude nord 21° 16′; longitude ouest 108° 35′ 5″. Ilot San Juanico à l'extrémité nord-ouest des Tres Marias : latitude nord, 21° 45′ 30″; longitude ouest 108° 59′ 18″. Déclinaison : 8° N. E.

[2] Ilot Isabelle : latitude nord, 21° 50′ 30″; longitude ouest, 108° 14′ 48″.

Teacapan. A huit lieues plus au nord, on découvre les monticules de Chametla. La pointe ouest du Rio Chametla ou del Rosario est située par 22 degrés 50 minutes latitude nord, et 108 degrés 18 minutes longitude ouest. C'est dans le petit port formé par son prolongement que Fernand Cortez s'embarqua, le 15 avril 1535, pour aller découvrir la Californie. A un mille au large, le fond est de quinze à seize mètres.

Sur la côte, se voient plusieurs grandes fermes qui sont, en partant de San Blas, les haciendas del Mar, San Andres, Santa Cruz, Teacapan et del Palmito. On peut y acheter des bœufs à huit piastres, et quelques légumes. L'eau de toutes les rivières est bonne, et le bois à brûler fort abondant.

Comme il n'existe aucune description hydrographique des côtes de San Blas, Mazatlan et Guaymas, nous croyons utile de réunir ici, aux renseignements fournis par les officiers les plus pratiques, le résultat de nos propres observations.

Il n'y a sur aucun point de la côte ni phares, ni signaux, ni balises, mais elle est partout parfaitement saine et peut être approchée à petite distance. L'année se divise en saison sèche et en saison des pluies. Il faut remarquer que le chan-

gement s'opère graduellement, et que son époque peut varier. Durant la saison sèche, le temps est constamment beau. Les vents soufflent régulièrement, pendant le jour, du nord-ouest à l'ouest, en suivant la direction de la côte, et ils sont remplacés la nuit par une légère brise de terre ou par des calmes. La saison des pluies, qui commence en juin, est d'abord indiquée par des calmes et de légers grains de pluie; à mesure qu'elle avance, les grains deviennent plus forts, et au lieu de n'arriver que la nuit, ils commencent dans l'après-midi, et se terminent par des orages très-violents, accompagnés d'éclats de tonnerre fort dangereux et de vents impétueux soufflant de tous les points de l'horizon. Le temps se maintient de la sorte jusqu'à la fin de septembre, et il arrive parfois que la saison se termine par un ouragan terrible, qui ordinairement a lieu du 1er au 5 octobre, jour de la fête de Saint François. Ces ouragans, qui soufflent toujours du sud-est au sud-ouest, ont peu de durée; mais ils ont tant de violence et rendent la mer si haute, que rien ne peut leur résister. C'est ce que l'on nomme dans le pays le *Cordonazo de San Francisco*[1]. Le navire surpris sur rade doit sombrer sur ses ancres ou

[1] Le coup de cordon de Saint François.

rompre ses amarres et faire côte. A l'approche du Cordonazo, il importe de courir des bordées au large, ou, si l'on est forcé de rester sur rade, de mouiller à une telle distance de terre, que l'on puisse facilement mettre à la voile aux premiers signes précurseurs du coup de vent. Ces observations ne sont pas applicables aux rades entièrement ouvertes, et l'on doit éviter d'y séjourner pendant les mois de septembre et d'octobre. Cependant le Cordonazo, trompant les prévisions des navigateurs, arrive quelquefois plus tard qu'à la Saint François : c'est ainsi que le 1er novembre 1839, douze navires qui le croyaient déjà passé, furent surpris dans le port de Mazatlan et périrent pour la plupart corps et biens. Le 1er novembre 1840, trois bâtiments se sont perdus dans la rade de San Blas, et plusieurs personnes se sont noyées, sans qu'il ait été possible de leur porter secours.

On observe sur la côte nord-ouest du Mexique et dans le golfe de Californie le phénomène désigné en météorologie sous le nom d'*inversion de l'alizé*. En effet, ce vent qui, presque constamment, souffle du nord-est sur l'Atlantique et dans les mers au nord de l'Équateur, se trouve remplacé ici par un vent de sud-ouest, et même par les vents directs de l'ouest. Cette inversion, qui ne

règne qu'en dedans de la Mer Vermeille, ne se fait point sentir sur la côte de Californie baignée par l'Océan Pacifique, au delà du 23e degré de latitude Nord.

San Blas est distant de Mazatlan de soixante lieues marines; la navigation très-facile dure au plus de deux à cinq jours. La côte est saine partout. Près de terre il y a toujours de douze à quarante mètres, et, à quelques milles au large, le fond est de soixante-dix à cent.

Le port de Mazatlan, ainsi que celui de San Blas, n'est qu'une rade foraine, quoique dans la saison sèche on y soit en sûreté et à l'abri des vents régnants qui viennent toujours alors du nord-ouest et de la mer. Lorsque la saison des pluies est avancée, le port n'est pas tenable et est excessivement périlleux. Un navire jeté à la côte est exposé à s'y perdre corps et biens, car elle est hérissée de rochers, contre lesquels la mer se brise avec violence[1].

MAZATLAN.

La rade de Mazatlan, dans le département de Sinaloa, est entièrement ouverte aux vents les

[1] Voir le plan n° 7 de l'atlas.

plus dangereux dans la saison des pluies. Le port est formé par un enfoncement dans les terres, au centre duquel est placée la ville; mais les petits navires peuvent seuls en approcher. Les grands mouillent dans le sud et sont abrités par le *Creston*, petite île très-haute formant la côte nord de la rade. Le Creston n'est séparé d'une autre île que par un canal de quelques brasses, et cette dernière n'est elle-même éloignée de la grande terre que d'une encablure. En venant du large, le point de reconnaissance est le Creston qui paraît isolé de la côte; dans le nord de cette île se trouvent deux îlots nommés *islas de los Pajaros* et *de los Venados*, qui servent aussi à reconnaître le mouillage, car c'est le seul point de la côte où existe un groupe d'îles. Le mouillage en pratique aujourd'hui est dans le sud du Creston; mais les îlots forment entre eux et la terre une autre rade que fréquentaient anciennement les Espagnols, et qui est bien préférable dans la saison des pluies : on y est à l'abri du sud et du sud-ouest qui soufflent dans les coups de vent, et on a l'avantage de pouvoir appareiller en passant entre les îles ou entre ces îles et la côte; mais comme pendant la saison sèche les vents régnants du nord-ouest y battent en plein, et que la grosse mer rend très-difficile sur la plage le débarquement

des marchandises, les navires restent au sud du Creston, où ces inconvénients n'existent pas.

Quand on a reconnu le *Creston*, on peut gouverner dessus, et pour prendre le mouillage en passer à une petite distance au sud, en ayant soin de se défier des fausses risées qui font masquer la voilure. On doit choisir, pour jeter l'ancre, comme le point le plus favorable, celui qui se trouve en face de l'ouverture existant entre le Creston et l'îlot qui le suit; on y trouve un bon fond de seize à vingt mètres. Si l'on veut mouiller de nuit, il faut éviter une roche plate élevée seulement de 4 à 5 pieds; on peut la ranger de très-près; elle gît à un quart de mille dans le sud-est du Creston.

Le port de Mazatlan est ouvert au commerce étranger depuis peu d'années; le nom officiel qui lui fut donné par le gouvernement mexicain est celui de *la villa de los Costillas*. Sa population monte à environ huit mille habitants pendant la saison des pluies, mais elle s'élève à dix et douze mille durant la saison sèche et à l'époque de l'arrivage des navires, car alors les marchands des provinces de Chihuahua, Jalisco, Sonora, Colima, Sinaloa et Durango, viennent faire leurs achats. Le commerce est concentré exclusivement entre les mains des étrangers, qui réalisent des

bénéfices assez considérables. Les maisons principales sont celles de M. Jhn Parrot et compagnie, Nord-Américain, consul des États-Unis et associé de M. Valade ; de M. Scarborough et compagnie de New-York, associé de M. Talbot, vice-consul anglais; M. Kayser Hayn et compagnie de Hambourg, vice-consul de Prusse ; M. Denghausen de Hambourg, vice-consul des Villes Anséatiques ; M. Castaños, vice-consul d'Espagne ; M. Granados, Espagnol ; MM. Penny et Vega, le premier Anglais, le second Mexicain ; MM. Machado et Yeoward, l'un Espagnol et l'autre Anglais. Toutes ces maisons opèrent avec un capital de cent à trois cent mille piastres ; quelques-unes même disposent de plus d'un million. Les établissements français sont au nombre de quatre ; ils appartiennent à MM. Patte et Sellier, M. Gaucheron, M. Vial, et à MM. Fort et Serment, qui ont aussi une maison à Mexico et font de grandes affaires en matières d'or et d'argent.

A Mazatlan et dans le département de Sinaloa, plus de deux cents Français se livrent au commerce et à l'industrie, sans compter cent cinquante matelots et charpentiers environ employés au cabotage, et la plupart provenant de nos bâtiments de guerre et de commerce. Tous nos nationaux désiraient vivement et ont vu avec

plaisir, après l'installation de M. Valade, négociant estimable, nommé vice-consul sur notre proposition, la création d'un consulat, dont la protection ne saurait manquer d'être efficace.

La ville de Mazatlan, ouverte de tous côtés, n'a sur la côte ni fortifications ni batteries ; la garnison se compose de quinze ou vingt dragons mal montés, et d'une soixantaine de fantassins ; deux petits gardes-côtes, ayant quatre pièces et quinze hommes d'équipage, complètent les forces militaires.

Les navires doivent aller faire de l'eau dans la presqu'île qui forme le côté sud de la rade ; partout ailleurs elle est saumâtre. Bien que le séjour de Mazatlan soit moins malsain que celui de San Blas, on y redoute avec raison, durant la saison des pluies, des fièvres pernicieuses ; et comme il n'existe pas d'hôpital dans cette ville, les capitaines doivent prudemment veiller à ce que leurs équipages ne se livrent pas à la débauche. Ce port est, au reste, le seul sur toute la côte de l'Amérique en allant de Guayaquil vers le nord, où un grand bâtiment puisse faire des approvisionnements presque complets. Un bœuf s'y vend de huit à douze piastres ; la farine de Guaymas, qui est excellente, de douze à quatorze piastres la charge de douze arrobes (trois cents livres françaises), et le vin de Bordeaux trente-cinq à quarante pias-

tres la barrique. On peut se procurer dans les magasins des rechanges en toile neuve, du goudron, du suif, des cordages, des chaînes, ancres et pièces de bois provenant en partie des navires naufragés.

En 1840, il est entré dans ce port vingt-huit bâtiments marchands étrangers, dont quatre français, qui se sont défaits de leur cargaison à des conditions avantageuses. En 1841, il n'y a pas eu d'arrivage français; mais ils ont repris depuis ces deux dernières années. Le mouvement du port de San Blas est un peu inférieur à celui de Mazatlan, qui augmente de ce que l'autre perd annuellement.

La position géographique de Mazatlan est par 23 degrés 12 minutes de latitude nord, et 108 degrés 42 minutes de longitude à l'ouest du méridien de Paris, en temps 7 heures 14 minutes 48 secondes; la ville est au niveau de la mer; déclinaison, 8 degrés 33 minutes nord-est; température moyenne de novembre et décembre, à midi, + 22 degrés centigrades; baromètre 760^{mm}, sauf la variation diurne; vents régnants, sud-ouest et sud-est; hauteur de la marée aux équinoxes $2^{m},3$; établissement du port, 9 heures 45 minutes.

A dix lieues à l'ouest de la ville, sur la route par terre qui vient de San Blas et Tépic, et à trois lieues de la mer, est situé l'ancien Presidio

de Mazatlan. Ce village ne présente plus guère que des ruines depuis que tout le commerce a été transporté au port, et qu'il a perdu son importance militaire. On y chercherait vainement les derniers vestiges d'anciennes fortifications, et la belle caserne que les Espagnols y avaient bâtie, n'abrite plus aujourd'hui que quelques soldats de cavalerie. Le nombre des habitants est de cinq cents environ. Le Rio de Mazatlan, qui coule auprès du Presidio, vers la mer, n'est pas navigable.

Une distance de cent cinquante lieues, dans le nord-ouest, sépare le port de Mazatlan de celui de Guaymas, et il n'existe aucune ville sur le littoral. Près de terre, on trouve de sept à huit brasses, et au large, à quinze ou vingt milles, de quatre-vingts à cent mètres. Il n'y a point de bancs ni d'écueils visibles. Les principales rivières sont, en allant vers le nord : le Rio Piastla dont l'embouchure forme le petit mouillage de Navachista, le Tavala, le Rio Culiacan avec un petit port nommé Altata (à l'embouchure de cette rivière, il y a peu de fond, et les grands navires doivent passer à cinq ou six milles au large); le Rio Tamasula et le Macapule, le Rio Sinaloa au nord duquel se trouve la pointe San Ignacio; on peut mouiller à son abri par sept brasses, et l'on est garanti du nord-est. L'écueil de San Ignacio gît à trois

milles dans le sud de la pointe. Plus au nord, le Rio Santa-Maria de Aome. Quant au Rio del Fuerte, il faut jeter l'ancre à un mille au nord ou au sud de son embouchure, afin de trouver dix ou douze mètres. Le Rio Mayo a un ancrage de sept brasses à cinq lieues dans le nord-ouest : tout près de terre se trouve la petite île déserte de Lobos Marinos, et, à quatre lieues au sud de l'entrée du port de Guaymas, le Rio Yaqui, dont les bords sont habités par la tribu indienne du même nom.

Quoiqu'aucune de ces rivières ne soit navigable, leur embouchure suffit pour recevoir les caboteurs. Les marchandises qu'ils déchargent proviennent de Mazatlan, de Guaymas, et quelquefois même de San Blas. Elles sont transportées à dos de mulet à Culiacan, à la Villa Feliz de Tamasula, à Sinaloa, à la Villa del Fuerte et à Alamos.

GUAYMAS.

Le port de Guaymas se reconnaît du large par une montagne surmontée de deux pitons qui figurent les tétines d'une chèvre, et qu'on appelle *las Tetas de Cabra*. Lorsqu'on a aperçu la montagne, on court sur la côte en la laissant un peu sur bâbord, et l'on reconnaît bientôt l'île de

Pajaros qui forme le côté nord de l'entrée du port. On peut alors gouverner à la laisser un peu sur tribord, afin d'entrer dans le canal qu'elle forme avec la terre, et l'on ne tarde pas à voir poindre le port et la ville [1]. Il faut ranger de préférence le côté bâbord à cause d'un banc qui se trouve dans l'est. L'entrée du port une fois doublée, deux îles se présentent dans l'intérieur de la baie, et il faut passer entre elles pour aller prendre le mouillage plus ou moins près de terre, selon le tirant d'eau du navire. Les bâtiments de cent tonneaux s'amarrent au débarcadère, et ceux qui calent de douze à quinze pieds mouillent à un quart de mille par sept et huit mètres. Les grandes corvettes et les frégates doivent jeter l'ancre en dehors des îles par sept et huit brasses. Ce port, dont l'enceinte peut renfermer un nombre considérable de navires, est très-sûr en toutes saisons; car son fond est de bonne tenue; il est abrité de tous les vents, et forme un vaste bassin parsemé d'îles qui empêchent que la mer puisse jamais y être grosse. Le banc situé en face du goulet, est le seul danger qu'il offre aux navigateurs; mais on l'évite facilement avec des vents portant et en rangeant le côté de terre.

[1] Voir le plan n° 9 de l'atlas.

Néanmoins, si l'on était, en y entrant, forcé de louvoyer, il faudrait se garder de prolonger les bordées pour éviter de toucher l'écueil.

La ville de Guaymas compte à peine cinq mille habitants dans la belle saison, car pendant les pluies plus de deux mille se retirent dans les petites villes de l'intérieur. Le port ne possède ni fortifications, ni garnison; et de même qu'à San Blas et à Mazatlan, le gouvernement mexicain n'a aucune espèce d'embarcation armée en guerre; ce qui n'empêche pas le personnel des officiers d'être assez nombreux : en effet, on compte dans ces trois ports plusieurs capitaines de vaisseau et de frégate; mais quant à ces navires ils n'existent que sur le papier.

Tout le commerce de gros est monopolisé par la maison Don Manuel Iñigo et Compagnie. Cette maison opère avec un capital de plus de deux millions de piastres, et les bâtiments étrangers qui arrivent à Guaymas doivent la prendre pour consignataire, afin de se défaire de leur chargement avec plus d'avantages.

Cette maison a reçu, en 1841, quatre grands navires, dont les cargaisons peuvent être évaluées à six cent mille piastres. Elle fait établir près de la ville de Hermosillo ou Pitic, à quarante lieues dans le nord-est de Guaymas, une grande

filature et tissage de coton, dont les frais excéderont deux cent mille piastres. Le but principal de cette entreprise, comme celles de Guadalajara et Tépic, n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, de s'affranchir de l'introduction des produits étrangers, mais au contraire de favoriser la contrebande des cotons filés et des tissus anglais, contre lesquels les manufactures du pays sont dans l'impossibilité de soutenir la concurrence. Il y a encore à Guaymas quatre maisons de second ordre: M. John Robinson, Nord-Américain, gérant le consulat d'Angleterre et vice-consul des États-Unis; M. Mac Alpin, Anglais, et MM. Garcia et Esprio, Espagnols. Plusieurs Français se livrent au commerce de détail, et le nombre de ceux résidant dans le département de Sonora s'élève à deux cents environ, y compris cinquante matelots employés à Guaymas. L'Espagne a un vice-consul, M. Lousteauneau, associé de la maison Iñigo. Nous avons été assez heureux pour faire instituer comme vice-consul de France M. Cubillas, qui pendant plusieurs années avait rempli ces mêmes fonctions à Tépic. Ce jeune homme, qui nous est fort dévoué, a été élevé en France; il est intéressé dans la maison Iñigo, et peut mieux que tout autre traiter avec nos bâtiments marchands et protéger nos nationaux. Les Français

des départements de Sinaloa et Sonora ont beaucoup souffert pendant l'expulsion. Plusieurs d'entre eux se voyant au moment de perdre le fruit de leur travail, se sont fait naturaliser Mexicains; d'autres, et notamment des Basques et des Béarnais, se sont donnés pour Espagnols. Leur nombre dans ces deux provinces est de cinq cents au moins, et le capital dont ils disposent de près de deux millions de piastres. Tous désirent vivement la présence sur la côte de navires de guerre français, auxquels ils puissent remettre leurs fonds pour les envoyer en France.

Le pavillon français se montre fort rarement sur la côte occidentale du Mexique; le premier navire de guerre qui ait visité ces parages depuis longues années, est la frégate *la Vénus*, en 1838, commandée par M. Dupetit-Thouars, alors capitaine de vaisseau; un an plus tard vint la corvette *la Danaïde*, aux ordres de M. de Rosamel; mais ces bâtiments ne retournant pas directement en France, n'ont pu prendre de chargement d'espèces. Cependant, *la Danaïde* embarqua des fonds pour quelques maisons des Philippines, et le commerce de Mazatlan qui les lui confia fut agréablement surpris de trouver dans le commandant un désintéressement inconnu des capitaines anglais. Or, si les bâtiments de notre station du Pérou ou de

l'Océanie venaient, avant leur retour en France, chercher les matières d'or et d'argent des trois ports du Mexique, il est hors de doute que les négociants de toutes les nations, et les Anglais eux-mêmes, s'empresseraient de leur remettre leurs fonds, pour éviter de payer les deux pour cent exigés par la Marine royale britannique.

Le bas prix et l'excellente qualité des farines au port de Guaymas offrent de précieux avantages aux navires qui veulent faire des vivres. La charge de douze arrobes (cent trente-huit kilogrammes) vaut de huit à dix piastres. *La Danaïde* y fit fabriquer pour plus de quinze mille francs de biscuit. Ces farines sont expédiées à Mazatlan, à San Blas, à Loreto et à la Paz, sur la côte de Californie. Le prix des bœufs est de douze piastres environ. Les légumes sont fort rares et fort chers, et l'eau est si mauvaise dans le port, qu'on doit envoyer les chaloupes la chercher dans le Rio Yaqui et à quatre lieues dans le sud.

Guaymas est entouré de hautes montagnes, et il y fait extrêmement chaud pendant la saison des pluies; il y règne les mêmes fièvres qu'à San Blas et à Mazatlan.

La position géographique de Guaymas est, au niveau de la mer, dans la petite île nommée *Morro Almagre :* 27 degrés 53 minutes 50 secondes lati-

tude nord, et 113 degrés 9 minutes 35 secondes longitude à l'ouest du méridien de Paris; en temps, 7 heures 32 minutes 38 secondes; déclinaison, 12 degrés 4 minutes nord-est; hauteur moyenne du baromètre, sauf la variation diurne, 760 millimètres; température moyenne de décembre, à midi + 25 degrés centigrades; vents régnants (hors du port) du sud à l'ouest; établissement du port, 9 heures 40 minutes; hauteur de la marée aux équinoxes, deux mètres.

Bien que le nombre des navires venant de France ne soit pas très-considérable, la valeur des marchandises françaises consommées sur cette côte est extrêmement importante, puisqu'elle atteint au moins cinq millions de francs, prix d'achat en Europe, qui, tous frais payés, produisent ici près de quinze cent mille piastres fortes. Le huitième de la grande majorité des cargaisons venant d'Angleterre, et le quart de celles des États-Unis, de Lima et Valparaiso, et de Hambourg surtout, sont formés par des produits français, et très-certainement leur vente s'accroîtrait encore si nos fabricants, à l'exemple de ceux de Silésie, de Saxe et d'Angleterre, consentaient à faire des articles exprès pour ce pays, dont la consommation a une étroite affinité avec celle de l'Espagne.

Voici maintenant quelques indications sur les marchandises qui trouvent un placement étendu et facile. Il ne faut pas oublier toutefois que la plupart d'entre elles ont été prohibées par le décret de Santa-Anna, du 14 août 1843.

ARTICLES D'IMPORTATION.

COTON.

Les calicots écrus (*manta*) et blancs (*imperial*) en trois quarts de large ; ceux de Rouen ne sont pas connus ; peut-être pourraient-ils lutter heureusement contre ceux des Anglais. Quant aux indiennes, celles d'Alsace jouissent d'une incontestable supériorité en raison du bon goût des dessins et de la solidité des couleurs ; mais leur prix élevé en restreint considérablement l'usage. Les fabriques de Mulhouse, et celles de Rouen surtout, devraient s'appliquer à imiter les indiennes à bon marché fournies par l'Angleterre et la Suisse. Nos impressions rouges sont fort estimées, mais nos étoffes sont trop larges ; les indiennes à bas prix ne doivent avoir qu'une demi-aune. Les châles en indienne de toute grandeur, les mouchoirs imitant les madras, trouvent un écoulement avantageux, et il serait à désirer pour nos fabricants qu'ils parvinssent à contrefaire les

châles nommés *rebozos,* qui sont ici d'un usage général. Cet article présenterait de grands bénéfices. Les percales, les madapolams et les mousselines en qualités très-fines sont assez recherchés; toutefois il est à craindre que nous ne puissions soutenir la concurrence des fabriques anglaises. Seules, nos mousselines imprimées obtiendront la préférence, grâce à l'élégance et à la nouveauté des dessins.

Le velours en coton (*pana*) est d'une bonne consommation; les seules couleurs usitées sont le bleu et le noir unis et en belle qualité. Les dentelles de coton sont fournies par l'Angleterre: il s'en consomme peu; les broderies en tulle de Nancy et de Saint-Quentin peuvent se placer, mais en petites quantités. Les bas de coton unis et à jour, et ceux dits en fil d'Écosse, sont fournis par la Saxe et l'Angleterre. Les étoffes coton et fil, laine et coton, connues sous le nom d'articles de Lille et de Roubaix, sont entièrement inconnues, et il est permis de croire que des essais prudemment tentés auraient des résultats profitables.

ARTICLES DE FIL.

Un des articles les plus importants est sans

contredit la toilerie, et il faut reconnaître avec peine que la négligence des fabricants français a permis aux toiles d'Irlande, de Saxe et de Silésie de leur faire une concurrence redoutable. Nos manufactures s'obstinent à ne pas fabriquer exprès des largeurs et des qualités qui offrent dans l'Amérique espagnole une vente assurée.

Néanmoins, malgré les imitations étrangères, les toiles de Bretagne (*Bretañas legítimas, Pontivi, platillas*), celles de Pontivy, à fil plat, celles de Lille, Valenciennes; les batistes et linons de Cambrai (*olan, linon, Cambrai, estopilla*) se placent très-avantageusement, ainsi que les coutils (*dril*) blancs et écrus de Laval, pour pantalons, et le coutil double à raies bleues ou rouges pour matelas. Les rubans de fil, le fil à coudre, les cordons ronds et plats sont exclusivement fournis par la Silésie. La Saxe envoie tout le linge de table, et plusieurs qualités de toiles nommées dans le pays *ginga*, *rusia* et *cotense*. Les bas en fil viennent de Chemnitz et d'Angleterre.

ARTICLES DE LAINE.

Les draps anglais, allemands et belges font le plus grand tort à la draperie française; c'est pour-

quoi elle aurait intérêt à n'expédier que des qualités très-apparentes dans les prix moyens, et seulement en noir, bleu de diverses nuances, vert foncé et brun. Les draps de Sédan et d'Elbeuf sont trop chers ; généralement on ne les apprécie point à leur valeur. Les qualités légères du Midi, celles de Castres et de Carcassonne trouvent plus aisément des acquéreurs. L'emploi des mérinos, des casimirs et des napolitaines étant très-circonscrit dans ces contrées, il importe de n'en envoyer que pour assortiment. La même observation s'applique aux flanelles, bayettes, prunelles, bombasin et aux alépines. Ce dernier article doit être souple et imiter la soie. Deux couleurs seulement sont en usage, noir noir pour le clergé, et noir bleu lustré pour les femmes. Les bas de laine, et en noir seulement, ne sont portés que par les hommes : leur usage est fort restreint. Le crêpe, le lasting, le voile, les serges et les autres étoffes de Rheims, d'Arras, d'Amiens et de Beauvais, doivent être apportés en petite quantité. Les tapis de toutes formes, de toute largeur et en pièces, les draps imprimés et gaufrés pour couvrir les meubles et les pianos, et les descentes de lit, se vendent bien, surtout s'ils sont de couleurs voyantes.

SOIERIES.

Les châles en soie et ceux en cachemire ne sont pas usités. Parmi les articles de grande consommation il faut citer la soie à coudre. Malheureusement nos fabricants ont à lutter ici contre les produits de Piémont, et particulièrement contre ceux de la Chine. Nos soies ont cependant l'avantage de la fixité des couleurs; mais on devrait imiter avec soin la torsion et le poids des écheveaux chinois.

Le choix des étoffes unies demande une extrême attention par suite des progrès des manufacturiers suisses et allemands. Il importe de donner aux taffetas, aux serges et aux satins une qualité souple et apparente. Les couleurs préférées sont le noir noir, le noir bleu lustré, le blanc mat et blanc d'argent, le bleu de ciel et le bleu de roi, le lilas et le violet. Les satins de Chine, fort estimés ici parce qu'ils ont plus de corps et de solidité que ceux d'Europe, servent particulièrement à faire des souliers de femmes, qui n'en portent jamais d'autres.

Le velours doit être uni, de première qualité, bleu, noir, vert et cramoisi très-fin. Quant aux velours brochés d'or et de soie, aux velours

épinglés, aux draps de soie et aux différentes étoffes de mode pour gilets, fabriqués à Lyon, la vente en est très-facile. Nul doute qu'on ne retirât d'importants avantages de l'imitation des *robozos* de soie, que l'on fait à Mexico; déjà quelques essais ont été tentés à cet égard avec succès.

Les rubans principalement en satin et ceux de mode doivent être étroits et légers. Les galons, cordons, lacets, brandebourgs et les articles de passementerie se placent aisément. Les cravates, les écharpes, mouchoirs de cou, les articles en gaze et les objets de goût, sont également d'une vente sûre; mais il faut se garder d'expédier des châles unis ou brodés en crêpe, etc., non plus que des damas et étoffes pour meubles, car les Chinois ont sur nous, pour tous ces articles, une supériorité marquée.

Les bas de soie, dont la consommation est énorme, doivent être pour femmes d'un blanc brillant, unis et brodés à jour; très-peu de noirs, si ce n'est pour hommes; car le clergé seul en fait usage; il est essentiel d'ailleurs qu'ils soient de très-belle qualité.

L'usage de la mantille espagnole disparaît tous les jours, et il faut mettre beaucoup de réserve dans l'envoi des dentelles, des châles et des voiles en blonde.

Quelques ornements d'église, comme des chasubles, bannières et garnitures d'autels, peuvent encore se placer avec assez d'avantage.

MERCURE.

La maison Rothschild de Londres fournit annuellement pour les trois ports de San Blas, Mazatlan et Guaymas, de quatre à cinq mille quintaux de vif-argent. En 1841, à Mazatlan, on en a reçu seize cents quintaux, dont cinq cents étaient destinés à la compagnie anglaise de Guadalupe y Calvo dans l'État de Chihuahua.

On expédie le mercure dans des flacons fermés à vis; ils contiennent trois arrobes (soixante-quinze livres) de métal, et forment un fort bon lest pour les navires, leur arrimage étant très-facile.

PAPIER.

La fabrique de cigares à Guadalajara en consomme annuellement le chargement entier d'un navire; cet article est d'une vente assurée; mais nos fabricants d'Angoulême ne s'adonnent pas avec assez de soin à l'imitation complète des qualités espagnoles, telles que le *florete* et le *medio florete* de Catalogne et du royaume de Valence.

Les Génois ont profité de cette apathie, et ils font des expéditions qui leur rapportent d'importants bénéfices. Les papiers à lettres et les papiers en couleurs se placent bien; mais le papier à tenture n'a qu'un écoulement très-borné.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET PIANOS.

L'usage des pianos devient général; tous les navires anglais et hambourgeois en apportent, et s'en défont avantageusement. On préfère aux pianos à queue les carrés et les verticaux. Il ne faut envoyer que des qualités moyennes. Un piano qui coûte cinq cents francs à Paris, se vend très-aisément de quatre à cinq cents piastres à Mazatlan. Tous les autres instruments de musique, à l'exception des harpes, se vendent assez bien, ainsi que la musique gravée.

ARTICLES DE PARIS.

Les pendules, les bronzes, les glaces, les armes ordinaires, les lustres, les éventails, la parfumerie, la bijouterie vraie, et fausse surtout, les porcelaines dorées, la quincaillerie, les gants, les mouchoirs de batiste brodés, les habits confectionnés, les bottes et souliers, les galons en mé-

tal, la sellerie, les objets de mode, et tous les milliers d'articles et de marchandises diverses connues sous le nom général d'articles de Paris, sont d'une vente assurée, et offrent des bénéfices d'autant plus considérables que la supériorité nous est acquise.

Plusieurs de ces objets sont prohibés par le tarif des douanes; mais on peut espérer une modification ou un arrangement avec les employés, qui ont des appointements peu élevés, et dont quelques-uns, par leur tolérance, se font un revenu annuel de trente et quarante, et jusqu'à cent mille piastres.

VINS ET SPIRITUEUX.

Citons parmi les vins et liqueurs, dont la consommation est abondante, le Bordeaux et le Champagne (qualités moyennes), les eaux-de-vie de Cognac, les liqueurs de Bordeaux et de Marseille, et quelques vins doux, entre autres le Roussillon et le Frontignan. Aux maisons de Hambourg, qui reçoivent quelques parties de vin blanc du Rhin, on pourrait opposer des envois de Sauterne de qualité ordinaire. Les vins de Bourgogne sont trop chauds et ne supportent point la mer.

L'huile d'olive, les fruits secs et à l'eau-de-vie, les boîtes de conserves pour les voyages de long cours, et toutes les substances alimentaires venant d'Europe, trouvent un placement avantageux.

Si aux douze millions de nos produits, que nous exportons annuellement et directement au Mexique, nous joignons les cinq millions qui arrivent dans les ports de l'Océan Pacifique par navires étrangers, et une somme au moins égale introduite par les ports du golfe, nous obtenons un chiffre de vingt-deux millions d'exportation : ce qui est bien fait pour appeler l'attention du gouvernement français, et l'engager à ne rien négliger pour conserver un marché aussi précieux à notre commerce, à notre industrie et à notre navigation.

ARTICLES D'EXPORTATION.

Les ports de San Blas et de Guaymas ne présentent aucun article pour l'exportation. Le petit nombre de perles pêchées dans le golfe de Californie, est vendu en Sonora et à Sinaloa à des prix exorbitants. Le seul objet de retour se trouve à Mazatlan. C'est le bois de teinture, dit bois de Brésil, qui se vend, rendu au port, une piastre le quintal, ou vingt piastres le tonneau. Mazatlan

en exporte, année commune, quatre-vingt-dix mille quintaux. Nous avons vu en 1841 deux grands navires anglais de sept cents tonneaux, partis d'Europe, venir sur lest chercher du Brésil à Mazatlan, après avoir laissé leur cargaison à Sidney dans la Nouvelle Hollande. Comme on ne peut réunir à Mazatlan d'aussi grandes quantités de bois, à cause des frais de transport, on forme des dépôts au port du Valle de Banderas, où les bâtiments vont charger.

On rencontre quelquefois à Mazatlan, mais très-rarement, de petites parties d'écaille de tortue, qui vaut de seize à dix-huit piastres le quintal. Il arrive aussi que des navires, allant en Chine, prennent en passant à la Paz, dans la Basse Californie, quelques tonneaux de coquilles de nacre de perles; mais les Chinois trouvent leurs qualités supérieures et d'un plus beau blanc.

Mais ces divers objets ne sauraient constituer des chargements réguliers d'échange; aussi les bâtiments étrangers vont-ils généralement à Guayaquil prendre du cacao, ou à Valparaiso charger des cuirs, du suif, et surtout du cuivre, afin d'opérer leur retour en Europe ou aux États-Unis.

Les métaux précieux restent donc le principal article d'exportation de la côte occidentale du Mexique, et nous croyons utile de rappeler ici

que les droits dont ils sont frappés à leur entrée en France, sont les suivants :

Monnaies	d'or.....	10 centimes	le kilogramme.
	d'argent.....	01 centime	
Lingots...	d'or.....	2 fr. 50 centimes	le kilogramme.
	d'argent.....	0 » 05 centimes	

par tout pavillon et par toute provenance.

Malgré l'importance de San Blas et de Guaymas, Mazatlan doit être considéré comme le point central du commerce du Mexique dans la mer du Sud, et on ne saurait trop attirer l'attention des négociants français sur ce port, dont la prospérité s'accroît chaque jour, et qui peut être justement nommé la Vera-Cruz de l'Océan Pacifique. Mazatlan reçoit et embarque particulièrement presque tous les métaux précieux des départements de Durango, Sinaloa, Sonora, et une partie de ceux de la Nouvelle Galice et de Chihuahua. Par sa position géographique, il est le marché de la côte nord-ouest de l'Amérique; il entretient des relations commerciales avec l'Europe, les États-Unis, le Chili, le Pérou, l'Équateur, l'Amérique centrale, la Mer Vermeille, la Haute Californie, les îles Sandwich, les Philippines et la Chine.

En partant de France, les capitaines des navires marchands doivent toujours mentionner sur leurs rôles les quatre ports d'Acapulco, San Blas, Mazatlan et Guaymas, et, s'ils veulent éviter le visa de leurs pièces par les consuls mexicains résidant à Bordeaux et au Havre, ils peuvent désigner Valparaiso, Lima et Guayaquil, comme but de leur voyage. De cette manière, ils ne débarquent que dans le port qui leur présente, pour la vente, les plus nombreux avantages. Lorsque les bâtiments ont un consignataire, celui-ci aplanit les difficultés et règle les conditions de déchargement.

On doit noter avec soin que les employés des douanes n'acceptent pas de traites sur Mexico, et qu'ils exigent au contraire le payement des droits et des gratifications au comptant et en espèces. Un navire, enfin, a toujours besoin, au moment de son arrivée, d'une somme de quarante à soixante mille piastres, selon la valeur de sa cargaison.

La présence sur la côte occidentale du Mexique, de nos consuls et des bâtiments de l'État, indépendamment de l'intérêt politique qu'elle possède, empêchera la désertion à bord des navires marchands, y maintiendra la discipline, offrira à nos nationaux toutes les garanties de protection

dont ils ont tant besoin, et engagera sans doute nos armateurs à diriger des expéditions vers l'Océan Pacifique, dont les bords et les archipels sont appelés à jouer un si grand rôle.

Publié par Arthus Bertrand Ch. Ransonnette sc.

LE R. P. NARCISO DURAN

Préfet apostolique des Franciscains Espagnols missionnaires dans la Nouvelle Californie.

CHAPITRE VI.

Mer Vermeille. Sinaloa. Sonora. Rio Colorado. Tribus Indiennes. Basse Californie.

L'entrée du golfe de Californie est déterminée géographiquement par le cap Corrientes, dans le département de Jalisco, faisant partie de l'ancien royaume de la Nouvelle Galice, et par le cap San Lucas, situé à l'extrémité sud de la Vieille Californie. Ce golfe fut désigné, par les premiers navigateurs espagnols, sous le nom de Mer Rouge,

Mer Vermeille (*Mar Rojo, Mar Vermejo*), en raison de la couleur de ses eaux, et de sa ressemblance avec la Mer Rouge d'Arabie. Les savants missionnaires Jésuites parcoururent en entier cette mer, et l'appelèrent *Seno* ou *Mar Lauretaneo*, golfe ou mer de Lorette, en l'honneur de la Sainte Vierge, patronne et protectrice des entreprises apostoliques de la Société.

La profondeur du golfe est d'environ trois cents lieues; sa plus grande largeur est de soixante lieues à son entrée; mais dans toute son étendue la distance d'un côté à l'autre ne varie que de vingt-cinq à quarante lieues. A partir du trente et unième parallèle, la largeur diminue rapidement jusqu'au Rio Colorado qui sépare la Vieille Californie du nord de la Sonora. La configuration de la mer Adriatique donne une idée assez exacte de la mer de Cortès.

On a souvent l'occasion d'y remarquer un phénomène extraordinaire que la science n'explique pas, et dont elle ne possède que peu d'exemples : c'est celui de la pluie tombant par l'atmosphère la plus pure et par un ciel parfaitement serein. Le savant M. Humboldt et le capitaine Beechey ont déjà signalé ce fait; le premier en a été témoin dans l'intérieur des terres, et le second en pleine mer.

Nous trouvant, pendant l'hiver, sur les bords

de la Mer Vermeille, nous espérions voir la pluie d'étoiles qui est remarquée annuellement sur divers points de la côte orientale de l'Amérique, dans la nuit du 12 au 13 novembre. Nous examinâmes avec soin l'état du ciel depuis le 8 jusqu'au 20 novembre, mais sans voir d'autre phénomène que celui qui se présente pendant toutes les nuits dans ces climats, c'est-à-dire que tous les points du firmament, mais surtout de la constellation du Lion, partent des étoiles filantes dont la direction la plus fréquente est opposée au mouvement de la translation de la terre. Ces météores ont une vitesse apparente qui s'élève quelquefois à dix ou douze lieues par seconde.

Les marées se font sentir dans tout le golfe de Cortès; leur hauteur varie selon la direction des vents et la configuration des côtes : ainsi elle est de sept pieds à Mazatlan dont la rade est ouverte, et à Guaymas dont le port est parsemé d'îles à l'abri des vents, elle n'excède pas cinq pieds et demi.

En cherchant les raisons qui ont pu faire nommer ce golfe Mer Vermeille, on n'en trouve que deux : la teinte communiquée à l'eau dans la saison des pluies par les rivières qui coulent sur des terrains ferrugineux, le Rio Colorado surtout; ou plutôt encore la magnifique couleur pourprée

que prennent les vagues au lever et au coucher du soleil. Pendant le jour, les eaux sont bleues ou vertes, selon que les nuages interceptent ou modifient les rayons solaires conjointement avec la nature et la hauteur du fond. On peut supposer encore que la coloration de l'eau est produite par des bancs à sa surface, formés par des myriades de petits crustacés rouges armés de tentacules et semblables à nos crevettes.

Indépendamment d'un grand nombre de poissons d'espèces très-variées, on trouve dans le golfe deux genres de requins énormes (*el tiburon* et *la tintorera*), qui dévorent souvent les plongeurs qui cherchent des perles. On rencontre des baleines en assez grande quantité; mais jusqu'à présent aucun navire baleinier ne les a poursuivies, et les habitants des côtes ignorent entièrement cette pêche productive. Dans les îles il y a beaucoup de loups de mer et de veaux marins dont la fourrure est grossière; mais il n'existe pas de castors. Nous donnerons plus loin les détails concernant la pêche des perles, et nous parlerons des îles en décrivant les côtes dont elles sont le plus près.

Les deux côtes de la Mer Vermeille courent parallèlement vers le nord-ouest; elles sont très-basses et remplies de marais salants peuplés de

caïmans, de reptiles et d'insectes. L'aspect général du pays est horrible; l'imagination ne saurait rien concevoir de plus nu, de plus désolé. Il y a manque complet d'eau et de végétation; on ne voit que des mangliers et quelques arbustes épineux, tels que les cactus, les magueys et quelques acacias (le *cactus opuntia*, l'*agave americana* et le *mimosa gummifera*). Il est très-rare de rencontrer au bord de la mer des orangers et des palmiers. Il faut aller à plusieurs lieues dans l'intérieur, pour trouver de la terre végétale. Le rivage est formé par du sable et des terrains calcaires impropres à la culture. A l'entrée du golfe, sur la côte orientale, on aperçoit au loin les sommets de Sierra-Madre, qui sépare les provinces de Jalisco, Sinaloa et Sonora, et celles du Nouveau Mexique, Chihuahua et Durango. La côte de la Vieille Californie présente sans interruption une suite de pics déchirés, d'origine volcanique et dépouillés de toute végétation. Cette chaîne de montagnes qui vient du nord se dirige, dans toute la longueur de la presqu'île, vers le sud, et s'abaisse graduellement en arrivant au cap San Lucas.

Les départements de Sinaloa et Sonora sont compris du sud au nord entre les 23e et 34e degrés de latitude nord, depuis le Rio Bayona qui les

sépare de Jalisco, jusqu'aux Rios Colorado et Gila. Ils sont bornés à l'ouest par la Mer Vermeille, et à l'est par la Sierra-Madre. Ces deux provinces, limitées entre elles par le Rio del Fuerte, ont chacune un préfet ou gouverneur civil; mais elles sont réunies sous les ordres d'un même commandant général. Sous le gouvernement espagnol, elles formaient une seule intendance, et, pendant le régime fédéral, elles composaient l'*État libre de l'Occident*. Son étendue était de plus de vingt mille lieues carrées, et la population s'y élève à cent vingt mille habitants, y compris soixante mille Indiens. Le climat est tempéré, et les terres de l'intérieur fertiles; mais leur principale source de richesse consiste dans les mines d'or et d'argent. Il y a plus de deux cents localités exploitées, et l'on peut assurer que ces métaux se rencontrent partout. Dans ces départements on rejette des minerais contenant cependant trois et quatre millièmes d'argent, qui est toujours aurifère. Il est facile de concevoir les immenses bénéfices que réaliseraient ceux qui introduiraient les premiers le procédé Becquerel, qui permet d'obtenir jusqu'à un demi-millième de métal, et cela à très-peu de frais. Toutes les mines d'argent de ce pays sont aurifères, et bien qu'il y ait des ateliers d'essai au Rosario, à Cosalá, à

Alamos, à Hermosillo et à Guadalupe y Calvo, comme ils sont dans un état pitoyable, le titre des lingots qui leur sont présentés, est toujours supérieur à celui reconnu par l'essayeur. Nos maisons d'affinage doivent faire tous leurs efforts pour obtenir à Londres des métaux provenant de cette côte. Il n'y a guère que M. Brasdefer, gérant de l'hôtel des monnaies de Durango, qui dirige avec une exactitude chimique les opérations métallurgiques.

Il n'existe pas dans ces deux départements de villes considérables. Les principales sont : dans la province de Sinaloa, Culiacan, résidence du gouverneur, du préfet et de l'évêque; population, cinq mille cinq cents habitants. Le Rosario, où est déposée la caisse départementale, renferme à peine trois mille cinq cents habitants. Il y a environ deux cents soldats de mauvaises troupes. Le général de brigade, commandant-général de Sinaloa et Sonora, résidait habituellement au Rosario ; maintenant il habite Mazatlan. La mine la plus riche du Rosario est remplie d'eau. Il n'y a d'établissement important que l'atelier d'essai. Un autre est en activité à Cosalá, qui renferme trois mille habitants. Près de cette ville se trouve la mine d'Iriarte dont on a tant exagéré les produits. Bien que son argent contienne beaucoup d'or,

elle donne à peine par an quarante mille piastres de bénéfice.

Les petites villes de Sinaloa, San Sebastian, Tamasula, et la Villa del Fuerte, ne présentent rien d'intéressant, et ont chacune une population de deux mille cinq cents habitants.

La Sonora se divise en haute et basse, et prend aussi, à cause des Indiens Pimas, le nom de *Pimería alta y baja*, Pimérie haute et basse. La première s'étend depuis les Rios Colorado et Gila jusqu'à la ville de Hermosillo et au Rio de los Ures, et la seconde depuis cette limite jusqu'au Rio del Fuerte qui la sépare de Sinaloa. Jusqu'en 1839 la capitale du département était Arispe (latitude nord 30 degrés 36 minutes), qui renfermait il y a quelques années plus de sept mille habitants. Leur nombre est aujourd'hui réduit à quinze cents, par l'émigration et la crainte qu'inspirent les continuelles incursions des Indiens Apaches qui pénètrent quelquefois dans la ville et se livrent au pillage et au meurtre. Le siége du gouvernement a été transporté à quarante lieues plus au sud, à l'ancienne mission de San José de los Ures, dont la population est à peine de mille habitants. Le gouverneur y fait sa résidence habituelle. Les villes de San Miguel de Horcasitas et de Oposura ont chacune deux mille habitants. Alamos en ren-

ferme trois mille et possède un atelier d'essai.

Le port de Guaymas, dont nous avons déjà parlé, concentre toutes les affaires maritimes de la Sonora; après lui, la ville la plus importante est Hermosillo, ancien presidio de Pitic ; elle renferme huit mille habitants, et est bâtie au milieu d'une immense plaine délicieuse d'une fertilité extraordinaire; on y récolte tous les fruits d'Europe, et du vin qui est consommé dans le pays. Le terrain est arrosé par plusieurs petites rivières qui mettent des moulins en mouvement; c'est de cette partie de la Sonora que l'on exporte les farines qui sont vendues à Guaymas et embarquées pour tous les ports de la côte jusqu'à San Blas, ainsi que pour la Basse Californie.

Hermosillo est le centre du commerce et de toutes les richesses de la Sonora; d'après un relevé officiel, nous nous sommes assuré que pendant l'année 1839 on a soumis à l'atelier d'essai six cents barres d'argent et soixante en or, valant ensemble plus d'un million de piastres; il faut ajouter qu'une somme à peu près égale n'est pas présentée à la vérification, pour éviter de payer les droits qui sont de cinq pour cent sur l'argent, et de quatre pour cent sur l'or. Il y a quelques mines de cuivre fort riches en exploitation; mais la population abandonne gé-

néralement les autres métaux pour se livrer à la recherche de l'or vierge.

Aucun pays du monde ne possède de gisements aurifères aussi riches et aussi étendus (*criaderos* ou *placeres de oro*). Le métal se rencontre sur les terrains d'alluvion, dans les ravins à la suite des pluies, et toujours à la surface du sol ou à quelques pieds seulement de profondeur. Au nord de la ville d'Arispe les gisements de Quitovac et de Sonoitac qui furent découverts en 1836, produisirent pendant trois ans *deux cents onces d'or par jour*. Les chercheurs d'or se bornent à remuer la terre avec un bâton pointu, et ne ramassent que les grains visibles ; mais si l'on voulait diriger des cours d'eau et faire en grand le lavage des terres, les bénéfices seraient encore plus considérables. Il n'est pas rare de rencontrer des grains d'or qui pèsent souvent plusieurs livres, et dont la valeur comme objet scientifique est inexprimable. M. Zavala, ancien plénipotentiaire du Mexique à Londres, possédait un grain d'or qui pesait plus de neuf mille piastres. Le cabinet du roi, à Madrid, renferme plusieurs magnifiques échantillons de cette espèce. Malheureusement, depuis trois ans les Indiens Papagos se sont soulevés et massacrent ceux qui pénètrent dans le territoire de Sonoitac. Le commerce de Sonora souffre de cette diminu-

tion dans les revenus métalliques ; mais on doit espérer que sous peu la paix sera faite avec ces tribus. Du reste, ces Indiens ignorent jusqu'à présent la valeur de l'or, et ne le recueillent pas.

Indépendamment des villes que nous venons de citer, il y a en Sonora et Sinaloa de gros villages (*pueblos*), des missions et des présides dont les habitants servent à former la population presque nomade d'ouvriers et de marchands qui viennent se grouper autour d'une mine un peu importante, dès qu'on en commence l'exploitation, et qui rentrent dans leurs foyers lorsque les filons sont épuisés. Le lieu où se réunissent les travailleurs prend le nom de *Mineral* ou *Real de Minas*, et si la mine promet de donner longtemps des bénéfices, la population se fixe autour d'elle. Zacatecas, San Luiz de Potosi, Durango, Guanajuato et plusieurs autres villes du Mexique n'ont pas eu d'autre origine. La facilité avec laquelle les mineurs gagnent des sommes considérables explique l'énorme consommation des marchandises d'Europe qui a lieu dans ces provinces. On voit fréquemment de simples habitants des hameaux (*ranchos*) dépenser en peu de jours quatre et cinq livres d'or, qui souvent ne leur ont coûté qu'une semaine de recherches. La funeste passion du jeu empêche les grands propriétaires de mines

de conserver de forts capitaux, et entrave ainsi les vastes exploitations.

En Sonora et Sinaloa les assassinats et les vols sont bien plus rares que dans les autres départements du Mexique. Les routes présentent plus de sécurité, et ce n'est guère que vers le nord de Guaymas et d'Hermosillo que les Indiens se montrent redoutables.

Le clergé est très-peu nombreux dans ces provinces; il n'y existe pas de couvents; l'instruction publique est tellement négligée, que jusqu'en 1840 il n'y avait pas d'école à Mazatlan, et que l'établissement gratuit qui existe aujourd'hui a été fondé en grande partie avec les donations des négociants étrangers.

TRIBUS INDIENNES.

Il y a en Sonora cinq tribus distinctes d'Indiens: les Yaquis, les Mayos, les Opatas, les Gileños et les Apaches. Les Yaquis et les Mayos occupent le pays situé au sud de Guaymas jusqu'au Rio del Fuerte: ils sont employés comme agriculteurs, maçons, domestiques, mineurs et plongeurs. On en compte environ quarante mille. En 1827 ils se soulevèrent et proclamèrent un de leurs chefs

Empereur; au moyen de concessions, on étouffa l'insurrection, et depuis lors ils sont restés paisibles dans leurs villages.

Les Opatas habitent le long des Rios de San Miguel de Horcasitas, d'Arispe, de los Ures et d'Oposura; ils sont très-bons ouvriers et excellents soldats. Cette nation, ennemie mortelle des Apaches, a toujours servi avec fidélité le gouvernement espagnol ou mexicain; c'est à elle seule que, dans plusieurs circonstances, la province de Sonora a dû d'être préservée d'une dévastation complète. On peut évaluer le nombre des Opatas à vingt mille. Les Gileños qui habitent sur les bords des Rios Gila et Colorado, avec les Axuas et les Apaches qui viennent de la Sierra-Madre, sont confondus sous le nom de Pápagos. Ces Indiens vivent de la chasse et du pillage. Depuis près de quatre ans qu'ils se sont soulevés, on n'a pu parvenir à les réduire. Il est vrai que le gouverneur de Sonora dispose seulement de quatre cents hommes de troupes réglées composées d'Opatas et de quelques milices mal organisées.

La force totale des troupes aux ordres du commandant général de Sinaloa et de Sonora s'élève à peine à six cents hommes d'infanterie, et au plus à deux cents chevaux, sans artillerie de campagne.

Aux portes de la ville de Hermosillo est établie une Mission qui contient cinq cents Indiens Séris; mille d'entre eux habitent la côte au nord de Guaymas, et l'île du Requin (*isla del Tiburon*).

Les tribus du nord de Chihuahua et de la Sonora, refoulées au sud et à l'ouest par les progrès des Américains et des Texiens, se jettent sur le territoire mexicain; elles possèdent en grande quantité des armes à feu qu'elles acquièrent en échange de fourrures et de bestiaux, aux établissements de l'Arkansas, du Missouri et du Rio Bravo del Norte.

En suivant la côte de Sonora vers le nord, on trouve à quatre lieues de Guaymas un excellent port nommé Puerto Escondido, les petites îles de San Pedro Nolasco, la Tortuga, San Pedro, et par 29 degrés de latitude, l'île del Tiburon, habitée par les Indiens Séris, qui, avons-nous dit, ont quelques cabanes sur le Continent. Cette île a dix lieues de long; elle est la seule du golfe qui ait des habitants. Elle forme avec la côte un canal étroit et dangereux (*el Canal peligroso*) qui est terminé par l'îlot des Canards (*de los Patos*). Toute cette partie de la province est stérile; on n'y rencontre que quelques misérables Indiens Tépocas, et l'ancienne Mission de Caborca, située à vingt-deux lieues dans l'intérieur, au bord d'une

petite rivière, par 31 degrés de latitude boréale. Au nord du Rio de la Concepcion de Caborca, se trouvent la baie de Santa Sabina et la petite île de Santa Inés, le Rio de Santa Clara et l'aiguade de los tres Ojitos. Jusqu'au Rio Colorado la côte est aride et très-basse ; le vent soulève continuellement des nuages de sable très-fin.

Le fleuve nommé Rio Colorado de l'Occident, pour le distinguer de celui qui se jette au levant dans le golfe du Mexique, prend sa source dans les Montagnes Rocheuses vers le 41e degré de latitude. Les Français du Canada et de la Louisiane, qui dès longtemps connaissent son cours, désignent ses hautes eaux sous le nom de Rivière espagnole. Le Rio Colorado court du nord au sud et un peu à l'ouest, en s'éloignant du versant occidental de la grande Cordillère. Sa longueur est de trois cents lieues environ, et ses bords sont habités par différentes tribus indiennes. Le lit du fleuve présente peu de profondeur, et il est guéable presque partout pendant la belle saison. A l'époque des pluies et après la fonte des neiges, il déborde et inonde le pays plat au milieu duquel il coule. Son embouchure au fond de la Mer Vermeille a près de deux lieues de large ; elle est divisée en trois canaux par deux petites îles, nommées *islas de los tres Reyes*. Sa position est par

32 degrés de latitude nord environ. La marée monte de six à sept mètres, et occasionne des courants terribles, dont la rapidité est quelquefois de douze ou quinze milles à l'heure. Le fond, à l'entrée de la rivière, est extrêmement bas; il faut ranger de très-près la côte de Californie pour trouver une passe qui n'a souvent que cinq à six pieds, et est fort étroite. Le lit du fleuve est rempli de bancs qui sont à sec à la marée basse.

A huit lieues au-dessus de son embouchure, le Colorado reçoit le Rio Gila, qui arrive de l'est après s'être grossi de la rivière de la Asuncion, formée elle-même par la jonction des Rios Verde et Salado. Tous ces courants d'eau prennent naissance dans les ramifications de la Sierra Madre; ils n'ont pas de profondeur, et pendant la saison des pluies ils inondent les terrains qui les avoisinent. Les bords de ces rivières sont très-fertiles, et on y rencontre des gisements d'or vierge fort abondants; ils sont habités par quelques hordes d'Indiens Yumas, Axuas, Cocomaricopas et Apaches, appartenant tous à la famille des Pápagos. Le nombre de ces tribus réunies doit s'élever à vingt mille âmes.

Il y a quelques années, on forma aux États-Unis le projet d'établir une communication intérieure entre le golfe du Mexique et celui de

Californie, en joignant par un canal le Rio Colorado et l'Arkansas qui se jette dans le Mississipi. Les auteurs du projet n'ignoraient cependant pas que ces deux rivières prennent leur source sur les versants opposés des Montagnes Rocheuses, et que le Rio Colorado n'a que quelques pieds d'eau dans la belle saison.

Depuis que les Missions sont presque toutes détruites, il est extrêmement difficile d'aller par terre de Sonora en Californie ; pour exécuter ce voyage sans péril, il faudrait réunir une nombreuse caravane. A vingt lieues environ du Rio Colorado se trouve la Mission de Santa Catalina qui est la plus au nord de toutes celles de la Basse Californie. Elle compte à peine quelques habitants, et est éloignée de six journées de marche du port et de la Mission de San Diego sur l'Océan Pacifique.

La ligne de séparation entre la Vieille et la Nouvelle Californie commence à peu près à l'embouchure du Rio Colorado, et se termine au sud de la Mission de San Diego, en suivant le trente-deuxième parallèle sur lequel est située la Mission de San Miguel. La presqu'île formant l'Ancienne ou Basse Californie est bornée au nord par la Haute ou Nouvelle ; au midi et à l'ouest, par l'Océan Pacifique, et au levant par la Mer Vermeille.

Entre le versant occidental des monts d'Ana-

huac, le versant oriental de la Sierra-Nevada, la branche nord de cette chaîne, le Rio Gila et la Pimería Alta, partie la plus septentrionale de la province de Sonora, se trouve compris le *grand désert américain*, formé d'immenses plaines sablonneuses impropres à la culture, et traversé dans toute sa longueur par le Rio Colorado de l'occident. Cette portion du Nouveau Continent n'offre que peu d'intérêt. Elle est habitée par de pauvres tribus indiennes, et ne présente point de ressources aux caravanes qui se rendent du Nouveau Mexique et des États-Unis, en Californie, ou au Territoire de l'Orégon.

En redescendant la côte orientale du golfe, du nord au midi, on rencontre des marais qui s'étendent jusqu'au cap San Buenavantura, les aiguades de San Felipe de Jesus, San Fermin, Santa Ysabel, la Visitacion, San Estanislao, la baie de San Luiz de Gonzaga, San Juan y San Pablo, los Remedios, la baie de los Angeles, San Rafael, les caps San Miguel et San Juan-Báutista, l'îlot de San Barnabé, le cap Trinidad, l'îlot Santa Anna et le cap de las Virgenes, qui est le dernier volcan éteint de la Basse Californie. D'après les relations des Jésuites, il était encore en activité en 1746. Il y a beaucoup de soufre aux environs du cratère.

Sur le même parallèle que le volcan, à cinq et huit lieues dans l'intérieur, sont fondées les Missions de Santa Maria Magdalena et de Nuestra Señora de Guadalupe.

Par le 29e degré l'île del Angel de la Guardia, qui est longue et étroite, forme avec la côte le canal de Ballenas, où l'on rencontre un grand nombre de cétacés. En face de l'île, à neuf lieues du rivage, est située la Mission de San Francisco de Borja. Au sud, les îles de *Salsi puedes* (Sors si tu peux), las Animas et San Lorenzo, présentent un passage fort dangereux. Au midi du cap de las Virgenes, on découvre la baie de Santa Agueda, l'île Galapagos, le cap et l'île San Marcos, qui, avec les îles Tortuguitas et le cap San Miguel, forment la baie de Molejé.

Vis-à-vis l'île San Marcos, à six lieues dans les terres, existe encore la Mission de San Ignacio. Celle de Santa Rosalia est située à une demi-lieue de la mer, au bord du Rio Molejé. Ce point est facile à reconnaître ; en venant du large, on aperçoit une petite montagne nommée el Sombrerito, et qui a la forme d'un chapeau. La baie est très-peu profonde; des navires de quinze et vingt tonneaux peuvent seuls y entrer. On y trouve quelques perles, et, sur les bords de la rivière,

on récolte du maïs, du vin, des olives, des figues et des dattes.

Depuis la baie de Molejé jusqu'à Loreto, il y a constamment, près de terre, de quarante à cinquante mètres, et la côte présente de bons mouillages : les pointes de la Concepcion, de Santa Teresa, la Punta Colorada, celles del Púlpito, de San Juan, l'anse du même nom, celle de los Mercenarios, la pointe de Manglares et l'anse de San Bruno.

A trois lieues au nord de Loreto, la petite île des Coronades offre un abri contre le nord-est. Près du rivage de la Mission, on trouve quatre brasses, et sous le vent de l'île del Carmen, quinze à dix-huit.

Le mouillage de Loreto est indiqué par l'église et un bouquet de palmiers; on le reconnaît du large à un pic très-élevé, entouré de pitons inférieurs. Cette montagne, nommée *el Cerro de la Giganta,* est la plus haute de la Vieille Californie; son élévation au-dessus du niveau de la mer est de mille trois cent quatre-vingt-huit mètres mesurés trigonométriquement; sa formation est volcanique, comme celle du reste de la chaîne qui parcourt toute la presqu'île. Le mouillage de Loreto est ouvert aux vents du nord, du nord-ouest et du sud-ouest. Lorsqu'ils deviennent très-

forts, il faut mettre à la voile pour ne pas faire côte. Si le navire est petit, il doit se rendre au Puerto Escondido, à quatorze lieues dans le sud.

Le Real de Loreto, situé par 25 degrés 59 minutes de latitude nord et 113 degrés 20 minutes 37 secondes longitude à l'ouest de Paris, n'a plus que deux cents habitants. Cette Mission était la capitale de la Basse Californie; mais elle est tellement déchue que les autorités se sont transférées au Real de San Antonio. Le Presidio, la Mission et l'église tombent en ruine. Ces bâtiments, construits très-solidement par les Jésuites, avaient pour but d'offrir, en cas d'attaque, un refuge aux habitants. Ils sont entourés d'une muraille épaisse qui détournait les eaux d'un torrent venant des montagnes, et qui, plusieurs fois, avait renversé les maisons et entraîné la terre végétale. Le Presidio avait une petite esplanade défendue par deux pierriers en bronze, dont la culasse est maintenant ouverte, et qui n'ont pas d'affût. L'église renferme encore un grand nombre de tableaux, des vases d'argent, et les joyaux de la Vierge qui ont une valeur assez considérable. Ces objets restent sur les autels et dans la sacristie; les portes ne sont jamais fermées, mais personne n'oserait commettre un vol sacrilége. Il n'y a pas de garnison, et le Missionnaire gouverne pater-

nellement les habitants. A quinze lieues dans l'intérieur, et à l'ouest, sont fondées les missions de San José de Comandú et San Francisco Xavier. A Loreto, il y a quelques jardins; mais l'eau manque généralement, et celle des puits est saumâtre et malsaine.

Sous le gouvernement espagnol, un courrier, partant de Guaymas tous les mois, traversait le golfe sur une goëlette et débarquait à Loreto. De là, les lettres étaient portées par terre dans les différentes Missions jusqu'à Monte Rey. Cette communication n'a plus lieu depuis longtemps, et l'on reste souvent à Mexico une année entière sans avoir des nouvelles de la Californie.

Au sud de l'île del Carmen, on trouve les îlots de los Danzantes, bancs de perles, las Galeras, la Catalana, Monserrate, San Marcial, Santa Crúz, la Morena, San Diego, San José, San Francisco, Espiritú Santo et Cerralbo, et sur la côte le mouillage de Tripuy, le port del Agua Verde, l'anse de Santa Marta, les rades de San Carlos, de Tembabiche, de Dolores, de los Burros, les pointes San Abarito, Mechudo, San Lorenzo, l'anse de la Paz ou port de Pichilingue, la pointe de San Gonzalo, l'anse de Cerralvo, la pointe Arenas, l'anse de Muertos, les caps Palma, Porfia, San-José et le cap San Lucas, qui forme l'entrée

occidentale de la Mer Vermeille. Les seuls points visités par les navires sont : le port de la Paz et San José del Cabo.

La Paz, où Fernand Cortez débarqua le 3 mai 1535, est située par 24 degrés 10 minutes de latitude nord, et 112 degrés 20 minutes de longitude ouest: pour y aborder, on vient mouiller dans la baie de Pichilingue, à l'est de l'île San Juan Nepomuceno, par cinq à dix brasses, et à deux lieues des maisons, en passant à une égale distance de l'île del Espiritú Santo et de la pointe San Lorenzo. Il n'y a que les petits navires qui puissent s'approcher des habitations [1]. La population de la Paz se compose de quatre cents habitants, la plupart descendants des marins étrangers. Un Français, M. Bellot, de Bordeaux, ancien capitaine au long cours, y est établi avantageusement. Nos navires visitent rarement ce port ; on n'en a pas vu d'autres depuis le trois-mâts *la Félicie*, qui y mouilla en 1830. Ce port est le plus commerçant de la Basse Californie ; les bâtiments de San Blas, Mazatlan et Guaymas vont quelquefois y chercher de l'écaille au prix de seize à dix-huit piastres le quintal, et des coquilles de nacre de perles à six piastres les cent livres.

[1] Voir dans l'atlas le plan de la Paz, nº 8.

On arme à la Paz, dans le Rio Yaqui et à Guaymas, huit ou dix petits navires de quinze à quarante tonneaux, montés par deux cents plongeurs, qui sont tous des Indiens Yaquis. La pêche commence en mai et finit en octobre. Jusqu'à la fin du siècle dernier elle donna de grands bénéfices; mais il n'en est pas de même aujourd'hui. Le capital qu'on y consacre annuellement est de douze mille piastres environ, et l'on remarque que tous les ans le nombre des perles diminue. Autrefois il y avait jusqu'à huit cents plongeurs occupés à la pêche. Il est maintenant difficile de trouver des Indiens qui veuillent s'y livrer, car dans chaque saison plusieurs d'entre ces malheureux sont dévorés par les requins et les *mantarayas*, espèce de raie monstrueuse qui a près de quatre mètres de long.

Les plongeurs descendent souvent à une profondeur de dix à douze brasses; il faut une grande force pour arracher les huîtres des anfractuosités des roches, et ils remontent parfois avec les pieds et les mains ensanglantés. L'expression des bancs de perles (*placeres de perlas*) induit généralement en erreur. Les coquilles ne sont jamais superposées ou répandues sur une surface horizontale; elles sont plutôt cachées dans les fentes des rochers; aussi la cloche à plongeur n'est-elle d'aucun usage. La société formée à Londres sous

le titre de *General pearl and coral fishery Association*, envoya en 1827 un agent à Guaymas. Il examina avec soin les divers bancs du golfe, et demeura convaincu que la cloche dont il était muni ne pouvait être employée. Les deux navires qu'il commandait ne purent réunir qu'une petite quantité de perles d'une qualité inférieure et ne trouvèrent pas de corail. La compagnie fut obligée de renoncer à son entreprise. Les bancs les plus riches se rencontrent dans la baie de la Paz et près de Loreto, la pointe sud-ouest de l'île del Carmen, Puerto Escondido, los Coronados, los Danzantes, San Bruno et l'île San Marcos. On croyait que les bords de l'île del Tiburon étaient peuplés de nombreuses coquilles, mais on n'osait y aborder par crainte des Indiens Séris qui l'habitent et que l'on disait être fort cruels. M. Hardy, officier anglais, débarqua dans l'île, fit plonger tout autour et ne trouva que des perles de peu de valeur. Plus au nord, et dans la baie de Molejé, ses plongeurs Yaquis ne purent rien découvrir.

A Loreto, une partie des perles est destinée à la Vierge; les plongeurs ont aussi une part, indépendamment de l'argent, des vêtements et de la nourriture que leur fournit l'armateur. Quand les navires reviennent, les perles s'achètent en bloc au prix de quinze à dix-huit cents piastres

la livre, puis elles sont revendues en détail dans le pays. Les habitants de Sonora et de Sinaloa y attachent un si grand prix qu'elles sont plus chères à Guaymas et à Mazatlan qu'à Mexico où l'on apporte celles de l'Inde et de Panama. Tous frais payés, la pêche rapporte aux armateurs de douze à quatorze mille piastres par an de bénéfice. Il est à propos de remarquer que parmi les perles il s'en trouve d'entièrement noires qui sont aussi fort estimées.

San José del Cabo, la Paz, Loreto et Molejé envoient des caboteurs dans les ports de la côte du Mexique, chercher des farines et des marchandises d'Europe en échange de fromages, de viande sèche, de beurre, d'oranges, de dattes, raisins et autres fruits secs.

Près de Molejé et au Real de San Antonio, à quelques lieues de la Paz, on exploite des mines d'argent dont le produit est peu important. Il est cependant facile de se convaincre, par l'examen comparatif du terrain, que la géologie de la Basse Californie doit être la même que celle de Sonora et de Sinaloa, que cette presqu'île a été violemment séparée du Continent à une époque éloignée, et que si les roches prises sur les deux côtes, à des latitudes à peu près égales, sont de même nature, les gisements aurifères doivent sans doute

être les mêmes. En s'abaissant vers la mer, la chaîne de montagnes forme, près du cap San Lucas, un plateau assez fertile où sont réunis, avec douze ou quinze hameaux, le Real de San Antonio, capitale actuelle du district, l'ancienne Mission de Santyago de los Coras, celles de Todos los Santos et de San José.

C'est dans cette dernière que mourut le savant abbé Chappe d'Auteroche, que l'Académie royale des sciences avait envoyé pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, qui eut lieu le 3 juin 1769. L'académicien français était accompagné de deux officiers distingués de la marine espagnole. Ils déterminèrent avec précision la position du cap San Lucas qui sert de point de reconnaissance et de départ aux navires de Chine et d'Europe.

Les Indiens de la Basse Californie sont complétement réduits, et les tribus des Coras, des Edués, Pericués et Cochimies ne peuvent plus être distinguées entre elles. Le gouvernement mexicain n'entretient aucune troupe dans le pays, et l'autorité est confiée au moine dominicain, président ou préfet apostolique des missions, au préfet civil et au juge de paix. Le commandant général des deux Californies réside à Monte Rey. La population totale de l'ancienne Californie n'atteint pas

le chiffre de quatre mille habitants, dont le tiers seulement de race blanche; en voici le tableau.

MISSIONS DU NORD-OUEST. EN ALLANT DU NORD AU SUD.	HABITANTS.	MISSIONS DU NORD-EST. EN ALLANT DU NORD AU SUD.	HABITANTS.
San Miguel.....	430	REPORT.....	2,228
Santa Catalina.....	48	San Francisco de Borja.	71
Santo Tomas.....	233	Santa Gertrudis.....	53
San Vicente.....	261	San Ignacio.....	19
Santo Domingo.....	159	Santa Magdalena.....	35
Nª Sª del Rosario.....	75	Nª Sª de Guadalupe.....	240
San Fernando de Vellicata.....	45	Santa Rosalia de Molejé.	74
La Purisima (détruite)...	»	San José de Comandú...	81
San Luiz (détruit).....	»	Nª Sª de Loreto (ancienne capitale).....	200
Todos los Santos.....	260	San Francisco Javier....	55
Real de S. Antonio (capitale actuelle).....	717	San José del Cabo.....	320
		Le port de la Paz.....	390
	2,228		3,766

Ces missions sont dirigées par les Moines Dominicains du couvent de Santyago de Predicadores de Mexico. Les Moines Franciscains dirigent seulement les missions de la Haute Californie.

Nous avons déjà donné la description de la côte orientale de la Basse Californie. Celle de l'ouest ne présente rien de plus remarquable.

C'est une côte aride où l'on rencontre seulement quelques bons mouillages. Celui du cap San Lucas n'est tenable que depuis novembre jusqu'en mai, époque où règnent les vents de nord-ouest et d'ouest[1]. C'est un point de reconnaissance très-important pour les navires qui se rendent à San Blas, Mazatlan et Guaymas, soit qu'ils proviennent d'Europe, d'Asie, des îles Sandwich ou de la Haute Californie. On a vu dans l'introduction que les corsaires anglais s'y sont souvent postés pour enlever les galions espagnols. Son extrémité sud est formée par plusieurs roches groupées ensemble et nommées *los Frayles* (les moines). On peut les ranger de très-près pour venir prendre le mouillage. Le fond n'est pas de bonne tenue; les petits navires éprouvent beaucoup de peine à retirer leurs ancres à cause de la profondeur. On y compte cinq maisons, dont trois appartiennent à des Anglais et Américains. A quelques lieues se trouvent de petites fermes (*ranchos*) où l'on cultive le maïs et la canne à sucre. Les navires baleiniers viennent au cap San Lucas prendre de la viande. Les beaux bœufs coûtent huit

[1] Le cap San Lucas : Latitude Nord : 22° 52′ 28″. Longitude Ouest : 112° 10′ 38″. Déclinaison : 7° 53′ N. E.

piastres. On peut aussi se procurer des fromages, du bois en abondance et quelques légumes. Il y a au bord du rivage des jardins potagers et des puits creusés dans le sable.

Après avoir doublé le cap, en allant vers la côte, on rencontre à une petite lieue de cette dernière, dans la direction du nord-ouest, la mission de Todos los Santos qui renferme encore quelques Indiens. Il y a un mouillage avec un petit ruisseau où l'on peut faire de l'eau, et prendre des vivres[1].

Au vingt-quatrième parallèle les montagnes forment un promontoire surmonté de trois pics, dont les sommets déprimés ressemblent à des plateaux, et qu'on appelle pour cette raison les tables ou *las Mesas de Narvaez.*

De ce point la côte court, presqu'à l'ouest, jusqu'à la grande île de Santa Margarita, formant l'entrée sud de l'immense baie de la Magdalena. Cette entrée est signalée par un morne élevé, nommé le Morro Redondo. Elle a plus de deux milles de large, et son fond, en conservant le milieu du canal, est constamment de quarante à cinquante mètres, et sur les côtés de quinze à vingt.

[1] Mission de Todos los Santos : { Lat. Nord : 23° 26′. Long. Ouest : 112° 37′ 3″.

Cette rade est si vaste, qu'elle pourrait abriter des escadres entières; mais elle n'offre aucune ressource; les missions de San Luiz de Gonzague et de San Francisco Xavier, éloignées de plusieurs lieues, sont aujourd'hui détruites. La baie très-poissonneuse ne présente ni eau potable, ni bois. Lorsque les vents soufflent du nord, on doit mouiller à l'abri de la presqu'île formée par la Punta Delgada, à l'extrémité de laquelle se trouvent situés le cap et le mont San Lázaro, élevés à quatre cents mètres[1]. En venant du large ce cap a l'air d'une île; il y a quelques années un baleinier anglais s'échoua sur la pointe *Delgada*, qui est tellement basse que dans les gros temps la mer brise dessus et au delà. Quand le vent vient de l'est ou du sud, on est beaucoup mieux mouillé dans la baie de *las Almejas*, située dans la partie est de l'île Santa Margarita; cette île renferme deux espèces de tortues, l'une dont la chair est excellente, mais dont l'écaille n'est bonne à rien, l'autre, au contraire, qui ne peut être mangée, mais dont les carapaces sont très-estimées dans le commerce. Les navires baleiniers

[1] Baie de la Magdalena : Latitude Nord : 24° 36′. Longitude Ouest : 114° 25′. Déclinaison : 8° 15′ N.-E.

et américains fréquentent seuls la baie de la Magdalena, où ils vont faire de l'huile de baleine.

Le mont San Lázaro gît par 24 degrés 47 minutes de latitude; une fois qu'on l'a doublé, la côte revient vers l'est et offre partout un fond régulier de trente à quarante mètres très-près de terre, jusqu'à la petite anse formée à 26 degrés par la pointe de Santo Domingo. La côte court ensuite au nord-ouest pendant près de vingt lieues, puis elle tourne brusquement pendant dix lieues au sud-est où elle atteint la pointe *Abreojos* (ouvre les yeux), qui est entourée à son extrémité de récifs fort dangereux[1].

Les deux petites îles de la Asuncion et de San Roque surgissent au nord-ouest. La côte est saine pendant quatre-vingts milles vers le nord.

On peut mouiller en sûreté dans le havre de San Bartolomé, découvert par le général Don Sebastian Vizcaino[2]. Toutefois on doit, en longeant de près la côte, avoir soin d'éviter la pointe de San Eugenio qui semble former un seul promon-

[1] Pointe de Abreojos : le sommet de l'un des pics les plus à l'ouest : { Latitude Nord : 26° 59′ 30″. Longitude Ouest : 116° 7′ 3″.

[2] Port San Bartolomé, au nord de la baie : { Lat. N. : 27° 40′. Long. O. : 117° 11′ 40″. Déclin. : 10° 46′ N.-E.

toire avec l'île de Natividad, située à son extrémité ouest. Ici, comme au cap San Lázaro, des baleiniers ont fait côte, en voulant passer de nuit entre l'île et la terre ferme, et en venant se jeter sur la pointe qui est assez basse. Le passage entre l'île et cette pointe a sept ou huit milles de large, et présente un fond de trente à quarante mètres. Si l'on arrive du sud, une montagne assez élevée, nommée le *Morro Hermoso*, accuse à l'est l'existence de la pointe. Si l'on vient du nord, les îles de Cerros et San Benito donnent les indications suffisantes. A l'est de la pointe San Eugenio la côte rentre considérablement pendant l'espace d'un degré en latitude, et forme la grande baie de Sébastien Vizcaino, où, par 28 degrés 56 minutes, se trouve l'anse del Pescado Blanco, formée par une pointe de cinq ou six milles qui redescend vers le sud. A trente milles de cette pointe dans le nord-ouest, on découvre le promontoire assez élevé du cap blanc de Santa Maria, et à dix lieues plus au nord, la pointe et anse de las Canoas.

Après ce mouillage, on rencontre la baie de San Francisco de la Basse Californie, qui offre un excellent abri contre tous les vents. Les navires qui veulent entrer dans ce port doivent gouverner sur la pointe sud-ouest de la baie, dont l'ouver-

ture regarde le midi. Lorsqu'on est à deux milles de l'extrémité sud, il faut se diriger au nord-nord-est jusqu'à ce que l'on ait la pointe à l'ouest-nord-ouest d'abord, puis au nord-nord-ouest, ou, si le vent vient du dehors, il faut courir de courtes bordées en ayant soin de ne pas approcher du côté de l'est à moins de cinq brasses de sonde, car après cette profondeur le fond s'élève tout à coup. En approchant du rivage, on peut se tenir à une encablure de terre, et dès que l'on a la pointe à l'ouest, jeter l'ancre par six ou quatorze mètres. Le fond vaseux est de bonne tenue. A l'extrémité de la pointe sud-ouest un banc court au sud-sud-ouest. Il n'a guère que trois pieds d'eau à la marée basse. Dans la baie de San Francisco, la marée est ordinairement de trois mètres et de quatre environ à l'époque des conjonctions. Ce port est de bon refuge, mais il est difficile d'y faire de l'eau et du bois; il présente de quinze à vingt-cinq mètres, et tout près de terre jusqu'à six et sept. L'entrée nord est signalée par une pointe assez élevée s'avançant dans l'ouest, et nommée la pointe de *las Vírgenes*[1].

[1] Port de San Francisco de la Basse Californie, à la pointe de l'entrée nord : latitude nord : 30° 22′; longitude ouest : 118° 16′ 57″; variation de l'aiguille aimantée : 12° 6′ N.-E.

La mission de Notre-Dame del Rosario est éloignée de trois lieues, dans le nord-est, du mouillage : on y arrive par une assez bonne route et l'on peut s'y procurer des bœufs, des moutons et quelques vivres frais.

A dix lieues environ au nord, le port de San Quintin, indiqué par le cap de ce nom, appelé aussi cap Colnett, présente un bon mouillage. La mission de Santo Domingo en est éloignée de quelques lieues ; les équipages y trouvent toujours de la viande fraîche. Dans ce port, ainsi que dans celui de San Francisco, il existe des salines très-considérables, mais inexploitées. La Compagnie de la baie d'Hudson a fait reconnaître ces deux points dans l'intention d'en tirer parti. Les bâtiments américains de Boston les ont aussi visités dans le même but, mais comme les bras manquent, ils préfèrent apporter des États-Unis le sel nécessaire à la salaison des cuirs de bœuf qu'ils recueillent sur la côte des deux Californies.

Jusqu'au 32e degré la côte court presqu'au nord ; arrivé à ce parallèle, on aperçoit un cap terminé par une suite d'îlots dont le dernier est le plus gros, et qui s'avance vers l'ouest; c'est le cap Grajero ou de Todos los Santos qui forme la partie sud de la baie de ce nom, dont l'extrémité nord-ouest est formée par la pointe de San Ra-

fael : ce refuge est bon, excepté contre les vents d'ouest. Il y a aussi des lagunes dont on peut extraire, dans la saison sèche, de grandes quantités de sel cristallisé.

Les missions de Santo Tomas et de San Miguel, distantes de deux ou trois lieues, fournissent aux navires des vivres et des bestiaux. Celle de Nuestra Señora de Guadalupe, récemment fondée par le R. P. Cavallero, président des Missionnaires Dominicains, est éloignée de huit lieues au sud.

Depuis Todos los Santos jusqu'au port de San Diego, la côte n'offre plus de mouillages. A l'intérieur, la division entre la Basse et la Haute Californie semble marquée par deux montagnes élevées, terminées par des plans horizontaux et nommées les tables ou *Mesas de Juan Gomez*. A partir de la baie de San Francisco de la Vieille Californie, et à mesure qu'on remonte vers le nord, le terrain devient moins aride; quelques parties sont même assez propres à la culture, surtout dans les environs des missions del Rosario, de San Vicente, de Guadalupe, San Miguel et Santo Tomas; mais la population indienne y est très-minime; les missions de San Miguel et de Guadalupe seules possèdent environ trois cents Indiens, et celle de Santo Tomas, deux cents. La plupart des autres missions sont complétement

abandonnées. San Francisco de Borja renferme six Indiens, et celle de San Ignacio quatre familles de race espagnole; celle de Jesus Maria ne compte pas un seul habitant. Çà et là on aperçoit quelques petites fermes de colons blancs, et la mission de San Vicente, autour de laquelle s'est formé une espèce de *pueblo*, est la seule, parmi celles de la Basse Californie, qui ait conservé quelques troupes. On y trouve une compagnie de vingt soldats du pays destinés à tenir en respect les Indiens Yumas de la rive droite du Rio Colorado, et à repousser leurs incursions. C'est la douane de Monte Rey qui envoie quelques secours en argent et en vêtements à cette garnison. Les soldats, qui sont presque tous des paysans, tirent leur nourriture de la culture du maïs et de l'élève des bêtes à cornes.

On ne saurait imaginer les difficultés que présente un voyage par terre dans la Basse Californie depuis la destruction des missions. Pour s'aventurer dans quelques parties il faut emporter de l'eau pour deux jours. Le petit nombre de personnes qui font ce voyage viennent débarquer de Mazatlan à Guaymas au préside de Notre-Dame de Lorette. De là, passant par la Mission de San José de Commandú, elles parcourent en douze jours les quatre-vingts lieues qui conduisent à la

Mission de San Ignacio, puis en huit autres jours les quatre-vingts autres lieues qui mènent à la côte depuis San Francisco de Borja. Les cent soixante lieues restant pour arriver à San Diégo se font en dix-sept jours. Ce parcours de trois cent trente-six lieues, qui aujourd'hui est extrêmement périlleux, se faisait naguère presque sans danger. Les cent soixante-dix lieues au sud, depuis Loreto jusqu'au cap San Lucas, étaient aussi d'un trajet assez facile. La ligne des missions et presidios de la Basse Californie présentait une étendue de plus de cinq cents lieues.

Ce territoire n'est dépourvu ni de bons ports, ni de richesses minérales dont on pourrait tirer parti, et qui demeurent inexploitées. Les mines d'argent environnant le Real de San Antonio occupent seules quelques travailleurs; mais on ne fait aucun usage des mines d'or et de cristal de roche de la Mission de Sainte Rosalie. Le soufre, l'ocre, le sel gemme, le nitrate de potasse sont fort abondants dans ces contrées; l'île del Carmen, dans la Mer Vermeille, renferme des salines magnifiques. On trouve aussi, non loin de la Mission de San Ignacio, des mines de sel fort abondantes.

Les Indiens Pericués, Cochimies, les Coras et les Monquis, qui formaient autrefois la popula-

tion de la Basse Californie, sont maintenant confondus et ne forment plus de tribus distinctes; ils sont du reste en très-petit nombre.

Le pays ne possède aucune rivière; à peine si l'on y rencontre de petits ruisseaux, aussi l'aridité est-elle extrême; dans quelques parties on parvient cependant à élever des bestiaux, à cultiver de la canne à sucre et à récolter quelques céréales. Le climat de la Basse Californie est extrêmement chaud; l'air y est d'une grande sécheresse et la pureté de l'atmosphère admirable. Le thermomètre s'élève jusqu'à 38 degrés centigrades. L'été est la saison des pluies; elles sont accompagnées de trombes d'eau, d'orages et de coups de vent terribles. Ce n'est guère qu'en arrivant au 30e degré de latitude que le froid commence à se faire sentir dans les montagnes et que les pics les plus élevés se couvrent de neige. Ces montagnes paraissent être le résultat des diverses révolutions du globe; quelques-unes sont formées de coquilles et de produits calcaires; d'autres, au contraire, d'un aspect tout volcanique, ne présentent que des laves, des pierres-ponces, des sels nitreux, des terres minérales, du soufre. Près de la Mission de Sainte Gertrude on recueille de grands morceaux de cristal de roche en prismes hexagones. Le plâtre ou sulfate de chaux existe près de Mo-

lejé en plaques stratifiées et diaphanes, longues de quatre à cinq pieds, larges de dix-huit pouces et d'une épaisseur de trois à quatre doigts. Les Missionnaires se servaient parfois de ces plaques en guise de vitraux. Il y-a aussi d'excellentes pierres de construction, et l'on prétend même avoir trouvé des marbres[1]. Le vitriol bleu (sulfate de cuivre) en petits cristaux, se rencontre dans quelques fonds humides de la Mission de Guadalupe. On trouve dans la montagne d'argile rougeâtre, près de Molejé, que l'on pense contenir de l'or, des filons d'ocre jaune et une sorte de céruse ou blanc de plomb natif (protoxyde de plomb) dont on se sert pour blanchir les maisons. Près de la montagne del Rosario, et en plusieurs autres localités, les sels de nitre (nitrate de potasse) et le sel de soude, que les Indiens du Mexique nomment tequezquite (sesqui-carbonate de soude) sont efflorescents à la surface de la terre, comme le soufre pur près du volcan éteint de las Virgenes.

Le règne végétal, dans un pays aussi aride que la Basse Californie, ne saurait offrir de grandes ressources. Les arbustes et les plantes épineuses abondent. Quelques-uns, les cactus surtout, four-

[1] Storia della California dell' abate Clavigero, pag. 38.

nissent aux Indiens des fruits excellents. Une sorte de groseillier et d'épine-vinette donne des baies succulentes; le nopal et l'anaba, des figues savoureuses. Les graines de plusieurs grands arbres de la famille des légumineuses, ressemblant aux acacias (*le medezá, le dipuá*, *l'asigandú*, *le guisache*), peuvent être mangées comme des haricots; d'autres portent des semences oléagineuses. On extrait du jojoba une huile presque aussi bonne que celle d'olive, et un baume excellent pour les blessures. La saison des pluies fait naître des herbes et des plantes alimentaires. On tire des épis de la *teda* des graines semblables à l'anis. La *tedegua* est une espèce d'ortie dont le contact produit le même effet douloureux que celle d'Europe, mais dont les graines peuvent servir d'aliment. Une sorte de chardon, s'élevant comme les cierges cactus à une hauteur de quarante pieds, fournit des semences nutritives et un suc balsamique.

Tous les arbres fruitiers d'Europe, ainsi que les plantes potagères et légumineuses, prospèrent dans les endroits où l'on peut les arroser. Il en est de même des céréales, quoique le blé vienne beaucoup moins bien que le maïs; le blé rend cependant, dans les bons terrains, jusqu'à soixante pour un, et le maïs plus de trois cents pour un. La canne à sucre, le manioc, le tabac,

l'indigo, le ricin, une espèce de roseau contenant un principe saccharin, et des plantes tinctoriales croissent spontanément au bord des ruisseaux. Les plantes vénéneuses, particulièrement *la yedra*, dont le contact ou l'atmosphère ambiante occasionne une enflure générale du corps, y viennent également en grand nombre : il ne faut pas oublier le *palo de la flecha* dont le suc empoisonné rend les armes des Indiens si terribles. Les palmiers fournissent des dattes excellentes. La vigne sauvage est commune ; mais les ceps importés des plants d'Espagne produisent du vin bien supérieur. Un arbre pareil au garroubier donne des gousses dont les Indiens font usage pour leur nourriture et pour celle des animaux. L'ébénier noir et blanc, le vernis copal, l'arbre à goudron, des chênes, des ilex, des liéges, des pins de différentes espèces, du bois de fer et du Brésil, peuplent les montagnes. Malheureusement ces arbres, dont la plupart peuvent être employés pour la construction, ne se trouvent guère que dans des endroits presque inaccessibles.

On compte un grand nombre d'animaux indigènes dans la Basse Californie. Parmi les insectes, il faut citer les scorpions, les tarentules, les sauterelles et les fourmis qui dévorent souvent les récoltes ; les scolopendres, les cigales, les guêpes,

et des nuées de moustiques et de maringouins. On doit remarquer qu'il n'y a point d'abeilles, bien que les guêpes donnent du miel. Les grenouilles et les crapauds apparaissent pendant la saison des pluies; les tortues de terre et d'eau sont abondantes au bord de la mer. Les lézards et les couleuvres ne sont point venimeux, mais la morsure du serpent à sonnettes nommé en espagnol *cascabel* est souvent mortelle.

Les deux rives de la presqu'île sont peuplées par des baleines de toute espèce, des requins, l'espadon, les bonites, les dauphins, les dorades. Les bancs recèlent les coquillages les plus brillants, les huîtres à perles, les poulpes, les murex (coquilles qui donnent la couleur pourpre), des madrépores et des zoophytes.

Parmi les oiseaux, on distingue particulièrement les aigles, les faucons, les vautours, les éperviers, les corbeaux, les hiboux, les buses, les pélicans blancs, les canards sauvages, les mouettes, les poules d'eau, les calandres, les colibris, les oiseaux moqueurs.

Le chat sauvage, l'once, le loup des prairies (coyote), le lion d'Amérique sans crinière, le bouquetin, les cerfs, les daims, le putois, l'écureuil de terre, et, dans quelques ruisseaux du nord, les castors et les loutres d'eau douce, sont les

principaux quadrupèdes de la Vieille Californie. Quant aux chevaux, aux bœufs, aux moutons, aux cochons, aux ânes et aux gallinacés introduits par les Missionnaires, ils s'y sont prodigieusement multipliés.

La côte de la Basse Californie offre plusieurs îles intéressantes pour les marins et les navires baleiniers. *Las tres Marias,* situées au sud du cap San Lucas, avaient déjà appelé l'attention du gouvernement espagnol, et une cédule royale de Ferdinand VI, en date du 13 novembre 1744, ordonna de peupler ces îles. A la fin de 1747 l'ordre fut réitéré par la cour de Madrid ; mais il paraît qu'il ne fut pas donné suite aux intentions colonisatrices du gouvernement espagnol, car ces îles sont encore désertes [1].

Plus au large, le groupe de Revillagigedo, ainsi nommé en l'honneur du vice-roi de la Nouvelle Espagne qui voulait y faire un établissement, se compose de plusieurs îles comprises entre les 18e et 20e degrés de latitude. La date de leur découverte remonte au commencement du seizième siècle. Fernando de Grijalva découvrit, en 1523, la plus grande qu'il nomma Santo Tomas, et que l'on appelle aujourd'hui del Socorro.

[1] Le P. Buriel, tome II, page 520.

Cette île a environ douze lieues de long de l'est à l'ouest. Son sommet le plus élevé peut s'apercevoir à une distance de vingt lieues. Au sud existent deux bons mouillages[1].

Au nord et un peu à l'est del Socorro, apparaît l'île de San Benedicto, qui est très-petite. En 1542, Ruy Lopez de Villalobos la découvrit et la nomma *Nublada;* les Anglais l'appellent *Clouds* (la nuageuse); elle a huit milles de circonférence; le côté nord est à pic, la mer profonde; le côté sud-ouest a une ou deux plages où l'on peut débarquer sur des rochers et fonds de sable. On trouve un petit lac d'eau douce, et au lieu d'arbres, des broussailles. Ces îles sont habitées par des veaux marins et des tortues de l'espèce des becs de faucon (*hawk's bill*), dont l'écaille est la meilleure pour la fabrication des peignes. On doit noter que dans quelques cartes espagnoles le nom de *Nublada* est quelquefois donné à une île située à vingt lieues à l'ouest de celle del Socorro. On désigne aussi sous le nom de Santa Rosa l'île de Roca Partida,

[1] Ile del Socorro, point culminant : { Latitude N. : 18° 48′. Long. O. : 112° 30′ 37″.

Ile Roca Partida : { Lat. N. : 18° 37′. Long. O. : 116° 25′ 7″.

qui est la plus occidentale du groupe, et qui, vue du nord-ouest, ressemble à deux navires sous voiles; lorsqu'on la reconnaît au coucher du soleil, cette erreur peut causer dans la navigation de la nuit des accidents funestes.

La même observation s'applique à un groupe de rochers nommé *los Alijos* (les alléges), qui fut découvert en 1791, par le capitaine Marquina, venant des Philippines; quatre rochers principaux, qui s'étendent sur une ligne nord et sud de trois cinquièmes de mille, composent ce petit groupe. Le plus est n'a que dix-sept mètres de haut; le plus élevé est situé à l'ouest; sa hauteur est de trente mètres au-dessus du niveau de la mer [1]. Le fond a plusieurs centaines de brasses autour de ces écueils; ils sont du reste les seuls qui existent dans la navigation de la côte du Mexique en Californie.

Quelques cartes anglaises placent au sud et à l'est du cap San Lucas deux ou trois îlots nommés Seaotter, Shovel ou Shelvoes; mais ces points n'ont jamais été vus par personne.

[1] Le contre-amiral Dupetit-Thouars, *Voyage de la Vénus*, tome I, page 149,

Le plus haut des Alijos : { Lat. Nord : 24° 57′ 30″.
Long. Ouest : 118° 5′ 50″.

Sur le parallèle du groupe de Revillagigedo et entre les 116e et 117e méridiens occidentaux, sont situées d'autres petites îles dont l'une, ayant à peine deux lieues de large, porte aussi le nom de Nublada.

Près de la côte de Californie surgit la grande île de Santa Margarita, qui forme la partie sud de la baie de la Magdalena. Les îles de Natividad, de San Benito et de Cerros, placées au nord et à l'est de la pointe San Eugenio, présentent quelques bons mouillages. Celle de Cerros ou Cedros, découverte par Ulloa en 1539, a environ dix lieues de circonférence ; elle est très-élevée et composée de rochers volcaniques. Sa distance de la côte est seulement de quatre milles ; le passage est exempt de dangers, si l'on a soin d'éviter une ligne de rochers noyés qui s'étend nord-nord-ouest à une distance d'un demi-mille de la pointe de la grande côte. Les baleiniers anglais, russes et américains vont y chasser les éléphants de mer et les phoques. En 1839, un navire américain y séjourna deux mois, et put recueillir trois cents peaux de loutres marines. Aussi, l'espèce de ces animaux est-elle aujourd'hui presque détruite. Les phoques seuls sont assez abondants. La petite île de San Gerónimo, située un peu au sud du port de San Francisco, l'îlot San Martin, au nord, les

îlots *Solitarios* et ceux de *Todos los Santos*, et les *Coronados* qui gisent à quinze milles au sud de l'entrée du port de San Diego, sont aussi habités par ces amphibies.

A quatre-vingts lieues de la côte, on trouve l'île de Guadalupe, dont la position est très-importante à noter, car elle sert de point de reconnaissance et d'atterrage aux navires qui viennent de Manille à San Blas ou Mazatlan [1].

La Guadalupe est très-élevée; son sommet est de mille quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. A l'extrémité sud, on aperçoit deux petits îlots éloignés d'environ deux milles. L'île peut être découverte, par un temps clair, à une distance de quinze lieues. A un quart de mille du rivage, la côte est parfaitement saine, et le fond considérable. L'île est inhabitée et d'une origine évidemment volcanique; elle a environ sept lieues de circonférence. Bien que fort stérile vers le sud, elle offre, dans la partie du nord, des vallées fertiles et des montagnes couvertes de végétation. On peut faire du bois et de l'eau dans une petite crique située sur le côté nord-est de

Ile Guadalupe : le point culminant relevé par M. de Tessan.	Lat. N. : 27° 7′ 25″. Long. O. : 130° 42′ 45″. Déclin. : 11° 30′ N.-E.

l'île ; il est aussi facile d'y tuer des chèvres sauvages qui s'y trouvent en grand nombre. Le seul mouillage sûr est celui où les baleiniers vont chasser les veaux marins à deux poils. Il est situé dans une anse au côté sud de l'île, et formé par quelques petits îlots qui courent dans cette direction. Assez près de terre, on peut jeter l'ancre par quatorze mètres, et l'on se trouve garanti de tous les vents, excepté de ceux qui vont du sud-est au nord-est, et qui soufflent très-rarement dans ces parages.

CHAPITRE VII.

Divisions du Continent américain à l'Ouest des Montagnes Rocheuses. Fondation des Missions, Pueblos et Presidios de la Nouvelle ou Haute Californie.

Après avoir terminé, dans le chapitre précédent, la description des provinces occidentales du Mexique et celle de la Vieille ou Basse Californie, nous croyons utile, avant de passer à la description de la Nouvelle et des territoires qui

l'avoisinent, d'indiquer en quelques mots les grandes divisions du continent américain au couchant des Montagnes Rocheuses.

Le vaste pays compris entre les versants occidentaux des Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique septentrional offre quatre divisions bien distinctes. Du détroit de Behring au 54e parallèle, s'étend l'Amérique russe; de là au détroit de Fuca, la Nouvelle Calédonie appartenant aux Anglais; du 49e au 42e degré de latitude, le Territoire de l'Orégon, disputé par la Grande-Bretagne et les États-Unis; et enfin au sud, la Haute ou Nouvelle Californie. Ces quatre parties ont des climats, des productions, des caractères différents; et nous donnerons de chacune d'elles une description détaillée.

En quittant les montagnes arides de la Vieille Californie et en entrant dans la Nouvelle, on est surpris de la fertilité du sol et de l'abondance des pâturages. Trois chaînes de montagnes parallèles, formant deux grandes vallées intermédiaires, sillonnent la Nouvelle Californie. La plus Est est comprise du Nord au Sud, entre la Sierra Nevada et la chaîne centrale que nous nommerons Monts Californiens. La hauteur de ces montagnes, couvertes de magnifiques forêts, ne dépasse pas mille à douze cents mètres. Dans cette vallée, coule du

sud au nord, le Rio San Joaquin, qui, avant de se jeter au fond de la baie de San Francisco, vient se réunir au Rio del Sacramento. Ce dernier sort du Lac Masqué, au pied de la Sierra Nevada, et descend vers la mer en courant du nord-est au sud-ouest. On trouve aussi dans cette vallée plusieurs lacs d'eau douce nommés *los Tulares,* à cause d'une sorte de joncs que les Indiens appellent *tule,* et dont ils couvrent leurs cabanes. Le poisson et les castors abondent dans ces lagunes, et les terrains qui les environnent sont d'une fertilité extraordinaire. Les indigènes de différentes tribus, formant ensemble une population d'environ vingt mille âmes, habitent seuls ces parages; cependant M. le capitaine Sutter a fondé sur la rive gauche du Rio del Sacramento un établissement du plus haut intérêt, dont il sera parlé plus loin.

La troisième chaîne de montagnes dont l'élévation est à peine de six à huit cents mètres, suit le bord de la mer; elle forme, du nord au sud, les sierras de Ross, de Santa Crúz, de Santa Lucía, del Buchon, de Santa Inés, San Fernando et San Gabriel, remplies de beaux bois de construction. C'est dans la vallée formée par ces deux chaînes, et sur quelques parties basses de la côte, que se trouvent tous les points habités par les colons de

race blanche et toutes les Missions. Depuis San Diego jusqu'à Ross, cette zone a près de deux cents lieues de long sur dix de large. La vallée la plus orientale en a de vingt-cinq à trente.

Elle est traversée en tous sens par une multitude de petits ruisseaux qui se jettent presque tous dans la mer. Pendant l'été, la plupart sont à sec, et le seul fleuve navigable de la partie habitée est le Rio del Sacramento, que les bateaux plats et de petits pyroscaphes pourraient remonter pendant cinquante lieues environ. Quant au San Joaquin, à trois ou quatre lieues au-dessus de son embouchure, il n'a pas la profondeur suffisante, et il est guéable la plus grande partie de l'année. Il sera question plus tard des rivières, telles que le Klamat et l'Umqua qui avoisinent le cap Mendocino.

Les nombreuses expéditions maritimes dont nous avons déjà donné l'historique, ayant fait comprendre aux vice-rois de la Nouvelle Espagne tout le parti qu'on pourrait tirer de la Haute Californie et de ses ports magnifiques, ils résolurent de diriger vers ce territoire plusieurs explorations militaires par terre, tandis que les Missionnaires s'occupaient d'y fonder des établissements.

Par les ordres de Charles III, le marquis de Croix, vice-roi du Mexique, et l'inspecteur général (*Visitador*) de ce royaume, Don Joseph

de Galvez, abolirent, le 25 juin 1767, la Compagnie de Jésus, et confièrent aux moines Franciscains du collége de San Fernando de Mexico, l'administration des missions que les Jésuites avaient seuls dirigée jusqu'alors avec tant de sagesse et de succès. Les diverses donations et les biens immeubles formant le fonds pieux de Californie (*fondo piadoso de California*) passèrent aux mains des Franciscains. Seize de ces moines, aux ordres de leur préfet apostolique le R. P. Fr. Junípero Serra, débarquèrent à Loreto, dans la Basse Californie, en avril 1768. Le 16 juillet de la même année, l'inspecteur général de la Nouvelle Espagne arriva en personne, porteur d'un ordre royal, lui enjoignant de fonder un établissement, soit au port de Monte Rey, soit dans celui de San Diego.

Don José de Galvez et le Père Junípero, après avoir visité les Missions de la Basse Californie, convinrent d'établir dans la Haute, aux deux extrémités de la province, les Presidios et Missions de San Carlos de Monte Rey et de San Diego, de manière à protéger tout le pays, en ajoutant comme point intermédiaire, la Mission de San Buenaventura. Deux corvettes, pourvues de tout ce qui est nécessaire à la création des nouveaux établissements, furent expédiées en Cali-

fornie. Indépendamment de son équipage, *le San Carlos* portait deux missionnaires, l'ingénieur Constanzó et le chirurgien français Prat, ainsi qu'une compagnie de soldats volontaires de la Catalogne, commandés par le capitaine Vila et le lieutenant Fages. Pendant son séjour au Presidio de Loreto, Don José Galvez fonda une école maritime pour les Indiens, afin de les accoutumer à la manœuvre des bâtiments destinés à naviguer dans la Mer Vermeille et sur les côtes de la Nouvelle Galice, Sinaloa et Sonora.

Peu de temps après le départ des navires, l'expédition par terre, formée de deux divisions et commandée par Don Gaspar de Portalá, capitaine de dragons et premier gouverneur de la Californie, se mit en route. Don Fernando Rivera, capitaine d'une compagnie de cavaliers bardés de cuir (*compañía de la Cuera*), partit en avant comme explorateur; il avait ordre de réunir dans les Missions tout le bétail disponible. Ayant trouvé à quarante lieues au nord de la Mission de San Francisco de Borja, qui était à cette époque la plus septentrionale de la Californie, un endroit nommé Vellicatá par les Indiens, et qui lui parut de nature à remplir le but qu'on se proposait, il en fit part au Père Préfet, et le gouverneur Portalá partit avec la seconde expédition, composée d'une compagnie de soldats,

de muletiers et d'un grand nombre d'Indiens convertis. Le R. P. Crespi et un pilote hydrographe chargé de faire les observations et de tenir le journal, complétaient l'équipage, qui rejoignit heureusement la première expédition le 14 mai 1769, au port de San Diego. Dans l'endroit même où cette expédition avait campé, le P. Junípero fonda la Mission de San Fernando de Vellicatá, qui compta bientôt trois cents Indiens baptisés. Le P. Président, conformément aux ordres royaux, fonda ensuite celle du port de San Diego. Pendant ce temps, le gouverneur de la Californie, Don Gaspar Portalá, avec une expédition de soixante-dix hommes, se dirigeait vers le nord pour y élever le Presidio de Monte Rey; mais la description inexacte que les marins lui en avaient faite, l'empêcha de reconnaître ce port. Il arriva cependant jusqu'à la baie de Francisco, et après six mois de fatigues inouïes, le 24 janvier 1770, il rentra au port de San Diego.

Le 16 avril de la même année, la corvette *San José* fit voile pour Monte Rey, en même temps qu'une nouvelle expédition par terre découvrait, après trente-huit jours d'exploration, ce port si longtemps cherché. Le nombre des bêtes de somme introduites en Californie par ces expéditions s'élevait à trois cents environ, celui

des bêtes à cornes à deux cents. Ces bestiaux s'y multiplièrent rapidement et devinrent la base de la richesse des missions qui s'y établirent successivement. Le P. Junípero, de concert avec le gouverneur, ordonna aux ouvriers de l'expédition de construire une chapelle et un *presidio*, qui d'abord formèrent la Mission de San Carlos de Monte Rey. Un peu plus tard, les fondateurs ayant reconnu que les bords de la baie n'offraient point une quantité suffisante d'eau pour l'irrigation des terres labourables, qui étaient d'ailleurs assez rares, firent transporter à une lieue et demie au sud, sur les bords d'une petite anse où se jette un ruisseau, la Mission de San Carlos, à laquelle ils donnèrent le nom de Mission del Carmelo. La nouvelle de l'occupation des ports de San Diego et Monte Rey causa une grande joie à Mexico [1], et sur la demande du P. Junípero, le vice-roi, marquis de Croix, expédia trente nouveaux missionnaires franciscains qui s'embarquèrent à San Blas le 2 janvier 1771. L'intention du préfet apostolique était de fonder cinq Missions sur le terri-

[1] Extracto de noticias del puerto de Monte Rey, etc. México, 16 de Agosto 1770. Imprenta del Superior Gobierno, con licencia del Exmo Sor Vi-Rey.

Continuacion y suplemento del Viage de Don Pedro Fages, etc. Manuscrit appartenant à M. Ternaux Compans.

toire compris entre San Fernando de Vellicatá et le port de San Diego, et dix autres entre ce port et Monte Rey. Dans les lettres de ce vénérable prélat, il s'intitule lui-même *chef de l'escadron séraphique et apostolique* chargé de la conquête des âmes des pauvres Indiens. Rien n'est plus admirable que le courage qu'il déploya pour civiliser les tribus barbares au milieu desquelles sa charité l'avait appelé. Tous ses religieux marchèrent dignement sur ses traces. Pendant une de ses absences, les Indiens ayant tué le P. Louis Jayme, qui s'était présenté pour les apaiser, le P. Vicente Fuster se réfugia dans une petite cabane avec deux Espagnols, qui de là faisaient feu sur les Indiens. Ceux-ci, voyant que leurs flèches ne pouvaient atteindre les blancs, lancèrent des tisons embrasés sur le toit de la cabane formée de branchages. Le P. Vicente s'assit sur la poudre qu'il couvrit de sa robe, sans considérer qu'une seule étincelle pouvait le faire sauter. Par cet acte d'intrépidité, il donna aux soldats espagnols la facilité de continuer leur feu, et à leurs camarades le temps de venir à leur secours.

En 1771, le marquis de Croix ayant accompli le temps de son gouvernement fut remplacé par le bailli de Bucareli. Les Dominicains de Mexico

obtinrent une cédule royale du roi d'Espagne, par laquelle il était ordonné aux Franciscains de leur confier l'administration d'une ou de deux missions. Le Père gardien du collége de San Fernando fit observer, avec raison, que la province de la Basse Californie ne pouvait être divisée, que ses limites naturelles étaient parfaitement tracées, qu'il pourrait y avoir de graves inconvénients à ce que deux ordres se trouvassent en concurrence sur le même territoire; il concluait en offrant aux Dominicains, dans le cas où ils voudraient se charger de la province entière, depuis le cap San Lucas jusqu'au port de San Diego exclusivement, de leur céder, avec toutes les missions administrées naguère par les Jésuites, celle de San Fernando de Vellicatá et les cinq autres qui restaient encore à fonder.

Le vice-roi fit assembler le conseil, et le 30 avril 1772, il rendit un décret pour mettre à exécution la convention conclue entre les deux prélats. Ce ne fut cependant que le 1er mai de l'année suivante, que les Dominicains entrèrent en possession définitive de la Basse Californie, et que les Franciscains se retirèrent dans la Nouvelle, où, pouvant concentrer tous leurs efforts sur un territoire moins vaste et plus fertile, ils ne tardèrent pas à obtenir des résultats dignes d'admiration. Au

bout de quatorze ans, le Père Junípero, qui mourut en 1784, avait déjà fondé quinze missions d'Indiens ou pueblos de colons espagnols.

En même temps que les moines établissaient des missions pour civiliser les Indiens, les gouverneurs fondaient des postes militaires nommés presidios, et des pueblos (villages) composés de soldats mariés et de colons blancs que l'on faisait venir de Sonora, de Sinaloa et de la Basse Californie. Comme ces trois genres d'établissements, missions, presidios et pueblos, sont tous formés sur le même plan, il suffira d'en décrire un pour donner une idée de tous les autres. Nous prendrons pour type la mission consacrée à saint Louis Roi de France, qui est la plus belle et celle dont l'architecture est la plus régulière[1].

DESCRIPTION D'UNE MISSION.

L'édifice est un quadrilatère de cent cinquante mètres de front; l'église occupe une des ailes; la façade est ornée d'une galerie. Le bâtiment, élevé d'un étage, est généralement exhaussé de quelques pieds au-dessus du sol. L'intérieur est

[1] Voir dans l'Atlas la perspective n° 23 et le plan géométrique n° 24 de la mission de Saint-Louis Roi de France.

formé par une cour ornée de fontaines et plantée d'arbres. Sur la galerie environnante, s'ouvrent les portes des logements des moines, des major-domes, des voyageurs, celles des ateliers, des écoles, des magasins. Les infirmeries pour hommes et pour femmes sont situées dans les parties les plus paisibles de la Mission, où se trouvent aussi les écoles. Des jeunes filles indiennes habitent des salles nommées le monastère (*el monjerío*), et elles-mêmes sont appelées les nonnes (*las monjas*). Les moines sont obligés de les renfermer pour les mettre à l'abri de la brutalité des indigènes. Placées sous la surveillance de matrones indiennes dignes de confiance, elles apprennent à tisser la laine, le chanvre et le coton, et ne sortent du monastère que lorsqu'elles sont en âge d'être mariées. Les enfants indiens sont confondus dans les écoles avec ceux des colons blancs. Un certain nombre, choisis parmi les élèves qui déploient le plus d'intelligence, apprennent la musique, le plain-chant, le violon, la flûte, le cor, le violoncelle et autres instruments. Ceux qui se distinguent dans les ateliers de charpente, de forge ou dans les travaux de l'agriculture, sont nommés *alcaldes* ou chefs, et chargés de la direction d'un groupe de travailleurs.

Avant que le pouvoir civil eût été substitué au pouvoir paternel des religieux, le personnel de

chaque mission se composait de deux moines, le plus âgé chargé de l'administration intérieure et de l'instruction religieuse, le plus jeune de la direction des travaux agricoles. Les Franciscains avaient le soin d'apprendre quelques dialectes indiens; mais ils n'en étaient pas moins obligés souvent de se servir d'interprètes, tant est grande la variété des idiomes dans la Haute Californie, phénomène inexplicable qui se reproduit du reste dans toute l'Amérique. Les moines, pour maintenir l'ordre et les bonnes mœurs dans les missions, n'y employaient jamais que le nombre de blancs strictement nécessaire, car ils savaient bien que l'influence de ces derniers est toute corruptrice, et que leur fréquentation ne faisait que développer chez les Indiens les habitudes de jeu et d'ivrognerie auxquelles ils ne sont malheureusement que trop enclins.

Pour encourager les Indiens au travail, les Pères mettaient souvent la main à l'œuvre et donnaient partout l'exemple. Il y a quelques années à peine que le Père Cavallero, président des Dominicains, est mort la charrue à la main, au milieu de ses néophytes de la mission de Notre-Dame de Guadalupe. La nécessité les rendait industrieux; on est frappé d'étonnement en voyant qu'avec si peu de ressources, le plus souvent sans ouvriers euro-

péens, à l'aide de populations sauvages d'une intelligence presque nulle, et souvent hostiles, ils aient pu exécuter, indépendamment des travaux de grande culture, des ouvrages si considérables d'architecture, de mécanique, tels que moulins, machines et métiers, des ponts, des routes, des canaux d'irrigation. Il a fallu, pour la construction de presque toutes ces missions, amener de huit et dix lieues sur le terrain choisi, des pièces de bois coupées souvent sur des montagnes escarpées, apprendre aux Indiens à faire la chaux, à tailler des pierres et à mouler des briques.

Autour de la mission, s'élèvent les bâtiments d'exploitation, les cabanes des néophytes et les maisons de quelques colons blancs. Outre l'établissement central, il existe, sur une étendue de trente à quarante lieues carrées, des fermes accessoires au nombre de quinze à vingt, et quelques chapelles succursales. En face de la mission se trouve un corps de garde où logeait l'escorte des moines; cette escorte était composée de quatre soldats de cavalerie et d'un sergent; elle servait aussi à faire le service des dépêches, à transporter des ordres d'une mission à l'autre, et à repousser les incursions des tribus sauvages qui, dans les premiers temps de la conquête, venaient assaillir les établissements.

Le régime de chaque communauté était le même. Les Indiens étaient divisés par escouades de travailleurs. Au lever du soleil, la cloche sonnait l'angelus, et tout le monde partait pour l'église. Après la messe venait le déjeuner, puis l'on se rendait au travail. On dînait à onze heures. Le temps du repos se prolongeait jusqu'à deux heures, où l'on se remettait à l'ouvrage jusqu'à l'angelus du soir, une heure avant le coucher du soleil. Après la prière et le rosaire, les Indiens soupaient, se livraient à la danse et à quelques jeux. Leur nourriture se composait de viandes fraîches de bœuf et de mouton à discrétion. Ils faisaient avec la farine de blé et le maïs des galettes, et des bouillies nommées *atole* et *pinole*. Ils recevaient aussi des pois, des fèves ou haricots, en tout un *almud* ou douzième de *fanega* par semaine, c'est-à-dire environ un hectolitre par mois. Ils portaient pour vêtements une chemise de toile, un pantalon et une couverture de laine; toutefois les alcades et les meilleurs travailleurs avaient des habits de drap comme les Espagnols. Les femmes recevaient tous les ans deux chemises, une robe et une couverture.

Lorsque les cuirs, les suifs, les céréales, le vin, l'huile se vendaient bien aux navires étrangers, les moines faisaient aux Indiens des distributions

de mouchoirs, de vêtements, de tabac, de chapelets, de verroteries, et employaient le surplus des bénéfices à l'embellissement des églises, à l'achat des instruments de musique, de tableaux, d'ornements sacerdotaux, etc. Toutefois ils avaient soin de garder une partie des récoltes dans les greniers, par crainte des années de disette.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'établissement de ces missions, c'est qu'elles ne coûtaient aucun sacrifice au gouvernement. Dans l'origine des fondations de la Basse Californie, les vice-rois fournissaient quelques secours. Philippe V leur accorda dans les premières années de son règne une somme de treize mille piastres; mais, en 1735, les Jésuites ayant reçu des donations considérables, surent si bien les administrer, que non-seulement ils purent suffire aux besoins de leurs missions, mais encore acheter de nouveaux terrains. En 1767, une dame de Guadalajara, Doña Josefa de Miranda, laissa par son testament au collége de la Compagnie de cette ville, un legs de plus de cent mille piastres fortes, que les Jésuites, en butte déjà aux calomnies de toute l'Europe, eurent la délicatesse de refuser[1].

Les possessions du fonds pieux de Californie,

[1] Clavigero, t. II, p. 170. Op. cit.

avec leurs accroissements successifs, se composent aujourd'hui :

Des domaines (*haciendas*) de San Pedro, del Torreon, del Rincon, de las Golondrinas renfermant plusieurs mines, des bâtiments d'exploitation et d'immenses troupeaux, avec des terrains de plus de cinq cents lieues carrées, le tout situé dans le nouveau royaume de Léon ou province de Tamaulipas. Ces biens furent donnés volontairement à la Compagnie par le marquis de Villa-Puente, grand chancelier de la Nouvelle Espagne, et par sa femme, la marquise de las Torres, le 8 juin 1735[1]. D'autres legs enrichirent la société de Jésus de propriétés considérables, existant près de San Luíz de Potosí, de Guanajuato et Guadalajara.

Le domaine connu sous le nom hacienda de la Ciénega del Pastor, qui s'élève près de cette dernière ville, malgré son état de délabrement et sa mauvaise administration, est encore affermé annuellement pour plus de vingt-quatre mille piastres. Un autre domaine appartenant à la Compagnie, la hacienda de Chalco, est joint au Fonds pieux qui possède, en outre, un très-grand

[1] Archives du notaire royal Don Pedro del Valle, à Mexico, aujourd'hui en possession de D. Ramon Villalobos.

nombre de maisons et autres immeubles situés dans les villes, particulièrement à Mexico.

En 1827, le gouvernement enleva violemment une somme de soixante-dix-huit mille piastres en espèces, déposée à l'hôtel des monnaies de la capitale, et qui provenait de la vente de Arroyo Zarco, propriété de la Compagnie. Le Fonds pieux fut aussi dépouillé d'immenses terrains par le congrès de Jalisco, et nous avons déjà dit que le président Santa Anna avait vendu en entier *le Fonds pieux* à la maison del Baraio et à MM. Rubio frères.

Sous le gouvernement espagnol, les revenus montaient à près de cinquante mille piastres qui servaient à payer le traitement (*sinodo*) des Moines, quinze Dominicains à six cents piastres et quarante Franciscains à quatre cents. Ce total de vingt-cinq mille piastres une fois distrait, le reste était employé à l'achat d'étoffes, machines, outils, objets de sacristie et ornements pour le culte. Le gouvernement royal remboursait au procureur des Missions à Mexico, la valeur des fournitures de toute espèce faites par les Missions aux compagnies présidiales. Le procureur convertissait cet argent en marchandises qu'il expédiait par terre à ses frais au port de San Blas, et de là, deux fois par an, des frégates les transpor-

taient gratuitement dans les divers ports de la Californie.

Durant le règne florissant de Charles III, le port et l'arsenal de San Blas avaient pris une grande importance. Un agent intelligent, envoyé par le gouvernement espagnol, était venu enseigner aux religieux la préparation du chanvre, et comme le terrain de plusieurs Missions réunissait des conditions favorables à la culture de cette plante, les Moines s'y adonnèrent avec assez de succès pour qu'ils pussent tous les ans en expédier de grandes quantités à la corderie de San Blas. La valeur de ces produits était exactement payée par le trésor royal au procureur des Missions à Mexico.

Depuis plus de vingt ans, cette branche précieuse d'industrie est demeurée inactive, et, dans tous les ports de la côte occidentale du Mexique, les navires ne peuvent se procurer, à des prix souvent fort élevés, que des cordages, venant d'Europe ou des États-Unis.

De 1811 à 1818, et depuis 1823 jusqu'en janvier 1831, les Missionnaires cessèrent de toucher régulièrement leurs appointements, à cause des troubles politiques qui, à ces époques, agitèrent l'Espagne et le Mexique. Ainsi, en ajoutant aux sommes dues aux seuls Franciscains de la Haute

Californie, et s'élevant à cent quatre-vingt-douze mille piastres, les soixante-dix-huit mille violemment arrachées aux religieux, les deux cent soixante-douze mille piastres dont les Missions de la Haute Californie étaient à découvert pour fournitures faites aux troupes des présidios, et les revenus des domaines du Fonds pieux pendant plus de dix ans, on obtiendra un total de plus d'un million de piastres, dont le gouvernement mexicain a dépouillé l'association des Missions, au mépris formel des intentions des testateurs[1].

Le 25 mai 1832, le Congrès de Mexico rendit un décret par lequel le pouvoir exécutif était chargé d'affermer pour sept ans les domaines du *Fonds pieux*, en en faisant entrer les produits à la trésorerie nationale. Un second décret du Congrès, du 19 septembre 1836, ordonna de mettre le Fonds pieux à la disposition du nouvel évêque de Californie et de ses successeurs, afin que ces prélats, auxquels l'administration en était confiée, pussent l'employer au développement des Missions ou entreprises analogues, en respectant toujours la volonté des fondateurs.

Le 8 février 1842, le général Santa Anna, pré-

[1] Memoria presentada al Congreso en Enero de 1831 por D. Lúcas Alaman, Ministro de Relaciones.

sident provisoire, agissant en vertu de son pouvoir discrétionnaire, enleva, malgré ses protestations, à l'évêque de Californie, l'administration du *Fonds pieux,* et, par un décret du 21 du même mois, en chargea le général Valencia, chef d'état-major de l'armée[1]. Pour quiconque connaît le pays, le mot *administrer* avait un sens assez clair. Ce fut, avant la vente définitive, le dernier coup porté à l'organisation créée par les Jésuites. Ajoutons cependant, pour être juste, que jusqu'aujourd'hui le peu de Franciscains qui restent en Californie ont reçu un secours annuel de quatre cents piastres en marchandises cotées à des prix exorbitants.

Tant que les Moines conservèrent la direction absolue, temporelle et spirituelle, des Missions, ils dressèrent chaque année un état exact des naissances, mariages et décès des Indiens, de la quantité des semences, des récoltes et de l'accroissement des bestiaux; mais ils n'étaient point astreints à détailler minutieusement l'emploi des produits, car on les savait dévoués à l'intérêt de leurs néophytes qui leur tenaient lieu d'enfants et de familles. Ces états, envoyés au préfet aposto-

[1] Voir : « Diario del Gobierno de la Républica Mexicana, » n^os^ des 8 et 21 février 1842.

lique, étaient communiqués au gouverneur de la province, qui les transmettait au vice-roi du Mexique et au roi d'Espagne, et plus tard au Gouvernement de Mexico. Une copie de ces documents était également adressée au Collége royal de San Fernando, par l'entremise duquel ils parvenaient au commissaire des Indes à Madrid, supérieur des Franciscains en Amérique, qui avait soin, à son tour, de les faire passer au Général de l'ordre à Rome.

Pendant que le Gouvernement de Mexico s'emparait du Fonds pieux et enlevait aux religieux l'administration temporelle des Missions, ses agents travaillaient avec ardeur à piller les établissements et à détruire les bestiaux qui en constituaient la fortune. Déjà en 1822, à l'époque malheureuse de la séparation avec l'Espagne, quelques partisans du nouveau gouvernement firent entendre le mot de *sécularisation*.

Néanmoins les Missionnaires espagnols purent résister jusqu'en 1830, mais en 1831, le R. P. Président Sanchez, qui s'était courageusement opposé à l'envahissement du pouvoir civil, étant mort de douleur, la plupart des religieux, exposés à d'indignes traitements, se décidèrent à quitter le pays, et l'on vit ces hommes qui avaient consacré trente et quarante années de leur exis-

tence à éclairer et à civiliser les Indiens; qui étaient parvenus à force de travail à les arracher à leur vie nomade, à élever des immeubles agricoles et des bestiaux d'une valeur considérable; qui avaient eu en main l'administration de sommes immenses, s'élevant parfois à plus de cinq cent mille francs, on vit, disons-nous, ces religieux vénérables s'éloigner d'une terre qu'ils avaient arrosée de leurs sueurs et fécondée par la parole apostolique, n'emportant pour toute richesse qu'une robe de laine grossière!

C'était une loi fondamentale de l'établissement des Missions espagnoles, que les produits des travaux et le sol lui-même appartenaient aux Indiens; les religieux en étaient seulement les administrateurs et les directeurs. Le principe sacré : *Pater est tutor ad bona Indiorum*, recevait une exécution sévère, et les prélats veillaient soigneusement à ce que les Missionnaires ne prissent sur les revenus que ce qui leur était strictement nécessaire pour leur nourriture et leur habillement. Les Franciscains observent, du reste, le vœu de pauvreté et ne peuvent rien posséder en propre.

Sous le gouvernement espagnol, tous les Missionnaires étaient soumis à l'autorité d'un président ou préfet apostolique, membre comme eux

du Collége royal de San Fernando de Mexico. Dans la Basse Californie, les Dominicains ont aussi leur président particulier.

En 1833, le nombre des Franciscains espagnols se trouvant très-réduit par le départ ou la mort de plusieurs d'entre eux, et le Collége de Mexico ne pouvant les remplacer, le gouvernement s'adressa au Collége de Notre-Dame de Guadalupe, de la ville de Zacatecas, qui envoya dix de ses membres dans la Nouvelle Californie. Le clergé mexicain ne tarda pas à se trouver en opposition avec les anciens moines espagnols, qui, par leur conduite exemplaire et leurs mœurs austères, formaient un contraste frappant avec les habitudes relâchées des créoles. Aussi, pour éviter toute discussion, les deux ordres se séparèrent; le climat du sud convenant mieux à l'âge des Franciscains espagnols, ils se retirèrent dans les Missions du midi, tandis que les moines mexicains prirent l'administration de celles du nord.

Jusqu'alors les papes avaient accordé par différentes bulles, au préfet apostolique, des pouvoirs épiscopaux [1]. Le 27 avril 1840, Grégoire XVI institua l'évêché des Californies et nomma à ce siége

[1] Bulle de Léon X, 25 avril 1521, d'Adrien VI, 9 mai 1522, de Clément XIV, 16 juin 1774. Archives de la Mission *del Carmelo*.

le R. P. Francisco Garcia Diego, Franciscain mexicain, qui avait été quelque temps missionnaire; désignant d'ailleurs San Diego pour sa résidence comme point central entre les deux provinces. L'évêque, toutefois, par diverses raisons, n'est arrivé en Californie qu'en janvier 1842, et comme la Mission de San Diego est très-pauvre, et qu'il ne reçoit du gouvernement que peu de secours, il établira sa résidence dans la Mission qui lui offrira le plus de ressources. Il s'est fixé provisoirement au pueblo de Santa Bárbara.

L'influence de l'évêque, dans les circonstances actuelles, ne saurait être bien efficace; son âge avancé et son éducation mexicaine ne lui permettront d'entreprendre aucune de ces conquêtes spirituelles, ni de ces fondations imposantes qui ont fait la gloire des Missionnaires espagnols. Il faut, pour ériger de nouveaux établissements ou pour relever ceux tombés en ruine, des hommes jeunes, ardents, de mœurs pures, animés d'un grand zèle, et ne reculant devant aucune fatigue ni aucun danger. On ne doit pas s'y tromper; ce n'était pas seulement par le prosélytisme religieux que les anciens Missionnaires s'efforçaient d'attirer les Indiens; ceux-ci, en effet, entendaient rarement l'espagnol, et les moines ne savaient pas toujours les idiomes des tribus. Dans l'œuvre de

la conversion, si la religion était le but, le bien-être matériel était le moyen. Les Missionnaires avaient résolu le grand problème de rendre le travail *attrayant*. Ils avaient fait comprendre aux Indiens qu'étant groupés autour des Missions, ils étaient à l'abri des attaques des tribus hostiles, et qu'ils trouveraient plus aisément et plus abondamment leurs moyens de subsistance en se livrant aux travaux faciles et variés des Missions, qu'en les cherchant dans les produits incertains et périlleux de la chasse et de la rapine.

Aux époques de l'année où les travaux agricoles étaient forcément suspendus, un certain nombre de néophytes retournaient dans leurs tribus. Les récits qu'ils ne manquaient pas de faire à leurs parents sur le bien-être dont on jouissait dans les Missions, engageaient ceux-ci à se rendre dans les établissements voisins, où les moines les accueillaient avec bonté et les retenaient par des présents. Parfois, ces derniers eux-mêmes entreprenaient des voyages d'exploration parmi les tribus sauvages, et parvenaient, par la persuasion non moins que par l'appât des cadeaux, à se faire suivre des Indiens idolâtres; mais il est de toute fausseté que pour atteindre ce résultat ils aient jamais employé la force.

Il est vraiment déplorable de voir des écrivains

étrangers injurier le clergé espagnol après en avoir reçu l'accueil le plus hospitalier. Le capitaine Beechey et M. Forbes, pleins de la roideur anglaise et imbus de l'esprit d'intolérance du protestantisme, se sont efforcés de déverser le ridicule et le blâme sur les travaux des Missionnaires[1]. Les faits cependant leur donnent un éclatant démenti.

Que sont devenues, en effet, sous la direction des méthodistes, des anabaptistes et des autres sectaires, les populations des îles d'Otaïti? A peine comptent-elles aujourd'hui six mille habitants. Comment le groupe de Sandwich, où le capitaine Cook avait trouvé quatre cent mille indigènes, en a-t-il à peine cent mille au moment où nous écrivons? Lorsque les colons anglais arrivèrent sur les côtes de la Nouvelle Angleterre et de la Pensylvanie, ces pays étaient occupés par des nations nombreuses et puissantes. Maintenant, à l'exception des malheureux *Séminoles*, dont les tentatives d'extermination ont déjà coûté plus de six millions de dollars au gouvernement de Washington, on ne rencontre plus un seul Indien sur toute la côte des États-Unis. Dans les possessions espagnoles, au contraire, au Mexique,

[1] Beechey, Narrative of a Voyage to the Pacific Ocean. London 1831.

Forbes, a History of Upper and Lower California. London 1831.

dans la Nouvelle Grenade, au Chili, à Buenos Ayres même, aux Philippines, partout en un mot où le catholicisme a étendu sa bienfaisante influence, il existe des nations entières d'indigènes ayant conservé leurs mœurs, leurs langues, leurs usages sous l'administration patriarcale des curés. Nous avons dit ailleurs de quelle surprise est frappé le voyageur en voyant à côté de villages indiens dont les terres sont cultivées avec un soin extrême et où le système d'irrigation est parfait, des pueblos de blancs en proie à la plus profonde misère, sous le régime *libre* de la plupart des soi-disant Républiques.

Bien que l'intelligence inférieure des Indiens ne leur permît pas toujours de comprendre les mystères de la Religion, les moines, à l'aide de notions nettes et claires, parvenaient à leur en faire entrevoir les principales vérités. Ils s'appliquaient surtout à développer en eux l'instinct moral et des goûts laborieux. Leurs rapports avec les indigènes étaient tout paternels; ils se tutoyaient et se traitaient réciproquement de père et de fils. Chaque fois qu'un moine rencontre un Indien il le salue par ces mots « Aimer Dieu, mon fils! — Aimer Dieu, mon père! répond le néophyte » (*Amar á Dios, hijo! Amar á Dios, padre!*) Bien qu'il ne soit pas sans exemple que

les Indiens, à l'instigation des sorciers et des devins des tribus, jaloux de l'influence des moines, aient massacré ces derniers, ils les considèrent comme des êtres presque surnaturels, et c'est surtout depuis qu'ils ont vu en Californie les Missions élevées de leurs propres mains, et les bestiaux réunis à grande peine par leurs soins, détruits et pillés par les agents mexicains, et qu'ils ont eu à subir eux-mêmes leurs mauvais traitements, qu'ils regrettent amèrement l'administration de ces hommes charitables qui savaient allier la bienveillance à la plus stricte équité, et auprès desquels ils trouvaient toujours des secours dans leurs besoins, et des consolations dans leurs peines.

DESCRIPTION D'UN PRESIDIO.

Les Presidios étaient tous établis sur un plan analogue. On choisissait un emplacement favorable et on l'entourait d'un fossé de quatre mètres de large sur deux de profondeur. La terre du déblai servait d'épaulement extérieur. L'enceinte du Presidio était formée par un quadrilatère de deux cents mètres de front environ. Le rempart ou muraille, construit en briques, avait quatre à cinq mètres de haut sur un d'épaisseur; de petits bastions flanquaient les angles; le Pre-

sidio n'avait que deux portes. Son armement entier se composait généralement de huit pièces de canon en bronze, du calibre de huit, douze et seize. Incapables de résister à une attaque sérieuse faite par des navires de guerre, ces fortifications étaient suffisantes pour repousser les incursions des Indiens. Non loin des Presidios, et suivant la topographie du terrain, s'élevaient des batteries découvertes, pompeusement décorées du nom de *castillo* (château). Dans l'enceinte du Préside se trouvaient l'église, les logements des officiers et des soldats, les maisons de quelques colons, des magasins, des ateliers, des écuries, des puits et des citernes. En dehors, se groupaient quelques habitations, et à une petite distance on rencontrait la ferme du roi (*el rancho del rey*), destinée à fournir des pâturages aux chevaux et aux bêtes de somme de la garnison.

Quatre batteries de côte et quatre Presidios défendaient la Haute Californie : ceux de San Diego, de Monte Rey, de San Francisco et de Santa Bárbara ; le premier fondé en 1769, le second l'année suivante, le troisième en 1776, et le dernier en 1780. Dès l'année 1770, l'infanterie fut remplacée dans toutes les garnisons par des soldats de cavalerie nommés *compañías de la cuera* (compagnies bardées de cuir). En effet, ces

soldats, qui formaient les garnisons présidiales de toute la Nouvelle Espagne, portaient, indépendamment de l'uniforme ordinaire en drap, une sorte de robe en peau de daim assez semblable à une cotte de mailles qui ne pouvait être traversée par les flèches, et qui descendait jusqu'aux pieds. Ils n'endossaient cet uniforme qu'en campagne et au moment du combat; leur tête était couverte d'un casque à deux visières; un bouclier en cuir, passé au bras gauche, leur servait à repousser les flèches et les coups de lance dans les luttes corps à corps, alors que se défendant avec le sabre ou la lance, ils ne pouvaient faire usage de leurs pistolets ni de leurs mousquets. Les chevaux eux-mêmes, comme ceux des anciens chevaliers, étaient couverts d'une armure en cuir.

Dans les premiers temps de la conquête, les troupes et les colons venaient par terre de San Blas, ou, après avoir débarqué de Sonora à Loreto, elles remontaient par terre à travers la Vieille Californie. Dans un voyage que le R. P. Junípero Serra fit à Mexico, en 1773, il représenta vivement au Bailli de Bucareli, alors investi des fonctions de vice-roi, la longueur et les difficultés de ce voyage, et au mois d'août celui-ci donna l'ordre à Don Juan de Anza, capitaine du Préside de Tubac dans la Haute Sonora, de se ren-

dre à MonteRey avec des colons et des soldats, en traversant les Rios Gila et Colorado, et en suivant la route indiquée en 1770 par le R. P. Garcés, Franciscain, qui avait exploré seul ces contrées. L'expédition, partie de Sonora en septembre, arriva heureusement à MonteRey, d'où le capitaine Anza repartit en mai 1774 pour Mexico par la même route, dans le but de rendre compte au vice-roi des circonstances du voyage. Celui-ci fut tellement satisfait du succès de cette expédition, qu'il enjoignit au capitaine Anza d'en préparer une seconde entièrement aux frais du trésor royal [1].

Cet officier, accompagné de plus de cent personnes et d'un certain nombre de bestiaux, partit de la ville de San Miguel de Horcasitas, dans la province de Sonora, le 29 septembre 1775. Il arriva sans accident à la Mission de San Gabriel, le 4 janvier 1776. Le voyage avait duré trois mois, à cause des haltes qu'il fallut faire pour laisser reposer les chevaux et surtout les bêtes à cornes. Diverses expéditions se succédèrent jusqu'en 1777.

A cette époque, le roi d'Espagne créa la Capitainerie générale des Provinces internes, indé-

[1] Vida del P. Junípero Serra, pag. 201, op. cit.

pendante de la vice-royauté de Mexico, et comprenant le Nouveau Mexique, la Sonora et les Californies, qu'il confia au chevalier Théodore de Croix. Ce dernier, en se rendant à son poste, s'arrêta le 15 août à Querétaro, et donna ordre aux Franciscains du collége de la Santa Crúz de cette ville d'élever deux Missions sur les bords mêmes du Rio Colorado, pour faciliter le passage de Sonora en Californie, et offrir un lieu de repos et un point d'appui aux caravanes [1].

Ces deux Missions furent malheureusement établies d'après un nouveau système. Elles n'eurent point de Presidios pour les soutenir, bien que chacune d'elles dût être défendue par huit soldats commandés par un ènseigne. Autour de la Mission, on établit les huit colons chefs de famille qui avaient amené des troupeaux. Les religieux, au nombre de quatre, ne devaient s'occuper que de l'administration spirituelle, les Indiens continuant à vivre dans leurs tribus, hors de la surveillance des Pères, au lieu d'être groupés autour des Missions, comme cela avait lieu dans la Haute Californie. On fonda deux Missions sur la rive droite au-dessus de l'embouchure du Rio Colo-

[1] Crónica Apostólica del Colegio de la Santa Crúz de Querétaro. México 1780, vol. 1.

rado. La première fut placée sous l'invocation de *San Pedro* et *San Pablo*, et la seconde, située à trois lieues plus au sud, sous celle de la *Purísima Concepcion*. Elles étaient éloignées de soixante lieues à l'est du port de San Diego, et de quatre-vingts de la Mission de San Gabriel.

Le chevalier de Croix envoya plus tard, en 1781, le capitaine Don Fernando Rivera, à la tête d'une compagnie de soixante-quinze hommes de cavalerie, de près de cent colons et de leurs familles, avec deux mille têtes de bétail, pour fonder le Presidio, le Pueblo et les trois Missions projetées le long du canal de Santa Bárbara, et le Pueblo de Nuestra Señora de los Angeles, sur le petit Rio de Porciúncula. En arrivant au Rio Colorado, le capitaine Rivera expédia le convoi vers Monte Rey, et fit une halte avec sept soldats sur les bords de ce fleuve pour laisser aux bestiaux le temps de se reposer. Les Indiens Yumas qui habitent ces parages, avaient vu avec peine l'établissement des nouveaux colons, parce que ceux-ci s'emparaient du peu de terres labourables situées près du rivage, et empêchaient les Indiens de faire leurs semences accoutumées de maïs, haricots, melons et calebasses. Leurs bestiaux détruisaient les pâturages, où les indigènes trouvaient naguère du gibier en abon-

dance, ainsi que diverses espèces d'orge et d'avoine silvestre dont les graines bouillies ou torréfiées offrent un aliment agréable. A ces griefs, les soldats espagnols en ajoutèrent d'autres; ils maltraitèrent quelques Indiens et leurs femmes; et comme les Missionnaires n'avaient aucune autorité temporelle, les tribus commencèrent à prendre les blancs en haine et résolurent de les exterminer. Les religieux ayant eu connaissance de ces projets, engagèrent les soldats à plus de modération et de prudence; mais ceux-ci ne tinrent aucun compte de ces sages conseils.

La vengeance ne se fit pas attendre. Un dimanche du mois de juillet, après la messe, les Indiens, au nombre de plusieurs mille, assaillirent à la fois les deux Missions, y mirent le feu, tuèrent le capitaine Rivera avec ses soldats, presque tous les colons, et les quatre Pères franciscains qui, aussitôt que le massacre avait commencé, s'étaient mis à exercer leur saint ministère. Les Indiens pillèrent les maisons, s'emparèrent de tous les bestiaux, et emmenèrent avec eux les prisonniers qu'ils purent découvrir. Un seul soldat, placé sur la rive gauche du Rio Colorado, s'échappa et porta cette triste nouvelle au premier presidio de la Sonora. Presqu'en même temps, un enseigne et quelques soldats qui arri-

vaient de la Basse Californie, où ils l'avaient apprise des Indiens de la frontière, la communiquaient au gouverneur de Californie Don Felipe de Neve, qui se trouvait à la Mission de San Gabriel. Ce gouverneur expédia aussitôt l'enseigne avec neuf vétérans vers les Missions détruites. En arrivant sur le lieu du massacre, celui-ci trouva les établissements brûlés et les cadavres gisants sans sépulture. Il ne tarda pas à être attaqué par les Yumas qui lui tuèrent deux hommes et le forcèrent de regagner en toute hâte San Gabriel. Instruit de ce fait, le capitaine général des Provinces internes donna l'ordre au colonel Don Pedro Fages de partir avec un corps de dragons de Catalogne et de soldats *de la Cuera*, pour aller venger leurs compatriotes. Ces troupes traversèrent le Colorado, arrivèrent sur le lieu du désastre, recueillirent les corps des missionnaires, et parvinrent à racheter tous les captifs; mais elles ne purent châtier les Indiens, qui eurent soin d'opérer cette transaction de loin, par signes, et en se tenant toujours hors de la portée des armes à feu.

Cette triste expérience démontra au chevalier de Croix que l'ancien plan adopté pour la création des Missions, et qui abandonnait aux moines la direction spirituelle et temporelle, était le seul qui pût avoir du succès. Aussi donna-t-il ses

soins à la fondation seule des pueblos et à l'entretien des presidios, et l'on vit se développer rapidement ce triple système si admirable de colonisation espagnole : religieuse par les missions, civile par les pueblos, et militaire par les présides.

Sous le gouvernement espagnol, la garnison de la Haute Californie était composée de la manière suivante. Le gouverneur avait ordinairement le grade de lieutenant-colonel. Chacun des quatre presidios était commandé par un lieutenant et un enseigne, et gardé par une compagnie présidiale d'environ soixante-dix cavaliers. Ces compagnies détachaient, dans chaque mission et chaque pueblo, quatre ou cinq hommes avec un sergent, pour la garde des religieux et le transport des dépêches. La présence de ces soldats suffisait généralement pour imposer aux Indiens.

La solde, l'habillement, l'armement et les rations de ces troupes coûtaient par an cinquante-cinq mille piastres. Le gouverneur en recevait quatre mille; les lieutenants cinq cent cinquante, l'officier de santé quatre cent cinquante, les enseignes quatre cents, les sergents deux cent soixante-cinq, les caporaux deux cent vingt-cinq, les soldats deux cent dix-sept. Il existait, en outre, un fonds commun de gratification annuelle de dix piastres par homme. A chaque presidio étaient attachés un

charpentier et deux forgerons, avec une solde spéciale de cent quatre-vingts piastres par an. Chaque soldat avait sept chevaux et une mule qui étaient confiés aux soins d'un muletier habitant la ferme royale, appartenant aux présides; un nombre suffisant de soldats d'artillerie étaient en outre fournis par le département de la marine de San Blas. Nous avons déjà dit que les missions vendaient en grande partie les vivres aux presidios, et qu'elles étaient remboursées en argent à Mexico[1].

DESCRIPTION D'UN PUEBLO.

Les pueblos espagnols ont quelques points de ressemblance avec les bourgs et les villages d'Europe; c'est une agglomération de maisons, de jardins, de terres cultivées, dont l'église est le centre. Les lois de colonisation sont dignes d'approbation; voici leurs dispositions principales[2]. Le gouverneur choisit les terrains,

[1] Voir : Real reglamento de la provincia de Californias, México 1784, et Archives du Gouvernement à Monte Rey.

[2] Voir, sur les encouragements pour peupler l'Amérique, la cédule de l'Empereur Charles-Quint, du 9 septembre 1531, dans

en ayant soin qu'ils soient boisés, arrosés et d'un accès facile. Chaque colon (*poblador*) reçoit quatre portions de terres labourables (*sitio* ou *suerte*), équivalant à quatre hectares, et un morceau de terre pour la construction d'une maison, avec la condition qu'elle s'élèvera sur l'alignement d'une rue ou d'une place[1]. Ces terres, qu'il était ordonné de planter de dix arbres fruitiers par hectare, étaient inaliénables; elles ne pouvaient être hypothéquées ni vendues, et étaient seulement transmissibles par succession. Ces conditions ont été récemment abolies par un décret qui admet les étrangers à posséder des terres au Mexique[2].

Indépendamment des terrains réservés pour les nouveaux colons, il en existait d'autres destinés au domaine royal et à la pâture commune, ainsi que des bois publics pour chaque municipalité. Les colons recevaient la ration et cent vingt piastres par an, les deux premières années, et

la *Coleccion de documentos inéditos para la Historia de España*, por Navarrete, Salvá y Baranda. Madrid 1843; et avant tout, les admirables : *Leyes de Indias*.

[1] Un carré de deux cents vares de Castille de côté. 1 vare = 84 centimètres.

[2] Décret du Président Santa Anna, du 11 mars 1842, publié officiellement dans le Diario del Gobierno.

soixante piastres les trois années suivantes. Pendant ces cinq ans, ils étaient exempts des dîmes et des contributions de toute espèce. On leur fournissait en outre, à leur arrivée, une paire de bœufs de labour, deux juments, deux vaches et leurs veaux, deux moutons et deux chèvres, des cochons, des poules, une mule de charge, deux chevaux de selle, une lance, un bouclier, une armure en cuir, un fusil et des munitions, des charrues, bêches, socs et autres instruments aratoires, des haches et des outils de charpentier. Il était défendu aux colons de tuer les animaux, avant de posséder quinze vaches, un taureau, quinze juments et un cheval entier, douze brebis et un bélier, dix chèvres et un bouc. Au bout de ce temps, le colon était tenu de rendre à l'agent du trésor royal tout ce qu'il en avait reçu.

Après que les familles avaient prélevé sur les récoltes de grain ce qui était nécessaire à leur subsistance et aux semences de l'année, elles devaient vendre le surplus au trésor pour l'approvisionnement des presidios, en réservant toutefois un boisseau (*almud*) de maïs par personne pour former le fonds commun de la municipalité. Un haras et une forge commune étaient établis dans chaque pueblo. L'obligation était imposée à chaque chef de famille de posséder deux chevaux équipés avec

l'armement de deux cavaliers, pour être toujours prêts à marcher à la première réquisition du gouverneur.

De cette manière, la population s'aguerrissait, et l'on recrutait parmi elle, des jeunes gens pour remplacer, dans les compagnies présidiales, les soldats qui retournaient en Espagne ou se mariaient et devenaient colons (*pobladores*). Philippe II, surtout, favorisa par les règlements les plus sages le développement colonial en Amérique. Non content de faire des lois protectrices pour les indigènes, il donna, dès 1575, l'ordre au vice-roi Don Martin de Almanza de faire écrire l'histoire de la conquête du Mexique, de réunir les documents à cet effet, et il envoya en outre à cette époque, pour explorer scientifiquement la Nouvelle Espagne, son cosmographe Dominguez et le savant Hernandez, son médecin.

Le commissaire du trésor royal tenait note des terrains accordés, et délivrait les titres de concession au nom du roi. Cet agent avait toujours des outils et des bestiaux à distribuer pour le compte du gouvernement, car les Missions de Californie étaient elles-mêmes si pauvres, que les huit premières furent fondées avec chacune dix-huit têtes de bétail. Quant à la police intérieure et à l'administration de la justice, le gouverneur nom-

mait, pour les deux premières années, les alcaldes et les membres de la municipalité (*ayuntamiento*). Ce temps révolu, les habitants choisissaient eux-mêmes les fonctionnaires, en soumettant leur nomination à l'approbation du gouverneur de la province.

Une escouade de quatre soldats avec un sergent était chargée, dans chaque pueblo, de maintenir l'ordre, de contenir les Indiens et de faire le service de courriers. Un des deux moines de la mission la plus voisine devait remplir les fonctions de chapelain du pueblo ou presidio, et enfin, pour la fondation de chaque nouvelle mission, le gouverneur accordait la somme de mille piastres.

Ce plan de presidios, missions et pueblos fut établi et mis à exécution en vertu de diverses cédules royales, depuis 1769 jusqu'à l'époque de la séparation de la Nouvelle Espagne avec la Mère patrie. C'est à l'observation de ces sages règlements que les vingt et une missions de la Haute Californie durent leur création et leur richesse.

RÉVOLUTIONS DE CALIFORNIE.

En 1822, la révolution de Mexico fut annoncée

en Californie par le chanoine Don Fernando de San Vincente. Le gouverneur espagnol, Don Pablo de Sola, fidèle à ses serments, refusa de prendre du service sous le nouveau gouvernement, et il quitta Monte Rey avec quelques soldats royalistes. Le capitaine Don Luíz Arguello, Californien de naissance, fut nommé gouverneur par intérim. La Californie fut déclarée *Territoire;* une députation provinciale y fut établie, et elle envoya le capitaine du presidio de Santa Bárbara, Don José Noriega, comme député au congrès général de Mexico; mais il ne fut point admis à cause de sa qualité d'Espagnol, bien qu'il jouît d'une réputation méritée, et qu'il connût parfaitement l'organisation et les besoins du pays.

Le lieutenant-colonel Don José Maria Echandía fut le premier gouverneur et chef politique envoyé de Mexico; il arriva en 1824, et fut d'abord bien accueilli par les habitants. C'est lui qui nomma des administrateurs et des alcaldes dans les missions, et voulut enlever aux Franciscains la direction temporelle.

En 1830, le commissaire des finances Don Vicente Herrera profita du séjour du gouverneur à San Diego pour faire soulever la troupe de Monte Rey, sous prétexte qu'elle n'était pas payée. La présence d'Echandía suffit pour rétablir l'or-

dre; il renvoya le Père Martinez, franciscain, et maltraita le président des missions, le R. P. Sanchez, Espagnol, qui avaient refusé de prêter serment à la constitution.

Les plaintes de pillages qui s'étaient élevées contre Echandía, déterminèrent, à la fin de 1830, le gouvernement à le remplacer par le lieutenant-colonel Don Manuel Victoria. Celui-ci supprima les administrateurs civils, et rendit aux moines la direction absolue des missions. Cet homme intègre ne pouvait plaire aux Californiens qui, depuis 1822, regardaient avec des yeux de convoitise la riche proie que leur offraient les établissements religieux. Aussi, à la suite d'une conspiration ourdie entre les habitants de San Diego et le pueblo de los Angeles, il se vit forcé de quitter le pays, non sans avoir été blessé dans une rencontre avec les insurgés.

C'est en 1831 que les deux missionnaires français, MM. Bachelot et Short, furent accueillis comme des frères par les religieux espagnols, après avoir été jetés inhumainement et sans aucun secours sur la côte de Californie, par ordre des ministres méthodistes de Sandwich, qui, au mépris des traités, les expulsèrent violemment de ces îles. Nos deux missionnaires passèrent plusieurs années en Californie, et la manière dont ils

remplirent leur saint ministère leur valut les regrets de tous les habitants.

Les capitaines des presidios exercèrent l'autorité supérieure jusqu'en novembre 1831, époque à laquelle le général de brigade Don José Figueroa vint prendre le commandement. Sous son gouvernement, sept religieux espagnols se virent contraints de s'éloigner. Pendant trois ans, les missions furent continuellement menacées ; enfin, au mois d'août 1834, un décret de la junte provinciale, sanctionné par le général Figueroa, enleva aux moines toute participation à l'administration des biens. Il est vrai qu'on leur promit le payement d'un traitement de mille à quinze cents piastres et d'une somme de cinq cents pour les frais du culte, mais jusqu'à présent ils n'ont rien reçu.

Cette même année, il se forma à Mexico, sous la direction du Président, une compagnie qui prit le nom pompeux de *Compañia Cosmopolitana*, et dont le but était de coloniser la Californie. Le président de Mexico, Gomez Farías, y envoya, sous la conduite de Don José Hijar, une expédition de deux cents Mexicains, musiciens, orfévres, danseurs, intrigants et aventuriers de toute espèce, parmi lesquels on ne comptait pas un seul agriculteur; mais il y avait parmi eux

quelques ouvriers imprimeurs, qui apportèrent une petite presse, la seule qui ait été encore introduite en Californie. Pour subvenir aux frais de cette expédition, et acheter le trois-mâts *la Natalia* qui devait les transporter en Californie, on vendit un domaine appartenant au Fonds pieux. L'espoir et l'intention formelle de ceux qui la composaient était de s'approprier les missions. Pendant que le navire était en mer, le général Santa Anna renversa Gomez Farías, et expédia, par la Sonora, un courrier portant l'ordre au général Figueroa de ne point recevoir Hijar et ses compagnons. A leur arrivée, ceux-ci furent relégués au fond de la baie de San Francisco, à quinze lieues dans l'intérieur des terres, au nord de la mission de San Francisco Solano, à quelques lieues à peine des fermes russes. Ces malheureux, qui avaient cru trouver l'abondance et la richesse, se virent bientôt accablés de misère, et la plupart furent obligés de retourner au Mexique.

Peu de temps auparavant, on avait essayé de peupler l'île de Santa Crúz, située près de la côte, avec une chaîne de quarante galériens (presidarios), envoyés de San Blas, auxquels on avait donné quelques bestiaux, des instruments aratoires et des céréales pour les semences ; mais ces hommes, abandonnés à eux-mêmes, après avoir

consommé les grains et les bœufs, construisirent des radeaux grossiers avec des joncs et des branchages, vinrent aborder sur les plages de Santa Bárbara et de San Buenaventura, d'où l'autorité les laissa se répandre dans l'intérieur et se mêler à la population.

En sécularisant les Missions, le général Figueroa avait réservé la plus grande partie des bestiaux et des terres pour ce qu'il appelait les besoins du gouvernement. Il fit le simulacre de distribuer aux Indiens des terrains et quelques têtes de bétail ; mais ceux-ci eurent bientôt dissipé, joué et vendu le peu qu'on leur avait donné. Ceux à qui les fermiers (*rancheros*) n'enlevaient pas leurs bestiaux, les tuaient eux-mêmes, pour se procurer de l'eau-de-vie en vendant leur cuir aux marchands étrangers.

Tandis que ces choses se passaient, un grand nombre de matelots anglais, et surtout de trappeurs américains, arrivèrent des États-Unis en Californie, à travers les Montagnes Rocheuses. Ces aventuriers, chasseurs de castors, n'avaient pour toute fortune que leurs carabines (*rifles*). Ils s'établirent en Californie et se mêlèrent à toutes les révolutions dont elle devint le théâtre.

Le général Figueroa mourut à Santa Bárbara, le 29 septembre 1835, et fut remplacé par le ca-

pitaine, plus tard lieutenant-colonel Don Nicolas Gutierrez, Espagnol, qui fut lui-même relevé par le lieutenant-colonel Don Mariano Chico; mais au bout de quelques mois, il eut l'adresse de renverser son compétiteur et de reprendre son poste.

Dès lors les intentions des citoyens des États-Unis parurent au grand jour. En octobre 1836, les Californiens, séduits par les promesses des étrangers, crurent pouvoir se séparer du Mexique. L'administrateur de la douane, Don Angel Ramirez, et l'assesseur de la commandance, Don Cosme Peña, quoique Mexicains, se chargèrent de diriger l'insurrection, espérant que dans la séparation ils occuperaient les premières places. Don Juan Baútista Alvarado, Californien, employé de la douane, que Gutierrez avait ordonné d'arrêter, se mit ouvertement à la tête du mouvement; il réunit d'abord à la Mission de Saint Jean Baptiste, à quatorze lieues de Monte Rey, une trentaine de *riflemen*, chasseurs américains commandés par un nommé Graham. Il adjoignit à cette troupe d'habiles tireurs, soixante *rancheros*, fermiers à cheval, et dans la nuit du 2 novembre il arriva à Monte Rey, et s'empara de la batterie à barbette qui commande la rade et peut battre la ville et le Presidio. Le gouverneur Gutierrez s'était ren-

fermé dans le Presidio avec soixante-dix hommes, pensant qu'Alvarado n'avait pas de munitions; mais trois bâtiments américains, alors mouillés dans le port, *le Don Quichotte,* capitaine Hinckley, *l'Europe,* capitaine French, et *la Caroline,* capitaine Stech, lui fournirent de la poudre. Deux Américains nommés Jones, ancien consul des États-Unis aux îles Sandwich, et Larkin, négociant, firent les avances de fonds nécessaires, et le 4, Gutierrez se vit abandonné de ses soldats et forcé de capituler. Un coup de canon parti du fort vint démolir une muraille du Presidio, et décida la victoire en faveur d'Alvarado. Malgré les stipulations, les officiers et employés mexicains et une partie des membres de la colonie d'Hijar furent embarqués immédiatement sur le brick *la Clémentine,* qui les déposa dans la baie du cap San Lucas de la Basse Californie.

La corvette de guerre des États-Unis *Peacock,* capitaine Kennedy, était mouillée quelques semaines avant que cette révolution éclatât, dans le port de Monte Rey, et l'on prétend que sa présence ne fit qu'en hâter l'accomplissement. Les Américains avaient préparé un drapeau semblable à celui de l'Union, mais avec une seule étoile, et ils voulaient persuader aux Californiens de se déclarer indépendants du Mexique, et de demander

à entrer dans l'Union, et de se mettre sous la protection des États-Unis. On disait que la corvette *Peacock* devait revenir sous peu pour protéger ce mouvement. Alvarado, avec ses chasseurs, prit possession du Préside et du fort. Les Mexicains Peña et Ramirez et quelques étrangers, entre autres M. David Spence, négociant anglais, Amesti et Munraz, Espagnols, et un Français, M. Olivier de Leyssègues, capitaine au long cours, parvinrent à détourner les Californiens de se réunir aux États-Unis.

Alvarado, qui avait dirigé le mouvement, fut proclamé gouverneur par la députation provinciale; le lieutenant Don Mariano Guadalupe Vallejo, commandant général militaire, et Don José Castro, officier de milices, préfet de Monte Rey. La Californie fut érigée en État libre et souverain (*el Estado libre y soberano de la Alta California*); toutefois la séparation complète avec le Mexique n'était que conditionnelle, et l'État de Californie devait entrer dans la Confédération mexicaine, dans le cas où le gouvernement central de Mexico viendrait à être renversé, et où la constitution fédérale serait adoptée par tous les États [1].

[1] Voir les proclamations de Alvarado, Castro et Vallejo, imprimées à Monte Rey, le 13 novembre 1836.

Dès que la révolution fut terminée à Monte Rey, on envoya des commissaires à Santa Bárbara et au Pueblo de los Angeles dont les habitants refusèrent de reconnaître Alvarado pour gouverneur. Il marcha alors sur Sainte Barbe avec ses partisans ; mais il rencontra des forces supérieures commandées par un nommé Castillero. Au lieu de combattre, les deux chefs arrêtèrent de concert l'arrangement suivant : Alvarado devait reconnaître la constitution centrale de Mexico et être proclamé chef politique par intérim ; Castillero se chargeait de se rendre à Mexico pour arranger l'affaire auprès du gouvernement, en qualité de député au congrès, et avec trois mille piastres d'appointements. Il partit effectivement pour Mexico, et les renseignements qu'il fournit sur les richesses encore existantes dans les Missions, déterminèrent le congrès à voter la loi du 17 août 1837, qui enleva complétement aux religieux l'administration temporelle, et la laissa à la libre disposition du gouverneur.

Le 1er novembre 1837, pendant que la frégate *la Vénus*, commandée par M. Dupetit-Thouars, était à Monte Rey, un courrier de Mexico apporta la nouvelle de la nomination de Don Carlos Carrillo, ancien député au congrès, en qualité de gouverneur ; mais Alvarado s'opposa à son ad-

mission, et, escorté des vingt-cinq ou trente chasseurs américains qui étaient toujours à sa solde, et d'une trentaine de rancheros, il marcha sur Santa Bárbara. La troupe de Carrillo était plus nombreuse que celle d'Alvarado, mais elle redoutait la justesse du tir et les carabines des trappeurs. Il n'y eut point entre elles de rencontre sérieuse; un seul homme fut tué par mégarde, et le pouvoir d'Alvarado se trouva reconnu par tout le département.

On voit que les fréquentes révolutions de la Californie sont imitées des nombreux et ridicules *pronunciamientos* du Mexique. Le gouvernement de Mexico, en apprenant les événements de Californie, eut l'inconcevable lâcheté de confirmer la nomination de Vallejo comme commandant général militaire, et celle d'Alvarado comme gouverneur constitutionnel, sans considérer que ces hommes avaient non-seulement chassé deux gouverneurs légitimes nommés par le gouvernement central, et déclaré la Californie indépendante, mais encore qu'ils avaient voulu la livrer à une nation étrangère. Ces faits, si avilissants qu'ils soient, ne surprendront pas ceux qui connaissent le déplorable état intérieur du Mexique, qui ne possède sur les côtes de la mer Pacifique ni soldats, ni marine, et qui n'a jamais rien fait pour

la Californie, que lui envoyer des employés pour occuper des places que les habitants auraient certainement mieux remplies eux-mêmes.

Les partisans d'Alvarado furent largement récompensés. Les chasseurs américains et anglais reçurent de l'argent et des bestiaux ; leur capitaine Graham eut pour sa part une ferme et deux cents mules. Quant à Alvarado, il s'appropria une partie des bestiaux de la Mission del Carmelo, et il vendit à son profit les bestiaux, les vignes et les bâtiments de la Mission de Nuestra Señora de la Soledad, où le vénérable P. Sarría donna l'exemple d'un dévouement admirable en préférant mourir de misère et de faim, plutôt que d'abandonner le petit nombre d'Indiens qui habitaient cette Mission. Le lieutenant Vallejo, commandant général, se nomma lui-même capitaine, s'empara de tous les biens et bestiaux des Missions de San Rafael et de San Francisco Solano, tandis que le lieutenant de milice, Don José Castro, nommé préfet, s'appropriait tous les meubles et immeubles de la Mission de San Juan Baútista. L'administration des Missions demeura entre les mains des principaux chefs de la révolution.

Au mois d'août 1839, la frégate *l'Artémise*, commandée par M. Laplace, visita Monte Rey,

et fut, ainsi que *la Vénus,* accueillie avec enthousiasme par Alvarado et tous les habitants. Aucun événement important n'eut lieu pendant le séjour de ces navires.

Des décrets du gouverneur, du 17 janvier 1839 et du 1er mars 1840, destinés à déterminer ce qu'il appelait l'organisation du pays, ne firent que hâter la ruine des Missions. Le gouvernement de Mexico, fatigué des réclamations du clergé, fit donner par Don Joseph Marin, ministre de l'intérieur, un ordre daté du 17 novembre 1840, par lequel il était enjoint au gouverneur de Californie de rendre aux religieux l'administration absolue des biens temporels des Missions dont ils jouissaient avant la loi du 17 août 1837. Il est inutile d'ajouter que ce décret ne fut point mis à exécution en Californie.

En avril 1840, les chasseurs américains et anglais trouvant que le gouvernement d'Alvarado n'avait point assez fait pour eux, formèrent le projet de le renverser et de proclamer la Californie indépendante, afin de la faire admettre plus tard dans l'Union. Ces aventuriers, toujours sous la conduite de l'Américain Isaac Graham, étaient au nombre de quarante-six, dont vingt-cinq Anglais, pour la plupart matelots déserteurs des bâtiments de commerce, et vingt et un Amé-

ricains, presque tous chasseurs, venus par terre des États-Unis. Au moment de l'exécution, un nommé Garner, poussé par l'espoir d'une récompense, trahit ses complices et livra le secret à Alvarado. Celui-ci ne perdit pas de temps, il réunit quelques soldats et des rancheros dévoués. Dans la nuit du 7 avril 1840, une bande commandée par Joseph Castro cerna, à quelques lieues de Monte Rey, une cabane en branchages où dormaient les principaux chefs de la conspiration. Castro, sachant que les étrangers étaient tous armés de longues carabines rayées, n'osa point s'exposer aux chances d'un combat et ordonna de faire feu contre la cabane. Graham et ses compagnons furent blessés dans leurs lits. Un d'eux voulut s'échapper, mais il reçut un coup de sabre qui l'abattit. Pendant que Castro commettait cet acte honteux, des envoyés d'Alvarado engageaient les autres compagnons de Graham à aller parler au gouverneur, qui, à mesure qu'ils entraient, les faisait arrêter, puis conduire en prison.

Trois ou quatre Français, qui n'avaient point pris part à la conspiration, furent arrêtés par erreur et relâchés sur-le-champ; les rancheros, en passant devant les maisons de nos nationaux, se contentaient de s'écrier : « *Il n'y a point d'étrangers ici, ce sont des Français* », réservant le

nom d'étrangers pour désigner les Anglais et les Américains.

Alvarado fit embarquer les prisonniers, sous la conduite de Castro, à bord du trois-mâts *la Guipuzcoana*, appartenant à un Espagnol nommé Aguirre. Le navire partit de Monte Rey le 24 avril, toucha à Santa Bárbara pour y prendre quelques Américains, et arriva à San Blas le 8 mai. Les prisonniers, fort maltraités par les officiers et soldats mexicains, furent conduits à pied à Tépic.

La corvette *la Danaïde*, commandée par M. de Rosamel, arriva à Monte Rey à la fin de mai, et fut accueillie par la population et par le gouverneur avec le même empressement que l'avaient été *la Vénus* et *l'Artémise*. La corvette des États-Unis, *la Saint-Louis*, aborda à Monte Rey à la même époque. Son commandant, M. Forrest, y laissa un officier, M. Estabrook, en qualité d'agent consulaire, et continua sa route pour Mazatlan.

Dès l'arrivée des prisonniers envoyés par Alvarado à Tépic, les consuls des États-Unis et d'Angleterre, et un Américain, M. Farnham, leur donnèrent quelques secours; en même temps, les Légations britannique et américaine de Mexico adressèrent les réclamations les plus énergiques au président Bustamante. Il fut décidé que tous les pri-

sonniers qui voudraient retourner en Californie y seraient transportés aux frais du gouvernement mexicain ; qu'ils recevraient une indemnité de trois piastres par jour pour le temps perdu, sans compter le remboursement de la valeur des objets ou marchandises dont ils auraient été dépouillés. Un bâtiment de guerre anglais devait se rendre à Monte Rey pour régler cette dernière indemnité en faveur des sujets anglais. Les prisonniers étaient arrivés à Tépic sans qu'aucune instruction judiciaire eût été formée ; le gouvernement n'avait aucune preuve écrite, ni déclarations de témoins, aucun commencement d'exécution n'avait eu lieu, et bien qu'il existât une sorte de conviction morale, il n'y avait à la charge des déportés que la déposition de Garner, qui avait reçu d'Alvarado, pour prix de sa délation, une ferme et quelques bestiaux.

Le 25 mai 1841, la corvette des États-Unis, *la Saint-Louis*, de vingt-deux canons, revint à Monte Rey prendre l'officier qu'elle avait laissé, et s'assurer que les Américains établis au port n'étaient point opprimés par Alvarado. Rendus à la liberté, les prisonniers arrivèrent de Tépic à Monte Rey le 27 juillet, sur une goëlette frétée par le gouvernement mexicain, fiers de leur succès et pleins d'idées de vengeance contre Alvarado et

Castro, par qui ils avaient été fort maltraités. Ce sont ces hommes qui feront de la Haute Californie un nouveau Texas, le jour où ils seront assez nombreux, assurés d'avance de l'appui des États-Unis. Le 16 août, la corvette américaine *Vincennes* mouilla à San Francisco, et fut bientôt suivie des bricks de guerre de la même nation, *le Porpoise* et *l'Orégon*, et de la goëlette *Flying Fish*. La corvette *Peacock* qui faisait partie de cette expédition, s'était perdue en juillet à l'entrée du Rio Colombia. Ces navires stationnèrent jusqu'en octobre. Le 13 novembre, une nouvelle corvette des États-Unis, *le Yorktown*, de seize canons, jeta l'ancre à Monte Rey. Le commandant déclara qu'il n'avait point d'autre but que de protéger ses nationaux, et qu'un autre bâtiment viendrait plus tard régler les indemnités.

Le 15 du même mois arriva à Monte Rey la corvette anglaise de vingt-huit canons *le Curaçao;* le capitaine Jones, qui la commandait, avait pour mission de déterminer, d'accord avec le gouverneur Alvarado et les sujets anglais intéressés, le chiffre des indemnités qui leur étaient dues. L'affaire fut réglée de la manière suivante :

Indemnité à un Anglais nommé Carmichael, propriétaire d'une petite boutique.	4,500 piastres.
Indemnité à quinze Anglais pour perte de temps pendant quinze mois, à 78 piastres par mois : chaque homme eut droit à 1170. Total.	17,550
Indemnités pour objets perdus ou volés.	2,000
Total général. . .	24,050 piastres.

Quatre Anglais sont morts en prison, ou des suites de leur incarcération, et les réclamations auxquelles ces événements peuvent donner lieu ne sont pas comprises ci-dessus. Cette indemnité n'est du reste admise que comme réparation de la perte du temps; les réclamations pour emprisonnement arbitraire, mauvais traitements et violation du droit des gens, seront débattues entre les gouvernements anglais et mexicain. Albert Morris, un des Anglais qui a accepté l'indemnité de onze cent soixante-dix piastres, réclamait primitivement quinze mille livres sterling ! Lorsqu'il fut pris, il y avait deux mois à peine qu'il était arrivé en Californie, couvert de haillons et sans aucune ressource.

Les réclamations des Américains n'ont été réglées que plus tard. Le chef des chasseurs (*riflemen*), Isaac Graham, demandait pour perte de temps, de propriétés et de bestiaux volés pendant son emprisonnement et son absence. . . . . 109,000 piastres.

William Chard, qui avait un petit commerce. 5,000

Treize Américains demandaient trois piastres par journée de travail, pendant quinze mois, ce qui faisait par mois soixante-dix-huit piastres; pour les quinze mois, onze cent soixante-dix piastres par homme, et pour les treize hommes. 15,210

Total. . . . 129,210 piastres.

Deux Américains prisonniers sont morts au Mexique; les réclamations de leurs familles ne sont pas portées dans la somme ci-dessus.

Ainsi, sur les quarante-six prisonniers, six sont morts, neuf n'ont pas voulu retourner en Californie, et trente et un y sont revenus, parmi lesquels quinze Américains et seize Anglais.

Dans cette affaire, le cabinet de Washington a

agi avec sa prudence et sa lenteur habituelles à l'égard du malheureux Mexique, il a laissé régler promptement les réclamations des Anglais, et a fait traîner en longueur celles de ses nationaux, afin d'accumuler les griefs nombreux qu'il est bien aise d'avoir contre le gouvernement de Mexico, et pour le redressement desquels il exigera quelque jour autre chose que des indemnités pécuniaires.

Alvarado resta maître du gouvernement, et rien ne troubla la tranquillité, si ce n'est une émeute qui eut lieu en janvier 1842, à la Mission de Todos los Santos, dans la Basse Californie [1]. Le P. Gabriel, Dominicain espagnol, tenta de s'opposer, avec quelques rancheros, au dépouillement complet de la Mission, que le chef politique voulait accomplir au profit de l'autorité. Le Moine ayant été fait prisonnier et envoyé à Mexico, tout rentra dans l'ordre.

En octobre 1841, cent Américains environ arrivèrent par terre du Nouveau Mexique. Alvarado, craignant une nouvelle révolution, demanda quelques troupes au président Santa Anna, qui, par un décret du 21 février 1842 [2], ordonna

[1] Voir le Diario del Gobierno de Mexico, n° 2,455.

[2] Voir le Diario del Gobierno de cette date.

de faire partir pour la Haute Californie trois cents galériens (*presidarios*). Ces galériens furent extraits des prisons de Mexico. On leur promit de leur faire grâce s'ils se conduisaient bien, et de leur donner des terres, des bestiaux et des instruments aratoires. Santa Anna nomma en même temps, pour remplacer Alvarado comme gouverneur et comme commandant général, le général de brigade Micheltorena, qui mit à la voile de Mazatlan pour San Diego, le 25 juillet 1842, avec quatre cent cinquante personnes, y compris les trois cents forçats, un nombreux état-major, et une foule d'employés mexicains de toute espèce, destinés à remplacer les employés californiens. Alvarado a été nommé premier conseiller de la junte départementale, avec quinze cents piastres d'appointements; Vallejo et Castro sont élevés au grade de lieutenant-colonel.

Le général Micheltorena débarqua au port de San Diego vers le 20 août; après y avoir résidé quelque temps, il continua lentement sa route, et se trouvait au Pueblo de los Angeles dans les premiers jours d'octobre, lorsqu'il apprit qu'une escadre américaine venait de s'emparer de Monte Rey. En effet, le commodore Cattesby Jones, commandant des forces navales des États-Unis dans la Mer Pacifique, sur le bruit qui avait couru que

la guerre était déclarée entre les États-Unis et le Mexique, avait cru devoir s'emparer de la capitale de la Californie. Monte Rey est du reste hors d'état de résister à une attaque quelconque. Le commodore s'étant assuré depuis, que la paix n'était pas troublée entre les deux gouvernements, restitua l'autorité au gouverneur, qui ne se porta pas sur Monte Rey, mais ordonna, au contraire, aux habitants de se retirer dans l'intérieur des terres, emmenant leurs bestiaux, et nourrissant ainsi le ridicule espoir d'affamer l'escadre américaine.

L'autorité du général Micheltorena ne paraît guère affermie; il est probable que tôt ou tard il sera traité comme ses prédécesseurs mexicains. Les Californiens influents répètent souvent que, ne recevant rien du Mexique, ils prétendent n'employer les revenus du pays qu'à solder des Californiens; ils ajoutent que s'ils consentent à entretenir une petite troupe de soldats, ils ne veulent pas avoir à craindre les attaques des galériens, qui ont dû être laissés libres, puisque tous les Presidios sont détruits, et qu'il n'existe aucun emplacement pour les garder, et tout porte à croire que le général Micheltorena ne tardera pas à subir le sort des gouverneurs Victoria, Herrera, Chico, Gutierrez et Carrillo.

Le commodore américain a peut-être été imprudent en s'emparant de la ville de Monte Rey ; mais une fois cette démarche faite, il aurait dû la garder, et surtout prendre le port de San Francisco. Aucune nation au monde n'aurait songé à en déposséder les États-Unis. L'Angleterre seule, jalouse de s'être vu devancer, aurait peut-être réclamé ; mais personne n'ignore que cette puissance, altière avec ceux qui la craignent, sait faire des concessions lorsqu'elle rencontre des adversaires qui ne se laissent point intimider.

Imp. de Bougeard

RANCHERO CALIFORNIEN JETANT LE LAZO

CHAPITRE VIII.

Haute ou Nouvelle Californie. Son organisation politique, administrative et militaire. Population blanche. Étrangers. Topographie des Missions, Pueblos et Presidios du sud de la province. District et port de San Diego. Iles de la côte.

Dans le chapitre précédent nous avons donné l'histoire complète de la colonisation et des révolutions de la Californie, il nous reste à présenter le tableau actuel de son organisation, et la description détaillée de chaque Mission, Pueblo et Presidio.

Géographiquement, cette magnifique province s'étend du 32e au 42e degré de latitude septentrionale ; elle est bornée au nord par le Territoire de l'Orégon, au sud par la Vieille Californie, à l'est par les Montagnes Rocheuses et à l'ouest par la Mer Pacifique.

Politiquement, les deux Californies forment un seul département de la République mexicaine, sous le nom de *Departamento de Californias*. Ce département est représenté au congrès à Mexico par le député Castillero, qui reçoit trois mille piastres par an. Avant l'envoi récent d'un chef supérieur militaire, le gouverneur constitutionnel (*gobernador constitucional*), résidant à Monte Rey, était investi de l'autorité supérieure. Cependant, à cause de l'éloignement et de la difficulté des communications, la Basse Californie est administrée par un chef politique (*gefe político*) qui habite à la Paz et correspond directement avec le commandant général de la province de Sonora, établi à Mazatlan. L'autorité du gouverneur civil ne s'étendait en réalité que sur la Haute Californie. Son traitement annuel s'élevait, comme aujourd'hui celui du général Micheltorena, à quatre mille piastres ; il avait en outre le titre et le grade de colonel des milices civiques qui, il faut l'ajouter, ne sont pas organisées.

Le département est divisé en quatre districts. Ceux de Monte Rey et de San Diego ont chacun un préfet aux appointements de deux mille piastres. Le préfet de Monte Rey, Don José Estrada, est le beau-frère d'Alvarado. Le préfet du district de San Diego, Don Santyago Arguelles, ancien capitaine de Presidio, réside au Pueblo de los Angeles. Les districts de Santa Bárbara et de San Francisco sont administrés par deux sous-préfets qui reçoivent une piastre par jour. Le sous-préfet du district de San Francisco réside au pueblo de San José de Guadalupe, auquel Alvarado a essayé en vain de donner son nom. Ce sous-préfet est un Espagnol, Don Antonio Suñol, qui a servi dans l'armée française et nous est fort dévoué.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA POPULATION BLANCHE ET DE LA DIVISION POLITIQUE ET MILITAIRE DE LA HAUTE CALIFORNIE PAR DISTRICTS ET PRESIDIOS, EN ALLANT DU SUD VERS LE NORD.

District et Presidio de San Diego, fondé en 1769.	Port, Pueblo, Presidio et Mission de San Diego	100	1,300
	Mission de San Luiz Rey de Francia (saint Louis roi de France)	»	
	Mission de San Juan Capistrano	»	
	Mission de San Gabriel Arcangel	»	
	Mission de San Fernando, Rey de Espana	»	
	Port de San Pedro	»	
	Pueblo de Nuestra Señora la Reyna de los Angeles	1,200	
District et Presidio de Santa Bárbara, fondé en 1780.	Port, Pueblo, Presidio et Mission de Santa Bárbara	800	800
	Mission de San Buenaventura	»	
	Mission de la Purísima Concepcion	»	
	Mission de Santa Inés	»	
	Mission de San Luiz, Obispo de Tolosa (saint Louis, évêque de Toulouse)	»	
District et Presidio de Monte Rey, capitale de la Nouvelle Californie, fondé en 1770.	Port, presidio et ville capitale de San Carlos de Monte Rey	600	1,000
	Mission de San Miguel Arcangel	»	
	Mission de San Antonio de Pádua	»	
	Mission de N. S. de la Soledad (Notre Dame de la Solitude)	»	
	Mission del Carmelo (du mont Carmel)	»	
	Pueblo et Mission de San Juan Baútista	100	
	Mission de la Santa Crúz	»	
	Pueblo ou Villa de Branciforte	300	
District et Présidio de San Francisco, fondé en 1776.	Port et Presidio de S. Francisco de Assise Mission de los Dolores de San Francisco Pueblo de la Yerba Buena, sur la baie de San Francisco	... 100	800
	Pueblo de San José de Guadalupe	550	
	Mission de Santa Clara	»	
	Mission de San José	»	
	Mission de San Rafael	»	
	Mission de San Francisco Solano Pueblo de Sonoma attenant à la Mission.	... 150	
	Colonie de la Nouvelle Helvétie du capitaine Sutter, sur le Rio del Sacramento		
Le reste de la population blanche, répandu dans les Missions ou fermes isolées, s'élève à			1,100
Ce qui forme un total de 5,000 âmes pour la Haute Californie, y compris seulement les habitants de race blanche, répandus sur un terrain d'environ deux mille lieues carrées			5,000

DIVISION PAR NATIONS DE LA POPULATION BLANCHE DE LA HAUTE CALIFORNIE.

Californiens descendants des Espagnols	4,000
Américains des États-Unis	360
Anglais, Écossais, Irlandais	300
Espagnols européens	80
Français, y compris quelques Canadiens	80
Allemands, Italiens, Portugais, Sandwichois et autres.	90
Colons mexicains venus du Mexique	90
Total de la population blanche	5,000

Les Américains sont particulièrement concentrés au Pueblo de los Angeles et à la Villa de Branciforte, les Anglais à Monte Rey et à Santa Bárbara, les Espagnols à Santa Bárbara et Monte Rey, et les Français au Pueblo de los Angeles et à Monte Rey.

Dans toute la Californie les blancs sont appelés « Gens de raison » (*gente de razon*), par opposition aux Indiens, que l'on nomme en général *Indios* ou *Neófitos* (néophytes), s'ils font partie de quelque Mission.

Les trois cents galériens et les quelques soldats venus avec le général Micheltorena constituent une population étrangère en quelque sorte au pays, et il est douteux que les habitants la supportent longtemps parmi eux. (Nous donnerons plus loin un travail spécial sur les Indiens.)

TABLEAU COMPARATIF DES MISSIONS DE LA HAUTE CALIFORNIE,

SOUS L'ADMINISTRATION RELIGIEUSE EN 1834 ET SOUS L'ADMINISTRATION CIVILE EN 1842.

NOMS DES MISSIONS en allant DU SUD VERS LE NORD.	ÉPOQUE de la FONDATION.	DISTANCE de la PRÉCÉDENTE.	NOMBRE D'INDIENS hommes et femmes		NOMBRE DE BÊTES A CORNES.		NOMBRE de BÊTES CHEVALINES.		NOMBRE de MOUTONS, CHÈVRES ET COCHONS.		RÉCOLTES EN BLÉ, MAÏS, HARICOTS, ORGE, ETC.
			1834.	1842.	1834.	1842.	1834.	1842.	1834.	1842.	En 1834.
		lieues.									Fanègues.
San Diégo	16 juin....1769	17	2,500	500	12,000	20	1,800	100	17,000	200	13,000
San Luiz Rey	13 juin.....1798	14	3,500	650	80,000	2,000	10,000	400	100,000	4,000	14,000
San Juan Capistrano	1 novemb. 1776	13	1,700	100	70,000	500	1,900	150	10,000	200	10,000
San Gabriel	8 septemb. 1771	18	2,700	500	105,000	700	20,000	500	40,000	3,500	20,000
San Fernando	8 septemb. 1797	9	1,500	400	14,000	1,500	5,000	400	7,000	2,000	8,000
San Buenaventura	31 mars....1782	18	1,100	300	4,000	200	1,000	40	6,000	400	2,500
Santa Bárbara	4 décembre1786	12	1,200	400	5,000	1,800	1,200	160	5,000	400	3,000
Santa Inés	17 septemb. 1804	12	1,300	250	14,000	10,000	1,200	500	12,000	4,000	3,500
La Purísima Concepcion	8 décembre1787	8	900	60	15,000	800	2,000	300	14,000	3,500	6,000
San Luíz Obispo	1 septemb. 1771	18	1,250	80	9,000	300	4,000	200	7,000	800	4,000
San Miguel	25 juillet...1797	13	1,200	30	4,000	40	2,500	50	10,000	400	2,500
San Antonio	14 juillet...1771	13	1,400	150	12,000	800	2,000	500	14,000	2,000	3,000
N. S. de la Soledad	9 octobre..1791	11	700	20	6,000	»	1,200	»	7,000	»	2,500
Mission del Carmelo	3 juin.....1770	15	500	40	3,000	»	700	»	7,000	»	1,500
San Juan Baútista	24 juin.....1799	14	1,450	80	9,000	»	1,200	»	9,000	»	3,500
Santa Crúz	28 août.....1791	17	600	50	8,000	»	800	»	10,000	»	2,500
Santa Clara	18 janvier...1777	11	1,800	300	13,000	1,500	1,200	250	15,000	3,000	6,000
San José	18 juin.....1797	7	2,300	400	24,000	8,000	1,100	200	19,000	7,000	10,000
Dolores de S. Francisco	9 octobre..1776	18	500	50	5,000	60	1,600	50	4,000	200	2,500
San Rafael	18 décembre1817	8	1,250	20	3,000	»	500	»	4,500	»	1,500
San Francisco Solano	25 août.....1823	13	1,300	70	8,000	»	700	»	4,000	»	3,000
21 missions sur une ligne de.....		262 lieues.	30,650	4,450	424,000	28,220	62,500	3,800	321,500	31,600	122,500 ou 70,000 hect.

Dans le relevé des grains, le blé entre pour trois cinquièmes; plusieurs Missions produisaient en outre beaucoup de coton, d'huile, de chanvre et de vin. D'après le relevé officiel, communiqué par l'inspecteur général des Missions, le nombre des bêtes à cornes appartenant aux Missions était encore, au commencement de 1840, de 57,000; mais depuis lors le pillage n'a fait qu'augmenter. Malheureusement les habitants ne profitent pas d'une manière sage des dépouilles des Missions. La plupart, au lieu d'élever les bestiaux, les tuent pour vendre le cuir et le suif aux navires étrangers, et la terre reste sans culture, car il n'y avait guère que les Indiens qui labourassent.

RÉSUMÉ.

NOMS.	SOUS L'ADMINISTRATION RELIGIEUSE EN 1834.	SOUS L'ADMINISTRATION CIVILE EN 1842.
Indiens.....	30,650	4,450
Bêtes à cornes.....	424,000	28,220
Bêtes chevalines.....	62,500	3,800
Moutons, chèvres et cochons.	321,500	31,600
Récolte en céréales.....	70,000 hect.	4,000 hect.

Ces chiffres, puisés aux sources les plus authentiques, nous semblent plus éloquents que toutes les réflexions qu'on pourrait faire.

Les Pueblos ont un alcalde ou juge de paix (*juez de páz*) dont les fonctions sont gratuites. Les administrateurs remplissent dans les Missions une charge analogue, mais, indépendamment de leurs immenses bénéfices, ils perçoivent une rétribution qui varie de trois à six cents piastres. Un inspecteur général (*visitador general*), appointé à trois mille piastres, est chargé de la direction de ces établissements. Tous les employés sont nommés par le gouverneur. La loi mexicaine n'accordant pas de municipalité (*ayuntamiento*) aux villes dont la population n'atteint pas six mille âmes, il n'en existe ni à Monte Rey, qui est la capitale, ni dans les autres Pueblos. Les intérêts de la province sont confiés à la junte départementale (*diputacion departamental*), composée de six membres avec quinze cents piastres d'émoluments.

La justice doit être administrée par un tribunal supérieur (*tribunal superior*), formé de cinq membres, touchant trois mille piastres; mais ce tribunal ne s'est point encore réuni et les membres n'en ont pas été nommés, parce qu'il ne s'est encore trouvé personne qui fût pourvu des capacités nécessaires pour remplir ces places. Les employés actuels sont des rancheros ou fermiers, enrichis par le pillage des Missions, et qui,

sous le gouvernement des Franciscains, remplissaient l'office de majordomes, de vachers et de domestiques des religieux. Il est aisé de se faire une idée des vexations que font éprouver aux ecclésiastiques ces serviteurs parvenus au rang de maîtres absolus du territoire. La junte ou députation départementale n'existe que de nom; le caprice du gouverneur fait loi, et pour donner une idée de l'administration de la justice, il suffira d'ajouter que le juge de paix de Monte Rey, en 1841, était un paysan qui ne sait pas lire.

Les étrangers n'ont guère de protection à attendre de semblables autorités. En septembre 1840, près de la Mission de San Francisco Solano, un Indien ayant volé et tué un charpentier français, nommé Pierre Dubosc, le commandant général Vallejo ne fit aucune démarche pour s'emparer du meurtrier, qu'il connaissait pourtant fort bien. Au mois d'août 1841, un jeune Allemand, qui se livrait au commerce, fut assassiné dans le Pueblo de los Angeles : voyant que l'autorité ne donnait aucune suite à cette affaire, les étrangers, réunis par un intérêt commun, firent une collecte, et, dirigés par quelques Français, entre autres par M. Charles Baric, ils se mirent à la recherche des coupables dont ils ne tardèrent pas à s'emparer. Le missionnaire espagnol de

San Gabriel, le R. P. Tomás Esténega, sut inspirer aux accusés de tels sentiments de repentir qu'ils n'hésitèrent pas à demander publiquement pardon de leur crime, et à avouer que, s'il n'eût pas été découvert, leur intention était d'assassiner et de voler plusieurs étrangers connus par leur richesse. Ces derniers, sentant la nécessité d'un exemple, déclarèrent au gouverneur qu'ils mettraient eux-mêmes à mort les deux assassins, s'il ne donnait pas l'ordre de les exécuter. Alvarado envoya aussitôt douze soldats et un officier de Santa Bárbara, qui fusillèrent les condamnés. Pendant notre séjour au pueblo de San José, en septembre de cette même année, et quelques jours plus tard à Monte Rey, on assassina deux Anglais. Le sous-préfet de San José, privé de soldats et de ressources, ne put diriger aucune poursuite. A Monte Rey, pour paraître faire droit aux réclamations des étrangers, le juge fit emprisonner un jeune Mexicain contre lequel aucune charge n'existait, et qui fut relâché quelques semaines après.

Le nouveau commandant général du département, le général de brigade Micheltorena, habite los Angeles; l'ancien, Don Mariano Vallejo, qui était capitaine d'infanterie de la compagnie présidiale de San Francisco, réside au nord de la baie,

au Pueblo de Sonoma, attenant à la Mission de San Francisco Solano, dont il a pris tous les biens et fait démolir l'église, pour se construire une maison avec les matériaux. Les troupes sont ainsi réparties : la compagnie de San Francisco a vingt hommes à Sonoma avec deux lieutenants et un enseigne (*alferez*), et dix soldats avec un officier du même grade au Presidio de San Francisco, qui tombe en ruine. Le fort est abandonné ; il s'y trouve quatre pièces en bronze; deux canons de huit ont été transportés à Sonoma.

La garnison de Monte Rey se compose d'un commandant de place, général de brigade honoraire, de trois capitaines et sous-lieutenants californiens, et de quarante soldats, plus de douze artilleurs commandés par un capitaine d'artillerie.

Le Presidio est rasé, et le fort, qui n'est qu'une simple batterie, a trois pièces en bronze montées sur affûts et en état de servir. Tous ces canons ont été fondus à Manille ou à Lima au dix-septième siècle; ils sont des différents calibres de huit, douze et seize généralement.

A Santa Bárbara la garnison du Presidio, qui est ruiné, est formée par douze soldats sous le commandement de quatre officiers. Quatre pièces en bronze sont enterrées sous le sable. Le fort et

le Presidio de San Diego sont inhabités; les murs démolis gisent à côté de quelques pièces en bronze à demi recouvertes de terre. Au pueblo résident quelques soldats avec un officier.

Les Missions ne renferment pas un seul soldat, et les garnisons de toute la Haute Californie forment un total de cent soixante hommes au plus sous les armes. La plupart ne sont pas montés; ils sont armés d'un sabre et d'un mousqueton en mauvais état. Leur équipement ne présente guère d'uniformité, les quarante soldats de Monte Rey seuls sont armés et vêtus de la même manière. En Californie comme au Mexique, on compte autant d'officiers que de soldats; le nombre des premiers s'élève à près de cent.

L'ancien gouverneur Alvarado a acheté il y a quatre ans, pour le compte du département, une goëlette de quatre-vingt-six tonneaux (*la California*) qui compose toute la marine du gouvernement de Californie. Ce petit navire est commandé par un Anglais, John Cooper, et monté par dix hommes d'équipage; il n'est point armé et ne sert qu'à faire quelques voyages de spéculations commerciales, dans les ports du Mexique ou aux îles Sandwich, pour le compte du gouverneur ou pour celui des négociants étrangers auxquels on le frète. Il y a cependant à Monte Rey un

lieutenant de vaisseau mexicain qui remplit les fonctions de capitaine du port.

L'unique revenu de la province consiste dans les droits que les navires étrangers acquittent à la douane de Monte Rey, seul port ouvert au commerce extérieur. Les employés de la douane sont au nombre de huit : un administrateur aux appointements de deux mille piastres, un contrôleur, un vérificateur, un commandant des douaniers à quinze cents piastres chacun, et quatre gardes à huit cents piastres. Il est aisé de s'apercevoir que ce personnel dépasse de beaucoup les besoins de l'administration. Les fonds de la douane sont perçus par un commissaire des finances (*comisario de hacienda*) chargé de la répartition.

Les recettes générales du département ne s'élèvent guère qu'à soixante-dix ou quatre-vingt mille piastres par an ; les dépenses atteignent au moins le chiffre de cent vingt mille piastres. Ce déficit annuel de quarante à cinquante mille piastres explique assez pourquoi les employés de tout grade se sont livrés au pillage des Missions.

Après avoir donné la description des lieux habités, la topographie du pays et des détails sur les productions de toute espèce, nous parlerons de l'importation et de l'exportation, et des chan-

ces de bénéfices que pourraient offrir aux négociants français des expéditions commerciales dans cette contrée.

DISTRICT DE SAN DIEGO.

Le point maritime le plus important de ce district est le port de San Diego, qui fut découvert, en 1542, par Cabrillo, qui le nomma d'abord San Miguel; plus tard, en 1602, le général Vizcaino lui donna le nom qu'il porte aujourd'hui. Ce port est le premier de la Haute Californie, et en tirant une ligne droite à l'est, on arrive à l'embouchure du Rio Colorado; cette ligne forme la division entre la Vieille et la Nouvelle Californie.

PORT DE SAN DIEGO.

Le port de San Diego est situé par 32 degrés 39 minutes 30 secondes de latitude nord, et par 119 degrés 37 minutes 13 secondes de longitude ouest de Paris. Variation : 11 degrés Est. Établissement du port : 10 heures. Hauteur de la marée : $1^m, 40$[1].

[1] Voir dans l'Atlas le plan n° 11.

En venant du large les signes de reconnaissance sont, à huit lieues au sud du port, et sur la côte, une montagne élevée terminée par un grand plateau horizontal, nommée las Mesas de Juan Gomez; à vingt milles au sud, et droit dans le méridien de la colline ou *loma* de San Diego, le petit groupe de rochers les *Coronados*, qui peuvent être découverts à une distance de dix lieues. Les Coronados sont situés à quatre lieues de la côte; l'intervalle qui les en sépare est très-sain et présente partout de vingt à trente mètres.

Si l'on arrivait du nord, une petite erreur en latitude pourrait devenir funeste, car à huit milles au nord de la pointe qui marque l'entrée du vrai port, se trouve une autre entrée fermée par une barre et des brisants, et qui conduit au faux port (*Puerto falso*). Cette erreur est d'autant plus facile à commettre qu'en passant devant le faux port on aperçoit à terre les bâtiments blanchis à la chaux du Presidio et les maisons du Pueblo, tandis qu'en approchant du vrai port on ne découvre aucune bâtisse, et que ce n'est que de près qu'on reconnaît les ruines du fort et les baraques en bois où sont renfermés les cuirs de bœuf. Il existe cependant des différences marquées entre les deux entrées; ainsi le faux port est situé à une distance plus grande des Coronados; la col-

line qui, dans celui-ci, est située au sud de l'entrée, se trouve au nord pour le vrai port; le faux port est parsemé d'îles qui n'existent pas dans l'autre; au sud du premier la côte court un peu à l'ouest, tandis qu'au sud du vrai port elle rentre considérablement vers l'est; enfin l'entrée du faux port est obstruée par une ligne circulaire de brisants qui s'étend à plus d'un mille au large, et l'abord du vrai port est au contraire libre de tous dangers.

On doit cependant, en doublant *la Punta de la Loma* de San Diego, qui est taillée à pic, s'en tenir à un quart de mille de distance, de manière à éviter quelques rochers qui s'étendent vers le sud-ouest. La pointe une fois doublée, il faut gouverner au nord quart nord-ouest droit sur le fort et ranger la terre de très-près; c'est là que la baie est le plus profonde; à cent mètres du rivage on trouvera de six à quinze mètres. On laisse à l'est et à plus d'un mille le banc de Zuñiga qui n'a guère que trois pieds d'eau, et dont les bords sont parfaitement circonscrits par des brisants. Près de la Punta Guijarro, petite langue de terre sur laquelle s'élèvent les ruines du fort, on obtient à quelques toises du bord des sondes de seize à vingt mètres. Dès qu'on a doublé cette pointe, on se trouve dans un excellent port abrité

de tous les vents et se dirigeant un peu à l'ouest, et l'on peut mouiller en face des maisons, par huit à quinze mètres fond de sable et vase, de très-bonne tenue. Dans la baie extérieure, le fond est partout de sable. Le courant de la marée est d'un mille environ, et les courants généraux suivent la direction de la côte du nord au sud. L'entrée du port de San Diego n'est permise qu'à des navires de quatre cents tonneaux, et ne tirant guère que vingt pieds d'eau. Le fond tend à diminuer, et quelques parties seront bientôt ensablées par les terres que le petit Rio de San Diego entraîne des montagnes dans la saison des pluies. Les religieux espagnols avaient obvié à cet inconvénient en détournant le ruisseau, et en le faisant déboucher dans le faux port; mais depuis quelques années le Rio, par suite de l'incurie des habitants, a repris son cours, et est revenu se jeter au fond du port de San Diego.

Le fort et la maison qui l'avoisine sont inhabités et en ruine; on trouve encore six à huit pièces de canon en bronze enterrées dans le sable.

L'inspection du plan suffira pour reconnaître combien il facile de défendre l'entrée du mouillage; une batterie située sur la colline balaierait la grande baie; le fort reconstruit, et quelques pièces sur la langue de terre en face, croiseraient

leurs feux dans le goulet, qui serait pris en enfilade par une batterie établie au sud de la petite pointe où se trouvent les magasins de cuir.

Une douzaine de matelots anglais et américains, appartenant aux navires qui commercent sur la côte et qui s'occupent à saler les cuirs de bœufs, forment la population du port. Il est difficile de faire du bois, et on doit apporter l'eau du pueblo sur des charrettes : chaque barrique coûte une piastre. Peut-être en creusant des puits, pourrait-on obtenir de bonne eau; mais il n'y a aucune aiguade près du mouillage. Cinq grandes baraques en planches, pouvant contenir chacune de quinze à vingt mille cuirs, qu'on apporte démontées de Monte Rey, servent de magasins. Quelques Indiens, et souvent des Canakas de Sandwich, y habitent avec les matelots blancs. La route qui conduit au pueblo est bonne : on la parcourt à cheval en moins d'une heure.

Le pueblo est situé au bord du ruisseau ; il se compose de vingt maisons, dont les plus belles appartiennent à des Anglais et à des Américains qui font tout le commerce. La population blanche s'élève à cent individus au plus, qui possèdent presque tous de petites fermes dans les environs.

Le presidio, fondé en 1769, est bâti sur une petite colline à quelques centaines de mètres du

pueblo, et est complétement ruiné; on y trouve deux pièces en bronze; une troisième est enterrée au milieu du pueblo.

Le pueblo n'a d'autre autorité qu'un alcalde ou juge de paix, qui remplit aussi les fonctions de capitaine du port et de vérificateur des douanes. On ne trouve pas de Français à San Diego. Les principaux habitants sont les capitaines marchands Snook et Stokes, Anglais, et Fitch, Américain. La ferme du Roi (*rancho del Rey*), qui appartenait au presidio, a été donnée à un particulier. Il y a près de la côte plusieurs salines importantes inexploitées. Le grand village des Indiens Choyas, fixés autrefois au bord de la baie, n'existe plus. Le port est très-poissonneux et fréquenté souvent par des baleines.

MISSION DE SAN DIEGO.

La Mission de San Diego est éloignée de deux lieues du pueblo; elle fut fondée par le R. P. Junípero Serra le 16 juin 1769, et devint avec le presidio le premier établissement des Espagnols dans la Nouvelle Californie, bien que le port de San Diego eût été découvert longtemps auparavant. Cette Mission, que les Franciscains nommaient la *Mission Mère*, est distante de dix-sept

lieues au nord de celle de San Miguel, la dernière de la Vieille Californie, et à quatorze lieues de celle de San Luíz Rey de Francia qui est la plus rapprochée. Elle est située au bord du ruisseau de San Diego, dans une vallée longue et étroite, formée par deux chaînes de collines parallèles. L'édifice et l'église tombent en ruine : à quelque différence près dans les proportions, l'architecture est la même que celle de la Mission, dont nous avons donné les plans.

Il existe devant l'édifice une magnifique plantation d'oliviers ; la vigne y vient très-bien et fournit les vins les plus renommés de la Californie. Le coton est d'une qualité supérieure, mais les bras manquent pour le cultiver. Les terrains circonvoisins sont tous formés par des prairies ; les arbres y sont fort rares ; les forêts se trouvent à sept ou huit lieues vers le levant. Les montagnes sont remplies de pins, de chênes et autres bois de construction. La température de San Diego permet à tous les arbres fruitiers d'Europe, aux palmiers et aux orangers, d'y atteindre de grandes dimensions. En janvier 1842, le thermomètre donnait pour moyenne de la journée 15 et 18 degrés centigrades au-dessus de zéro ; cependant, on aperçoit dans le lointain, vers l'orient, les pics blanchis de la Sierra Nevada. Les plantes pota-

gères et les céréales, le blé, le maïs, le blé sarrasin, l'orge, l'avoine, les haricots poussent très-bien, surtout dans les années pluvieuses.

A l'époque de son opulence, cette Mission comptait deux mille cinq cents Indiens, quatorze mille bêtes à cornes, quinze cents chevaux et trente-deux mille moutons. Cette population et ces bestiaux étaient répartis dans les ranchos de Santa Mónica ou el cajon de Santa Ysabel, San José, San Bernardo, San Dieguito, San Pascual, San Alejo et la Soledad. Aujourd'hui, ces fermes appartiennent à des particuliers qui s'en sont emparés. A la Mission même il n'y a plus de bétail. Ses habitants se composent de quelques Indiens, d'une famille blanche et du R. P. espagnol Vicente Oliva, Aragonais déjà fort âgé, et qui n'a pu sauver du pillage que la ferme de Santa Ysabel, située à dix lieues dans la montagne, et où sont réunis cinq cents Indiens, sous la direction de leurs alcaldes et d'un majordome. Ces indigènes possèdent quelques paires de bœufs de labour, et obtiennent des récoltes qui suffisent à leur entretien. A San Isidro, à quatorze lieues dans l'est de San Diego, on trouve des mines d'or et d'argent qui furent exploitées il y a quinze ans par un homme de Guanajuato.

Le pays qui s'étend jusqu'aux bords occiden-

taux du Rio Colorado sur une ligne de soixante lieues environ, est très-pittoresque, et abonde en bois et pâturages. Les Indiens Yumas qui l'habitent font quelquefois des incursions sur le territoire habité par les blancs. En 1839, une bande de ces Indiens envahit à l'improviste la ferme de Jamiel, à huit lieues de San Diego, et appartenant à la famille du sergent Pico. Les sauvages massacrèrent quatre blancs et emmenèrent deux jeunes filles prisonnières auxquelles ils firent subir les derniers outrages; ces infortunées inspirèrent aux femmes indiennes une jalousie si furieuse, qu'elles choisirent l'instant où les hommes de la tribu étaient à la chasse, pour pendre les prisonnières à des arbres et les tuer à coups de pierres!

Qui ne croirait qu'en apprenant ces horribles meurtres, les parents et les amis des victimes ne se soient réunis pour en tirer une vengeance éclatante? Il n'en fut rien cependant; les autorités impuissantes ne prirent aucune mesure, et le crime demeura impuni. Sous le régime espagnol, à la première nouvelle de l'attentat, la compagnie présidiale de San Diego, suivie des milices des ranchos, aurait poursuivi et atteint sans doute les assassins et leur aurait fait expier cruellement leur abominable crime. Lorsque la communication était fréquente entre la Sonora et la Califor-

nie, on passait des Missions détruites de San Pedro et de San Pablo à Santa Ysabel pour arriver à San Diego. Quelquefois, pour traverser plus aisément le Rio Colorado, on remontait trente lieues plus au nord, et les caravanes venaient aboutir au Pueblo de los Angeles, en parcourant l'itinéraire suivant :

De la capitale de la Sonora Pitic ou Hermosillo au Presidio del Altar	60 lieues.
Du Presidio à Quitobaca	40
De Quitobaca à Santo Domingo	16
De Santo Domingo al Agua Salada	4
Del Agua Salada al Tule	25
Del Tule à la Tinaja Alta	7
De la Tinaja Alta au Rio de los Algonodes	18
Du Rio al Pozo del Alamo	18
Del Pozo al Pozo Hondo	7
Del Pozo Hondo al Carricito	13
Del Carricito à los Vallecitos	5
De los Vallecitos à San Felipe	3
De San Felipe à San José	7
De San José à Temecula	15
De Temecula al Temascal	10
Del Temascal à Santa Ana	8
De Santa Ana au pueblo de los Angeles	11
	267

Tous ces divers points sont des villages d'Indiens, dont la plupart ont souvent visité les Mis-

sions espagnoles. Nous avons vu plusieurs personnes qui ont fait ce dangereux voyage, qu'on ne doit entreprendre qu'avec des guides sur la fidélité desquels on puisse compter. Les Indiens Yumas, et, plus au nord-ouest sur le Rio Colorado, les Amagaguas, possèdent un grand nombre de chevaux et de bœufs; ils cultivent les terres, et récoltent toutes les céréales et les plantes potagères; ils sèment du coton et savent le filer et en tisser des étoffes solides; ils chassent le buffle et le castor, et vendent les peaux aux trappeurs américains venant des États-Unis, ou aux Canadiens que la compagnie de la baie d'Hudson envoie depuis le Rio Colombia jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado.

La Mission de San Diego produisait autrefois six mille fanègues de blé et une quantité égale de maïs; aujourd'hui, elle n'en donne pas plus de dix-huit cents en tout. On y récoltait trente barils de vin et trente d'eau-de-vie; maintenant la vigne est presque abandonnée, et l'on n'obtient que quinze ou vingt barils de vin. Les Indiens ajoutent aux récoltes de Santa Ysabel, des graines silvestres de graminées, des glands doux et la chair de chevreuils et de cerfs qui sont fort abondants. A la Mission, on fabriquait des étoffes ordinaires en laine et en coton; le chanvre venait fort bien

aussi, mais le sol est trop sec pour la canne à sucre. On y exploitait une tannerie, et l'on fabriquait du savon avec la soude obtenue en brûlant les plantes marines ramassées sur le rivage de la baie. Entre les mains d'une autre puissance, le port de San Diego acquerrait bien vite de l'importance; il relierait les deux Californies et la Sonora, et pourrait devenir le centre d'une population nombreuse et d'un grand commerce.

En allant à la Mission de Saint Louis Roi de France, on peut suivre la plage, à la marée basse, jusqu'à la Mission de San Juan Capistrano; cependant la route ordinaire est à une ou deux lieues de la mer. L'aspect du pays est peu varié; on ne voit partout que grandes prairies verdoyantes, avec quelques rares bouquets d'arbres, au milieu desquels on aperçoit des fermes isolées. Celles de San Dieguito ou Osuna et El Agua hedionda sont situées près de la route; à quelques pas d'une lagune on rencontre los Ojitos, petit village d'Indiens. C'est dans le bas-fond où il est placé, que l'on cultivait autrefois en grande quantité le chanvre que la Mission de San Luíz Rey envoyait pour la marine royale espagnole à l'arsenal de San Blas.

MISSION DE SAN LUÍZ REY DE FRANCIA.

La Mission de *San Luíz Rey de Francia* (Saint Louis Roi de France) fut fondée, le 13 juin 1798, par le R. P. Franciscain espagnol Fr. Antonio Peyri, Catalan; elle est située dans une magnifique plaine, au bord du petit Rio de San Luíz et à dix kilomètres environ de la mer. Sa distance de San Diego est de quatorze lieues, et de treize lieues au nord-ouest de la Mission de San Juan Capistrano. L'édifice de Saint Louis Roi de France est le plus beau, le plus régulier et le plus solide de toute la Californie; les détails de distribution intérieure indiqués par les plans joints à ce travail, donneront au lecteur une juste idée de son importance [1].

Trois grands vergers et jardins potagers qui étaient fort bien cultivés par les moines sont contigus aux bâtiments. Cette Mission a compté jusqu'à trois mille cinq cents Indiens répartis dans près de vingt ranchos sur une étendue de plus de cent lieues carrées. Quelques fermes principales, comme celles de San Antonio de Pala et las

[1] Voir, dans l'Atlas, la perspective n° 23 et le plan géométrique n° 24 de cette mission.

Flores, formaient de véritables villages avec des chapelles, où résidait souvent un des moines de la grande Mission. La ferme de San Antonio, située à huit lieues à l'orient dans la montagne, renferme de bons pâturages et de très-beaux bois de construction. Dans le rancho del Agua caliente existe une source d'eau sulfureuse.

En 1834, Saint Louis Roi possédait quatre-vingt mille bêtes à cornes, plus de dix mille chevaux et cent mille moutons; elle récoltait quatorze mille fanègues de grains, deux cents barils d'un vin fort estimé, et une quantité pareille d'eau-de-vie. Elle n'a pas aujourd'hui plus de six cents Indiens, de deux mille bœufs, quatre cents chevaux et quatre mille moutons; une partie des vignes demeurent incultes. La Mission envoyait généralement ses produits au port de San Diego, dont la route est bonne pour les charrettes; le mouillage le plus rapproché, celui de las Flores, dans la grande baie des Tremblements de terre (*bahía de los Temblores*), est fort dangereux. Les grandes fermes renfermaient des forges, des tanneries, savonneries, distilleries, de vastes ateliers de charpente, des métiers à tisser la laine, le coton et le chanvre. Une immense saline, dont le sel est d'une blancheur éclatante, se rencontre à une lieue de la Mission.

La topographie, depuis San Diego jusqu'à Saint Louis Roi, San Juan Capistrano, et même jusqu'à Santa Bárbara, est toujours la même. La chaîne de montagnes est à huit, dix, douze lieues de la mer, et la côte se trouve accidentée par de petites collines n'ayant que très-peu d'arbres. Les vallons, arrosés par des ruisseaux, sont d'une extrême fertilité.

Le religieux de San Luíz Rey est le R. P. Francisco Gonzalez de Ibarra, Espagnol déjà avancé en âge, qui a pu sauver quelques débris de la Mission et réunir quatre cents Indiens à la ferme *de las Flores*, où ils habitent avec une famille blanche. Les moines, dans la Mission de Saint Louis, se trouvent réduits à l'état le plus déplorable. Nous avons vu le P. Gonzalez forcé de s'asseoir à la table de l'administrateur, et de souffrir les grossièretés des vachers et des majordomes, qui s'estimaient heureux, peu d'années auparavant, d'entrer au service des moines comme domestiques.

Les ranchos principaux de la Mission sont : las Flores, San Antonio de Pala, San Jacinto, Santa Margarita, Agua caliente, San Onofrio, San José et Temécula ; ils ont presque tous été dévastés.

A deux lieues au nord de San Luíz, on rencontre le rancho de Santa Margarita, aujourd'hui donné

à un particulier qui y cultive de très-belles vignes. Deux lieues plus loin, la grande ferme et chapelle de las Flores, sur une petite éminence à quelques centaines de mètres de la plage, se présente dans la position la plus pittoresque. Le jour où nous la visitâmes, nous eûmes l'occasion d'apprécier l'ascendant extraordinaire que les religieux conservent encore sur l'esprit des Indiens. Le P. Antonio Peyri, fondateur de Saint Louis Roi, à la suite de persécutions exercées contre lui par les autorités mexicaines, a quitté, en 1832, la Californie, aussi pauvre qu'il y était venu, en laissant sa Mission dans l'état le plus florissant. Les Indiens, qui avaient toujours eu pour ce saint homme un respect qui tenait de l'adoration, l'ont vu s'éloigner avec désespoir, car ils ont bien compris qu'ils perdaient en lui leur père et leur protecteur.

Quelques heures après notre arrivée à las Flores, les Indiens, leurs deux caciques en tête, portant leurs bâtons en signe de commandement, s'avancèrent à ma rencontre, accompagnés de leurs familles. Après que tous les hommes furent, suivant l'usage, venus me toucher la main, le dialogue suivant s'établit entre le premier cacique et nous :

— Capitan, on dit que tu viens d'Espagne; as-tu vu le roi[1]?

— Oui.

— Et le Père Antonio?

— Non; mais je sais qu'il est à Barcelone.

— On dit qu'il est mort? reprit l'autre alcalde.

Mon premier interlocuteur se tourna vers son collègue d'un air de profonde incrédulité.

— Non, Monsieur, ce Père-là ne meurt pas! répliqua-t-il (*no Señor, este Padre no muere!*)

A Saint Louis Roi, on voit un tableau représentant le P. Peyri entouré d'enfants indiens. Les indigènes, lorsqu'ils s'arrêtent devant ce portrait, lui adressent les mêmes prières qu'aux images des saints qui décorent l'église. Ils n'ont pas perdu l'espoir de revoir un jour ce bon Père parmi eux.

J'avais été frappé de la première question de l'alcalde qui m'avait demandé des nouvelles du roi d'Espagne, et ce fut dans le cours de mes

[1] Les Indiens, accoutumés à communiquer avec des capitaines de navire, appellent *capitan* tous les étrangers qui leur paraissent avoir quelque caractère militaire et politique. Je ne crus pas nécessaire, dans ma réponse, d'apprendre au Cacique que le Roi Ferdinand était mort, et que c'était une Reine qui gouvernait l'Espagne.

conversations avec ce personnage, et avec plusieurs Indiens qui parlaient fort bien l'espagnol et étaient très-Castillans, pour me servir d'une expression usitée dans le pays (*muy Castellanos*), que je pus me convaincre que le P. Antonio avait donné à ses néophytes quelques notions de politique, et les avait toujours accoutumés à regarder le Roi Catholique comme leur souverain légitime. Les indigènes me firent part des mauvais traitements dont ils étaient l'objet de la part des blancs ; ceux-ci leur enlevaient le peu de bétail qu'on leur avait donné ; ils faisaient paître leurs troupeaux sur les terres qui leur avaient été assignées pour la culture.

« Tu vois, capitan, me disaient-ils, à quel point « nous sommes malheureux ; les Pères ne peu- « vent plus nous protéger, et les autorités elles- « mêmes nous dépouillent. N'est-il pas douloureux « de nous voir arracher violemment ces Missions « que nous avons construites, ces immenses trou- « peaux rassemblés par nos soins, et enfin de « nous trouver sans cesse exposés ainsi que nos « familles aux plus mauvais traitements et même « à la mort? Serons-nous donc coupables si nous « nous défendons, et si nous ne revenons dans nos « tribus vers les *tulares* qu'en emmenant tout « le bétail qui pourra nous suivre? »

J'engageai les Indiens à la patience; je m'efforçai de leur donner des espérances que j'étais loin de concevoir; mais au fond du cœur, je ne pus m'empêcher de reconnaître que les représailles des indigènes ne seraient qu'une juste réparation de la conduite cruelle et arbitraire des blancs à leur égard.

Lorsque la direction absolue des Missions appartenait aux moines, les gens *dits de raison* se seraient bien gardés de maltraiter les Indiens. Ce ne fut que lorsque leur autorité commença à être usurpée par le pouvoir civil, que l'on vit exercer des actes de brutalité envers les indigènes. Les habitants ont conservé le souvenir d'un sermon du P. Peyri, où l'on remarquait le passage suivant : « Il y a dans ce pays-ci deux races bien « distinctes, les barbares et les demi-barbares; « les demi-barbares sont nos pauvres Indiens, et « les barbares ce sont les gens dits de raison et « qui n'en ont point (*gente que se llama de razon* « *y que no la tiene*). En effet, nous trouvons au « moins parmi les indigènes la docilité et l'amour « du travail, tandis qu'on ne voit parmi les blancs « que propension au jeu, à la paresse et à l'ivro- « gnerie. »

Du reste, le plan de vengeance des Indiens est excellent; ils commencent par voler les chevaux

des rancheros, sachant bien qu'un Californien à pied est hors d'état de les poursuivre, et qu'il leur sera ensuite facile de s'emparer des bœufs et enfin d'enlever les femmes blanches.

MISSION DE SAN JUAN CAPISTRANO.

La Mission de Saint Jean Capistran (*San Juan Capistrano*), fondée le 1er novembre 1776, par le préfet apostolique le P. Junípero Serra, est située dans une belle plaine à une lieue de la mer, au bord d'une petite rivière qui ne tarit jamais. Elle a un assez bon mouillage contre les vents qui vont de l'est à l'ouest en passant par le nord. Sa distance de San Luíz Rey est de treize lieues, et de dix lieues de la Mission de San Gabriel au nord. La route qui conduit vers ces deux Missions est très-bonne [1].

San Juan Capistrano est un des établissements les plus ruinés, malgré la résistance qu'opposa à sa dévastation son missionnaire le R. P. espagnol Fr. José Maria de Zalvidea, Biscayen. La Mission comptait naguère près de deux mille Indiens, soixante-dix mille bêtes à cornes, deux mille

[1] Mouillage de San Juan Capistrano: { Lat. Nord : 33° 27′. Long. Ouest : 120° 1′ 24″.

chevaux, plus de dix mille moutons, et récoltait dix mille fanegas de grain, de l'huile, et cinq cents barils de vin et eau-de-vie. Aujourd'hui, elle n'a que cent Indiens, cinq cents bœufs, cent cinquante chevaux, pas un seul mouton, et elle ne récolte que trois cents fanegas de grain et cinquante ou soixante barils de vin. Le rancho del Agua Caliente, à quatre lieues dans l'est-nord-est, possède une source d'eau nitrée; les belles fermes del Trabuco, de la Ciénega et de San Mateo ont été données à des particuliers. Cette Mission avait comme les autres des tanneries; le savon s'y fabrique avec le tequezquite (sous-carbonate de potasse) efflorescent à la surface du sol. Un Français nommé Jansens réside à la Mission et y fait un petit commerce.

Non loin de la Mission s'étendent de beaux pâturages, mais on a remarqué que dans quelques bas-fonds les chevaux meurent si on les y laisse paître pendant la saison des pluies; cette circonstance tient à la présence de quelques plantes vénéneuses que la sécheresse détruit sans doute.

A neuf lieues au nord-nord-est vers San Gabriel, on trouve sur la route une grande ferme formant une espèce de hameau appartenant à un Californien nommé Yorba. Cette ferme est l'ancien rancho de Santa Ana de la Mission de San

Gabriel. Ce point, important par sa fertilité et l'abondance de ses troupeaux, est situé sur le Rio Santa Ana qui va se jeter dans la mer. Il est à sept lieues du rivage et embarque ses produits au mouillage de San Juan. Il renferme dix mille bœufs, quinze cents chevaux et trois mille moutons; sa population s'élève environ à trois cents personnes, blancs et Indiens. A quatre lieues avant d'arriver à San Gabriel, sur le Rio de ce nom, on rencontre une grande ferme fort riche, celle del Coyote, appartenant à la famille Nieto.

MISSION DE SAN GABRIEL ARCANGEL.

La Mission de Saint Gabriel Archange (*San Gabriel Arcángel*), fondée le 8 septembre 1771, par le R. P. Junípero Serra, est éloignée de dix-huit lieues au nord de San Juan Capistrano, de neuf lieues à l'est-sud-est de San Fernando, de dix lieues de la mer, de douze du port de San Pedro et de quatre lieues du Pueblo de Nuestra Señora de los Angeles. Cette Mission, la plus vaste et la plus riche des deux Californies, est située au pied d'une sierra accidentée et couverte de bois, au milieu d'une immense et magnifique plaine, sur l'emplacement des villages Indiens des tribus Juyubit, Caguillas et Sibapot; les terrains qui l'envi-

ronnent sont d'une extrême fertilité. Le nombre des bestiaux était si considérable, que l'on a été quelquefois obligé de tuer les chevaux afin de réserver les pâturages aux bœufs. En 1834, à l'époque de son opulence, San Gabriel réunissait près de trois mille Indiens et possédait cent cinq mille bêtes à cornes, vingt mille chevaux, plus de quarante mille moutons : on y récoltait vingt mille fanegas de céréales, cinq cents barils de vin et autant d'eau-de-vie. Aujourd'hui elle n'a que cinq cents Indiens, sept cents bœufs, cinq cents chevaux et trois mille cinq cents moutons.

C'est au R. P. Zalvidea, dont nous avons déjà parlé, que San Gabriel doit l'introduction de la culture de la vigne. Il fit un premier essai par un plant de soixante-dix mille pieds, ce qui lui valut dans le pays le surnom de : « Père aux soixante-dix « mille ceps » (*el Padre de las setenta mil cepas*).

Il existe près de la Mission de beaux bouquets de palmiers, trois grandes vignes contiguës qui renferment près de deux cent mille pieds, quatre superbes vergers et potagers, un immense jardin d'oliviers et un autre contenant quatre cents orangers. Les vignes, jardins et vergers étaient entourés de haies ou palissades impénétrables en raquettes ou figuiers de Barbarie. Le R. P. Zalvidea avait traité, avec une maison américaine,

pour la fourniture des grilles en fer nécessaires à la clôture des vignes, et se voyait sur le point de réunir tous les matériaux nécessaires lorsque la sécularisation eut lieu. Ce moine se distinguait par son esprit entreprenant; il envoyait tous les ans à San Blas un navire chargé d'huile, de chanvre et de lin; souvent il en expédiait un autre à Lima avec une cargaison de savon ou de suif. Le nombre de cuirs fournis par la Mission était de trente à trente-cinq mille par an.

Cette Mission a un ruisseau, le Rio de San Gabriel, qui se jette dans la mer, un lac assez étendu qui sert pour l'arrosage, deux moulins à grain et une scierie mécanique, de grands ateliers, pressoirs, alambics, filatures, métiers à tisser la laine, le coton, le chanvre et le lin, tanneries et savonneries, etc.

La Mission possédait dix-sept fermes pour le grand bétail, bêtes à cornes et chevalines, et quinze pour le petit, tel que moutons, chèvres et cochons; elle employait au labourage douze cents paires de bœufs. A la grande ferme de San Bernardino, qui est à seize lieues vers l'est dans la montagne, il y avait une église, un moine et deux cents Indiens. La sierra est peuplée de cèdres, de chênes, de noyers et de très-beaux pins. On y trouve des sources chaudes d'eau sulfureuse et des mine-

rais de diverses espèces. Le rancho de San Bernardino est aujourd'hui une propriété particulière renfermant deux mille bœufs et trois cents chevaux. Les fermes principales sont : au sud, la Mission Vieja et la Puente ; au nord, Santa Anita ; au nord-est, Asusa, la Brea, San Antonio ; à l'est, San José, el Chino, Cucamonga, Jurupa, Agua Caliente, Jesapita, San Bernardino, San Gorgoño à vingt-six lieues dans l'est.

Avec tant de richesses, on conçoit aisément combien les Indiens étaient heureux, bien nourris et bien vêtus. On montre dans le parloir deux énormes bahuts qui, il y a peu d'années, renfermaient en espèces plus de cent mille piastres. Les Missionnaires avaient souvent deux cent mille francs de marchandises européennes en magasin. Tout a été pillé par les administrateurs civils : à quelques pas de la Mission le terrain a été donné, et déjà quelques Américains et Anglais y ont construit des maisons. On a à peine laissé deux fermes à la Mission, et les Indiens ne doivent aujourd'hui un reste de bien-être qu'à la protection du plus jeune et du plus actif des Franciscains espagnols, le R. P. Tomas Esténega, Biscayen.

Un jour, étant allé le voir, je le trouvai dans un champ, devant une grande table, le capuchon

renversé, les manches retroussées, pétrissant de l'argile et montrant à faire des briques aux néophytes qui l'entouraient. Du plus loin qu'il m'aperçut il me salua de la main en me criant : « *Amigo! con esta familia*, CONSILIO MANUQUE! »

PUEBLO DE LOS ANGELES.

Le Pueblo de Nuestra Señora la Reyna de los Angeles (bourg de Notre Dame des Anges) fut fondé à la fin de décembre 1781, par ordre du gouverneur de Californie, Don Felipe de Neve, qui avait reçu des colons espagnols de la Sonora. Le Pueblo est situé au bord du Rio de Porciúncula où de los Angeles, au milieu d'une grande plaine couverte d'arbres, d'oliviers, de vergers et de vignes considérables; il est éloigné de quatre lieues au sud-ouest de la Mission de San Gabriel, de neuf au sud-est de celle de San Fernando et de dix lieues du port de San Pedro. De toute la Californie, c'est le point où la population blanche est la plus forte; elle s'élève à douze cents âmes; les Américains sont les plus nombreux; les deux principaux sont MM. John Temple et surtout Abel Stearns qui est fort riche. Plusieurs Français mariés y résident et y cultivent la vigne avec le plus grand succès, MM. Bouchet, Girau-

deau, Saint-Sevain et M. Vignes, vigneron bordelais. Ce dernier, au nom des Français, nous avait remis un baril de vin de Californie qu'il nous avait chargé d'offrir au Roi, et le R. P. Tomas nous en avait donné un autre pour M. le Maréchal Duc de Dalmatie qui, dans la guerre d'Espagne, avait protégé son couvent. Après avoir voyagé heureusement de Californie à Mazatlan et de là à Hambourg, au moment d'être transbordés sur un navire pour France, ces deux présents ont été détruits par l'incendie de la douane de Hambourg où ils étaient en dépôt de transit.

Pendant son exil des îles Sandwich, M. l'abbé Bachelot fut curé du Pueblo et y a laissé les plus touchants souvenirs.

C'est à los Angeles qu'arrivent tous les ans les caravanes qui viennent du Nouveau Mexique. Elles se composent de deux cents hommes à cheval, ayant des mulets chargés d'étoffes et de couvertures grossières en laine, nommées *sarapes*, *jerga* et *cobertones,* valant de trois à cinq piastres la pièce environ; ils échangent ces marchandises pour des chevaux et des mules, et donnent généralement deux couvertures pour un animal. La caravane part de Santa Fé du Nouveau Mexique (latitude nord 36 degrés 12 minutes) en octobre, avant que la neige commence à tomber, et, se

dirigeant vers l'ouest, elle coupe la sierra Madre, descend au sud du Rio Navajoas, passe par le territoire des Missions détruites des Indiens Moquis, des Apaches et des Yumayas, traverse le Rio Colorado, vers le 34e degré, croise la sierra Nevada, la vallée de los Tulares, les monts Californiens et arrive enfin aux fermes les plus orientales de la Californie, d'où elle vient aboutir au Pueblo de los Angeles. Ce voyage dure deux mois et demi. La caravane repart de Californie en avril, afin de traverser les rivières avant la fonte des neiges et emmène avec elle environ deux mille bêtes chevalines[1].

L'expédition arrivée au Pueblo en novembre 1841 comptait, indépendamment de deux cents Nouveaux Mexicains, environ soixante Américains du Nord. A la même époque, quarante de ces aventuriers qui s'étaient détachés de la caravane arrivèrent plus au nord, au Pueblo de San José de Guadalupe. En janvier 1842, nous eûmes l'occasion de voir plusieurs de ces coureurs des bois ; ils nous annoncèrent qu'ils seraient suivis sous peu par de nombreux émigrants. Ce nouveau symptôme d'envahissement mérite la plus grande attention.

[1] Voir dans l'Atlas cet itinéraire tracé sur la grande carte générale n° 1.

Le Pueblo de los Angeles est fort riche; les dépouilles des Missions voisines sont réunies entre les mains des habitants; sur une superficie de quinze à vingt lieues en carré, ils possèdent plus de quatre-vingt mille bêtes à cornes, vingt-cinq mille chevaux et dix mille moutons; la récolte des vignes produit six cents barils de vin et autant d'eau-de-vie; mais celle des céréales arrive à peine à trois mille fanegas. Cette faible production de céréales tient à la paresse des colons qui ne veulent pas labourer. Toutes les cultures du Pueblo sont faites par les Indiens d'un petit village, campés au bord d'un ruisseau, à l'extrémité des habitations. Ces malheureux sont souvent fort maltraités, et ne reçoivent pas toujours exactement le prix de leur journée, qui est fixé à un réal en argent et un réal en marchandise, c'est-à-dire, un quart de piastre. Il existe dans le Pueblo soixante *huertas* ou jardins plantés de vignes, représentant une superficie d'environ cent hectares. On fabrique un peu de savon, et il existe une tannerie. Tout le commerce est entre les mains des étrangers.

Un de nos nationaux, M. Charles Baric, celui qui, par son intelligence et sa connaissance du pays, pourrait rendre le plus de services, trafique dans toute la province, mais depuis quel-

que temps il se livre à l'exploitation d'une mine d'or vierge en grains qu'il a découverte au rancho de San Francisquito, à six lieues dans la montagne, au nord de la Mission de San Fernando, et à quinze lieues de los Angeles. Ce filon a une étendue de seize lieues, suivant la direction du ravin où il est situé. L'or se trouve presque à la surface du sol, et quelques morceaux pèsent de deux à trois gros. On l'achète, dans le pays, à raison de quatorze piastres l'once, payables en espèces, ou seize piastres en marchandises. Au rancho de Cahuenga, à deux lieues au nord-ouest du Pueblo, il existe des minerais d'argent non exploités faute de mercure et de personnes connaissant l'industrie minière. Les Indiens rapportent souvent de la sierra des grains de cuivre natif, des fragments d'opale et des morceaux de galène (sulfure de plomb).

A deux lieues au sud-est, on trouve quatre grandes sources d'asphalte situées à fleur de terre, dans une vaste prairie. Ces bouches s'ouvrent au milieu de petites mares d'eau froide, tandis que le bitume possède une température supérieure. Cette eau a un goût minéral, qui n'empêche pourtant pas les bestiaux de s'en abreuver. Au lever du soleil, les orifices des sources sont couverts par d'énormes cloches d'asphalte, ayant souvent plus

d'un mètre de haut, et semblables à des bulles de savon. A mesure que l'air s'échauffe, les gaz contenus dans la cloche se dilatent, et cette dernière éclate en produisant une détonation assez violente. Les habitants recueillent l'asphalte solidifié, et s'en servent pour enduire les toits de leurs maisons, formés de roseaux ou de planchettes (bardeaux). Les navires transportent aussi ce bitume sur divers points du département. Cette matière présente cependant l'inconvénient de se fondre au soleil, de couler en bas des toits et de s'infiltrer à travers la toiture. Les maisons qui en sont couvertes demandent un entretien attentif, mais peu coûteux, puisque les sources sont exploitées par chacun selon ses besoins.

Voici les noms des fermes principales qui entourent los Angeles : los Alamitos, los Cerritos, los Dominguez, San Pedro, los Coyotes, la Bolsa Grande, la Bolsa Chiquita, Palo Verde, la Javonería, los Cuervos, la Laguna, Serrano, Verdugo, Feliz, la Bayona, San Vicente, Rodeo de las Aguas, Sauzal redondo, Arroyo hondo et la Rosa de Castilla, à deux lieues vers San Gabriel, où se trouve un moulin appartenant à des Américains. M. Saint-Sevain a aussi construit un beau moulin et une scierie mécanique sur un petit courant d'eau.

Le Pueblo possède une église desservie par le

moine de San Gabriel et une petite école primaire tenue par une femme. Le gouvernement est confié à un préfet et à deux juges de paix ou alcaldes. Une mauvaise pièce de quatre en fer est abandonnée au milieu de la place ; elle sert quelquefois pour les réjouissances publiques. Le Pueblo ne renferme d'ailleurs ni milices ni soldats, si ce n'est depuis l'arrivée récente du général Micheltorena qui y avait provisoirement fixé sa résidence.

Les habitants de los Angeles, jaloux de la suprématie de Monte Rey, ont plusieurs fois voulu faire déclarer le Pueblo ville capitale, et dans toutes les révolutions de la province, ils ont joué un grand rôle. Les étrangers y sont nombreux, les Américains surtout ; les Français et leurs familles forment un total de quarante personnes; ils se conduisent bien et sont très-aimés.

MISSION DE SAN FERNANDO REY DE ESPAÑA.

La Mission *de San Fernando Rey de España* (de Saint Ferdinand Roi d'Espagne), fondée le 8 septembre 1797, est située à neuf lieues à l'ouest quart nord-ouest de San Gabriel, à sept du Pueblo et à quatorze lieues du port de San Pedro. Elle a eu jusqu'à quinze cents Indiens ; en 1838

elle possédait encore quatorze mille bêtes à cornes, cinq mille chevaux et sept mille moutons ; elle a récolté jusqu'à huit mille fanègues de grain, et deux cents barils de vin et d'eau-de-vie; elle ne compte plus aujourd'hui que quatre cents Indiens, quinze cents bœufs, quatre cents chevaux et deux mille moutons. Cet établissement est assez bien conservé, grâce aux soins de son Missionnaire espagnol, le R. P. Blás Ordáz, Castillan. La Mission s'élève au pied de la sierra; elle possède de bons pâturages et de beaux bois de construction : ses grandes fermes sont las Vírgenes, la Amarga et Cahuenga, et San Francisquito, où se trouvent les mines d'or et d'argent dont nous avons déjà parlé.

Près de San Fernando, une vaste gorge coupe la sierra et donne entrée dans l'immense plaine qui conduit jusqu'aux rivages des Rios San Joaquin et del Sacramento. Cette plaine, qui ne présente que quelques ondulations de terrain, a près de cent cinquante lieues de long sur une largeur de dix, quinze et vingt lieues courant nord et sud. Elle est habitée par des tribus barbares et quelques Indiens qui ont quitté les Missions. Le sol en est d'une grande fertilité, entrecoupé de ruisseaux et très-boisé. D'après les échantillons rapportés par les Indiens, on doit croire que la

sierra est riche en minéraux de toute espèce. Des bandes innombrables de cerfs, de daims, de taureaux et de chevaux sauvages paissent en liberté dans ces vastes prairies.

PORT DE SAN PEDRO.

Le port de San Pedro est situé à quatre lieues de la Mission de San Fernando, à douze de celle de San Gabriel et à dix du Pueblo de los Angeles. Ce mouillage ne mérite pas le nom de port, c'est une grande baie qui a près de quinze milles d'ouverture d'une pointe à l'autre; on n'y voit qu'une seule maison ou magasin de cuirs qui appartient à M. Stearns; la ferme de Lugo est à une demi-lieue de distance. Le mouillage n'est bon que dans l'été; on s'y trouve à l'abri des vents régnants du nord-ouest; mais si la mer est houleuse, il faut jeter l'ancre à un ou deux milles de terre : à un demi-mille l'on a de quatre à cinq brasses, fond de vase dure et de bonne tenue, gardant la pointe San Pedro à l'ouest demi-nord, l'îlot à l'est, et le milieu de l'île Santa Catalina au sud. Au fond de la baie on aperçoit une grande lagune qui s'avance dans l'intérieur des terres, et où pourraient entrer des navires calant huit pieds d'eau; l'en-

trée en est obstruée par un petit banc de sable facile à creuser [1].

Le port de San Pedro est très-important pour le commerce ; c'est par lui qu'arrivent et s'exportent les marchandises destinées à los Angeles, aux Missions et aux fermes de San Fernando et San Gabriel, et les produits de ces établissements. On y embarque annuellement trente mille cuirs. Vers 1834, on en exportait de cent à cent vingt mille et deux mille cinq cents quintaux de suif; les navires prenaient aussi quelques chargements de savon. Le vin se vend, au Pueblo, vingt piastres, et l'eau-de-vie cinquante le baril de quatre-vingt-dix bouteilles; le savon, deux piastres et demie l'arroba ou dix piastres le quintal.

GROUPE DES ILES SANTA CATALINA ET SAN CLEMENTE.

En face de la côte de San Pedro on aperçoit, au sud et à vingt milles de distance, l'île de Santa Catalina, qui a six lieues de long est et ouest et trois de large ; elle est assez élevée, et présente au milieu une dépression telle qu'on la prendrait de loin pour deux îles séparées. A vingt milles au

[1] Voir dans l'Atlas le plan n° 12.

Port San Pedro : { Latitude Nord : 33° 43'.
Longitude Ouest : 120° 34'.

sud de Santa Catalina se trouve l'île de San Clemente, découverte par Cabrillo en 1542, un peu plus grande et plus haute que la précédente, et dont la direction générale est nord et sud dans sa longueur. A dix lieues à l'ouest, et sur le même parallèle que Santa Catalina, apparaît la petite île de Santa Bárbara, et sur la même ligne et à la même distance à l'ouest, celle de San Nicolas, où aborda Vizcaino, en 1602. Toutes deux se trouvent éloignées de seize lieues de *la Punta de la Convercion,* sur la terre ferme. A quelques milles au nord-ouest de San Nicolas, se dresse un rocher isolé ; on peut passer entre les deux îles.

DISTRICT DE SANTA BÁRBARA.

Le canal de Santa Bárbara est formé par la côte depuis la Pointe de la *Concepcion* jusqu'à celle de la *Convercion* et les quatre îles de Santo Tomás ou Encapa, Santa Crúz, San Miguel ou Santa Rosa et San Bernardo, qui servit de tombeau à Rodriguez Cabrillo. On sait que c'est cet intrépide navigateur qui, en 1542, découvrit toutes ces îles et une grande partie de la côte. A huit milles à l'ouest de San Bernardo s'élève le petit groupe de rochers nommé *el Farallon de lobos.* Le passage entre ces diverses îles est libre et sain

partout. La plupart possèdent de bons mouillages avec du bois et des aiguades : les principaux sont à Santa Catalina, dans l'ouest, au centre de la coupure, où pendant quelque temps des navires de Boston vinrent saler leurs cuirs : à San Miguel, au nord-ouest : à San Clemente, à l'est. Autrefois les Indiens peuplaient ces îles, mais, depuis quelques années, ils se sont établis à terre pour éviter les mauvais traitements des équipages américains et autres qui allaient chasser les loutres et les veaux marins. Cependant, quelques indigènes vont à San Clemente ; ils en rapportent des morceaux de kaolin ou de sulfate de fer.

L'île de Santa Crúz, qui est la plus grande, n'est éloignée du mouillage de Santa Bárbara que de dix milles ; sa superficie est de vingt lieues environ ; elle a, à l'ouest, un bon port et une petite rivière. Nous avons déjà parlé de l'essai infructueux de colonisation tenté par le gouvernement de Monte Rey. Cette île vient d'être donnée à un négociant espagnol, résidant à Santa Bárbara, Don Antonio Aguirre, qui se propose d'y élever des bestiaux, car les pâturages y sont fort beaux. Les navires marchands font un grand commerce de contrebande dans ces îles ; elles leur servent surtout de lieu de transbordement.

Dans le canal de Santa Bárbara le courant vient

du nord et suit la direction de la côte ; les sources d'asphalte qui se jettent dans la mer répandent à sa surface une couche huileuse et noirâtre qui s'aperçoit de loin et laisse échapper une odeur bitumineuse qui s'étend à plusieurs lieues au large. Il n'y a point d'autres îles sur la côte, excepté les *Farallones de los Frayles*, situés en face de l'entrée de la baie de San Francisco, et qui seront décrits lorsqu'il sera parlé de ce port magnifique.

MISSION DE SAN BUENAVENTURA.

La Mission de *San Buenaventura* (de Saint Bonaventure) fut fondée, le 31 mars 1772, par le R. P. préfet Fr. Junípero Serra; elle est à dix lieues à l'occident de San Fernando, à dix au sud-est de Santa Bárbara, et à un mille seulement du rivage de la mer. Cet établissement réunissait, en 1834, onze cents Indiens ; il possédait quatre mille bœufs, mille chevaux, six mille moutons, et récoltait deux mille cinq cents fanègues; aujourd'hui il ne compte que trois cents Indiens et tout au plus mille têtes de bétail grand et petit. Il n'y a point de Missionnaire. Le dernier Père espagnol, Fr. Ventura Fortuni, vient de mourir, et l'église est desservie de temps à autre

par un des deux moines de Santa Bárbara. La situation de San Buenaventura est très-belle; elle se trouve au bord d'un petit ruisseau qui porte son nom, et ses vastes prairies sont encore arrosées par le Rio de Santa Clara, qui se jette dans la mer à quelques lieues au sud, près de la Pointe de la Conversion. Par un beau temps, les navires peuvent mouiller dans une petite anse à deux milles de la Mission, ayant de cinq à huit brasses de fond. Les fermes de Simi et del Conejo ont été données. Les jardins et vergers, qui sont très-fertiles, sont remplis de bananiers, d'orangers et de palmiers; mais l'absence d'un religieux est cause qu'on ne tire presque aucun parti de ces belles plantations. L'édifice de la Mission est en assez mauvais état, et les rancheros se sont même emparés d'une partie des logements.

Pour aller de San Fernando à San Buenaventura, on traverse la sierra de San Fernando, qui offre à chaque instant des rochers et des sites boisés des plus pittoresques. Au pied du versant occidental de cette petite chaîne de montagnes que l'on met trois heures à franchir, se développe une verte plaine de quinze lieues d'étendue, au milieu de laquelle on trouve plusieurs ranchos et la riche ferme de *Simi*.

Les Indiens de San Buenaventura sont renom-

més dans toute la Californie pour leur habileté à tresser des corbeilles; leurs ouvrages de vannerie, formés de joncs et de plumes brillantes, sont d'une finesse extrême, et ne permettent point à l'eau de s'écouler. Il est cependant très-difficile de s'en procurer aujourd'hui, presque tous les Indiens adroits étant retournés dans leurs tribus. La distance de Saint Bonaventure à Sainte Barbe est de dix lieues, que l'on peut parcourir en voiture, en suivant la plage. Dans certains endroits la falaise est coupée à pic, et laisse apercevoir de belles stratifications de schistes brillants et d'ocres de couleurs variées.

PORT DE SANTA BÁRBARA.

En venant du large, le mouillage de Santa Bárbara est facile à reconnaître; la crête de la chaîne des montagnes qui court parallèlement à la mer est horizontale en arrivant du nord; elle tombe brusquement, et donne naissance à une brèche large de quatre milles; elle se relève ensuite au sud, en formant plusieurs pitons déchirés. Le centre du mouillage coïncide avec celui de la grande île de Santa Crúz. Lorsqu'on approche de terre, on découvre la façade et les deux clochers de la Mission, située à une lieue du rivage. Le grand ma-

gasin de cuirs indique le mouillage. On peut jeter l'ancre à un demi-mille du bord, par sept et huit mètres, fond de sable dur, recouvert d'énormes fucus, et d'assez mauvaise tenue [1].

La petite pointe sur laquelle était située l'ancienne batterie espagnole, et dont il ne reste plus aucune trace, garantit les navires du nord-ouest, mais en doublant cette pointe, terminée par quelques roches noyées sur lesquelles la mer brise, on doit se tenir à une certaine distance. Il est souvent dangereux de débarquer à Santa Bárbara; parfois les canots chavirent, car en tout temps il y a un ressac épouvantable. On peut s'y procurer des vivres, mais l'eau et le bois sont difficiles à faire.

Il n'existe, au bord de la mer, que quelques baraques en planches; le Presidio et le Pueblo qui l'environne sont à un mille du rivage; la plaine qui y conduit a une déclivité presque insensible; il résulte néanmoins d'observations faites avec soin, que le sol du Presidio est de quelques pieds au-dessous du niveau de la mer, ce qui

[1] Voir dans l'Atlas le plan n° 13.

Port de Santa Bárbara : Latitude Nord : 34° 24′ 40″. Longitude Ouest : 122° 20′ 30″. En temps : 8h 9m 22s.

pourrait entraîner de graves inconvénients, dans le cas où la localité éprouverait quelques forts tremblements de terre. En allant vers la Mission, qui est à une lieue de la plage, le terrain se relève doucement, et l'église se trouve être de quarante mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Le Presidio, fondé en 1780, est en ruine ; à peine si quelques pans de murailles en terre restent debout ; les fossés sont comblés, et la chapelle seule est conservée. Le rancho del Rey, ou ferme royale dépendante du Presidio, a été donnée au capitaine Noriega, qui avait mérité cette récompense par ses longs services.

PUEBLO DE SANTA BÁRBARA.

Le Pueblo et quelques maisons sont assez bien bâtis. La population blanche se compose de huit cents individus; la plupart des habitants sont fermiers, le commerce étant entièrement accaparé par les étrangers. Les Anglais sont plus nombreux que les Américains. Des deux Français qui y résident, l'un s'adonne à l'agriculture, et l'autre, M. Ardisson, a un commerce assez étendu. Les seules autorités de Sainte Barbe sont le sous-préfet et l'alcalde ou juge de paix. Il existe encore une pièce de quatre et deux de huit en bronze, et une garnison de quinze

soldats et cinq officiers, presque tous gens du pays. Ce Pueblo, en partie à cause de sa position géographique, joue un rôle fort important dans les affaires intérieures de la province ; il tient la balance entre Monte Rey et los Angeles, et a toujours décidé les révolutions. Il reste encore, dans le Pueblo de Santa Bárbara, quelques traces des bons principes de religion et d'ordre de l'ancienne administration royale; ce résultat est dû à la présence de trois Espagnols qui exercent dans toute la Californie la plus grande influence, le R. P. Narciso Duran, président et préfet apostolique des Missions du Sud, Don José Noriega, l'ancien capitaine du Presidio, et Don Antonio Aguirre, le négociant le plus riche du pays, et avec lequel presque tous les habitants ont des rapports d'intérêt. Ces trois personnages, unis par l'amitié la plus intime, sont les chefs de ce qu'on appelle le parti espagnol, dont nous avons déjà parlé à l'occasion du Mexique.

MISSION DE SANTA BÁRBARA.

La Mission de *Santa Bárbara* (de Sainte-Barbe), fondée le 4 décembre 1786, est située à une lieue de la mer et à deux kilomètres du Pueblo, au pied d'une chaîne de montagnes arides qui la

protégent contre les vents de l'est et du nord. Sa construction est très-régulière; sa galerie, formée par des arcades, et l'église, qui a deux belles tours, sont bâties en pierre de taille. Les jardins et vergers sont très-vastes et bien arrosés; il y a sur la place de la Mission une grande fontaine dont les eaux sont amenées de la montagne et font mouvoir un beau moulin. On trouve dans la sierra les dépôts calcaires des coquilles que l'on emploie à la bâtisse. Cette Mission, resserrée entre le rivage et les montagnes, ne possède qu'un petit nombre de terrains propres à la culture; aussi n'a-t-elle jamais atteint un grand développement. Toutefois, elle comptait en 1834, douze cents Indiens, elle avait cinq mille bêtes à cornes, douze cents chevaux, cinq mille moutons et récoltait trois mille fanègues de grain; il ne lui reste aujourd'hui que quatre cents Indiens, dix-huit cents bœufs, cent soixante chevaux et quatre cents moutons; elle est la résidence du préfet apostolique, le P. Narciso Duran, et du P. Antonio Ximenez, Mexicain et membre du Collége de San Fernando. Ce Père, qui est jeune, dessert les Missions de San Buenaventura et de la Purísima Concepcion qui n'ont point de religieux.

Il importe de citer ici un fait qui prouve l'influence lointaine de la France catholique.

Après avoir reçu comme des frères MM. Bachelot et Short, et confié au premier la cure du Pueblo de los Angeles, en vertu des pouvoirs épiscopaux dont il est revêtu, le R. P. Duran n'a cessé d'être en rapport avec nos Missionnaires des îles Sandwich. Les expéditions successives de *la Vénus*, de *l'Artémise* et de *la Danaïde* donnèrent aux Franciscains et aux habitants de la Californie la plus haute idée de la France, qui envoyait trois frégates pour protéger un membre de son clergé.

Nous annonçâmes au P. Duran l'arrivée à Sandwich de Monseigneur l'Évêque de Nilopolis, et lui fîmes part des efforts tentés par l'association de la Propagation de la Foi pour soutenir ces Missions éloignées. Le président prononça au Pueblo de Santa Bárbara un sermon qu'il envoya sous forme de lettre pastorale pour être lue dans les églises, engageant les fidèles à établir entre eux l'œuvre de la propagande, au moyen d'une cotisation annuelle d'une piastre. En peu de jours il réunit, à Sainte Barbe seulement, trois cents piastres fortes, et au commencement de l'année dernière, une somme semblable que D. Antonio Aguirre envoya, par un correspondant de Lima, au trésorier de l'association à Lyon. Ainsi, dans l'espace de douze mois, le village de Santa Bár-

bara, dont on ne sait pas même le nom en Europe, a fait remettre en France pour l'œuvre de la propagande une somme de *six mille francs*. Ce petit Pueblo ne compte guère que huit cents habitants, et combien de villes de France qui en ont plus de huit mille sont loin de se soumettre annuellement à une pareille contribution volontaire! N'est-ce pas un spectacle touchant que celui de ces religieux espagnols qui, voyant chaque jour s'écrouler les Missions qu'ils avaient construites, envoient de si loin leur obole à la France pour l'aider à en ériger de nouvelles[1]?

La lettre pastorale du préfet apostolique, après avoir exposé le plan général de l'Association, se terminait ainsi :

« Oui, mes frères, qui de nous aurait jamais « pu croire que cette même France qui, il y a « cinquante ans, dans le délire de sa fièvre impie « et révolutionnaire, proscrivit tous les cultes, « devait mériter de la Providence d'être choisie « comme instrument pour étendre la Sainte Église « Catholique parmi toutes les nations? Et c'est « de la France du dix-neuvième siècle que, dans « sa sagesse admirable, la miséricorde divine se « sert pour initier à la religion véritable toutes les

[1] Voir dans ce volume la vignette n° 2. Portrait du P. Duran.

« populations répandues dans les îles et sur les « côtes de l'Océan Pacifique !

« Je désire que Dieu bénisse cette œuvre entiè- « rement sienne, et qu'elle fructifie pour son plus « grand honneur et gloire, et pour la prospérité « spirituelle et temporelle de la France, et de ses « Monarques Très-Chrétiens qui soutiennent avec « tant d'éclat ce titre, le plus beau de leur cou- « ronne, dans ces régions si éloignées du centre « de leur empire[1].

A une lieue et demie au nord de Santa Bárbara, on trouve sur la côte le rancho de la Brea, près duquel s'ouvrent dans la mer plusieurs bouches de goudron minéral. Sur le rivage et sur plusieurs autres points on rencontre des croûtes de bitume. A sept lieues de la mer, à vingt-six de los Angeles et à l'est du Pueblo de Santa Bárbara, il existe au rancho de las Pozas un volcan dont le cratère peu élevé laisse de temps en temps échapper de la fumée. Les alentours de ce volcan sont remplis de soufre. A une lieue environ de la Mission, on voit aussi des sources d'eau sulfureuse dont la température est voisine de celle de l'eau bouillante. Il n'y a point de bois propres à la charpente dans les environs de Santa Bárbara. Comme il serait

[1] L'original de cette lettre pastorale est entre nos mains.

trop pénible et trop coûteux de les faire arriver de la sierra, qui est à sept ou huit lieues de distance, on préfère en apporter par mer de Monte Rey ou des moulins à scie de la Mission de Santa Crúz.

En suivant la côte, on passe devant la ferme et le mouillage *del Refugio,* situé à sept lieues du port de Santa Bárbara, et reconnaissable de loin à une maison blanche couverte en tuiles rouges qui s'élève près du rivage. De là jusqu'à la pointe de la Conception la côte court droit à l'ouest. Au sud de la pointe se trouve l'ancrage de *el Cojo,* nom qui a été donné à cette localité en souvenir du cacique d'une tribu établie sur ce rivage, et qui était boiteux. Ce mouillage et celui del Refugio présentent partout de cinq à dix brasses très-près de terre. On y est à l'abri des vents de l'été. Les fermes de las Pozas, Mescaltitan, el Refugio, los dos Pueblos et San Julian qui appartenaient à la Mission de Sainte Barbe, ont été données à des particuliers.

MISSION DE LA PURÍSIMA CONCEPCION.

La Mission de *la Purísima Concepcion* (de la Très-Pure et Immaculée Conception), fondée le 8 décembre 1787, est éloignée de dix-sept lieues

à l'ouest-nord-ouest de la Mission de Santa Inés. Cet établissement, situé au bord d'un ruisseau, à quatre milles de la mer, entre la pointe de la *Concepcion* et la *Punta Arguello*, est aujourd'hui presque entièrement ruiné. Il n'y a pas de Missionnaire, et l'on n'y trouve qu'une soixantaine d'Indiens. Quant au bétail, il se compose seulement de huit cents bœufs, de trois mille cinq cents moutons et de trois cents chevaux. En 1834, la Mission comptait encore neuf cents néophytes, quinze mille bêtes à cornes, deux mille chevaux, quatorze mille moutons et récoltait six mille fanègues de céréales.

La distance de dix-huit lieues qui sépare la Mission de la Concepcion de celle de San Luíz Obispo, est presque entièrement occupée par une plaine d'une vaste étendue appelée *la Larga* (la longue), arrosée par le Rio San Geraldo, et présentant de beaux pâturages. Vers le milieu, à quatre lieues de la mer, près de la ferme de la Guadalupe, il existe un petit cratère d'où s'exhalent de temps en temps des vapeurs sulfureuses. Cette plaine est du reste d'une extrême fertilité.

MISSION DE SANTA INÉS.

La Mission de Sainte Inès, fondée le 17 septembre 1804, est éloignée de douze lieues au nord-ouest de celle de Santa Bárbara, de huit lieues de la Mission de la Purísima Concepcion, et de quinze lieues au sud de San Luíz Obispo. En allant de Sainte Barbe vers Sainte Inès, il faut traverser une longue côte nommée *la Cuesta de Santa Inés,* en suivant pendant quelques heures une route assez difficile. Après avoir gravi la sierra, on découvre, au pied du versant oriental, au milieu de vastes prairies, la Mission que deux chaînes parallèles garantissent des vents de la mer et de ceux du nord-est. Les bas-fonds sont arrosés et très-fertiles, les coteaux couronnés de forêts superbes.

C'est à sa position favorable que cette Mission dut d'atteindre un très-haut degré de richesse trente années à peine après sa fondation. En 1834 elle avait treize cents Indiens, quatorze mille bêtes à cornes, douze cents chevaux, douze mille moutons et récoltait trois mille cinq cents fanegas de grain. Aujourd'hui, grâce à la protection du moine espagnol F. Antonio Moreno et de son collègue le R. P. Josè Ximenez, elle a pu

conserver dix mille bœufs, cinq cents chevaux et quatre mille moutons, mais elle n'a plus que deux cent cinquante Indiens environ. De toute la Californie, cette Mission est maintenant la plus riche en bêtes à cornes, mais il est à craindre que le gouvernement et ses agents ne fassent disparaître bientôt ce dernier élément de richesse. De Santa Inés à San Luíz Obispo la route continue dans la vallée en inclinant toujours vers l'ouest, et en passant au milieu de terrains très-propres à la culture.

MISSION DE SAN LUIZ OBISPO DE TOLOSA DE FRANCIA.

La Mission de Saint Louis évêque de Toulouse, fondée par le R. P. préfet F. Junípero Serra, le 1er septembre 1771, est éloignée de dix-huit lieues au nord de celle de la Purísima Concepcion, quinze au nord-ouest de Sainte Inès et treize au sud de San Miguel. Cette Mission a été une des plus florissantes; elle a réuni jusqu'en 1834 près de treize cents néophytes. Elle avait neuf mille bêtes à cornes, quatre mille chevaux, sept mille moutons et récoltait quatre mille fanegas; elle tirait un grand revenu de l'huile produite par un immense jardin d'oliviers, qui peuvent rivaliser en dimension avec les plus

beaux de l'Andalousie. La Mission est à trois lieues de la mer, dans une agréable plaine abritée par une sierra boisée et peu élevée. En face des bâtiments coule le Rio de San Luíz qui fait mouvoir un beau moulin, et servait à arroser des jardins, des vignes et des vergers étendus. Aujourd'hui les Indiens sont dispersés, il n'en reste tout au plus qu'une centaine. Toutes les fermes et les deux grands ranchos de Santa Margarita et de la Asuncion ont été donnés à des particuliers. La Mission compte à peine trois cents bœufs, deux cents chevaux et huit cents moutons. En septembre 1840, une bande d'Indiens Schaouanos, réunis à des trappeurs américains qui chassaient dans les Tulares, s'approchèrent pendant la nuit de la Mission, et, après avoir brisé un parc en bois, emmenèrent avec eux environ douze cents bêtes chevalines. Ce vol resta impuni, le gouverneur n'ayant pas les troupes nécessaires pour poursuivre les malfaiteurs.

Sous l'administration intelligente du R. P. Martinez, Franciscain espagnol qui, en 1832, fut brutalement renvoyé du pays par le gouverneur mexicain, les néophytes de Saint Louis Évêque faisaient des prodiges d'industrie. Le Père avait fait venir ou construire des métiers perfectionnés. Il enseigna aux Indiens à tisser et à teindre des

draps ordinaires, des étoffes de coton assez fines, et plusieurs femmes conservent encore les *rebozos*, châles en soie fabriqués par des Indiens sous la direction du P. Martinez.

Dans l'édifice, aujourd'hui en ruine, nous trouvâmes, réduit à la plus profonde misère, le plus ancien Franciscain espagnol de toute la Californie, le R. P. Ramon Abella, Aragonais, qui vit l'illustre La Peyrouse en 1787. La Mission a souffert de telles dévastations, que ce pauvre religieux couchait sur un cuir de bœuf, buvait dans une corne, et n'avait pour nourriture que quelques lambeaux de viande séchée au soleil. Ce vénérable Père distribue le peu qu'on lui envoie parmi quelques enfants indiens qui habitent encore avec leurs familles les masures qui entourent la Mission. Plusieurs personnes charitables et le R. P. Duran ont offert un asile et le repos au P. Abella; mais il refuse toujours, et dit qu'il veut mourir à son poste. Cet homme respectable, qui a fondé plusieurs Missions du nord de la province, a près de soixante ans d'apostolat; il parle encore d'aller à la conquête (*ir a la conquista*), et, dans un âge aussi avancé, supporte sans se plaindre les humiliations et les privations qu'entraîne la pauvreté.

Le mouillage de San Luíz est éloigné de trois

lieues de la Mission; en venant du large, on le reconnaît au mont *del Buchon*, ainsi nommé parce que le cacique de la tribu, qui habitait auprès de la plage, portait un énorme goître. Cette montagne est conique et se détache de la chaîne qui suit le rivage. Le mouillage se trouve au fond d'une grande baie de huit milles d'ouverture, formée au sud par la pointe *Sal*, et au nord par la *Punta de San Luíz* où surgit le mont Buchon : à l'extrémité de cette pointe, à deux milles de terre, il y a un îlot, à l'est duquel on peut passer avec un vent portant; le passage est sain, mais il faut gouverner attentivement, et il vaudra toujours mieux passer à l'ouest.

Le versant de la montagne du côté de la mer est à pic; elle descend graduellement au sud pendant trois milles, et se termine alors par une falaise blanche ayant quarante mètres, et au pied de laquelle coule le petit Rio de San Luíz. L'ancrage est en face à un mille de terre, et par cinq à huit brasses fond de bonne tenue, et abrité des vents du nord-ouest et de l'est seulement. L'aiguade est excellente et assez abondante; il faut, afin que l'eau ne soit pas saumâtre, attendre la basse mer pour la puiser dans des trous pratiqués dans le lit du ruisseau, à deux cents pas de son embouchure, et ombragés par des arbustes. On peut

aussi faire du bois et se procurer de la viande, ainsi que quelques rafraîchissements, à une petite ferme autrefois dépendante de la Mission, et située sur la route à deux kilomètres de la plage. Dans une grande falaise près du bord, il existe une très-belle grotte naturelle, où les navires emmagasinent quelquefois les cuirs qu'ils vont chercher à Saint Louis.

En suivant la côte, on trouve à dix lieues au nord de la pointe de San Luíz Obispo la pointe et la baie *de los Esteros* (des lagunes), dont le centre est marqué par une petite île près de terre. Ce mouillage n'est pas fréquenté; le rivage offre de très-belles salines, mais aucune habitation. A huit lieues au-dessus de los Esteros et à sept de la Mission de San Miguel, on rencontre, derrière une pointe assez élevée, le mouillage de San Simeon, où l'on est à l'abri du nord-ouest, avec cinq et six brasses tout près de terre : un rancho est situé à peu de distance du rivage. De là jusqu'à MonteRey, la côte offre plusieurs pointes ou petits caps au pied de la sierra de Santa Lucía, et derrière lesquels on est garanti contre les vents d'été. Ces ancrages deviendront très-précieux du jour où l'on exploitera les beaux bois que renferment ces montagnes.

MISSION DE SAN MIGUEL ARCÁNGEL.

La Mission de Saint Michel Archange, fondée le 25 juillet 1797, est distante de treize lieues de San Luíz Obispo au nord, et de treize lieues au sud-est de San Antonio. Les bâtiments de San Miguel sont superbes quoiqu'à demi ruinés. En arrivant dans cette Mission nous n'y trouvâmes qu'un seul homme. Des douze cents Indiens qu'elle avait encore en 1834, il en reste à peine une trentaine ; de ses quatre mille bœufs, deux mille cinq cents chevaux et dix mille moutons, quatre-vingts têtes de grand bétail tout au plus, et quatre cents moutons. Cet établissement possède d'excellents terrains d'arrosage qui produisaient deux mille cinq cents fanègues. Aujourd'hui ces terrains sont incultes, et toutes les fermes et tous les bestiaux de la Mission appartiennent aux rancheros.

Saint Michel est situé dans une magnifique plaine où débouchent plusieurs gorges transversales venant de l'est, et donnant un accès facile à la grande vallée des Tulares, dont nous avons parlé en décrivant la Mission de San Fernando. A trois lieues environ à l'orient de San Miguel, dans un endroit appelé *Telamé*, les missionnaires espagnols avaient eu l'intention de fonder un Pre-

sidio et plusieurs Missions, qui depuis Saint Louis Roi jusqu'à San José, auraient formé une ligne parallèle à celle des Missions situées près de la mer, et qui, pénétrant au cœur des Tulares, aurait servi de barrière contre les incursions des Indiens. En 1817, le R. P. Mariano Payeras, préfet apostolique, proposa au roi d'Espagne ce plan, qui malheureusement ne put être mis à exécution. Les terrains des Tulares compris entre la Sierra Nevada à l'orient et les Monts Californiens au couchant, arrosés par les Rios San Joaquin et del Sacramento, semblent être les plus beaux et les plus fertiles de la contrée. Le nombre des indigènes a bien diminué depuis quelques années; des maladies encore inconnues ont détruit des tribus entières, et les colons blancs auraient ainsi plus de facilité pour s'y établir. C'est dans cette vallée des Tulares que le gouverneur Alvarado nous proposait, avec une sage prévision, de donner des terrains à cinq cents familles françaises, espérant que l'établissement d'une population sympathique aux habitants d'origine espagnole, arrêterait les prétentions envahissantes de la race anglo-américaine.

CHAPITRE IX.

Description topographique des Missions, Pueblos et Presidios du Nord de la Nouvelle Californie. Districts et Ports de Monte Rey et de San Francisco.

DISTRICT DE MONTEREY.

Les deux districts du nord de la Nouvelle Californie ont une grande importance. Leurs ports sont les meilleurs et les plus fréquentés de toute la province; les chaînes de montagnes qui longent la mer, telles que la sierra de Santa Lucía

et celle de Santa Crúz, sont couvertes de bois d'une exploitation facile, et elles offrent plusieurs chutes et courants d'eau dont on pourrait tirer parti pour les usines et les scieries mécaniques. Par la Mission de San Miguel on a accès dans *los Tulares;* les terrains y sont enfin plus propres que ceux du sud à la culture des céréales.

La sierra de Santa Lucía commence au mont del Buchon, et vient finir à la pointe de Pinos, extrémité sud de la baie de Monte Rey; elle renferme des chênes, des pins, des frênes, des cèdres, des platanes d'une dimension extraordinaire; mais jusqu'à ce jour, on n'a fait aucun usage de ces arbres. Cette sierra a une étendue d'environ quarante lieues de long sur dix à douze de large. Dans certaines parties elle est impénétrable; les habitants redoutent d'en approcher, à cause du grand nombre d'ours auxquels elle sert de repaire.

L'espace compris entre la Mission de San Miguel et celle de San Antonio est occupé par une vallée immense nommée *el Cañon*, qui s'étend jusqu'à la partie méridionale de la baie de San Francisco. Cette vallée, formée à l'orient par la chaîne qui la sépare de celle de los Tulares, et à l'ouest par la sierra de Sainte Lucie, est sillonnée de nombreux ruisseaux; les deux versants sont

couverts de riches pâturages, et le bas-fond, d'une horizontalité parfaite, offre une très-bonne route ombragée d'arbres. Après San Miguel, on rencontre plusieurs fermes importantes, entre autres celles de San Bartolomé et de San Antonio.

MISSION DE SAN ANTONIO DE PADUA.

La Mission de Saint Antoine de Padoue, ou de *los Robles* (des chênes), fondée le 14 juillet 1771 par le R. P. Junípero Serra, est située dans l'immense plaine que nous venons de décrire, à treize lieues au nord-ouest de San Miguel et à onze lieues au sud de la Mission de la Soledad; des massifs de chênes gigantesques l'environnent de tous côtés. L'architecture de cette Mission peut être comparée à celle de Saint Louis Roi. Les bâtiments, très-vastes et très-beaux, sont parfaitement conservés. Jusqu'en 1834, cet établissement réunit quatorze cents Indiens; il eut douze mille bêtes à cornes, deux mille chevaux, quatorze mille moutons, et récolta jusqu'à trois mille fanègues; aujourd'hui, il lui reste cent cinquante néophytes à peu près, huit cents bœufs, cinq cents chevaux et deux mille moutons. Un ruisseau et des fontaines coulent devant l'édifice, et fertilisent ses vergers, ses vignes et ses jardins.

San Antonio est placé à la limite des deux températures qui divisent le sud et le nord de la Haute Californie ; les orangers et les palmiers qui ornent le jardin de la Mission sont les derniers que l'on rencontre en avançant vers le nord. Cet établissement possédait naguère plusieurs fermes, dont se sont emparés les agents du gouvernement, entre autres le grand rancho de San Benito, à six lieues dans l'ouest, et qui ne comptait pas moins de quatre mille têtes de bétail. La situation de Saint Antoine, au milieu de trois chaînes de montagnes, occasionne, pendant l'été, des chaleurs excessives, qui permettent d'y cultiver le coton et autres plantes tropicales. Les chevaux de cette Mission appartiennent à une race renommée pour sa vélocité et la dureté de ses sabots. Élevés en toute liberté dans les plaines, et souvent poursuivis par les ours qui descendent de la sierra, ces animaux ont de bonne heure l'occasion de développer leur agilité.

Le seul religieux qui habite encore San Antonio, le R. P. Gutierrez, nous y fit l'accueil le plus hospitalier; et nous ne vîmes pas sans indignation qu'un ancien domestique, devenu administrateur de la Mission, profitait de l'état de paralysie de cet ecclésiastique pour le mettre à la ration et lui refuser le nécessaire.

A cinq lieues au nord de San Antonio, on franchit une petite chaîne de collines transversales, et l'on descend ensuite dans la plaine de la Soledad, qui se termine à l'ouest au bord de la baie de Monte Rey, et qui continue à l'est jusqu'aux Missions de Saint Jean Baptiste et de Saint Joseph.

MISSION DE NUESTRA SEÑORA DE LA SOLEDAD.

La Mission de Notre-Dame de la Solitude, fondée le 9 octobre 1791, à onze lieues au nord de San Antonio et à quinze lieues de la Mission del Carmelo et de la ville de Monte Rey au sud-est, est située dans la grande vallée del Cañon. Elle avait encore, en 1834, sept cents Indiens, six mille bêtes à cornes, douze cents chevaux, sept mille moutons, et récoltait deux mille cinq cents fanegas. Aujourd'hui, on n'y trouve ni un Indien ni une tête de bétail; tout a été dévasté; les vignes sont abandonnées, les jardins incultes, et les arbres des vergers devenus sauvages faute d'être taillés.

En 1838, le R. P. Sarría, Espagnol, mourut de misère et de faim à la Mission de la Soledad, n'ayant pas voulu abandonner quelques malheureux Indiens qui y restaient encore. Un dimanche

du mois d'août, quoique affaibli par les souffrances et l'inanition, il avait réuni ses néophytes à l'église; mais à peine eut-il commencé la célébration de la messe, que les forces lui manquèrent; il tomba au pied de l'autel, et expira entre les bras de ces Indiens qu'il avait passé trente ans de sa vie à instruire et à protéger.

Au mois de mai 1841, le gouverneur Alvarado, après s'être emparé du peu de bestiaux qui avait échappé aux précédentes spoliations, et fait enlever tout le fer, et même les tuiles de la Soledad, pour en couvrir une de ses maisons, finit par donner les bâtiments restants et les terrains de la Mission à un de ses amis nommé Soberanes, en échange d'un rancho situé plus près de Monte Rey.

En allant de la Soledad à MonteRey, on passe près de plusieurs fermes. Les ranchos de Zanjones et de Buena Vista sont les plus riches. A deux lieues avant d'arriver à MonteRey, à l'endroit même où commence la zone sablonneuse qui entoure la baie, on peut, en suivant une route située à gauche, aller rejoindre la Mission del Carmelo, aujourd'hui ruinée.

MISSION DE NUESTRA SEÑORA DEL CARMELO.

La Mission de Notre Dame du Mont Carmel fut la seconde fondée dans la Nouvelle Californie (celle de San Diego avait été la première), par le R. P. Préfet F. Junipero Serra ; elle avait été commencée, en 1769, au bord de la baie de Monte Rey ; mais le manque d'eau et de terrains d'arrosage fit sentir aux moines la nécessité de la transporter dans un lieu plus favorable. Le 3 juin 1770, le Père Président jeta les fondements de la nouvelle Mission au bord d'un ruisseau, à peu de distance de la plage, et dans la petite baie del Carmelo, éloignée de quatre milles du Presidio de MonteRey. La Mission du Mont Carmel, située à l'extrémité nord de la sierra de Santa Lucía, et resserrée par les montagnes, n'acquit jamais un grand développement. Elle réunissait cependant, en 1834, cinq cents néophytes ; elle avait trois mille bêtes à cornes, sept cents chevaux, sept mille moutons, et récoltait quinze cents fanegas. Aujourd'hui, tout a disparu ; sous le prétexte de faire un Pueblo dans les environs, on laisse la Mission tomber en ruine, et la population indienne se compose au plus de trente individus.

Cet établissement, comme celui de la Soledad, se trouvant le plus près du siége du gouvernement, fut un des premiers dévastés. Le Missionnaire del Carmelo réside aujourd'hui à MonteRey.

VISITE DE LA PEYROUSE.

En septembre 1787, l'illustre La Peyrouse, avec les frégates *l'Astrolabe* et *la Boussole*, vint mouiller à MonteRey, et visita, avec son état-major, la Mission del Carmelo. Le R. P. Francisco Palou, préfet apostolique, le reçut avec pompe sur le seuil de son église, revêtu d'habits épiscopaux, et assisté de deux moines, et lui rendit les honneurs de capitaine général. Un des officiers de *l'Astrolabe* fit un dessin représentant cette cérémonie, et ce monument, devenu si précieux, fut placé dans le parloir de la Mission. En 1827, le capitaine anglais Beechey voulut l'acheter, mais le P. Abella refusa de s'en défaire. Plus tard, lorsque *la Vénus* et *l'Artémise* visitèrent MonteRey, leurs commandants exprimèrent le désir de posséder ce tableau. On le chercha inutilement, il avait disparu. Je fis moi-même toutes les perquisitions possibles pour l'obtenir; j'offris jusqu'à mille piastres; mais ces démarches furent également infructueuses. Les habitants sont

convaincus que, dans les pillages successifs de la Mission, quelque personne, tentée par la dorure du cadre, aura détruit le dessin et l'aura remplacé par une image de saint.

Je rencontrai, au Carmelo, deux vieux Indiens qui se souvenaient fort bien de La Peyrouse, du moulin à bras et des graines dont il fit présent aux religieux, et des pièces de drap rouge qu'il donna pour les néophytes. Il est juste de dire que pendant le séjour des deux frégates, les moines envoyèrent tous les matins, sans vouloir en accepter le prix, des charrettes chargées de légumes, et le lait et la viande fraîche nécessaires à la nourriture des équipages entiers.

La petite baie *del Carmelo*, où se trouve la Mission, a environ cinq milles d'ouverture; elle est formée par la *Punta de Cipreses*, au nord, et la *Punta de Lobos* ou *del Carmelo*, au midi : l'intérieur de cette anse est fort dangereux ; elle est pleine de roches noyées, et dans la nuit, ou par un temps brumeux, un navire y courrait les plus grands périls ; plusieurs bâtiments ont déjà manqué s'y perdre. Il suffit en effet d'une erreur en latitude de cinq milles seulement, pour faire confondre la pointe des Cyprès avec celle des Pins qui marque l'entrée sud du port de MonteRey. Les signes différentiels sont cependant assez nom-

breux : l'ouverture de la baie de MonteRey, entre les pointes de Pinos et de Santa Crúz, a plus de vingt milles ; celle de l'anse del Carmelo n'en a que cinq ; la Punta de Pinos est basse et allongée, tandis que celle des Cyprès est haute, arrondie, et ressemble à un gros îlot détaché de la côte. La petite île de Lobos, touchant presque à la pointe del Carmelo, n'est qu'un rocher aride et nu, tandis que les îlots au nord de la Punta de Cipreses se présentent couverts d'arbres : en outre, lorqu'on est entre les pointes du Carmel et des Cyprès, on voit, du large, les bâtiments de la Mission, tandis qu'il faut avoir doublé entièrement la Punta de Pinos et être à une petite distance du mouillage pour découvrir le clocher de l'église du Presidio de MonteRey.

Les îlots et la plage de l'anse del Carmelo sont peuplés de veaux et de loups marins qu'il est facile de tuer à coups de bâton ; mais les loutres de mer, autrefois si nombreuses, sont aujourd'hui entièrement détruites. La route de la Mission à MonteRey serpente sur les flancs de belles collines qui se déroulent jusqu'à la mer, et sont couvertes de bois de pins magnifiques et abondent en gibier.

PORT DE MONTEREY.

Lorsqu'on vient chercher la rade de MonteRey, on peut, par un temps clair et à une distance de quinze à vingt lieues, découvrir les hautes montagnes qui l'entourent. Le sommet de la sierra, les pointes del Año Nuevo et de Santa Crúz marqueront l'entrée nord éloignée de vingt et un milles de la Punta de Pinos qui gît au sud, et est située par 36 degrés 37 minutes 15 secondes de latitude.

Si le temps était brumeux, on devrait se placer de préférence dans la latitude de la Pointe des Pins, et gouverner sur elle, et, si l'on avait quelque crainte, tirer des coups de canon, auxquels le fort ou les navires sur rade répondront. Quelques roches s'étendent autour de la Pointe, mais le fond est si considérable, qu'on peut les ranger à un quart de mille si la brise est bonne : quand le vent est léger, il faut, au contraire, se tenir à une certaine distance des brisants, car les courants s'y dirigent, et il y a auprès d'eux trop de fond pour pouvoir y jeter une ancre en sûreté. Une fois qu'on a doublé la Punta de Pinos, il s'en présente une autre dont on s'éloignera, à cause des rochers qui l'entourent, et l'on apercevra alors le clocher et les maisons. Après avoir

couru une bordée, on arrivera au mouillage, qui est à un sixième de mille du rivage, par douze et dix-huit mètres, le fort restant dans l'ouest-sud-ouest. On doit éviter un banc situé à l'angle sud-est de la baie, et qu'on reconnaît à la grande quantité de fucus qui le couvrent. Sa partie la plus élevée a toujours quatre et cinq brasses, et ses accores de sept à huit.

Les vents du nord-ouest envoient une grosse mer dans la baie, mais ils ne présentent cependant aucun danger; la sierra de Santa Crúz les arrête en partie, et *la Punta del Año Nuevo* tempère l'impétuosité de la houle. Les deux bords de la baie sont très-sains et ont beaucoup de fond; les plus forts navires peuvent mouiller partout; le vaisseau espagnol *el Asia* de 74 y séjourna quelque temps en 1827.

Comme l'ouverture de la baie de MonteRey est fort grande, on pourrait supposer qu'elle n'est pas parfaitement sûre; cependant, en été, avec le nord-ouest, et en hiver, avec le sud-est, toute espèce de bâtiments viennent s'y abriter, et il n'y est jamais arrivé d'accident. La carcasse voisine du mouillage est celle d'un baleinier américain que son capitaine laissa perdre volontairement en novembre 1837. Lorsque la mer est grosse, il est bon d'être affourché sur deux ancres, quoiqu'il

y ait peu de courants au mouillage, mais à cause des rafales qui viennent de terre[1].

Les petites rivières de MonteRey et del Pájaro se jettent dans l'est de la baie; elles ne sont point navigables, et dans l'été elles demeurent presque à sec. A six milles au nord del Pájaro, derrière une petite pointe marquée sur le plan ci-joint, on trouve le mouillage de Otas, près duquel on pratique des coupes d'excellents bois que les navires vont charger. Il existe deux autres ancrages sûrs pendant la belle saison, et où les bâtiments vont prendre les madriers et les planches des scieries mécaniques. Le premier de ces mouillages est situé devant la villa de Branciforte, à l'est de l'îlot, et l'autre dans la petite anse où se jette le ruisseau de la Mission de Santa Crúz.

Un des graves inconvénients que présente le port de MonteRey, c'est de ne pouvoir fournir aux navires l'eau nécessaire pour une traversée. A une distance de près de deux milles, on rencontre quelques bons puits; mais comme les femmes y vont laver le linge, l'eau est toujours mêlée de savon. Le transport par charrette, depuis les puits jusqu'à l'embarcardère, coûte une piastre

[1] Voir dans l'Atlas le plan de MonteRey, n° 14, et dans ce volume la vue de la Ville, vignette n° 1.

par barrique. Il est très-pénible et très-long d'envoyer de grandes chaloupes aux Rios de Monte-Rey ou del Pájaro, éloignés de quinze et vingt milles du mouillage. Santa Crúz est plus loin encore, et il faut remonter un peu ces petites rivières pour que l'eau ne soit pas saumâtre. Il serait cependant facile de creuser de grands puits près de MonteRey; mais ceux que les habitants établissent ont quelques pieds à peine de profondeur, et sont presque tous à sec pendant l'été. Avec peu de frais on pourrait utiliser et conduire près du port des sources et petits courants d'eau situés derrière la ville, et qui découlent du versant oriental de la chaîne de collines, laquelle finit à la Punta de Pinos. Il est, au contraire, très-facile de faire du bois de chauffage et de mâture; les pins sont à quelques pas de la plage, et l'on n'a que la peine de les couper, en payant toutefois un léger droit municipal d'un réal pour les petits arbres, et proportionnellement jusqu'à une piastre pour les plus gros.

MonteRey est un point de relâche très-fréquenté par les navires baleiniers; ils viennent y chercher des vivres frais et de la viande qui s'y vend, ainsi que dans tout le reste de la Californie, à un prix très-modique. Un bœuf, sans le cuir, coûte quatre à cinq piastres, et fournit jusqu'à

deux cent cinquante kilogrammes d'excellente viande. Il est maintenant fort difficile, et souvent impossible, de se procurer du blé ou de la farine; la culture des céréales est presque partout abandonnée, et pendant une année entière que nous avons passée dans le pays, nous n'avons trouvé de pain que dans une douzaine de maisons. Les légumes, les œufs, la volaille, le lait, sont fort rares et hors de prix à MonteRey; une poule se paye une demi-piastre, et on aurait de la peine à en acheter quelques douzaines. Les colons ne mangent que de la viande de bœuf et de mouton, des haricots et quelques galettes de maïs nommées *tortillas*. Pour se procurer des végétaux, il faut attendre plusieurs jours avant que les ranchos, qui sont éloignés de plusieurs lieues du rivage, soient prévenus.

Si l'on a à sa disposition une grande chaloupe, on devra l'envoyer à la Mission de Santa Crúz. Possédant des terrains fort arrosés, et quelques jardins potagers, on aura plus de chances d'y trouver des végétaux qu'à MonteRey, où l'aridité est extrême. Dans la saison des fruits, la Mission de San Juan Baútista peut fournir plusieurs charretées de raisins, abricots, pommes, pêches et poires d'un goût exquis. Quant aux grains, tels que froment, haricots, pois et fèves, c'est

surtout à San Francisco qu'il faut les aller chercher. Le vin du pays se vend, à MonteRey, vingt à trente piastres, et l'eau-de-vie soixante piastres le baril de quatre-vingts bouteilles environ. MonteRey est le seul point où l'on puisse obtenir quelques faibles secours en toile à voile, agrès, chaînes, câbles, ancres, peinture et cordages; mais tout cela en très-petite quantité et à un prix fort élevé.

Les navires baleiniers anglais, et américains surtout, arrivent en assez grand nombre à MonteRey vers les mois de septembre et d'octobre. Nous en avons vu jusqu'à huit de cette nation mouillés ensemble sur rade. A cette époque de l'année, les baleines sont si abondantes sur la côte et dans les baies, que *le Saphir,* de Boston, étant à l'ancre en septembre 1841, fit harponner, par ses chaloupes et sans sortir de la rade, trois baleines en un seul jour.

PRESIDIO DE MONTEREY, FONDÉ EN 1770.

Le Presidio de MonteRey, autrefois le plus important de la province, est aujourd'hui complétement rasé; on y trouve à peine les traces des fondements. Sa position était bonne sous ce rapport qu'il battait en enfilade tous les navires ve-

nant au mouillage ; mais il était construit en matériaux si peu solides, et si mal armé, qu'il n'aurait pu résister à aucune attaque sérieuse. En 1819, un pirate, portant le pavillon des insurgés de Buenos-Ayres, canonna le Presidio, et ayant débarqué du monde, s'empara de quelques bœufs dont il avait besoin pour son équipage. Dans les révolutions successives de MonteRey, le Presidio servit aux habitants à se construire des maisons. L'église seule est restée debout ; mais elle n'est pas très-solide, et on a l'intention de la reconstruire ; elle ne présente du reste rien de remarquable.

On décore du nom de *Castillo* (Château), une petite batterie à barbette, située au couchant du mouillage, à quelques mètres du bord, et qui n'est formée, du côté de la mer, que par un petit épaulement en terre, de quatre pieds de haut, auprès duquel se trouvent une masure où habitent cinq soldats, et une petite maisonnette qui sert de magasin à poudre ; la batterie n'a ni fossé, ni contre-garde ; elle est abordable de toutes parts et de plain-pied avec le reste du sol ; sa position, combinée avec celle du Préside, est assez favorable, car le Castillo, construit et armé convenablement, pourrait battre en flanc les bâtiments arrivant à l'ancrage. Les vieux affûts, les deux

ou trois cents boulets en *cuivre,* les roues, les caissons de l'ancien matériel espagnol, tout est à terre et abandonné. L'armement se compose de deux pièces en fonte hors de service, d'un fauconneau en cuivre, de deux pièces de douze, d'une de seize, sur affûts de siége à moitié pourris, et de deux pièces de huit, montées sur des roues de chariot, et qui, dans les fêtes publiques, sont traînées par des bœufs sur la place, et servent à faire des salves et à rendre le salut aux bâtiments de guerre. Toutefois, ces pièces, ainsi que celles de San Diego et de Santa Bárbara, sont en bronze coulé au Pérou et à Manille, et portent les armes d'Espagne avec l'exergue *Real Audiencia de Lima* ou *de Filipinas*. Devant la batterie se dresse le mât de pavillon que l'on aperçoit en venant au mouillage. Il est aisé de voir que ce Castillo ou château est incapable d'aucune résistance. Sa seule utilité actuelle est de répondre au canon des navires qui viennent, dans un temps brumeux, en demande de port. C'est à cet effet que les Espagnols avaient sagement établi une petite batterie près de la Punta de Pinos; mais aujourd'hui il en reste à peine quelques vestiges.

VILLE DE MONTEREY.

L'ancien Presidio de San Carlos de MonteRey, fondé en 1770, a toujours été le siége du gouvernement de la province, bien qu'il n'eût dans l'origine pour habitants que les officiers et soldats renfermés avec leurs familles dans l'enceinte de la fortification. Ce n'est qu'en 1827 que le Pueblo auquel on donne maintenant le titre pompeux de ville capitale, commença à se former. La première maison fut bâtie par un négociant anglais nommé Hartnell. La ville est composée aujourd'hui de deux rues parallèles et de plusieurs groupes de maisons dispersés dans la plaine. Presque toutes les maisons sont bâties en briques séchées au soleil (*adobes*), avec des toitures, planchers et galeries en bois; quelques-unes sont assez jolies. Comme elles ont toutes un jardin et de très-grandes cours, la ville occupe une vaste étendue, et de loin on est trompé sur son importance; mais le nombre des habitants ne s'élève qu'à six cents, la plupart étrangers. Toutes les maisons ont leur façade principale tournée vers le sud-est, afin d'éviter les atteintes du vent de nord-ouest qui souffle pendant la moitié de l'année. Vu de la mer, l'emplacement de MonteRey est vraiment admirable; il n'y

a pas de position plus pittoresque et plus favorable à l'établissement d'une grande ville[1].

Au levant, on aperçoit les sommets des Monts Californiens, et, de l'est au sud jusqu'au couchant, une suite de mamelons boisés s'élevant en amphithéâtre, et se terminant par un hémicycle de hautes collines couronnées de pins gigantesques. Depuis la plage jusqu'au pied des monticules, l'espace est rempli par une plaine très-légèrement accidentée et de quatre à cinq milles de profondeur. Mais le terrain compris entre le mouillage et *la Punta de Pinos* nous paraît être le lieu le plus favorable au développement de la ville future. La plus grande largeur de cette langue de terre est de cinq milles, et sa longueur de deux lieues; elle va en diminuant jusqu'à la Pointe des Pinos; le premier plan, d'une horizontalité parfaite, longe la mer et s'élève à peine au-dessus de son niveau. Le rivage présente des pierres pour la bâtisse, le second plan des bois de construction, des forêts majestueuses et de vertes prairies. La côte sur l'Océan est plus escarpée, et garantit des

[1] Voir dans l'Atlas le plan n° 14 et le dessin n° 1 de ce volume.

Nota. Les ranchos del Rey, Amesti, Rodriguez, etc., jusqu'à la ville de Branciforte, sont seulement placés en latitude exacte; mais ils sont situés à six milles plus à l'est.

vents de la mer le bord oriental de la presqu'île qui est heureusement entrecoupé de petites criques, et d'anfractuosités de rochers propres à établir des quais, des chantiers, et à servir d'abri aux petites embarcations.

Il n'y a à MonteRey aucun édifice digne d'attention; le gouvernement ne possède que la douane, et une espèce de caserne où se trouvent réunis les bureaux, les soldats qui forment la garnison, et une école, établie il y a deux ans seulement par un Français nommé Cambuston. Lorsque ce jeune homme arriva à MonteRey, nous fûmes assez heureux pour pouvoir, avec plusieurs résidents étrangers, exciter l'amour-propre du gouverneur Alvarado, qui donna un local, les fournitures et le matériel nécessaire, et cent piastres par mois à M. Cambuston, qui, au bout de quelques semaines, réunit près de soixante élèves qui reçoivent gratuitement l'instruction primaire. La petite presse apportée par la *Compañia Cosmopolitana,* a servi à imprimer quelques alphabets. On l'emploie encore, mais très-rarement, à l'impression de quelques ordonnances, règlements administratifs et proclamations.

Les négociants principaux de MonteRey sont : MM. David Spence, Écossais, fort honnête homme et très-ami de la France; James Watson, Anglais,

Larkin, Américain, et de Leyssègues, Français, capitaine au long cours. Comme la douane est établie à MonteRey, il s'ensuit nécessairement que ce port est le centre des affaires commerciales, et celui où il arrive le plus de navires. Nous traiterons cette matière dans un chapitre spécial.

Les terrains qui avoisinent MonteRey, un peu au sud et au nord-est en suivant la courbe de la baie, sont sablonneux pendant quelques lieues; ils ont peu de pâturages et n'offrent que d'excellentes salines. C'est à huit milles environ que l'on retrouve le sol fertile de la grande plaine, qui va de la Mission de la Soledad à San José.

De MonteRey à la Mission de San Juan Báutista, on trouve le *rancho del Rey* (la ferme du Roi), propriété actuelle de Don José Estrada, beau-frère du gouverneur Alvarado; puis la ferme de *los Pilarcitos* au bord du Rio de MonteRey ; et un peu plus à droite de la route, dans une ferme qu'Alvarado a payée avec la Mission de la Soledad, il existe une mine d'argent sulfuré et une de galène ; bien que nous n'eussions ni réactifs chimiques, ni appareils, il nous a été facile, par le grillage et le traitement par la potasse, de rendre évidents les caractères physiques du plomb et de l'argent.

MISSION DE SAN JUAN BAÚTISTA.

La Mission de Saint Jean Baptiste, fondée le 24 juin 1799, est éloignée de quatorze lieues de MonteRey, de seize de Santa Crúz et de dix-huit de Santa Clara. Elle est située sur un plateau au pied duquel coule le Rio del Pájaro, et ses vastes bâtiments servent aujourd'hui à des rancheros. Cette Mission, lorsqu'on la retira des mains du Père Ansar, en 1834, réunissait plus de quatorze cents Indiens; elle avait sept mille bêtes à cornes, douze cents chevaux et neuf mille moutons; elle récoltait du vin et trois mille cinq cents fanegas. Elle fut livrée entièrement à la famille de Joseph Castro, l'un des soutiens d'Alvarado, qui voulut en faire un Pueblo et lui donner son nom; il y fit construire quelques maisons, et y transporta même le siége de la préfecture, qui depuis a été rétabli à MonteRey. Maintenant tout est dévasté; les néophytes sont dispersés; et le petit nombre qui reste encore, et qui s'élève à cent tout au plus, se trouve réduit à un état de misère extrême. San Juan Baútista est renommé dans le pays pour l'excellence de ses fruits d'Europe. Sa position est aussi très-favorable à l'établissement d'un Pueblo.

Pour aller de MonteRey à la villa de Branciforte et à la Mission de Santa Crúz, on ne peut suivre le sable de la plage à cause de plusieurs endroits marécageux et de l'embouchure de quelques ruisseaux. On est obligé de se rendre par la Ferme Royale jusqu'au rancho de la Natividad au bord du Rio de MonteRey, puis, laissant la route aride et fatigante des dunes, de longer le contour de la baie à une distance de cinq à six milles de la mer. La plaine est très-belle; des pins et des cèdres couvrent les collines, et les vallées offrent de gras pâturages. Les riches fermes de Vallejo, Rodriguez et Amesti, sont situées dans ces parages. A quelques lieues avant le Rio del Pájaro, il y a un terrain de quelques centaines de mètres où le sol tremble sous les pieds des chevaux, bien que la terre soit dure et couverte de gazon; cet endroit, nommé la *Tembladera,* est sans doute formé par une croûte solide superposée sur un fond vaseux.

Un peu au nord-ouest de la ferme d'Amesti près de la mer, on trouve plusieurs coupes de bois de pins non loin du mouillage nommé Otas, et après avoir traversé quelques ruisseaux, on débouche sur le plateau où sont situées la villa de Branciforte et la Mission de Santa Crúz.

VILLA DE BRANCIFORTE.

Le village ou pueblo, appelé villa de Branciforte, fut fondé en l'année 1796, et ainsi nommé en l'honneur de Don Miguel de Lagrua, marquis de Branciforte, alors vice-roi de la Nouvelle Espagne. Ce petit village compte aujourd'hui trois cents habitants de race blanche, la plupart Nord-Américains, mariés avec des femmes descendant des colons espagnols. Quelques-uns sont occupés au commerce et à l'agriculture; mais le plus grand nombre se livre à la coupe des bois ou travaille aux moulins à scies. Ces Américains passent pour être fort turbulents : ce sont eux qui aidèrent Alvarado à s'emparer du pouvoir, et qui plus tard, faits prisonniers par son ordre, sont revenus triomphants en Californie et prêts à tout entreprendre.

On peut aller à cheval de la villa de Branciforte à MonteRey en huit ou dix heures, et par mer en deux ou trois heures. En un instant et au premier signal, James Graham, le chef de la révolution, dont la ferme est située près de la villa, serait en mesure de grouper autour de lui près de cent riflemen, chasseurs américains, armés de longues carabines rayées; et il faut reconnaître

que le jour où ils le voudront, ils s'empareront de MonteRey aussi facilement que leurs compatriotes se rendront maîtres du Pueblo de los Angeles. La villa de Branciforte est éloignée d'un mille à l'est de la Mission de Santa Crúz. Ces deux établissements sont situés dans une position admirable, à un kilomètre de la plage; ils regardent le sud et jouissent de la vue entière de la baie de MonteRey. Les maisons sont éparses sur une immense pelouse ombragée de bouquets de pins, et sept ruisseaux, descendant de la sierra de Santa Crúz, font mouvoir les scieries mécaniques, arrosent les pâturages et fertilisent les terrains propres à la culture.

MISSION DE LA SANTA CRÚZ.

La Mission de la Sainte Croix, fondée le 28 août 1791, est éloignée d'un mille de la mer, de seize lieues de la Mission de San Juan Baútista et de onze de celle de Santa Clara. Ses bâtiments sont grands et assez bien conservés; mais tous les biens ont été pillés, les fermes données, et les bestiaux partagés entre les amis du gouverneur. La Mission ne possède plus rien. Au lieu de six cents Indiens qu'elle réunissait autrefois, elle en a à peine une soixantaine. En 1834, on récoltait

deux mille cinq cents fanegas, et l'établissement comptait huit mille bêtes à cornes, huit cents chevaux et dix mille moutons. Les terrains de Santa Crúz sont surtout favorables à la culture des légumineuses, telles que les haricots, pois et fèves; le maïs y vient beaucoup mieux que le blé. L'abondance d'eau pour l'arrosage permet de cultiver avec succès les plantes potagères : aussi plusieurs navires baleiniers viennent-ils mouiller de préférence à Santa Crúz pour y prendre des végétaux qu'il est assez difficile de se procurer à MonteRey. Dans l'espace qui sépare la Mission du village de Branciforte, on a construit des maisons nouvelles, et tout porte à croire qu'avec le temps cet emplacement formera une ville importante.

La sierra qui s'étend depuis Santa Crúz jusqu'à la punta de los Lobos, extrémité sud du port de San Francisco, est couverte de très-beaux bois qui descendent jusqu'au rivage. La côte est saine partout : on a près de terre jusqu'à vingt-cinq brasses; elle offre deux abris contre le nord-ouest, derrière la punta del Año Nuevo et celle de San Pedro.

La route de Santa Crúz à Santa Clara ou au Pueblo de San José traverse la sierra sur une largeur de huit lieues, au milieu de forêts superbes, où l'on trouve surtout une espèce particulière de

chêne au tronc droit et élevé qu'on nomme *encina de la sierra,* et qui est très-estimée dans le pays. Dans les petites vallées et près des cours d'eau, il existe des fermes à bétail et des moulins à scies; on rencontre quelques ranchos le long de la côte jusqu'à San Francisco. Comme la sierra de Santa Inés, celle de Santa Crúz abonde en ours, daims et cerfs de plusieurs espèces.

La Mission de Santa Crúz est écartée à l'ouest de la ligne des autres établissements. Aussi devons-nous revenir à celle de Saint Jean Baptiste, afin de continuer la description, du midi en remontant vers le nord. Une immense plaine entièrement horizontale, ayant seize lieues de long sur six ou huit de large, sépare San Juan du Pueblo de San José. Cet espace est presque désert; il n'existe sur la route que quatre petits ranchos, ceux de la Brea, à une lieue de la Mission, auprès duquel se trouve un dépôt de bitume solidifié; de los Germanes, à un mille plus loin, et de Castro à gauche, à un kilomètre de ce dernier. A une lieue dans l'est, la ferme considérable de *los Ortegas,* appartenant à l'Écossais Mac-Roy, réunit près de cent personnes et une grande quantité de bétail: ce point deviendra un pueblo important; il possède de l'eau, des prairies et d'excellentes terres de labourage; plusieurs

Anglais s'y sont déjà établis; un Français nommé Desforges y tient une boutique et y fait d'assez bonnes affaires.

DISTRICT DE SAN FRANCISCO.

PUEBLO DE SAN JOSÉ DE GUADALUPE.

Le Pueblo ou bourg de Saint Joseph, placé sous l'invocation de Notre Dame de Guadeloupe, fut fondé dans les premiers jours de novembre 1777, par Don Felipe de Neve, gouverneur de la Californie, en exécution des ordres du sage vice-roi de la Nouvelle Espagne, le bailli Don Antonio Bucareli. Ce Pueblo est situé dans une vaste plaine au bord du Rio de Guadalupe qui va se jeter au fond de la baie de San Francisco, éloignée de trois lieues à peine. La sierra de Santa Crúz renferme plusieurs forêts; elle garantit le Pueblo des vents de la mer; aussi la température est-elle fort douce. La plaine comprise entre les deux chaînes parallèles de l'est et de l'ouest, est arrosée et suffisamment boisée; ces terrains sont célèbres par le rendement des céréales, du froment surtout; les arbres fruitiers et la vigne viennent

fort bien, quoique leur culture soit négligée par les colons.

La population de San José se compose de cinq cents habitants de race blanche, de quelques centaines d'Indiens employés à l'agriculture. Parmi les blancs, il y a un assez grand nombre d'Anglais et d'Américains.

L'autorité est confiée à un sous-préfet et à un alcalde; il n'y a pas de garnison; le sous-préfet est un Barcelonnais, Don Antonio Suñol, qui a servi dans la marine française, et qui se trouvait même à bord de *l'Épervier* à Rochefort en 1815, lorsque l'Empereur quitta ce brig pour monter sur *le Bellérophon*. M. Suñol parle très-bien notre langue, et est très-dévoué à la France; il possède deux fermes et beaucoup de bétail; il dirige un commerce qui lui donne une grande importance dans le pays, et pourra rendre des services aux bâtiments français arrivant à San Francisco ou à MonteRey.

Les habitants du Pueblo, enrichis des dépouilles des Missions voisines, possèdent entre eux environ cinquante mille bêtes à cornes; mais ils n'ont presque plus de chevaux, ceux-ci leur étant journellement enlevés par les Indiens qui ont abandonné les Missions, et se sont réfugiés dans la plaine de los Tulares. Le gouverneur Alvarado

a voulu imposer son nom au Pueblo, mais l'ancienne dénomination a prévalu ; on l'appelle aussi dans le pays le *Pueblo de Arriba*, bourg d'en haut, par opposition au Pueblo de los Angeles que l'on désigne sous le nom de bourg d'en bas, *Pueblo de Abajo*.

MISSION DE SANTA CLARA.

La Mission de Sainte Claire est située dans la même plaine que le Pueblo de San José, et à une lieue environ de ce bourg ; la route qui les sépare parcourt une verte prairie, et est ombragée de beaux arbres qui forment une promenade charmante. Cette Mission est éloignée de dix-neuf lieues de celle San Juan Baútista, de onze de Santa Crúz et de six de San José. Fondée le 18 janvier 1777 par le premier préfet apostolique, le R. P. Junípero Serra, elle est une des plus anciennes de la province. Les bâtiments, d'une bonne construction, sont fort bien conservés.

Cette Mission est entourée de grands vergers et de jardins potagers ; son vin est excellent ; elle réunissait encore, en 1834, dix-huit cents Indiens, et récoltait six mille fanegas ; elle avait treize mille bêtes à cornes, douze cents chevaux

et quinze mille moutons. Aujourd'hui, il lui reste à peine trois cents néophytes, quinze cents bœufs, deux cent cinquante chevaux et trois mille moutons. Les fermes de San Francisquito, las Pulgas, San Mateo, ont été données. A deux lieues vers le nord-est, près du Rio de Santa Clara, il y a, au fond de la baie de San Francisco, un excellent embarcadère qui permet aux chaloupes d'y venir chercher les produits. Il n'est pas douteux qu'à mesure que la population du Pueblo s'augmentera, l'espace qui le sépare de Santa Clara se remplira de maisons, la position étant extrêmement favorable à l'établissement d'une grande ville.

Nous avons déjà dit qu'au commencement de l'année 1842 une caravane de quarante Américains, venant des États-Unis par terre, était arrivée au Pueblo dans le dessein de s'y fixer, tandis que quatre-vingts de leurs compagnons, après avoir traversé la Sierra Nevada, s'étaient rendus au Pueblo de los Angeles avec les mêmes intentions de colonisation.

Sainte Claire a toujours été une des Missions les plus importantes; sa position délicieuse et la douceur de son climat y attiraient les Indiens; les Religieux espagnols prenaient grand soin de leur instruction et de leurs progrès dans les arts

mécaniques ; ils devenaient de très-bons charpentiers, forgerons, et même orfévres.

La musique était cultivée avec succès, et l'orchestre des néophytes jouissait d'une grande réputation. L'un des Pères avait acheté, à bord d'un baleinier français, une trentaine de nos uniformes complets, et avait organisé une compagnie de musiciens. Nous avons eu l'occasion d'en voir quelques restes, car, nous trouvant le 14 septembre 1841 à la Mission de Santa Crúz, le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, ce ne fut pas sans une vive surprise que nous entendîmes dans l'église les musiciens de Santa Clara jouer la *Marseillaise,* au moment de l'élévation, et escorter la procession avec l'air de *Vive Henri IV*. Après la messe, je demandai à l'un des moines comment ces airs étaient venus à la connaissance des Indiens ; il me répondit qu'un de ses prédécesseurs ayant acheté un petit orgue venant de France, les néophytes, après l'avoir entendu, avaient instinctivement arrangé les airs en parties pour leurs différents instruments.

Nous avons reçu plusieurs fois, à Santa Clara, la plus cordiale hospitalité du R. P. José del Mercado, et souvent, sans les chevaux qu'il avait l'obligeance de nous prêter, il nous aurait été impossible de continuer nos explorations.

A deux lieues de Sainte Claire et à une du Pueblo de San José, la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson a placé un agent extrêmement intelligent, nommé Don Diego Forbes, fils d'Anglais, mais né dans l'Amérique espagnole. Ce M. Forbes est un homme jeune, actif, entreprenant, et fait pour seconder les plans ambitieux de la Compagnie : plans que nous exposerons plus tard. Il est marié à une Californienne, et est propriétaire d'une très-belle ferme dans le sud-est de la baie de San Francisco, et d'un excellent débarcadère qui permet aux marchandises de la Compagnie d'arriver par eau depuis son grand magasin de dépôt établi au mouillage de la Yerba Buena, et d'embarquer aisément les grains, cuirs, laines et suifs des nombreuses fermes qui avoisinent les Missions de Saint Joseph, Santa Clara et le Pueblo de San José de Guadalupe.

MISSION DE SAN JOSÉ.

La Mission de Saint Joseph, fondée le 18 juin 1797, par le R. P. président F. Francisco de Lazuen, éloignée de dix lieues du Pueblo et de Santa Clara, et de dix-sept de la Mission de los Dolores, est la dernière au levant et au sud de la baie de San Francisco ; elle est adossée à une

chaîne de collines dont le versant oriental est baigné par le Rio San Joaquin. La proximité des *Tulares* permettait à cette Mission de réunir une grande quantité d'indigènes. Le R. P. Narciso Duran, préfet apostolique, maintenant retiré à Santa Bárbara, laissa Saint Joseph, en 1834, avec deux mille trois cents néophytes, vingt-quatre mille bêtes à cornes, onze cents chevaux, dix-neuf mille moutons, et récoltant soixante barils de vin et dix mille fanegas de grains, dont elle vendait deux mille aux bâtiments russes qui venaient annuellement de la colonie de la Nouvelle Archangel, dans l'île de Sitka.

Le successeur du Père Duran, le R. P. José Gonsalez, président actuel des Missions du nord, remit encore, en 1837, aux administrateurs du gouvernement, dix-sept mille bœufs, après avoir versé six mille piastres en fournitures pour la troupe. Aujourd'hui il reste encore huit mille bêtes à cornes, deux cents chevaux et neuf mille moutons. Le Père Gonsalez a pu conserver auprès de lui plus de quatre cents Indiens qui jouissent des débris de l'ancienne richesse de la Mission, et sont assez bien nourris et vêtus; nous avons même vu les caciques ou alcaldes habillés tout en drap, manteau, pantalon et veste bleus, gilet et ceinture rouges, chemise en toile blanche,

souliers et bas, grand chapeau en feutre et cravate de soie noire.

Cette Mission, et celles de San Gabriel et de Saint Louis Roi de France, sont les établissements où nous avons pu le mieux étudier l'admirable organisation introduite par les Religieux espagnols, et dont les Jésuites ont la gloire d'être les fondateurs. Les bâtiments et l'église sont vastes et bien conservés ; il y a, derrière l'édifice, de belles vignes, un plant d'oliviers et un immense verger rempli d'arbres fruitiers d'Europe.

Nous avons examiné avec intérêt une école où étaient réunis soixante enfants indiens, qui nous ont surpris par leur facilité à apprendre l'espagnol, la lecture, l'écriture, et surtout l'arithmétique. Nous avons remarqué avec peine qu'il n'y avait dans cette école que deux ou trois enfants blancs, bien que plus de cinquante habitassent la Mission; mais la plupart des fermiers, livrés au jeu et à la débauche, s'occupent à peine de leurs familles.

La Mission de San José a été la proie des parents du commandant général Don Mariano Vallejo ; ils s'y sont tous enrichis, les uns en s'emparant du bétail, les autres en prenant le terrain; ils ont même bâti quelques maisons en face de la Mission, à l'aide de ses Indiens et avec le secours

de ses matériaux. Toutes les fermes de l'établissement ont été données ; il reste à peine une lieue carrée disponible autour de l'édifice, et encore, pour s'en emparer complétement et en éloigner les néophytes, a-t-on l'intention de former avec eux un Pueblo à quelque distance de la Mission, en leur donnant quelques têtes de bétail qu'on leur reprendra ensuite, ou qu'ils dissiperont bientôt eux-mêmes.

A Saint Joseph, nous avons eu de nouveau le spectacle d'un Missionnaire mis à la ration par l'administrateur. Chaque fois que je visitais cet établissement, c'était toujours au Père Gonsalez que je demandais l'hospitalité. Ce pauvre moine était alors obligé de prévenir le majordome, afin d'obtenir deux portions d'aliments, la sienne étant à peine suffisante pour une personne. Pendant que l'administrateur faisait bonne chère et mangeait du pain de froment, il envoyait au Président un simple morceau de bœuf et de détestables galettes de maïs. Le Père Gonsalez supportait ces humiliations sans se plaindre, et n'élevait la voix que pour défendre les néophytes contre les spoliations et les mauvais traitements des blancs.

On trouve à deux lieues environ de San José, soit à la *Punta del Potrero*, soit dans les nombreuses sinuosités de l'embouchure du Rio Cala-

varos, plusieurs embarcadères où arrivent des chaloupes. En suivant la côte qui forme la partie sud-est de la baie de San Francisco, on remarque plusieurs fermes très-riches en bétail et en excellentes terres de labour : ce sont les ranchos de San Leandro, Estudillo, Martinez, San Antonio, Peralta et Castro à l'extrémité de la Punta de San Pablo, qui forme l'entrée sud du détroit et de la baie de ce nom. Une chaîne de collines, éloignée du rivage de deux à trois lieues, court parallèlement à la côte, et vient finir à la pointe de Saint Paul. Quelques-uns de ces sommets ont cinq à six cents mètres d'élévation absolue; ils sont couronnés de magnifiques pins rouges, ou *palos colorados*. Deux charpentiers français, MM. Sicard et Leroy, exploitent ces bois avec avantage. Les différents ruisseaux qui descendent de la sierra permettent aux chaloupes de venir charger les madriers et les planches : la plus grande partie de ces matériaux est envoyée à la côte opposée, au petit Pueblo de la Yerba Buena, qui manque entièrement de bois de construction.

Sur le versant oriental de la chaîne, il existe encore quelques fermes, entre autres celle d'Amador près de la baie de los Carquines, et celle d'un Américain, qui se fait appeler le docteur

March, sur la rive gauche du Rio San Joaquin, au pied du Monte del Diablo, pic le plus élevé de la chaîne des monts californiens, et dont la hauteur absolue est de onze cent quarante-neuf mètres. Dans le pays, la terminaison de cette chaîne est désignée sous le nom de *Sierra de los Bolbones*. La position du Monte del Diablo est très-importante à connaître, car on l'aperçoit à une grande distance au large, et il marque l'entrée du port de San Francisco.

En quittant la Mission de Santa Clara pour aller à celle de San Francisco, on traverse une très-longue prairie parsemée de bouquets de chênes, et où paissent de nombreux troupeaux. On passe les deux petits ruisseaux de San Francisco et de San Mateo, près desquels s'élèvent des lauriers royaux d'une dimension et d'une hauteur extraordinaire. La route serpente sous ces arbres majestueux, et près des ranchos de San Francisquito, San Mateo, los Juanes, Buri et Sanchez.

A droite, on aperçoit, sur le dernier plan, les montagnes couronnées de pins rouges; au-dessous, les eaux de la baie, et souvent, au bord du chemin, de grandes mares desséchées et couvertes de croûtes salines, qui, de loin, brillent au soleil comme de vastes champs de neige. A gauche, s'élève la sierra de San Bruno, terminaison de celle

de Santa Crúz, de laquelle se détachent quelques pitons de quatre à cinq cents mètres, et le mont de Santa Clara qui les domine tous, et est visible à plus de dix lieues en mer. Parvenu à la pointe de San Bruno, le terrain devient aride; il est entièrement sablonneux près de la Mission; mais vers la côte, sur le penchant occidental de la sierra de San Bruno, il y a des herbages dans les bas-fonds, et les trois bonnes fermes de Vazquez, Sanchez et Guerrero.

MISSION DE LOS DOLORES DE SAN FRANCISCO DE ÁSIS.

La Mission des Douleurs de Saint François d'Assise, fondée le 9 octobre 1776 par le R. P. Serra, premier préfet apostolique, est située à l'extrémité de la presqu'île qui forme l'entrée sud de la baie de San Francisco; elle est la dernière au sud-ouest de ce port; sa distance de la Mission de Santa Clara est de quatorze lieues, de deux lieues du Presidio et du mouillage de la Yerba Buena, et d'un demi-mille de la plage. Quoique cette Mission possède de bons pâturages, ses terrains sont généralement impropres au labour, et de peu d'étendue : le vent du nord-ouest en rend le séjour fort désagréable; aussi n'a-t-elle jamais acquis un grand développement; elle faisait ses

semailles de l'autre côté de la baie, à la Punta de San Pablo, occupée aujourd'hui par le rancho de Castro, et récoltait deux mille cinq cents fanègues. En 1834, elle avait plus de quatre cents Indiens, cinq mille bêtes à cornes, seize cents chevaux et quatre mille moutons. Les habitants ont tout pillé; aujourd'hui il lui reste à peine soixante bœufs, cinquante chevaux et deux cents moutons. Une cinquantaine d'Indiens habitent encore quelques masures autour de la Mission, ou cultivent de petits morceaux de bonne terre abrités des vents, entre les pointes Avisadera et San Quintin, dans un lieu nommé *las Cámaras del Padre Ramon.* Les bâtiments sont vastes mais délabrés; il n'y a point de Missionnaire, et l'église est desservie par le R. P. Mercado de Santa Clara.

PUEBLO DE LA YERBA BUENA.

Le petit Pueblo de *la Yerba Buena* (village de la menthe) est situé sur le bord du mouillage de ce nom; sa création remonte à quelques années seulement. Le nombre des maisons est de vingt au plus, appartenant toutes à des étrangers, et servant de magasins pour les marchandises des navires. Ce point est fort important : tout le com-

merce de la baie de San Francisco s'y traite maintenant, et la Compagnie de la baie d'Hudson l'a si bien senti, qu'elle a acheté, en septembre 1841, la plus belle et la plus grande maison près de la plage, et y a établi un dépôt, sous la direction de M. William Raë, gendre du docteur Mac Loughlin, facteur en chef (*chief factor*), et agent supérieur des établissements du Rio Colombia. Après les Anglais, la maison principale est celle de deux Américains, M. Spears et le capitaine Hinckley; ils ont établi, dans une grande fabrique, un mécanisme ingénieux, qui, au moyen de quatre mules, fait fonctionner simultanément un moulin à blé, un système complet de blutage, et une scierie qui débite le bois dans toutes les dimensions voulues. Ils confectionnent particulièrement des bardeaux ou planchettes pour couvrir les maisons. Le capitaine suisse, M. Vioget, possède une maison bien bâtie et une boutique. M. Prudon est propriétaire d'une maison habitée par un autre Français nommé Mathurin, qui peut être fort utile; il connaît tous les replis de la baie, et est un excellent pilote. On ne peut se procurer à la Yerba Buena, en fait de vivres, autre chose que de la viande; il n'y a pas d'eau, et le bois y est éloigné et difficile à faire. Il n'y a d'autre autorité à la Yerba Buena qu'un nommé Guer-

rero, résidant à la Mission, et remplissant à la fois les fonctions d'alcalde, de préposé de la douane et de capitaine de port pour la partie sud de la baie de San Francisco.

PRESIDIO DE SAN FRANCISCO, FONDÉ EN 1776.

Le Presidio de San Francisco est en ruine et complétement désarmé; il n'est habité que par un sous-lieutenant et cinq soldats fermiers et leurs familles. Il est éloigné de deux lieues au nord de la Mission et de la Yerba Buena, et de deux kilomètres du fort; le terrain qui l'entoure est formé par des dunes et couvert d'arbustes.

Le fort de San Francisco est situé à l'extrême nord de la péninsule, qui forme la partie sud-ouest de la baie de San Francisco : c'est lui qui en marque exactement l'entrée [1].

[1] Voir dans l'Atlas le plan n° 16.

Fort de San Francisco :
- Latitude nord : 37° 48′ 30″.
- Longitude ouest : 124° 48′ 26″.
- En temps : 8^h 19^m 14^s.
- Inclinaison : 62° 25′... (Janvier 1842).
- Déclin. : 15° 30′. N. E. (Janvier 1842).
- Établiss. du port à Yerba Buena : 10^h 34^m.
- Établissement du port au Saúsalito : 12^h.
- Hauteur de la marée : 2^m 5.

Ce fort est établi sur une petite pointe de cent mètres environ, qui s'avance dans la mer; il se compose d'une simple batterie en fer à cheval, percée de seize embrasures, construite en briques, et armée de trois pièces en fer hors de service, d'un canon et de deux bonnes couleuvrines en bronze du calibre de seize, fondues à Manille. Ces pièces sont montées sur des affûts en bois qui datent de 1812, et sont à moitié pourris. Au milieu du fer à cheval, une masure, qui servait autrefois de logement aux artilleurs, est aujourd'hui en ruine; personne ne demeure près de la batterie. Du côté de la terre, il n'existe aucun fossé ni revêtement extérieur, et l'ouvrage entier est dominé par un monticule éloigné seulement d'une portée de fusil, et qui, par conséquent, commande le fort, dont les embrasures ne regardent que la mer. Le fort ne répond pas aux coups de canon tirés du large; mais comme il se trouve toujours des bâtiments sur rade, ils peuvent répondre aux signaux, qu'il n'est pas inutile de faire, surtout par un temps brumeux.

L'état d'abandon de ce fort est tel, qu'un navire pourrait aisément envoyer des chaloupes mouiller sur la plage qui est à ses pieds, et emporter, sans que les habitants du Presidio s'en doutassent seulement, les canons qu'on ferait rou-

ler en bas de la falaise facile à gravir. Ce point est d'ailleurs trop élevé pour pouvoir tirer avec justesse sur les bâtiments qui passent au-dessous de lui; il ne peut les atteindre qu'à l'entrée du goulet, et il eût été nécessaire de le faire soutenir par des batteries rasantes situées à une hauteur bien inférieure à la sienne.

FARALLONES DE LOS FRAYLES.

Avant de décrire l'immense baie de San Francisco, il est indispensable de parler du groupe de rochers nommés *los Farallones de los Frayles*, qui, au large, en indiquent l'entrée. La nuit, ou par un temps de brouillards, ces îlots sont extrêmement dangereux, à cause des roches noyées qui les entourent; ils sont divisés en deux petits groupes : celui du sud, dont l'îlot le plus élevé peut être aperçu à huit ou neuf lieues, gît exactement au S. 3° E., et à dix-huit milles de la Punta de Reyes[1]. Le groupe du nord s'étend au nord-ouest, et les brisants continuent dans cette direction à quelque distance. Autour des Farallones on trouve des sondes de cinquante à soixante

[1] Farallon du sud; le plus élevé: { Lat. Nord : 37° 41′ 55″. Long. Ouest : 125° 18′ 52″.

mètres, fond d'argile dure. Le plus grand îlot a environ deux milles de circonférence; sa forme est oblongue, et il gît est-nord-est et ouest-sud-ouest. Chaque extrémité se termine par un monticule d'environ cent pieds de haut, qui, descendant graduellement vers le centre de l'île, y forme une petite vallée et lui donne l'apparence d'une selle lorsqu'on la voit, soit du nord, soit du midi. Le groupe entier est d'origine volcanique; les rochers ont été évidemment en état de fusion, et l'on trouve dans les bas-fonds beaucoup de pierres ponces. Il n'y a ni eau, ni végétation sur ces îlots, où des nuées d'oiseaux de mer vont faire leurs nids. En 1825, les Russes du port de de la Bodega y établirent un poste composé de quelques soldats moscovites et d'une trentaine d'Indiens Kodiaks, pour chasser les phoques, les léopards et les éléphants de mer qui fourmillaient alors sur les rochers. La rude guerre qu'ils ont faite à ces espèces les a presque détruites.

PORT DE SAN FRANCISCO.

En venant du large, on reconnaît l'entrée du port de San Francisco, aux Farallones qui sont sur le même parallèle : au nord, à la Punta de Reyes et au Mont de la Table, qui a près de huit

cents mètres d'élévation; au sud, au Mont de Santa Clara, et à une autre montagne de la sierra de San Bruno, et qui, de loin, ont l'apparence de deux îles.

A environ huit milles et un quart du fort, l'entrée du port présente une barre de sable qui s'étend, dans une direction sud-est, en travers de l'entrée de la baie. Les sondes, en s'en approchant, décroissent graduellement jusqu'à six et quatre brasses et quart à basse mer, marée montante. Le fond augmente régulièrement de l'autre côté de la barre, jusqu'à ce qu'on ne le trouve plus avec la sonde à main[1]. En traversant la barre, il est bon de courir à une bonne distance au sud de l'entrée nord, en gardant la petite île blanche des Alcatraces sur la même ligne que le fort. On sera certain ainsi de douze à quatorze mètres. Mais si le navire suit le rivage nord près de la Punta Boneta, en ayant la roche du sud de cette pointe et l'île de la Yerba Buena dans la même ligne, il n'aura qu'une brasse et quart; ce qui est insuffisant même pour les petits navires, à cause de la grosse mer qui roule sur la barre et qui brise d'une manière terrible. Dans la partie nord de la

[1] Voir dans l'Atlas les détails de l'entrée du port dans la seconde partie de la carte n° 16.

barre, l'eau est bien moins profonde qu'au sud.

En approchant de l'entrée, la meilleure direction est de tenir le milieu du canal, où l'on aura de quarante à cinquante brasses, en gardant droit à l'est un bouquet de pins énormes, situé sur la montagne en face du goulet, et qui a six cents mètres de hauteur. Derrière cette montagne on aperçoit encore le *Monte del Diablo*, point culminant de la sierra de los Bolbones, et qui s'élève à douze cents mètres. Au sud, les dangers sont tous au-dessus de l'eau. Si c'est nécessaire, on peut passer au sud ou en dedans de la roche qui est en face la Punta de los Lobos, éloignée d'un demi-mille de terre ; mais il est plus sage de l'éviter à cause des courants de la marée. Un brisant dangereux s'étend au sud-ouest de la *Punta Boneta*, et un navire ne doit pas s'en approcher plus près que pour avoir le fort et l'île de Yerba Buena l'un par l'autre. Cette ligne forme la limite la plus nord de l'entrée.

Dans cette entrée, il faut donner une attention particulière à la voilure, à cause des remous, de la marée et des rafales du vent de terre. Les embarcations doivent être prêtes pour être mises à l'eau, car l'entrée est très-étroite, et la marée est assez forte pour jeter le navire d'un côté ou de l'autre, et il y a trop de

fond pour mouiller une ancre; en outre, le vent peut tomber au moment où on en a le plus besoin. Une fois la Punta Boneta doublée, la plus grande profondeur et la plus grande force du courant sont sur le rivage nord. Si un navire était poussé par la marée dans la petite baie de sable située à l'ouest du port, et comprise entre le Fort et la Punta de Lobos, il y trouverait un bon mouillage par dix et quinze brasses, où il pourrait attendre que le reflux fût terminé. Il n'y a aucun danger au pied du fort, et l'on peut en approcher jusqu'à cinquante toises.

Toute la côte nord du goulet est plus escarpée et plus haute que la côte sud; deux mamelons dominent le fort, et pourraient l'atteindre avec des pièces à grande portée, la largeur du goulet sur ce point n'étant que de seize cents mètres. Or, personne n'ignore que les canons de gros calibre lancent leurs projectiles à une distance de près de trois kilomètres, et que les mortiers, chargés de dix livres de poudre, font arriver leurs bombes au delà de deux mille six cents mètres.

En entrant dans le port, on aperçoit trois îles, celles de la Yerba Buena, de los Alcatraces et de los Angeles; on découvre deux roches blanches hors de l'eau, l'une à l'ouest et l'autre au nord-ouest de l'île de los Alcatraces, toutes deux à une dis-

tance de trois quarts de mille. Il existe une troisième roche fort dangereuse, nommée roche *Blossom,* du nom du navire du capitaine Beechey qui la reconnut en 1827. Cette roche ne découvre jamais, et il n'y a dessus qu'une brasse d'eau à basse mer. Elle est située sur une ligne tirée de l'extrémité sud-ouest de l'île de Yerba Buena à celle de los Alcatraces; à un mille et deux tiers de l'extrémité sud-est de l'île de Yerba Buena, à sept huitièmes de mille de la pointe sud de l'île de los Alcatraces, et à un mille vrai nord de la partie la plus rapprochée de la côte. Autour de la roche, on trouve de deux à cinq brasses; mais à la distance de deux encablures, on a de dix-huit à vingt mètres. Cet écueil est le seul danger caché qui existe dans toute l'étendue de la baie.

La baie de San Francisco se divise en deux bras. Celui de Santa Clara qui s'étend au sud-sud-est a exactement trente milles, et court entre deux chaînes de montagnes presque parallèles; l'une d'elles suit la côte vers MonteRey, c'est la sierra de San Bruno et de Santa Crúz : l'autre, partant de la baie de San Pablo, passe derrière la Mission de San José, et vient aboutir à la Mission de Saint Jean Baptiste. Ce bras de mer se termine par une foule de lagunes et de petits canaux qui conduisent aux Missions voisines. L'autre bras prend

une direction nord, passe entre les pointes de San Pedro et de San Pablo, à l'entrée desquelles on trouve la petite île Molate et quelques îlots, et forme la baie de San Pablo qui est presque circulaire et a quinze milles de diamètre. Les Missions de San Rafael, de San Francisco Solano et le Pueblo de Sonoma sont situés dans la partie nord de cette baie; à l'est et par le détroit des Carquines, la baie de San Pablo communique avec celle de los Carquines, qui a presque la même étendue, et au fond de laquelle débouchent, en se réunissant, le Rio San Joaquin qui vient du sud, et le Rio del Sacramento qui vient du nord-nord-est. Le Rio de Jesus Maria n'est qu'une branche du Sacramento, qui, en se rejoignant avec le bras principal, forme une île de dix milles de long.

Règle générale : dans la baie de San Francisco l'eau est la plus profonde là où la mer est la plus forte, et hors du courant, il y a toujours quelques difficultés à débarquer à la marée basse. Toutes les petites criques ont très-peu d'eau et sont souvent à sec à la basse mer. La côte nord-est, depuis la pointe de San Pablo jusqu'à San José, est si peu profonde, que des canots très-légers peuvent seuls y aborder, car à un mille et demi de terre on ne trouve souvent qu'une brasse

d'eau. La côte nord de la baie a le même inconvénient.

Une fois que le navire a dépassé le fort, il peut aller mouiller au nord à la baie *del Saúsalito* où l'on trouve *l'aiguade,* ou bien venir au sud et jeter l'ancre en vue du Pueblo de la Yerba Buena.

L'ancrage de la Yerba Buena est en face des maisons, ou mieux un peu au nord, à un demi-mille de terre; on trouve de neuf à quinze mètres fond vaseux et de bonne tenue. Ce point est très-sûr, quoique exposé à des coups de vent furieux et à une houle tellement forte, qu'il se passe souvent huit et dix jours sans que les bâtiments puissent envoyer leurs chaloupes à terre. Pendant un quart de mille, l'eau est si peu profonde, qu'à la marée basse les canots ne peuvent aborder vis-à-vis des habitations. Ils doivent alors accoster au pied de la petite pointe au nord du mouillage; quelques roches plates y forment un bon débarcadère.

Le mouillage *del Saúsalito* ou baie des Baleiniers (*Whalers's Harbour*) ne présente aucun de ces inconvénients. En face de l'aiguade, à un quart de mille, on n'a pas moins de quatorze à seize mètres, et on en trouve même douze à une encablure de la pointe del Saúsalito. Près du bord, l'eau est pro-

fonde, et les embarcations peuvent aborder à toute heure. Le bois est très-facile à faire et en grande quantité. La montagne de la Table garantit cette petite baie des terribles vents du nord-ouest qui rendent le séjour de la Yerba Buena si désagréable et si froid, même en plein été. Bien que ces deux points ne soient éloignés que de cinq milles environ, et que l'on franchisse cette distance en moins d'une heure, nous avons souvent vu le thermomètre marquer douze et quinze degrés de plus au Saúsalito qu'à la Yerba Buena, et tandis qu'on se baignait dans la mer au Saúsalito, à la Yerba Buena on était forcé de faire du feu.

Derrière la pointe del Saúsalito, à quelques pas de la plage, on aperçoit une petite ferme, appartenant à un Anglais, le capitaine Richardson, qui remplit dans cette partie de la baie les fonctions de capitaine de port. La maison n'est qu'une masure en planches. Cet homme, marié avec une femme du pays et père de famille, est excellent pilote, et l'on peut se procurer chez lui des chevaux, des bœufs et quelques légumes frais.

Pour la navigation intérieure de la baie, on se servira avec avantage de la connaissance exacte des marées. Il faut remarquer que les deux bras de la baie sont presqu'à angle droit; leurs marées différentes se rencontrent au centre du port, au

sommet de l'angle, et forment des tourbillons et des contre-courants très-dangereux pour les embarcations.

Le reflux commence d'abord dans le bras de Santa Clara, une heure avant que la mer ait fini de monter vers les îles de la Yerba Buena et de los Angeles, et le flux à son retour commence par le même bras de Santa Clara et le rivage sud, repoussant ainsi vers l'île de Yerba Buena la marée qui descend du bras nord de la baie. Le flot vient d'abord frapper les roches calcaires, la pointe sud de la *Plaza de los Caballos,* et se divise en arrivant sur l'île de los Alcatraces; une partie se dirige vers le bras Santa Clara, et l'autre, passant au-dessus de la roche noyée de Blossom, et derrière l'extrémité est de l'île de los Angeles, s'unit à un courant rapide, provenant de l'étroit canal formé par la grande côte et l'île, lequel se précipite vers le nord entre les deux pointes dans la baie de San Pablo. Les deux roches blanches et l'île de los Alcatraces demeurent ainsi dans la partie la plus forte du courant.

Pour sortir de San Francisco, il faut considérer la direction du vent. S'il souffle du sud-ouest, on éprouve quelques difficultés. Les vents de l'est ne sont souvent que des brises folles. On ne doit pas trop s'y fier. Ils exposent à avoir du calme

au milieu de la barre, où l'on ne peut jeter l'ancre sans danger, à cause de la houle et du peu de fond. Les vents de la part du nord sont, sans contredit, les meilleurs; ils sont presque les vents régnants sur la côte. En sortant, la meilleure direction est de prendre le sud-ouest, afin de traverser la barre par sept brasses. Cette direction, avec un bon vent, est aussi la meilleure pour entrer dans le port; et l'on doit éviter à tout prix la petite baie sablonneuse au sud de la Punta de Lobos, et surtout de s'approcher trop près du rivage au nord-ouest de la Punta Boneta.

On trouve dans la baie trois îles principales et plusieurs îlots. L'île de los Angeles est la plus grande et la plus importante; sa forme est à peu près circulaire; elle a un mille et quart de diamètre, et présente, dans l'est, une aiguade et un excellent mouillage où l'on peut abattre un navire en carène. Cette île a du bois et des pâturages; elle n'est habitée que par un troupeau de bœufs appartenant à un Californien nommé Don Antonio Ocio. L'île est assez montagneuse; elle présente plusieurs sommets; le plus élevé est au centre et n'a que deux cent vingt-six mètres au-dessus du niveau des eaux. Comme point militaire, l'île de los Angeles est digne d'une attention particulière; en effet, sa position commande

en quelque sorte l'entrée du port; l'ancrage del Saúsalito et ses feux divergents pourraient atteindre presque tous les mouillages et points importants de la baie.

L'île de la Yerba Buena est située en face du mouillage de ce nom, à un mille et demi de terre environ; elle a une forme presque quadrilatère; mais le côté de l'est est semi-circulaire, et présente une anse où l'on arrive par quatre ou cinq brasses. La partie sud de l'île est la plus escarpée; sa hauteur est de cent treize mètres; sa circonférence est de trois milles environ; elle contient quelques filets d'eau, un peu de bois, mais pas de troupeaux.

L'île de los Alcatraces ou des Pélicans, ainsi nommée à cause de l'immense quantité de ces oiseaux qui y vont faire leurs nids dans les anfractuosités des rochers, n'a guère qu'un mille et demi de tour et dix à quinze mètres de haut; elle est d'une blancheur éclatante et dépourvue de végétation. Dans sa partie nord-est, cet îlot a jusqu'à treize brasses d'eau; à l'ouest, au pied de la roche, il n'y a que trois à quatre brasses, mais à une encablure de distance on retrouve de neuf à douze brasses.

Les deux petites roches blanches, situées à un mille au nord-ouest de los Alcatraces, ont quel-

ques mètres de long sur deux environ de hauteur : près de la plus sud, à toucher, le fond est de cinq et sept brasses; près de l'autre, de trois et quatre ; vues à peu de distance, elles ressemblent toutes deux à des canots à la voile. On trouve souvent sur ces roches plusieurs espèces de phoques.

L'île Molate, la plus petite du port, n'est qu'un gros rocher d'un peu plus d'un mille de circonférence, élevé de quinze à vingt mètres, et dépourvu de végétation. Elle est située dans le nord de la baie, à un mille de terre et à une lieue au sud de la Punta de San Pablo. Les contours de l'île offrent partout de huit à quinze mètres d'eau, et l'on peut en approcher sans danger.

Il existe encore dans la vaste étendue de la baie de San Francisco quelques petits îlots près de terre, mais leurs abords sont sains, et ils ne méritent pas d'être décrits.

L'entrée de la baie de San Pablo, d'une largeur d'un mille et demi, est formée par la pointe de San Pedro au nord, et la Punta de San Pablo, au sud. Le passage du détroit abrége singulièrement le trajet lorsqu'on veut se rendre, par terre, des fermes russes et des Missions de San Rafael et San Solano au pueblo de San José et à MonteRey, en suivant toute la côte orientale de la baie de

San Francisco. Le détroit et la baie de San Pablo présentent un fond suffisant pour de grands navires marchands. On a toujours huit à neuf mètres au moins. Mais en naviguant dans cette baie il faut se tenir près du rivage sud, car au nord il n'y a qu'une brasse, même à une lieue de terre, et souvent beaucoup moins. Une lagune, située au sommet de la baie, conduit à trois kilomètres de la Mission de San Francisco Solano et du pueblo de Sonoma. La forme de la baie de San Pablo est à peu près circulaire; le plus grand diamètre nord et sud est de trois lieues et demie, et celui qui court est et ouest de cinq lieues.

A l'est, la baie de Saint Paul se termine par le détroit de *los Carquines*, qui donne entrée dans la baie du même nom, et dont l'étendue, la forme et la direction sont à peu près semblables à celles de la baie de San Pablo. C'est au fond de cette baie de los Carquines que débouchent, en se réunissant, les deux seuls courants d'eau de toute la Californie, qui aient quelque importance, et dont nous donnerons plus loin une description détaillée, les Rios de San Joaquin, Jesus María, et surtout celui del Sacramento. Nous avons déjà parlé des petits ruisseaux de San José, Guadalupe, Santa Clara, San Mateo et autres, qui ne sont point navigables. Il nous reste maintenant à

mentionner les points habités situés au nord de la baie de San Francisco.

Au fond de la grande anse del Saúsalito, au nord de la langue de terre qui la divise, et à deux lieues à l'est de Richardson, on rencontre le rancho du défunt Irlandais Read, ancien pilote. Près de la maison, dans un bas-fond, on trouve une très-belle coupe de bois de pins, dont les troncs grossièrement équarris sont transportés à la scierie mécanique de la Yerba Buena. Les alentours sont remarquables par la beauté des pâturages. Si un navire voulait faire un grand approvisionnement de viande salée, il devrait s'adresser à la ferme de Read de préférence à Richardson. Les troupeaux du premier sont en très-bon état, et sa veuve n'a pas moins de quatre mille bêtes à cornes.

La première fois que je visitai le nord de la baie, j'arrivai au coucher du soleil près de la ferme de Read; en approchant, je fus surpris d'entendre dans ces solitudes les sons lointains d'un cor; je pris le galop et reconnus bientôt l'air national irlandais de *Robin Adair*. Presque en même temps j'aperçus sur un monticule un homme à cheval jouant du *bugle*. Cet homme, c'était Read, qui avait habitué ses troupeaux à se réunir tous les soirs au son de cet instrument.

Derrière les fermes de Richardson et de Read, au nord et à l'ouest jusqu'à la mer, sur un espace de huit à douze lieues, s'élèvent les petits ranchos de las Gallinas, Berry, Garcia et Ocio, près de la Punta de Reyes, et Bohorquez, le plus rapproché du port de la Bodega; enfin, plus au nord et à l'est, Ortega, Martin, Pitaluma, los Vallejos, Dorson et Mackintosh, l'établissement le plus nord du territoire mexicain, et qui n'est éloigné que d'une lieue de Vasili Klebnikoff, première grande ferme des Russes, située à dix-huit lieues de la baie de San Francisco.

MISSION DE SAN RAFAEL.

A cinq milles au nord du rancho de Read, on trouve, non loin du rivage, la Mission de Saint Raphaël, aujourd'hui presque détruite. Elle fut fondée, le 18 décembre 1817, par le R. P. Fortuni, et réunit plus tard jusqu'à douze cents néophytes, trois mille bœufs, cinq cents chevaux, quatre mille cinq cents moutons; elle récoltait quinze cents fanegas, et servait d'infirmerie et de lieu de convalescence aux néophytes de la Mission de los Dolores, qui ne pouvaient supporter le rude climat de San Francisco. Actuellement,

tout est ruiné ; il n'y a que vingt Indiens et un Irlandais nommé Murphy. Les terrains de la Mission sont excellents. Nous avons vu dans ses jardins des plants superbes de tabac, cultivés par un nommé Ortega. Deux mille pieds de vigne ont été arrachés par ordre du commandant Vallejo, et replantés dans le rancho de Pitamula, appartenant anciennement à la Mission de San Solano : tous les bestiaux de San Rafael ont été confisqués par le même personnage.

En quittant San Rafael, et en tournant de grands marais salants, on passe devant le rancho del Indio, ferme composée de quelques Indiens libres, et l'on arrive à la mission de San Francisco Solano, éloignée de treize lieues de la précédente.

MISSION DE SAN FRANCISCO SOLANO.

La Mission de Saint François Solan, ou de San Solano, fut fondée, le 25 août 1823, par le R. P. Amorós, Franciscain espagnol. Elle forme le dernier et le plus nord de ces établissements religieux qu'il eût été si important de conserver. La situation de San Solano est délicieuse, et la vaste plaine qui l'entoure d'une extrême fertilité. La Mission n'est éloignée que de quelques milles

du fond de la baie de San Pablo, et de douze lieues environ des fermes russes. Deux chaînes de collines parallèles la garantissent des vents de la pleine mer et de ceux du nord. Cette Mission avait acquis un développement si rapide, qu'en moins de dix ans elle avait réuni treize cents néophytes; elle possédait huit mille bœufs, sept cents chevaux, quatre mille moutons, et récoltait trois mille fanègues. Aujourd'hui, elle n'a absolument rien; de l'édifice, il reste à peine une chapelle et un petit logement pour le moine; les matériaux de l'ancien bâtiment ont servi à Don Mariano Vallejo pour se construire une belle maison; il s'est emparé de tout le bétail, des vignes, des jardins, et emploie comme domestiques une cinquantaine d'Indiens qui sont restés à San Francisco Solano.

PUEBLO DE SONOMA.

Autour de la Mission, et sur une grande place carrée, le commandant Vallejo a fondé un Pueblo auquel il a voulu imposer le nom de Sonoma de Vallejo. Le premier mot est le nom indien que les indigènes donnaient à cette localité. Il n'est pas douteux que ce Pueblo ne prenne de l'accroissement avec le temps. Sa population s'élève déjà à cent cinquante individus, parmi lesquels

on compte vingt étrangers. San Solano est la résidence ordinaire d'un Français fort intelligent, M. Victor Prudon, qui y a fondé une école et y surveille une petite ferme. Toutefois, M. Prudon espère s'établir à MonteRey, comme secrétaire du gouverneur, emploi qu'il a déjà occupé.

En 1827, le R. P. Amorós avait déjà jeté les fondements d'une nouvelle Mission et construit la chapelle de Sainte Rose, à six lieues au nord-ouest de San Solano, et à une distance égale de la ferme russe de Vasili Klebnikoff.

Les terrains de cette chapelle sont très-fertiles, et spécialement propres à la culture du blé. Les vallées sont arrosées, et les collines couvertes de bois. En peu de temps les moines y réunirent une assez grande quantité d'Indiens, et le nombre des bestiaux atteignit un chiffre élevé.

Ce fut à Santa Rosa que voulurent s'établir les membres de la colonie arrivée de Mexico en 1834; entreprise qui échoua misérablement, comme nous l'avons dit plus haut. Aujourd'hui les ranchos de Sainte Rose ont pris une extension considérable, et sont devenus la proie de la famille Vallejo, qui s'est partagé les dépouilles de plusieurs Missions.

Sur les rivages du port de Francisco, on éprouve des températures différentes, selon que

l'on se trouve au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. La partie sud-ouest est la plus froide, pendant l'été surtout, parce que le vent souffle constamment du nord-ouest. Dans l'hiver, le vent régnant est le sud-est, et la température moyenne à midi de la Yerba Buena, en novembre et décembre, est toujours entre 11 et 12 degrés centigrades au-dessus de zéro; le baromètre a des variations presque insensibles, et se maintient en moyenne à sept cent soixante-dix-huit millimètres.

A MonteRey, la température est la même, à un degré près, et dans les deux localités la surface de la mer a toujours quelques degrés de plus que l'air ambiant.

Au fond de la baie de los Carquines, on découvre trois bouches de rivières, que les Canadiens français appellent les Trois Fourches; elles sont formées, à droite et à l'est, par le Rio San Joaquin; en face et au nord, par le Rio del Sacramento, et à gauche et au nord-ouest, par le Rio de Jesus Maria. On a cru longtemps que cette rivière était un cours d'eau ayant une origine distincte; mais des explorations mieux dirigées ont démontré que le Jesus Maria n'était qu'un bras du Sacramento, qui, sept lieues avant son embouchure, se bifurque et donne naissance à la grande île qui porte son nom. Cette île étroite et

basse est couverte de roseaux et de joncs ; elle se trouve presque entièrement inondée pendant la saison des pluies. Les grands arbres y sont fort rares ; on en voit cependant un bouquet à l'extrémité sud de l'île, dans un endroit nommé *le Rendez-vous des Chasseurs*. L'île est peuplée de cerfs, de daims et de castors ; il y a aussi quelques serpents à sonnettes ; les Indiens s'y rendent souvent dans leurs *balsas*, espèces de radeaux en joncs, pour y chasser les loutres d'eau douce. Nous avons campé dans l'île, et après en avoir fait le tour, nous sommes demeurés convaincus que le Rio Jesus Maria n'existait pas.

Dans la description qui va suivre, nous emploierons les dénominations espagnoles ou anglaises toutes les fois que les découvreurs auront été Espagnols, Anglais ou Américains ; mais nous donnerons partout les noms français aux lieux reconnus par les Français canadiens.

Le Rio de San Joaquin, ou rivière de Saint Joachim, a une origine qu'il est impossible de déterminer exactement ; elle coule du sud-est au nord-ouest dans l'immense plaine de los Tulares, et est formée de mille petits courants d'eau sortant des lagunes de la grande vallée, ou découlant du versant oriental des Monts Californiens et des pentes occidentales de la Sierra Nevada. Le San

Joaquin ne commence à se former qu'à partir du parallèle de la Mission de San Fernando, et ce n'est qu'en arrivant derrière la Mission de San José, au pied de la sierra de los Bolbones, qu'il commence à avoir quelque largeur; il est cependant guéable en été, à peu de lieues de son embouchure. Cette rivière et la vallée de los Tulares furent explorées avec soin, en octobre 1811, par les Pères Franciscains espagnols Fortuni et Abella, accompagnés d'une expédition militaire[1]. Leurs chaloupes, quoique ayant un faible tirant d'eau, ne purent remonter au delà du parallèle du pueblo de San José. Les rivières et les lagunes d'eau douce, si nombreuses dans la vallée, abondent en poisson, particulièrement en énormes saumons et en castors. Les moines des Missions de San Fernando, San Miguel et San Antonio, ont complété les explorations, et il est hors de doute que le San Joaquin est à peine navigable pour des canots, et que dans les endroits profonds son cours est très-dangereux, à cause des troncs d'arbres qui sont cachés sous l'eau. Dans la saison des pluies, le Rio devient un immense torrent; il monte de huit à neuf pieds, et en débor-

[1] Le journal manuscrit de cette exploration intéressante est entre nos mains.

dant, inonde un espace dont la largeur est souvent de plusieurs lieues. Ses bords sont généralement peu élevés. Des arbres magnifiques, des chênes, des pins et des sycomores, couvrent la vallée.

Le Rio del Sacramento, rivière du Saint Sacrement, présente deux bras qui se réunissent presque en face de l'embouchure du Rio San Joaquin. La branche la plus ouest, improprement nommée Rio de Jesus Maria, court au nord-nord-ouest, puis incline vers l'est, après vingt milles, et se réunit à la branche principale. Le fleuve offre alors mille sinuosités; mais sa direction générale est entre le nord quart nord-est et le nord-ouest. Sa largeur ordinaire est de trois cents mètres, et sa profondeur de trois à quatre brasses pendant l'été. La marée remonte assez haut dans ces rivières. A cinquante milles à l'est du Sacramento, on trouve la petite rivière Dubreuil qui va rejoindre le San Joaquin; à huit milles, du même côté, la rivière *Sans nom*. Au-dessus de la bifurcation qui forme la grande île, se présente, à l'ouest, la rivière Martine; puis, à l'est, quelques lieues plus haut, la Fourche américaine, large de trente mètres, et éloignée de trente lieues de l'embouchure.

C'est dans l'angle compris entre le Sacramento et la Fourche qu'est située la Nouvelle Hel-

vétie, du capitaine Sutter. Les Canadiens donnent le nom général de Fourche à toute rivière qui vient se jeter dans une autre. La rivière Young se présente à l'ouest, au-dessus de la Fourche américaine; et sur le côté opposé, à huit milles de distance, la Fourche de la Plume, dont la largeur est de quarante mètres, et qui vient droit de l'est. A six milles, sur l'autre rive, débouche la rivière Beaulieu, et à huit milles à l'est, la rivière des Trois Buttes, qui prend sa source, ainsi que la Fourche américaine, au pied de trois mamelons fort remarquables, détachés du premier plan oriental de la Sierra Nevada, et d'une hauteur d'environ mille mètres. Au-dessus, et pendant un espace de trente milles, le Sacramento court presque au nord, et reçoit, à l'ouest, les rivières Avoine et des Liards; à l'est, les rivières Champagne et des Trois Fourches, ainsi que la rivière du Trou. Cette dernière rivière, assez considérable, est formée par la Fourche aux Chevaux et la rivière du Malheur, qui toutes deux viennent des collines qui se détachent de la Sierra Nevada.

Jusqu'à la rivière du Trou, c'est-à-dire, pendant un espace de près de cinquante lieues, le Sacramento est parfaitement navigable; il n'a ni chute, ni *portages*, expression usitée parmi

les Canadiens pour indiquer un lieu où des obstacles obligent à porter le canot pendant un certain temps pour le remettre ensuite à flot. Jusqu'à l'embranchement de la rivière du Trou, le Sacramento a neuf à dix mètres sans bas-fond. Le seul danger qu'il offre à la navigation provient des arbres noyés qu'il importe d'éviter avec le plus grand soin, car ils pourraient défoncer les chaloupes et les faire couler rapidement. En attendant qu'on ait fait disparaître cet obstacle, il est prudent de ne pas naviguer la nuit. Au-dessus de la jonction de la rivière du Trou, le fond diminue, et l'on ne trouve que cinq à six pieds ; il se présente en outre une estacade de pieux qui obstruent le cours du fleuve. Les Indiens construisent ces digues pour arrêter le saumon. Il serait facile de les enlever, et la navigation pour des bateaux plats pourrait continuer pendant une douzaine de lieues dans l'étendue d'une grande courbe que le Sacramento décrit vers l'ouest, et après laquelle il revient au nord, et enfin à l'est jusqu'au lac Masqué d'où il sort[1].

[1] Point où le Sacramento cesse d'être navigable pour les bateaux de moyen tonnage : { Lat. N. : 38° 46′ 47″. Long. O. : 124°00′ 54″.

Distance du mouillage de la Yerba Buena, cent cinquante-six milles ; largeur de la rivière, trente mètres.

Ce lac, comme l'indique son nom, est caché au milieu de terrains bas et couverts de joncs épais; il est formé par les eaux provenant des Monts Sastés, chaînon occidental de la Sierra Nevada, qui court vers la mer, entre les 41e et 42e degrés de latitude, et semble former la division naturelle entre la Californie et le pays arrosé par les affluents du Rio Colombia et du Ouallamet. On a cru longtemps que le Sacramento sortait du lac Salé ou Youta des Indiens. Aucune carte, à notre connaissance, ne présente la position du lac Masqué; les anciennes donnent au lac Salé les noms de lac Timpanogos et Teguayo, et offrent même généralement deux lacs au lieu d'un. Il ne saurait y avoir confusion, puisque le lac Youta est situé presque au pied des Montagnes Rocheuses, qu'aucune rivière n'en découle, et que le lac Masqué et le Sacramento sont à plus de cent lieues à l'ouest, et séparés du premier par la Sierra Nevada. A vingt lieues environ, au sud-est du lac Masqué, se trouve le lac des Truites, qui abonde en castors.

Le Rio del Sacramento coule dans la plus magnifique plaine que l'on puisse imaginer. Au nord, la vue est bornée par les montagnes qui vont de l'est à la mer, et la garantissent des vents froids; au levant, elle a la Sierra Nevada et ses neiges

éternelles; à l'ouest, les Monts Californiens, couronnés de forêts; et au sud, le cours du fleuve et celui de San Joaquin et de leurs mille affluents. Les eaux, après la fonte des neiges, s'élèvent jusqu'à trois mètres, ainsi que le témoigne le limon qui enduit le tronc des arbres, et en se retirant elles donnent une nouvelle vigueur à la végétation. Les chênes, les saules, les lauriers royaux, les pins, les sycomores, des lianes, des vignes vierges, des bandes de chevaux sauvages, d'immenses troupeaux de bœufs, de cerfs et d'antilopes animent le paysage. Les Indiens habitent des cabanes creusées dans la terre, et couvertes de branches; bien qu'ils soient tous pêcheurs, ils possèdent des bœufs et des chevaux; quelques-uns, échappés des Missions, cultivent même la terre; et le seul animal à craindre dans ces vastes prairies, est l'ours gris (*ursus terribilis*), que l'on rencontre souvent monté sur les chênes, et jetant des glands doux à ses oursins.

Il n'y a pas de rivière plus propre que le Sacramento à la navigation des bateaux à vapeur; au bord même de l'eau, ils trouveraient des bois inépuisables, et il n'est pas douteux que ce fleuve, traversant un sol vierge et se jetant dans l'un des plus beaux ports du monde, n'acquière une grande importance, du jour (et ce moment n'est pas

éloigné) où la Californie aura changé de maîtres.

Le pays situé à l'ouest du Sacramento jusqu'à la mer, en passant derrière la Mission de San Solano, la chapelle de Santa Rosa et les Fermes Russes, est d'une égale fertilité. Jusqu'à San José et San Fernando, la plaine, sur une longueur de deux cents lieues et une largeur de vingt à quarante, a partout le même caractère. Aussi, les vieux moines et les anciens soldats espagnols ont-ils bien raison de dire aux voyageurs qui admirent les Missions situées près de la mer, que la beauté de leurs terrains n'est rien en comparaison de celle de l'intérieur de la province.

La Compagnie de la baie d'Hudson a obtenu il y a trois ans du gouverneur Alvarado, la concession gratuite d'un terrain de onze lieues carrées, situé le long du Sacramento, au-dessus du San Joaquin, en faveur d'un de ses agents, nommé Desportes Mac Kay, parent du docteur MacLoughlin, chef des établissements du Rio Colombia. Toutefois, jusqu'à présent, le terrain n'a pas été occupé; mais si la Compagnie y envoie des colons, ce ne pourra être que des Canadiens français engagés à son service.

Un Américain, nommé March, possède une ferme sur le bord sud du San Joaquin, au pied du Monte del Diablo, qu'il occupe avec trois ou

quatre matelots, ses compatriotes, et déserteurs des bâtiments des États-Unis.

NOUVELLE HELVÉTIE DU CAPITAINE SUTTER.

Le capitaine Sutter est un Suisse qui a servi douze ans dans notre ancienne garde royale, et qui, après 1830, se rendit aux États-Unis, où il exploita pendant quelques années une ferme sur les bords du Missouri. En 1836, il se joignit à une caravane d'Américains qui se dirigeaient par terre au Rio Colombia. M. Sutter emmena avec lui trois Allemands; il traversa les Montagnes Rocheuses, et arriva heureusement au fort Van Couver, chef-lieu des établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson. Après un court séjour, il se rendit aux îles Sandwich, fit quelques opérations commerciales à la Nouvelle Archangel, capitale des Colonies Russes, et arriva en Californie en 1839.

Le gouverneur Alvarado, alors à MonteRey, lui fit, conformément à la loi espagnole, une concession gratuite de onze *sitios*, ou parcs de grand bétail, c'est-à-dire, onze lieues carrées, à prendre dans le lieu qui lui paraîtrait le plus

convenable [1]. M. Sutter, afin de ne pas avoir de voisins, choisit son terrain sur la rive gauche du Rio del Sacramento, entre la rivière *Sans nom* et la *Fourche de la Plume;* la *Fourche américaine* coule entre ces deux rivières, et arrose les prairies. Tous ces cours d'eau sont bordés de bois, et fourmillent de saumons et de castors. Un Français, M. Octave Custot, rendit les plus grands services à M. Sutter dans la fondation de la Nouvelle Helvétie.

L'établissement est situé à deux milles à l'est du fleuve, et à un mille au sud de la Fourche américaine. Du débarcadère aux bâtiments, on traverse une belle prairie ombragée de chênes énormes. On n'a pu construire de maisons sur le bord même du Rio Sacramento, à cause des inondations annuelles. Le fort de la Nouvelle Helvétie est adossé, au nord, à un petit ruisseau dont les bords escarpés concourent à la défense; l'enceinte est fermée par un mur de cinq pieds d'épaisseur,

[1] Chaque lieue carrée se nomme *caballeriza*. Dans les pueblos on donne aux étrangers un *solar* ou une *cuadra*, c'est-à-dire un sol ou un carré de soixante à cent vares de côté (cinquante à quatre-vingt-cinq mètres), moyennant le faible droit de un quart de piastre par vare, ce qui fait de quinze à vingt-cinq piastres pour cinq à neuf ares. Dans les terrains vagues la concession est gratuite.

construit en briques cuites au soleil, et soutenu par de grandes pièces de bois : chaque face du quadrilatère présente un développement de cent mètres ; les angles sont flanqués de bastions carrés, ayant deux étages ; les quatre plans sont percés d'embrasures, et une galerie extérieure couronne toute la muraille. L'armement se compose de seize à dix-huit canons courts, et caronades en fer de divers calibres, achetés à bord des navires, et de deux excellentes pièces de campagne en bronze, avec caissons, que les Russes ont cédées à M. Sutter. Ce dernier possède en outre assez de fusils et de longues carabines rayées (*rifles*) pour équiper soixante à quatre-vingts hommes, sans compter les pistolets et armes blanches. Ses munitions sont bonnes et en assez grande quantité ; une surveillance active, et des gardes et rondes de nuit, sont organisées militairement. Toutes ces précautions sont nécessaires, car dans les premiers temps de l'établissement, les Indiens ont tenté plusieurs fois d'assassiner M. Sutter, qui est sorti vainqueur des engagements qu'il a eus avec eux.

Maintenant, M. Sutter est en paix avec les Indiens, dont une centaine environ travaillent chez lui. Ils sont nourris, et reçoivent par jour deux réaux en marchandises, telles que grains de verre, colliers, mouchoirs, étoffes et autres articles.

Il y a, à la Nouvelle Helvétie, trente hommes blancs, Allemands, Suisses, Canadiens, Américains, Anglais et Français. Presque tous sont occupés aux coupes de bois, aux forges et à la charpente ; quelques-uns parcourent, divisés en escouades, la vallée et les rivières pour chasser le castor.

Dans la Nouvelle France et les régions froides de l'Amérique du Nord, où les lacs et les rivières gèlent, les castors sont obligés de se réunir pour construire leurs loges d'hiver et les barrages et palissades des rivières qui les mettent à l'abri de l'inondation, et leur fournissent les moyens de prendre le poisson. Dans les contrées plus chaudes, situées vers le sud et l'ouest des Montagnes Rocheuses, ces amphibies n'ont pas besoin d'exécuter les admirables travaux hydrauliques qu'on remarque dans les lacs du Canada. Les rivières ne gèlent pas, et la terre n'est jamais couverte de neige; aussi, vivent-ils isolés, se nourrissant principalement de racines et d'écorces ; ils habitent des trous creusés le long des cours d'eau, ou dans les lagunes, et à l'époque des inondations, ils se retirent dans les endroits secs, où ils se construisent d'autres demeures. Ces habitudes nomades ont pour conséquence de rendre la chasse de ces animaux plus difficile; il est vrai

qu'elle demande bien moins de monde, puisqu'un seul homme peut poser un grand nombre de trappes. Ces piéges sont en fer, comme les traquenards dont on se sert en France; l'appât, nommé *la médecine,* est placé au milieu. Le piége, attaché à une chaîne en fer, est fixé en terre par des petits pieux du même métal; en effet, si l'on employait le chanvre et le bois, les dents puissantes du castor lui auraient bientôt rendu la liberté. Très-souvent les chasseurs se mettent en embuscade, et, sans dresser de trappes, tuent les animaux à coups de carabine. Les piéges sont assez lourds; un homme ne saurait en porter plus de dix ou douze; aussi, chaque trappeur se fait-il accompagner d'un Indien, ou prend-il un cheval pour transporter son bagage. Les castors pris au piége ont généralement le museau ou les pattes brisés; on les achève avec un couteau, et l'on étend ensuite au soleil la peau étirée par de petits bâtons. En chasse, on mange la chair du castor; elle a toujours un goût aquatique : cependant, la queue est aussi estimée par les trappeurs de l'Ouest, que les bosses de bison parmi les chasseurs du Haut Missouri.

En 1830, Jean-Baptiste Desportes Mackay, l'un des chefs trappeurs de la Compagnie d'Hudson, prit dans l'espace de six mois, aux environs de

la baie des Carquines, plus de quatre mille castors; ce qui est énorme, si l'on pense que la peau se vend deux piastres la livre en Californie, et une livre sterling à New-York et à Londres.

M. Sutter, qui d'abord a donné tous ses soins à l'achat et à l'élève des bestiaux, possède maintenant plus de quatre mille bœufs, quinze cents chevaux et mules, et deux mille moutons. Il a douze cents vaches laitières, et il espère exporter une grande quantité de beurre et de fromage. La culture des graines et des légumineuses lui procurera de bons résultats, et il compte aussi retirer de grands avantages de quelques plantations de coton. Il lui sera aisé de convertir des bas-fonds en rizières et en champs d'indigo, et de cultiver sur les terrains à l'abri des inondations, la vigne, les oliviers et tous les arbres fruitiers d'Europe qui y viennent parfaitement bien.

Dans le Rio del Sacramento et toutes les rivières qui s'y jettent, fourmillent d'énormes saumons des meilleures espèces, qui remontent de la mer pour déposer leur frai. Les Indiens établissent des barrages dans les petits ruisseaux, et tuent le poisson à coups de pierres ou avec des bâtons pointus. On peut prendre les saumons à l'hameçon, ou au moyen de filets solides tendus en travers des rivières. Ce poisson, salé, est d'une

grande consommation aux îles Sandwich, où la Compagnie du Rio Colombia en expédie beaucoup; il est même venu exprès de New-York des navires pour en prendre des chargements. M. Sutter a tout lieu d'espérer que cet article d'exportation lui offrira plus tard de grands bénéfices. Il est obligé de ne négliger aucune branche d'industrie, afin de s'acquitter le plus tôt possible de la dette qu'il a contractée envers les Russes en achetant leurs bestiaux et leurs fermes. Les marchandises européennes dont il a besoin, se vendent à un prix fort élevé en Californie; aussi a-t-il cherché à établir des relations directes avec les grands dépôts des îles Sandwich. Pour y parvenir, il a expédié, le 18 août 1841, à Honolulu, un de ses colons anglais, M. Sainclair, chargé expressément d'obtenir des consignations et une participation directe à son entreprise. A notre départ de Californie, M. Sutter paraissait assuré que la maison de M. French, négociant anglais, et son associé M. Greenway, Américain, lui fourniraient des marchandises et des fonds, et lui enverraient quelques colons blancs ou des canakas de Sandwich.

Au centre de son fort, M. Sutter a construit plusieurs maisons. Il destine la plus grande, qui est fort bien bâtie, à sa famille qu'il a l'intention

de faire venir de Bâle avec quelques nouveaux colons suisses. A deux milles de la Nouvelle Helvétie, au bord de la Fourche américaine, il a cédé une partie de son terrain à deux Anglais, MM. Morris et Sainclair, qui y ont construit des habitations et ont commencé à cultiver.

L'intention de M. Sutter est de donner, sans redevance d'abord, quelques parcelles de terre aux colons qui viendront s'établir auprès de son établissement. En attendant, ses ouvriers blancs reçoivent par jour, en sus de la nourriture, deux à trois piastres qui leur sont payées partie en argent et partie en marchandises. Tous ces hommes vivent avec des femmes indiennes ou californiennes, et la colonie ne s'élève pas à moins de deux cents âmes. M. Sutter a été nommé, par le gouverneur Alvarado, alcalde et justicier du territoire à l'est du Rio del Sacramento. Le commandant Vallejo, qui a la prétention de gouverner sans contrôle le pays situé sur la rive droite du fleuve, n'a pas vu sans une vive jalousie l'accroissement de la Nouvelle Helvétie; il a même cherché à susciter quelques difficultés à M. Sutter. Celui-ci lui écrivit, en novembre 1841, que, s'il continuait à vouloir l'inquiéter, il arborerait à son fort le pavillon français, et irait au Pueblo de Sonoma le mettre à la raison.

Dans le courant de septembre 1840, un Bordelais, nommé Dubosc, fut tué par un Indien dans une ferme voisine de San Solano. Vallejo ferma les yeux et laissa échapper l'assassin qui lui était pourtant bien connu. MM. Sutter et Custot, à la première nouvelle de ce crime, se mirent à la tête de plusieurs escouades, battirent la vallée et s'emparèrent dans une tribu d'un Indien qu'ils soupçonnaient d'être l'auteur du meurtre; mais ayant reconnu son innocence, ils le relâchèrent, sans renoncer toutefois à s'emparer du véritable coupable.

L'importance qu'a acquise la colonie de M. Sutter depuis qu'il a acheté les bestiaux et quelques fermes russes près du port de la Bodega, se comprend parfaitement, lorsqu'on considère qu'on peut aller de la Nouvelle Helvétie à la mer en suivant le Rio del Sacramento, ou bien traverser le fleuve, et se diriger à l'ouest en passant derrière la Mission de San Francisco Solano et la chapelle de Santa Rosa. Les maisons des fermes russes étant en bois et se démontant facilement, M. Sutter a pu en transporter plusieurs à son établissement [1]. M. Sutter peut faire un commerce indépendant des douanes ou

[1] Voir dans ce volume la vignette n° 4. Isba, maison russe.

autorités mexicaines; il peut recevoir du monde et des marchandises soit par terre du port de la Bodega, soit en envoyant sa goëlette les prendre dans ce port.

M. Sutter a servi dans l'armée française; en Californie il se considère comme Français; il réside sur un territoire qui appartient à peine de nom au Mexique; il a auprès de lui, et il s'efforce d'attirer des Canadiens et des Français. Avant peu d'années la Nouvelle Helvétie deviendra un établissement considérable, par lequel passeront les caravanes venant par terre du Canada, du Rio Colombia et des États-Unis. Nous pensons qu'il serait fort utile, pour M. Sutter, de réaliser le désir qu'il nous a souvent exprimé d'avoir auprès de lui des Missionnaires français pour civiliser les tribus indiennes qui l'environnent.

PORT ET POINTE DE LOS REYES.

En sortant du port de San Francisco et en remontant vers le nord, on aperçoit un grand promontoire taillé à pic, nommé la *Punta de Reyes,* éloigné de vingt milles et quart du sommet du

mont de la Table, dans la direction nord, 79° 36′ Ouest du Monde[1].

Au sud de la pointe des Rois, se trouve une grande baie ouverte au midi, et nommée port de los Reyes par les Espagnols qui la découvrirent les premiers en 1542, et à laquelle les Anglais prétendent imposer le nom de port de sir Francis Drake, célèbre pirate qui y relâcha seulement en juillet 1579.

Ce port n'est tenable que pendant l'été et avec les vents du nord-ouest. Non loin de la plage, s'élèvent les deux fermes de Ocio et de Garcia. Par un temps brumeux et avec une légère erreur en latitude, la pointe de Reyes peut être prise pour l'entrée du port de San Francisco, et causer des accidents graves. Dans la nuit du 27 septembre 1841, le brick-goëlette *Ayacucho,* capitaine Limantour, appartenant à la maison Bizat et Roussel de Bordeaux, mais naviguant sous pavillon mexicain, dans le trajet de MonteRey à San Francisco, vint s'échouer au sud de la pointe. Le capitaine et l'équipage purent gagner la terre et aller chercher quelques secours à San Francisco. Ils frétèrent un bâtiment américain avec

[1] Punta de Reyes : { Latitude Nord : 37° 59′ 40″. Longitude Ouest : 125° 19′ 54″.

lequel ils sauvèrent une partie de la cargaison ; mais la goëlette ne put être relevée, et au bout de quelques jours la mer l'eut complétement démolie.

Publié par Arthus Bertrand. Imp. par Bouscard. Ch. Ramponneau sc.

ISBA MAISON DES COLONIES DE L'AMERIQUE RUSSE.

CHAPITRE X.

État de l'agriculture en Californie. — Élève des bestiaux. — Bois de construction. — Commerce. — Importations. — Exportations. Navigation. — Douanes. — Navires baleiniers. — Nouveau champ de pêche de la baleine. — Consulats étrangers.

L'agriculture et l'élève des bestiaux forment la principale richesse de la Californie; mais ces sources de bien-être diminuent tous les jours, à cause de l'état de révolution du pays, et de la dispersion des Indiens des Missions. La culture des céréales, malgré la forme grossière des ins-

truments aratoires, produit des résultats extraordinaires, surtout vers le nord de la province, dans les plaines qui avoisinent le port de San Francisco.

Nous avons vu près de la Mission de Saint Joseph un terrain où l'on avait semé dix fanègues de blé en 1839 : la récolte de 1840 fut de onze cents fanegas, et l'année suivante le sol laissé en jachère produisit encore spontanément six cents fanègues. Les plus mauvaises terres donnent de trente à quarante pour un; certaines localités, particulièrement les terrains bas et humides, sont plus favorables au maïs, comme on le voit aux Missions de Santa Clara et de Santa Crúz. Dans ce dernier établissement, on cite des exemples de rendement aussi surprenants qu'authentiques. Un *almud* de maïs ou douzième de fanega a rendu jusqu'à cent trente-sept fanègues, c'est-à-dire *seize cent quarante-quatre pour un.* On sème le blé en décembre ou en janvier au plus tard, et on le coupe en juin ou juillet; le maïs et les légumes se sèment en mars. La taille de la vigne a lieu en février, et la vendange fin septembre. Toutes les terres et la vigne elle-même sont situées dans des fonds que des ruisseaux fertilisent; aussi arrive-t-il que dans les années de sécheresse les grains et le vin manquent sou-

vent. Du reste, il ne faut pas croire qu'il soit indispensable d'arroser les terres; au nord de San Francisco, les Russes récoltent d'excellent blé, même sur des collines regardant la mer et sans aucune irrigation. Les Californiens nomment la première manière de cultiver *siembras de riego* (semailles d'arrosage), et la seconde *siembras de temporal* (semailles à la merci des pluies). Chacun de ces procédés a son inconvénient, l'un de trop détremper le sol s'il survient, après l'irrigation, des pluies abondantes, l'autre de tout livrer, comme en Europe, au hasard des saisons. On doit cependant reconnaître qu'en Californie la première méthode donne les résultats les plus avantageux.

L'usage des prairies artificielles est inconnu dans le pays; on y cultive très-peu l'orge et l'avoine; les haricots sont de toutes les légumineuses la plus répandue parmi les habitants. Le vin et l'eau-de-vie du pays ne suffisent pas à la consommation, et on en importe une assez grande quantité. Autrefois on exportait de l'huile à San Blas; mais les beaux plants d'oliviers des Missions sont presque abandonnés, ainsi que la culture du lin, du chanvre, du coton et du tabac, qui pourrait devenir si productive.

Les bœufs sont de haute taille, très-forts et

agiles, et leur chair est excellente. Les vaches élevées dans les pâturages qui ne se dessèchent pas, fournissent un lait abondant, d'une bonne qualité et très-propre à la fabrication des fromages. Elles sont d'une fécondité inconnue en Europe, et portent dès la seconde année. Le prix courant des bêtes à cornes est de cinq piastres, lorsqu'elles se vendent en masse, et de sept lorsqu'on les achète par tête.

Les chevaux de ce pays méritent une attention particulière; ils n'ont ni la petite taille, ni l'allure ramassée des chevaux des contrées chaudes du Mexique; ils sont communément de la taille des chevaux anglais de course; ils ont le cou long, les formes effilées, les jambes sèches et nerveuses. On les élève dans les champs en pleine liberté. Pour s'en emparer, il faut les poursuivre et leur jeter le *lazo*, ou les faire entrer dans des parcs à la suite des juments poulinières. Ces chevaux, presque tous entiers, sont remarquables par leur agilité et les longues traites qu'ils peuvent fournir. On ne leur apprend aucune des allures dont on se sert dans la Nouvelle Espagne, telles que le trot et l'amble (*sobre paso*); ils ne vont qu'au pas et au galop. Il n'est pas rare, en voyageant, de voir des chevaux galoper douze et quinze heures sans s'arrêter.

Pour faire quarante à cinquante lieues dans un jour, on prend généralement, par personne, quatre ou cinq chevaux qu'on chasse devant soi et qui mangent de l'herbe en courant. Lorsqu'un cheval est fatigué, on lance le nœud coulant à un autre pour le monter, et ainsi de suite à tour de rôle, toutes les deux ou trois heures. Bien souvent nous avons fait dix-huit et vingt lieues en quatre ou cinq heures avec le même cheval, et, pour ainsi dire, sans reprendre haleine. Il est vrai que dans la belle saison les routes sont fermes et unies.

Les chevaux californiens ont beaucoup de fond, et leur vitesse est telle, qu'il est bien difficile à un cerf d'échapper au lazo d'un ranchero qui le poursuit. Les colons ne ferrent point leurs chevaux et les laissent à tous crins; ils leur mettent un mors très-puissant, et au milieu d'une course rapide, ils les habituent à s'asseoir en quelque sorte sur l'arrière-train, au moyen d'une forte pression de la bride et des éperons. Cette manœuvre rend la bouche des chevaux très-dure; mais elle est fort utile, surtout lorsque le cavalier prend avec le lazo des taureaux et des ours souvent d'une grosseur prodigieuse. Une fois, en effet, qu'une des jambes ou les cornes du taureau ont été saisies par le

nœud coulant, il fait des efforts terribles pour se dégager. Si dans ce moment le cavalier et la monture marchaient, la traction opérée sur le lazo, fixé au pommeau de la selle, les renverserait tous deux. Dès que le taureau est pris dans le nœud, le cavalier rassemble son cheval et pour faire contre-poids s'incline fortement du côté opposé à celui où la corde est tendue[1].

Quelquefois le déroulement du lazo est si rapide que l'homme a les deux phalanges du pouce droit broyées contre l'arçon, et emportées par la corde. Il arrive aussi que l'ours ou le taureau, une fois saisis, fondent sur le cavalier; on n'a alors d'autre ressource que de couper vivement le lazo avec un couteau caché dans la botte droite, près du genou, et de prendre la fuite. Les Californiens sont d'une adresse extrême à cheval, et rien n'est plus curieux que de les voir *lacer* un animal au galop en indiquant d'avance à quelle partie du corps la corde s'arrêtera. Le lazo n'a pas de boules comme celui des *Pamperos* de Buenos-Ayres; il se compose simplement d'une corde en cuir de la grosseur du doigt, terminée par un nœud coulant, longue de trente pieds environ, et formée de lanières de cuir tressées forte-

[1] Voir dans ce volume la vignette n° 3.

ment, mais conservant une grande souplesse. Il est très-difficile de se procurer un bon lazo, ainsi que de s'habituer à le manier. Pour le lancer, l'homme tient l'extrémité dans la main droite s'il est à pied, ou attachée à la selle, s'il est à cheval. Il forme le nœud, et dispose des tours de cinq à six pieds de long, qu'il réunit entre les doigts et le pouce, puis il décrit plusieurs courbes au-dessus de sa tête, ce qui sur un cheval lancé au galop est loin d'être aisé, et, au moment favorable, il jette le lazo, en ayant soin de le faire ouvrir en l'air, de manière à ce que l'animal se trouve pris comme dans un cercle qui se rétrécit subitement. L'usage du lazo est si commun, que les enfants, les Indiens des Missions et même les femmes le manient également bien.

Les chevaux de Californie sont très-estimés dans toute la Nouvelle Espagne, au Nouveau Mexique et aux États-Unis, et on en exporte même un certain nombre. Les mules et les ânes sont aussi d'une race excellente. Tous ces animaux fortement constitués ne connaissent aucune maladie. Après des courses d'un galop furieux, où ils ont déployé l'élasticité et la sûreté de jambes propres aux races du désert, on ne craint pas de les lâcher, ruisselants de sueur, au milieu de pluies froides et battantes, ou de les laisser

souvent plusieurs jours dans un parc sans eau et sans nourriture. A l'exemple des Arabes, en partie leurs aïeux, les colons espagnols pensent qu'il est nécessaire de faire jeûner un cheval avant de s'en servir pour une course longue et rapide.

Malheureusement la quantité des bêtes chevalines diminue tous les jours en Californie; les Indiens y font des *razzias* terribles; il ne se passe pas de nuit où ils n'en enlèvent des centaines qu'ils conduisent dans la grande vallée des Tulares. Une partie de ces animaux sert à leur nourriture, et l'autre est vendue aux trappeurs américains qui les emmènent dans les nouveaux comtés des hautes eaux du Missouri et de l'Arkansas. Le prix des bêtes chevalines a été augmenté depuis les déprédations des Indiens. Autrefois on les vendait comme les bœufs; mais aujourd'hui une mule coûte dix et quinze piastres. Cependant en achetant plusieurs centaines de têtes, on les obtient à huit piastres environ l'une dans l'autre.

L'espèce des moutons est fort belle; mais comme on n'en a aucun soin, leur laine est loin de présenter le degré de finesse qu'elle pourrait acquérir. Les troupeaux de chèvres et de cochons, négligés par les habitants, sont peu nombreux. Les moutons se vendent d'une demie à une piastre, et les cochons trois et quatre piastres.

Les bois de construction abondent en Californie : les plus précieux appartiennent à la famille des conifères; on trouvera leurs noms dans l'appendice de botanique. Les chênes blancs et verts, l'arbousier, le laurier royal, les frênes, les sapins, les érables, les sycomores, les cèdres rouges, blancs, jaunes, divers genres de pins peuplent les forêts. Ces derniers arbres atteignent des dimensions prodigieuses. Avant nous, le capitaine Duhaut Cilly en avait mesuré, en 1828, près de San Francisco, qui avaient, « à deux pieds du sol, vingt pieds « de diamètre; le tronc dans son plein en avait « treize; l'arbre, depuis la souche jusqu'à la nais- « sance de la cime, deux cent trente, et l'extré- « mité, qui avait été coupée, ne saurait avoir eu « moins de vingt-cinq pieds. » En 1831, le savant voyageur anglais M. Douglas a mesuré des pins qui atteignaient cent mètres de haut et vingt pieds de diamètre[1].

Ces mesures s'accordent avec celles que nous avons prises nous-mêmes. L'exploitation de ces arbres est facile; les forêts se trouvent presque

[1] Le capitaine Duhaut Cilly. Voyage autour du Monde, 1835, vol. II, p. 225.

Mémoires de M. Douglas, dans le "Companion to the botanical Magazine", 1836, vol. II.

toutes situées sur les collines qui bordent le rivage de la mer, et qui donnent aux plaines de la Californie un aspect à la fois si majestueux et si pittoresque. Dans le nord de la province, on trouve quelques lauriers-camphre, qui n'atteignent, il est vrai, que la hauteur des arbustes. Il y a peu de plantes vénéneuses; mais on rencontre fréquemment la yedra, arbrisseau semblable à notre sureau, et dont le contact, et même les émanations, sont fort dangereux pour quelques individus. Il suffit, en effet, de passer à peu de distance de la yedra, ou de la toucher, pour éprouver, presque instantanément, une enflure générale du corps, qui, chez les enfants, entraîne souvent les accidents les plus graves.

Les vallées et les bois sont peuplés de cerfs, de daims, de chevreuils, d'ours, d'onces, de castors, d'écureuils, de lapins et d'antilopes. On y remarque aussi des bandes de perdrix huppées, de canards, de hérons, d'outardes, d'oiseaux-mouches; et aux bords de la mer, des alcyons, des goëlands, de superbes vautours et de grands aigles bruns à tête blanche.

Le seul reptile dangereux est le serpent à sonnettes, dont la taille est petite, et qui fuit l'homme au lieu de l'attaquer. Il existe aussi une espèce ressemblant au *boa constrictor,* mais l'ani-

mal n'a guère que huit ou dix pieds de long. Les scorpions, les tarentules, les lézards, l'iguane de Californie (*amblyrinchus ater*), sont extrêmement rares. On doit remarquer que l'abeille d'Europe (*apis mellifica*) n'existe pas dans ce pays.

La mer et les ports sont remplis de poissons de toute espèce, d'amphibies et de grands mammifères marins, entre autres de baleines franches, de cachalots, de marsouins, de bonites, d'une espèce de morue, de saumons, de veaux marins, d'éléphants de mer et de bancs de sardines. Quant aux coquilles, on distingue les murex (coquilles qui donnent le pourpre), les patelles, les hélix et de magnifiques haliotis (coquilles de Vénus) très-estimées des Indiens, et qui ne se trouvent qu'à MonteRey et dans la Nouvelle Zélande. Dans l'appendice d'histoire naturelle qui sera joint à ce travail, nous nous étendrons plus particulièrement sur la partie zoologique.

COMMERCE DE LA CALIFORNIE.

OBJETS D'EXPORTATION.

Comme la Californie ne possède aucune espèce d'industrie, l'exportation ne se compose que des produits naturels du pays. Les cuirs de bœuf forment l'article principal; salés, ils se vendent dans le pays deux piastres en marchandises, ou une piastre et demie en argent. Autrefois, ces cuirs étaient d'une grande dimension et pesaient jusqu'à cinquante et soixante livres, parce qu'on avait le soin de ne tuer que des animaux de quatre à cinq ans; jusqu'en 1838 l'exportation s'éleva, année commune, à deux cent mille; ce nombre est aujourd'hui diminué de moitié. Comme on tue le bétail fort jeune, les cuirs ne pèsent plus que vingt-cinq à trente livres; on les exporte à Valparaiso et à Sandwich, où ils sont vendus deux piastres en argent, et à Boston surtout, où leur prix est de trois piastres, c'est-à-dire de onze ou douze sous la livre. La qualité de ces cuirs est excellente, bien qu'ils ne soient pas secs comme ceux de Buenos-Ayres. Les navires

les ramassent dans les fermes et Missions le long de la côte, et les déposent ensuite au port de San Diego, où se trouvent les ateliers de salage (*saladeros*) et les magasins. Lorsque leur chargement est opéré, c'est de ce port qu'ils mettent à la voile.

L'opération du salage est assez longue. Pour ramollir les cuirs, on les laisse tremper pendant quelques jours dans l'eau de mer, puis on les étend par terre, où on les étire au moyen de petits pieux. On enlève ensuite soigneusement, avec un couteau, toutes les parties charnues qui pourraient se corrompre, sans pourtant érailler la fleur de la peau. Après cette opération, ils sont placés sur des chevalets pour faire évaporer l'humidité. La partie intérieure une fois bien saupoudrée de sel, on les double dans leur longueur, en laissant le poil en dehors. On les met alors à la presse pour les aplatir, et en chargeant le navire, on se sert de crics pour les comprimer et en prendre un plus grand nombre. Nous avons vu charger un brick de cent soixante tonneaux, avec quatorze mille cuirs, et un trois-mâts américain de trois cent soixante tonneaux en emporter trente mille. Les cuirs de Californie sont très-estimés aux États-Unis et à Valparaiso ; mais comme ils exigent une manipulation plus longue pour le tannage, leur

prix est un peu inférieur à ceux de Buenos-Ayres. Malgré les riches salines que possède la Californie, les bâtiments préfèrent apporter le sel de Boston; il est meilleur marché que celui qu'on pourrait recueillir, tant les bras sont rares dans le pays. Le port de San Diego est le seul où l'on sale les cuirs, bien que la Compagnie de la baie d'Hudson ait fait établir à San Francisco un petit atelier pour préparer les siens.

Les cuirs de cheval ont peu de cours, on les vend une piastre en marchandise, ou trois quarts de piastre en argent; ceux de cerf, une piastre ou une demi-piastre, suivant la grandeur.

Les peaux de castor se vendent à raison de trois piastres la livre. On obtient au plus trois mille peaux par an.

Les peaux de loutre de mer formaient autrefois un article fort important, qui fut monopolisé par le gouvernement espagnol jusqu'en 1790; le trésor royal réalisait sur ces pelleteries d'immenses bénéfices; ses agents achetaient les peaux aux Indiens une ou deux piastres, et quelquefois moins, et les vendaient à Manille quarante et quarante-cinq, et à Canton, soixante-dix à quatre-vingts piastres. En 1812, lorsque les Russes se furent établis au port de la Bodega, ils firent venir, des îles Aléoutiennes, des Indiens Kodiaks,

très-habiles pêcheurs, qui commencèrent contre les loutres et les phoques cette guerre d'extermination qui procura de si beaux bénéfices à la Compagnie impériale russo-américaine établie à Saint-Pétersbourg. Le port de San Francisco était alors très-peu fréquenté, et les lagunes tellement peuplées de loutres, que les chasseurs russes en tuèrent jusqu'à huit cents par mois dans la baie seulement. Ils exploitèrent toute la côte et les îles, qui furent entièrement dépeuplées ; c'est à peine maintenant si on recueille annuellement une centaine de peaux, qui se vendent dans le pays trente-cinq à quarante piastres ; à Mazatlan, cinquante à cinquante-cinq, et à Mexico, soixante à soixante-dix. Il faut remarquer toutefois qu'en 1839, un bâtiment américain, venant de Sandwich, tua, en quelques semaines, trois cents loutres sur l'île de Cedros, dans la Basse Californie. On n'en exporte plus en Chine, où leur prix est tombé à quarante ou quarante-cinq piastres, à cause de l'abondance de celles fournies par les îles Aléoutiennes, et de la supériorité des fourrures du Nord sur celles du Sud. Les peaux de loutre d'eau douce sont peu estimées, et ne valent que deux ou trois piastres.

L'île de *San Clemente* renferme un nombre considérable de chèvres sauvages d'une haute

taille, et dont la peau se vend un quart de piastre. Les peaux de phoque à un poil (*hair seal*) ont cours à six réaux, et celles de veau marin (*fur seal*) de trois à quatre dollars. Ces dernières valent à Londres de vingt-cinq à trente schellings.

Les peaux d'ours, si belles et si noires dans l'Amérique russe, ne présentent pas ces qualités en Californie. On trouve dans le pays quelques autres fourrures qui seront exploitées sans doute lorsqu'une population blanche plus considérable s'établira dans la province. Les peaux de renards, d'onces, de chats sauvages, d'écureuils de terre, semblables au petit-gris, des moutons de montagne, des blaireaux, des lapins, des lièvres, deviendront des objets d'exportation.

Les suifs sont, après les cuirs, l'article de la plus grande valeur; le suif de bœuf se vend quatre piastres le quintal en argent, ou six piastres en marchandises, et le suif de cerf, quelques réaux de plus. Les propriétés dures et cassantes de ce dernier ne permettent pas de l'employer seul, mais, en le mélangeant avec du suif de bœuf, on fabrique des chandelles supérieures. Tout le suif est exporté directement à Lima et employé à l'éclairage et aux machines des mines. Indépendamment du cuir, un beau bœuf, qui coûte vivant sept

piastres, produit jusqu'à trois quintaux de graisse et de suif, et deux cents à deux cent cinquante kilogrammes de bonne viande. Les cornes de bœuf et les bois de cerf ne sont pas demandés et restent sans valeur.

L'espèce de cerf particulière à la Californie est de la taille d'un grand cheval de course; sa chair est excellente et fournit près de deux quintaux de suif. Ses bois ont souvent deux mètres de hauteur et autant d'écartement. On le rencontre surtout au nord de San Francisco par bandes de sept à huit cents; et comme ils courent toujours dans la direction du vent, il est très-facile de les tuer dès qu'on la leur a fait perdre. Les rancheros se réunissent au nombre de huit ou dix avec leurs meilleurs chevaux, et sans autre arme que leur lazo; ils tâchent de couper les cerfs et de les disperser, afin de les poursuivre isolément, et dès qu'ils sont atteints par le nœud coulant, on forme des tours qui les renversent; un des chasseurs descend de cheval, et s'approchant avec précaution de l'animal, lui coupe le jarret avec un couteau, ou le frappe à la gorge. Lorsqu'un certain nombre est abattu, on les charge sur des chevaux et sur des charrettes à bœufs, et on les rapporte dans les fermes. Les femelles n'ayant pas de bois courent plus vite que

les mâles, et sont plus difficiles à atteindre. Les Espagnols ne mangent pas ordinairement la chair du cerf, ils la laissent perdre; mais les étrangers, Anglais, Américains et Français Canadiens, la préparent et font d'excellents jambons et quartiers fumés. Leur peau sert à faire des culottes, des selles, des objets de harnachement, des mocassins et des bottes, et le suif, une fois fondu, est versé comme celui de bœuf dans de grands sacs en cuir, cousus très-solidement, pour éviter le coulage par la fusion dans les latitudes chaudes.

Anciennement, les Missions envoyaient à San Blas et au Pérou des chargements de savon et d'huile; cette branche de commerce est aujourd'hui presque détruite. On n'exporte que quelques milliers de savon au prix de deux et deux piastres et demie le quintal.

Lorsque la récolte des céréales est abondante, on peut acheter deux ou trois mille fanegas de blé au prix de deux piastres, et même d'une piastre en argent; la farine de première qualité vaut alors huit piastres le quintal. Mais depuis le pillage des Missions et l'abandon de l'agriculture, il est devenu bien difficile de se procurer des grains d'aucune espèce.

Les cultures du coton, du chanvre, du lin et du tabac, qui réussissent si bien, doivent faire

espérer que dans l'avenir ces produits donneront lieu à une exportation suivie. Il en sera de même du vin et de l'eau-de-vie dont le prix est maintenant fort élevé. Le vin coûte quinze et vingt piastres le baril de quatre-vingts bouteilles environ, et l'eau-de-vie trente piastres, prise au Pueblo de los Angeles : à MonteRey elle se vend le double, à cause du transport, du fret et du bénéfice, et elle paye en outre un droit municipal de dix-huit piastres par baril. Anciennement, plusieurs Missions expédiaient annuellement à l'arsenal de San Blas de grandes quantités de chanvre pour la marine royale de la Nouvelle Espagne. Aujourd'hui cette culture est entièrement abandonnée.

L'exportation des bêtes chevalines a lieu tous les ans par terre pour le Nouveau Mexique. La caravane de Santa Fé emmène deux mille chevaux qu'elle paye huit ou dix piastres par tête, en couvertures et étoffes grossières de laine, et qu'elle revend quarante et cinquante piastres. Un très-petit nombre de mules et de chevaux de choix sont embarqués de temps à autre pour les ports du Mexique ou les îles Sandwich. Les agents de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson et les Français Canadiens établis au Rio Colombia et sur le Ouallamet viennent aussi y chercher

des bestiaux. La Compagnie a fait prendre par mer sept à huit mille moutons.

La laine deviendra un objet très-important d'exportation. Elle ne se vend que six piastres le quintal brut en suin, et dix piastres lavée. En 1840, la Compagnie d'Hudson en expédia à Londres, où elle se vendit un demi-schelling la livre. Il n'y a pas de pays au monde plus propre que la Californie à l'élève des bêtes à laine, tant à cause de la douceur de son climat que de la richesse de ses pâturages; il faudrait seulement imiter la conduite des Anglais du Rio Colombia, qui ont déjà fait venir d'Écosse de superbes béliers pour améliorer la race californienne, et qui obtiennent de la laine d'une qualité supérieure, et dont la finesse s'augmente chaque jour.

Le duvet et les plumes des cygnes sauvages, des outardes, des canards de diverses espèces, et de plusieurs oiseaux rares, ainsi que les aigrettes des hérons, formeront plus tard un objet d'exportation.

Les bois de Californie ne sont envoyés qu'aux îles Sandwich. Les articles consommés sont des planches et des madriers qui se vendent cinquante piastres les mille pieds, et des bardeaux pour couvrir les maisons (tajamanil), dont le prix est de huit dollars le paquet de mille planchettes. Les

mâts, les vergues, les agrès, se vendent plus ou moins cher en raison de leur grosseur. Les bois de Californie, et particulièrement ceux de mâture, seront fort recherchés en Europe, le jour où on parviendra à établir une communication entre les deux Grands Océans, à travers le centre de l'Amérique, soit par l'isthme de Panama, soit par le lac de Nicaragua.

Il n'existe point encore de minéraux qui puissent être exportés de Californie. Les mines d'argent et de plomb situées près de MonteRey ne sont connues que par le résultat de simples essais. Les divers gisements de marbre, de cuivre et de fer de San Francisco, les traces de houille qu'on rencontre près de Santa Crúz, les ocres, le soufre, l'asphalte, le kaolin, les mines de sel, n'ont point été examinés avec assez de soin; la seule mine aujourd'hui en activité dans le pays, est dans ce moment-ci le filon d'or vierge voisin de la Mission de San Fernando, qu'exploite un Français, M. Baric, et qui donne environ une once d'or pur par jour.

Tous les articles d'exportation extraits sous quelque pavillon que ce soit, ne payent aucun droit à la sortie. La valeur totale des exportations annuelles peut être évaluée à deux cent quatre-vingt mille piastres espagnoles.

OBJETS D'IMPORTATION.

Il est impossible de spécifier les objets qui se vendent le mieux; cependant, l'article de principale consommation est le calicot ordinaire, qui paye un droit d'un réal d'argent, ou un huitième de piastre, la vare castillane (quatre-vingt-cinq centimètres), et qui se vend un quart de piastre. Le calicot écru est d'un meilleur placement que le blanc. On doit apporter environ cent pièces écrues contre quarante blanches. Tous les articles d'Europe, à l'exception de ceux de luxe, peuvent être importés en Californie; le pays ne fabrique absolument rien; tous les objets de consommation, jusqu'aux balais ordinaires, viennent de Londres ou de Boston. Le tarif mexicain impose un droit moyen de quatre-vingts pour cent sur les articles permis; mais en Californie, où aucune prohibition n'existe, les marchandises de cette catégorie sont admises moyennant quarante pour cent *ad valorem*. Les navires étrangers payent en outre une piastre et demie par tonneau de droit d'ancrage.

Les baleiniers sont reçus avec un droit unique de dix piastres, lorsqu'on suppose qu'ils ne viennent que pour faire des vivres; cependant, s'ils

débitent quelques marchandises, ils sont obligés d'en acquitter les droits. Les bâtiments en relâche forcée ne sont soumis à aucune taxe, mais à la condition expresse de ne rien vendre.

Les navires mexicains provenant des ports du Mexique ne payent point de droits; ils ne sont soumis au tarif que s'ils viennent d'un port étranger. MonteRey est le seul port ouvert au commerce extérieur, et tout navire qui, à moins de relâche pour avarie, aborderait dans un autre port, pourrait être soupçonné de vouloir faire la contrebande, et courrait le risque d'être saisi. Une fois que les bâtiments ont déchargé leurs cargaisons à la douane de MonteRey et acquitté les droits, on leur permet de rembarquer leurs marchandises et de faire le cabotage sur la côte, jusqu'à ce qu'ils aient placé leur chargement tout entier.

Il est aisé de comprendre combien la contrebande est facile avec une pareille législation. Les bâtiments américains et anglais arrivant des ports étrangers, débarquent quelquefois des marchandises sur divers points isolés de la côte; mais ils préfèrent attendre à la mer ou dans les îles inhabitées, comme celles du canal de Santa Bárbara, des navires qui ont déjà acquitté les droits et sur lesquels ils transbordent une partie de leur chargement. Il y a des bâtiments qui, de cette

manière, ont vendu deux ou trois fois la valeur de leur cargaison primitive.

Le numéraire étant fort rare en Californie, les capitaines, subrécargues et négociants ont la facilité de payer une partie des droits en marchandises au cours de la place. Cette quotité est débattue à forfait avec l'administration de la douane. Généralement on acquitte les deux tiers des droits en marchandises et le reste en espèces. Le tout est perçu et emmagasiné à MonteRey par Don José Abrego, commissaire des finances (*Comisario de Hacienda*). Ce dernier opère ensuite la répartition entre les employés civils et militaires de la province, qui sont obligés d'avoir à cet effet un fondé de pouvoirs dans la capitale.

Il n'existe pas en Californie de maison de commerce assez riche pour pouvoir acheter le chargement entier d'un navire; aussi les armateurs étrangers ont-ils, avec un grand bâtiment, une petite goëlette qui parcourt la côte et peut aborder sur tous les points. La Compagnie d'Hudson a adopté ce système. Son dépôt principal est à San Francisco; elle en possède un autre près du Pueblo de San José, et un troisième à MonteRey. Son intention est d'en établir de nouveaux à Santa Bárbara et à los Angeles, avec des bâtiments légers pour trans-

porter les marchandises et recueillir les cuirs et les suifs.

Les articles français se vendent bien en Californie, mais en petite quantité. Plusieurs d'entre eux sont préférés aux articles anglais, entre autres les effets confectionnés, les chaussures, les indiennes de Mulhouse, larges et bon teint, qui se vendent jusqu'à une piastre et demie la vare, tandis que les indiennes anglaises faux teint n'ont cours qu'à quatre et cinq réaux. La caisse de vin de Bordeaux de douze bouteilles paye une piastre de droit et se vend six piastres; l'eau-de-vie de Cognac se place fort bien, malgré les droits exorbitants de vingt et une piastres d'entrée, plus dix-huit dollars de droit d'octroi par baril. On peut livrer avec avantage quelques soieries, en se souvenant qu'on a à lutter avec celles de Chine, des meubles, des comestibles conservés, des liqueurs, des vins doux, de la faïence, de la verrerie, des outils de toutes sortes, de la poudre, des armes, du papier, des draps moyens, quelques équipements militaires, et une petite quantité d'objets de mode et d'articles de Paris. En un mot, la consommation est à peu près la même que celle de toute l'Amérique espagnole.

Cependant les rentrées sont si longues, que nous ne conseillerons jamais à un armateur d'em-

ployer un chargement entier à cette destination. Pour commercer sur cette côte, il faut de toute nécessité adopter l'usage suivi par les Anglais et les Américains, usage qui consiste à occuper deux ou trois ans le navire à faire des escales, pendant que des commis ou subrécargues parcourent le pays à cheval et pressent les débiteurs. Un établissement à terre présente de grands avantages, mais il exige au moins l'emploi de dix personnes, y compris le capitaine et l'équipage d'une petite goëlette. Les crédits sont d'un an; et si la saison est sèche, le bétail, faute de pâturage, ne peut engraisser, et les fermiers, dans la crainte de ne pas avoir assez de suif, tuent le moins qu'ils peuvent.

En général, on peut tuer annuellement le tiers des bêtes à cornes, car les vaches portent tous les ans. Les bœufs, chevaux et moutons sont marqués d'un signe particulier à une oreille et d'un fer sur la hanche. Ce sont les initiales des Missions ou des propriétaires; et malgré la grande quantité, il ne se commet jamais d'erreurs dans les marques. Tous les ans, aux mois de septembre et d'octobre, chacun rassemble son bétail dans un parc pour lui imprimer le fer chaud et compter les naissances; à l'approche de la saison sèche, on réunit de nouveau les animaux engraissés dans les pâturages de l'hiver et du printemps, et l'on

choisit ceux qui doivent être sacrifiés. La première opération se nomme *el herradero* (le ferrage) et la seconde *la matanza* (l'abatage). Si l'année a été mauvaise, les rancheros ne livrent point de produits et renvoient les payements à l'année suivante, tout en continuant à prendre des marchandises pour leurs besoins courants. Il est aisé de voir qu'ainsi les payements s'accumulent indéfiniment, et deviennent tous les jours plus difficiles à réaliser, tant à cause de la diminution du bétail que de l'accroissement de la consommation des marchandises, et surtout des spiritueux, dont les habitants font un déplorable abus.

Très-peu de bâtiments du commerce français ont visité la Californie. M. de Roquefeuille s'y rendit le premier en 1816; *le Héros* du Havre, capitaine Duhaut Cilly, arriva à San Francisco en janvier 1827, fit quelques ventes sur la côte, et laissant un commis à terre pour opérer les recouvrements, alla dans la Basse Californie, à Mazatlan et à Lima, et revint l'année suivante à MonteRey, espérant toucher le montant de ses factures; mais il éprouva une peine infinie à rentrer dans ses fonds. Ce bâtiment était armé par la maison Martin Laffitte du Havre et MM. Javal frères de Paris. En août 1827, le navire de Bordeaux *la Comète* arriva à MonteRey, et fit

quelques affaires peu avantageuses; par la raison qu'il est impossible de vendre au comptant dans ce pays, vers lequel on ne peut envoyer une expédition isolée, et qui demande au contraire des relations commerciales suivies.

Plusieurs de nos baleiniers ont relâché dans les ports de la Haute Californie; mais souvent parmi eux, de même que parmi les Anglais et les Américains, il y a des désertions effrayantes; ainsi, en 1839, *le Joseph* de Bordeaux perdit quatorze hommes sur vingt-cinq. Comme on ne se procure que difficilement de bons matelots dans ces parages, on conçoit que de semblables désertions compromettent les intérêts des armateurs, et jusqu'à l'existence du navire. Les autorités locales sentant leur impuissance pour arrêter les déserteurs, ne l'essayent même pas. Il faut espérer que la résidence d'un consul de France et la présence de nos bâtiments de guerre seront un obstacle efficace contre de nouvelles tentatives de ce genre. Nous devons ajouter qu'en septembre 1841, nous rencontrâmes au port de San Francisco, *l'Élisa,* baleinier du Havre, et dont le capitaine Malherbe fut assez heureux pour ne perdre personne, bien qu'il eût trente-cinq hommes d'équipage.

VALEUR DES IMPORTATIONS.

Le chiffre des importations en Californie s'élève à cent cinquante mille piastres. Cent mille sont introduites sous pavillon étranger, et le reste sous pavillon mexicain. Le tableau suivant suffira pour donner une idée exacte des mouvements maritimes pendant le cours d'une année. On y verra aussi que les bâtiments mexicains appartiennent tous à des étrangers, et que les navires américains, ceux de Boston surtout, fournissent la moitié du tonnage de tout le commerce. Néanmoins il est à craindre pour ces derniers, qu'avant peu d'années les bâtiments de la Compagnie de la Baie d'Hudson ne leur fassent une concurrence redoutable.

Les capitaines et subrécargues doivent éviter avec soin tous différends administratifs avec la douane de MonteRey, parce qu'ils ne sont point réglés dans la province, mais bien renvoyés devant le *tribunal de Hacienda* (tribunal des Finances) siégeant à Hermosillo dans la Sonora. On comprendra facilement les difficultés et les retards sans nombre qu'entraîne cette juridiction éloignée.

Au mois d'août 1837, le commandant Vallejo

proposa au gouverneur Alvarado de transporter la douane de MonteRey au port de San Francisco, sous prétexte que le mouillage y était meilleur et la contrebande plus facile à empêcher, mais en réalité pour être en position de s'approprier les droits payés par les navires. Il est inutile d'ajouter qu'Alvarado refusa, et ce refus n'a pas été une des moindres causes de dissension entre ces deux personnages.

En 1840, le gouvernement voulut interdire le cabotage aux navires étrangers; mais ceux-ci ayant refusé de décharger, Alvarado se vit bientôt contraint de lever la prohibition, puisque les seuls revenus de la province consistent dans la douane, et que les sommes insignifiantes provenant des amendes, des droits municipaux sur les boutiques, l'entrée des liquides et la coupe des bois, sont affectées par les alcaldes aux dépenses des Pueblos.

Les bâtiments étrangers peuvent se vendre en Californie; mais, d'après la loi, ils doivent prendre un capitaine de pavillon mexicain ou être commandés par un étranger naturalisé. Le navire est en outre forcé de se rendre à San Blas, afin d'obtenir du chef de la marine de cet arrondissement des lettres de nationalisation signées du Président.

Quelle que soit la dimension du bâtiment employé à une expédition en Californie, la valeur, prix d'achat du chargement, ne doit être que de six à huit mille piastres, et de dix mille au plus. Ces cargaisons se composent généralement de fonds de magasins et d'objets passés de mode en Europe.

Très-peu de navires viennent d'Angleterre directement. La plupart ont touché d'abord à Lima ou Valparaiso. Ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson viennent d'Honoloulou ou du Rio Colombia. Quant aux Américains, ils arrivent presque tous de Boston, et quelquefois des îles Sandwich ; cependant quelques-uns de leurs bâtiments ont déjà laissé une partie de leur chargement au Pérou ou au Chili, avant d'arriver en Californie.

TABLEAU DES IMPORTATIONS EN CALIFORNIE.

	Piastres.
Sous pavillon mexicain	50,000
Sous pavillon américain	70,000
Sous pavillon anglais	20,000
Divers et baleiniers	10,000
Total des importations	150,000

TABLEAU DES EXPORTATIONS EN CALIFORNIE.

	Piastres.
Cuirs	210,000
Suifs	55,000
Pelleteries, bois et autres articles	15,000
Total des exportations	280,000

TABLEAU DES EXPORTATIONS DIVISÉES PAR NATION.

		Piastres.
Navires mexicains		65,000
Américains	de Boston, 110,000	150,000
	de Sandwich, 40,000	
Anglais		45,000
Divers		20,000
Total des exportations		280,000

Il existe une disproportion entre les bénéfices des navires mexicains et ceux des autres nations, parce que les premiers s'en retournent souvent à vide, et que leurs cargaisons sont loin d'avoir la

même valeur. Les bâtiments mexicains qui emportent des cuirs, vont à Valparaiso et reviennent avec des marchandises d'Europe ; ceux qui partent chargés de suif, vont toujours le vendre à Lima : ils y prennent un chargement, ou bien ils remontent sur lest à Guayaquil embarquer du cacao qu'ils déposent à Acapulco. Dans ce port et dans ceux de San Blas et Mazatlan, ils choisissent quelques marchandises européennes peu demandées et des objets manufacturés à Mexico, à Puebla, Querétaro et Guadalajara, tels que couvertures ou sarapes en laine, rebozos, écharpes en soie et en coton, chapellerie, passementerie, chaussures de femmes, cuirs ouvragés, des articles de harnachement et de sellerie, cigarettes et cigares, du sucre blanc et terré, et du mescal, eau-de-vie obtenue par la distillation de l'agave américaine.

En 1841, on avait si peu semé de blé dans la Haute Californie, et la récolte fut si mauvaise, à cause de la sécheresse, qu'on envoya deux goëlettes chercher de la farine à San Blas et à Guaymas; dans d'autres années, au contraire, si la saison a été favorable, on expédie des chargements de maïs de MonteRey à Acapulco.

Généralement les bâtiments anglais ne reviennent pas en Angleterre ; ils se rendent à Sandwich

et surtout à Valparaiso; ceux de la Compagnie d'Hudson vont aussi aux îles Sandwich ou au fort de Van Couver dans le Rio Colombia. Quant aux navires américains, une partie se dirige vers les Sandwich, et l'autre directement vers Boston; mais alors ils n'emportent absolument que des cuirs. Il est à remarquer que plusieurs d'entre eux, soit en venant, soit en s'en retournant, ne doublent pas le cap Horn, mais qu'ils passent par le détroit de Magellan qui renferme d'excellents ports et dont tous les bras sont parfaitement connus, grâce aux magnifiques travaux hydrographiques des Espagnols, continués dans ces dernières années par les Anglais, et qui ont acquis une nouvelle importance depuis la prise de possession des îles Malouines par l'Angleterre, et les établissements qu'avec une sage prévoyance le gouvernement éclairé du Chili vient d'y fonder tout récemment.

En 1839, l'expédition scientifique américaine aux ordres du capitaine Wilkes n'a pas manqué de visiter avec soin le détroit de Magellan, pour s'assurer du parti qu'on pourrait tirer de la fréquentation de ce passage, dans l'intérêt du commerce des États-Unis.

TABLEAUX

DU COMMERCE DE LA CALIFORNIE.

ÉTAT DES 43 NAVIRES ENTRÉS DANS LES PORTS DE MONTEREY DE SEPTEMBRE 1840

MEXICAINS (marchands).

NOMS.	Provenance.	Tonneaux.	Équipage.
			h.
Barque *Clarita*.....	Acapulco.	191	12
Goëlette *Ayacucho*....	Lima.	97	9
Goëlette *Ninfa*.....	Mazatlan.	84	11
Barque *Guipuzcoana*..	Lima.	210	18
Brig *Catalina*.....	Mazatlan.	160	16
Brig-goëlette *Ayacucho*.	Lima.	125	10
Goëlette *California*....	Sandwich.	86	10
Goëlette *Colombina*...	Mazatlan.	55	9
Brig-Goëlette *Leonidas*.	Lima.	160	12
Brig *Chato*.....	San Blas.	105	11
10 NAVIRES.		1273	118

AMÉRICAINS (marchands).

NOMS.	Provenance.	Tonneaux.	Équipage.
			h.
Brig *Bolivar*.....	Boston.	180	15
Brig *Lama*.....	Sandwich.	208	10
Brig *Corsar*.....	Boston et Lima.	217	12
Brig *Perkins*.....	Sandwich.	203	16
Brig *Maryland*.....	Sandwich.	128	13
Goëlette *Juliana*.....	Boston.	106	10
Trois-mâts *Monson*....	Boston.	400	23
Trois-mâts *Alert*.....	Boston.	360	19
Trois-mâts *Tasso*.....	Boston.	314	19
Trois-m. *DonQuichotte*.	Boston, Sandwich, et la Bodega.	276	16
10 NAVIRES.		2392	153

BALEINIERS.

—

NÉANT.

BALEINIERS.

—

8 FORMANT ENSEMBLE..... 3075 240
(Un d'eux sous pavillon sandwichois).

BATIMENTS DE GUERRE.

—

NÉANT.

BATIMENTS DE GUERRE.

—

		Canons.	h.
3 Corvettes. 2 Brigs..... 1 Goëlette.	De Sandwich et de la côte Nord-Ouest. (Une autre corvette se perdit).	90	800

		ton.	h.
10 NAVIRES MEXICAINS.	Total..	1273	118
24 NAVIRES AMÉRICAINS.	Total...	5267	1173

IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
50,000 piast.	65,000 piastr.	70,000 piastr. Non compris les baleiniers.	150,000 piastr.

ET SAN FRANCISCO DANS LA NOUVELLE CALIFORNIE,

A SEPTEMBRE 1841.

ANGLAIS (marchands).				DIVERS (marchands).				FRANÇAIS (marchands).			
NOMS.	Provenance.	Tonneaux.	Équipage	NOMS.	Provenance.	Tonneaux.	Équipage.	NOMS.	Provenc.	Tonneaux.	Équipage.
			h.				h.				
Trois-mâts *Index*.....	Angleterre et Valparaiso.	203	11	Brig *Cervantes*, péruvien....	Lima.	160	13	NÉANT.			
Trois-mâts *Colombia*.....	Londres, Sandwich et Rio Colombia.	356	15	Brig *Juan José*, équatorien.	Guayaquil et Lima.	217	14	(Mais la goëlette *Colombina* et le brig *Ayacucho* appartenaient à deux Français, MM. d'Hélia et Limaucourt; malheureusement ces deux navires se sont perdus, et le premier corps et biens).			
Trois-mâts *Cowlitz*..... (Ces deux navires sont à la Compagnie anglaise de la Baie d'Hudson).	*Id.*	356	18	Goëlette *Carolina*, de la Nouvelle Grenade.	Puerto de la Union.	72	12				
Goëlette *Fly*...	Lima.	92	10								
4 NAVIRES.		1,007	54	3 NAVIRES.		449	39	NÉANT.			
BALEINIERS. — NÉANT.				BALEINIERS. — NÉANT.				BALEINIERS. — *Élisa*, du Havre. Avait 900 barils, après neuf mois de navigation.		500	35
BATIMENTS DE GUERRE. — 1 corvette venant de San Blas.		Canons. 28	h. 220	BATIMENTS DE GUERRE. — NÉANT.				BATIMENTS DE GUERRE. — NÉANT.			
5 NAVIRES ANGLAIS. Total..		ton. 1,007	h. 274	3 NAVIRES DIVERS. Total.		ton. 449	h. 39	1 NAVIRE FRANÇAIS. Tot.		500	35
IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.			IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.			IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.		
20,000 piast.	45,000 piast.			10,000 piast.	20,000 piast.			NÉANT			

Y compris les baleiniers.

TABLEAU

DES NAVIRES SOUS PAVILLON MEXICAIN COMMERÇANT DANS LA HAUTE CALIFORNIE AU 1er JANVIER 1842.

NOMS.	TONNAGE.	ÉQUIPAGE.	NOMS DES PROPRIÉTAIRES.
Barque *Guipuzcoana*..	210	18	D. Antonio Aguirre, Espagnol, à Santa Bárbara.
Goëlette *Léonidas*.....	160	12	
Brig *Chato*.....	105	11	D. José Castaños, Espagnol, à Tépic.
Goëlette *Ninfa*.....	84	11	Capitaine Fitch, Américain, à San Diego.
Goëlette *Ayacucho*....	97	9	Capitaine Daze, Américain.
Goëlette *Esmeralda*...	80	8	Hugo Red, Écossais, à los Angeles.
Goëlette *Mosca*.....	92	10	Capitaine Wilson, Anglais, à San Francisco.
Goëlette *Juan Diego*...	90	10	Capitaine Scott, Anglais, à Santa Bárbara.
Goëlette *California*....	86	10	Le Gouvernement de Californie, à MonteRey.
Trois-mâts *Clarita*.....	191	12	M. de Virmond, négociant d'origine française, à Mexico et à Acapulco.
Brig *Catalina*.....	160	12	
11 NAVIRES.	1,355	123	Ainsi il n'y a qu'une petite goëlette qui soit véritablement propriété mexicaine.

Comme document comparatif, on pourra consulter le tableau suivant du commerce des îles Sandwich, pendant le même laps de temps que celui compris dans l'état du commerce de la Nouvelle Californie.

ÉTAT

DES 88 NAVIRES ENTRÉS DANS LES PORTS DES ILES SANDWICH, DEPUIS SEPTEMBRE 1840 JUSQU'A SEPTEMBRE 1841.

Américains	Marchands.....	14	Baleiniers.....	50	69	Total général : 88 navires.
Anglais.....	Id.	13	Id.	3	16	
Français.....	Id.	00	Id.	2	2	
Mexicains.....	Id.	1	Id.	0	1	

IMPORTATIONS GÉNÉRALES : 455,000 piastr.	EXPORTATIONS GÉNÉRALES : 98,000 piastr.
IMPORTATIONS EN CALIFORNIE : 150,000 piastr.	EXPORTATIONS DE LA CALIFORNIE : 280,000 p.

Il ressort de cette comparaison, que l'état commercial actuel de la Californie est beaucoup plus satisfaisant que celui des îles Sandwich, bien qu'un nombre double de navires les ait visitées, et que la population soit vingt fois plus nombreuse; en effet, tandis qu'en Californie la valeur des exportations est de deux fois celle des importations, aux îles Sandwich, au contraire, les marchandises importées ont quatre fois et demie la valeur des marchandises exportées. On comprend aisément le déficit énorme qui ne saurait manquer de résulter un jour de cette immense disproportion entre la consommation et la production. A la vérité, sur les quatre-vingt-huit navires entrés aux îles, on comptait cinquante-cinq baleiniers, dont cinquante Américains et deux Français seulement.

Ces derniers vont plutôt au Chili, à Sidney et à la Nouvelle Zélande, et dépassent rarement les îles Galápagos. Il serait pourtant bien à désirer que nos navires explorassent les parages encore vierges pour eux, situés au nord de l'Équateur, la côte du Mexique, la Mer Vermeille, les deux Californies, la côte Nord-Ouest, ses nombreux archipels et les îles Aléoutiennes, c'est-à-dire, les mers comprises entre la ligne équinoxiale et le 60e degré de latitude nord, et en longitude,

depuis le 90e jusqu'au 180e degré à l'ouest de Paris [1].

On se ferait difficilement une idée de l'abondance des baleines dans cette partie du globe. Nous avons déjà dit avoir vu à MonteRey un baleinier américain *à l'ancre,* en prendre trois en un seul jour. Le capitaine Malherbe de *l'Élisa,* du Havre, revenant de la côte Nord-Ouest, nous assura qu'il pensait être le premier baleinier français qui l'eût visitée jusqu'au 54e degré de latitude. Sur ce parallèle, et en très-peu de mois, il avait réuni neuf cents barils d'huile.

Malgré les brumes épaisses, les grosses mers et les vents du nord-ouest presque toujours régnants, il est incontestable que la pêche de la baleine y est extrêmement facile pendant la belle saison, surtout dans les baies nombreuses que présentent les milliers d'îles de la côte. Les Indiens Aléoutes, les Kodiaks, ceux de l'île de Quadra et Van Couver, ne craignent pas d'aller dans de faibles pirogues attaquer la baleine dont ils mangent la chair et l'huile. Ces parages offrent d'ailleurs d'excellents abris dans les ports de Ounalaska, Ounimak, de l'Épiphanie, dans l'île

[1] Voir dans l'Atlas le nouveau champ de pêche indiqué sur la carte de l'Océan Pacifique, n° 2.

Kodiak, le port Mulgrave au pied du mont Saint-Élias, le port des Français, la Nouvelle Arkangel, les ports Bucareli, Cordova, Nutka, la baie de Puget dans le détroit de Juan de Fuca, et le magnifique port de San Francisco. On doit ajouter cependant que c'est seulement dans ce dernier ou à MonteRey que les baleiniers peuvent se procurer des vivres. Ceux qui pêcheraient vers le sud auraient la faculté de se ravitailler ou de se reposer au moins au port de San Diego, et dans la Basse Californie, à la baie de San Francisco, dans celle de la Magdalena, à la Mission de Todos los Santos, à celle de San José au cap San Lúcas, à la Páz au fond du port de Pichilingue, à Loreto, Guaymas, Mazatlan, San Blas, Manzanillo, Acapulco, aux golfes de Fonseca et de Nicoya, à la baie de Panama, et enfin à Otaïti et aux îles Marquises. Nous pensons toutefois que les parages situés entre le tropique du Cancer et le cinquante-cinquième parallèle septentrional environ, sont les plus importants. Ces lieux de pêche, sans contredit les moins fréquentés du globe, servent de refuge aux cétacés poursuivis sans relâche au sud de l'Équateur.

Quelle que fût l'époque de leur départ de France, nos baleiniers ne devraient arriver dans les hautes latitudes que dans la belle saison,

c'est-à-dire, vers le commencement de mai; ils y pêcheraient durant cinq mois, et en octobre, mois auquel les Américains arrivent à MonteRey et à San Francisco, ils iraient se ravitailler dans ces deux ports. Après leur relâche, ils exploiteraient la côte en allant vers le sud, et principalement le golfe de Californie qui abonde en baleines, et où personne ne va.

On rencontre dans ces mers huit différentes espèces de baleines; la plus grande, du genre *cetus*, est celle que nous nommons baleine franche, et les Américains et Anglais *right whale*, ou *black whale*, baleine noire. Cette espèce fournit les barbes ou fanons de baleine dont on se sert pour les corsets, les parapluies, etc.

Ces baleines, d'une dimension gigantesque, se trouvent, pendant l'été, dans les hautes latitudes septentrionales; elles redescendent au sud pendant l'hiver, et fréquentent les côtes et les baies; on peut en tirer jusqu'à deux cents barils d'huile; ce qui explique pourquoi elles sont si recherchées par les baleiniers français.

Les Américains, au contraire, préfèrent chasser l'espèce dite cachalot (physeter macrocephalus) qui est le *sperm whale* ou *white whale* (baleine blanche) des Anglais et des Américains. Le cachalot, reconnaissable à sa tête monstrueuse qui

occupe le tiers de sa longueur totale, se tient toujours au large et dans les eaux profondes; bien qu'il aime les mers chaudes, il remonte pourtant jusqu'au quarante-cinquième parallèle, et on peut le pêcher en redescendant, après avoir poursuivi la baleine franche, depuis le 60e degré environ. Sa dimension est un peu moindre que celle de la baleine franche; il rend toutefois jusqu'à cent barils d'huile, et quinze ou vingt de blanc de baleine.

Le blanc de baleine, ou *sperma ceti*, est un fluide stéarique contenu dans les sinus frontaux. Il vaut de dix-huit à vingt piastres le baril, prix bien plus élevé que celui de l'huile. Aux États-Unis, où la cire est rare et fort chère, on fait un grand usage du blanc de baleine pour l'éclairage, tandis qu'en France on préfère les bougies de cire. Aussi, lorsque les baleiniers français et américains se rencontrent, ils échangent le sperma ceti pour de l'huile ordinaire. Les Américains prennent aussi le cachalot, mais seulement lorsque l'occasion se présente, et pour ne pas rester à vide, d'autant plus que pour les machines, l'huile de palme de la côte d'Afrique commence à lutter avec avantage sur les marchés avec l'huile de baleine.

Les baleines à bosse (*humpback*) des Anglais

et des Américains se trouvent toujours non loin de terre et sous toute latitude; elles habitent les baies, et dans leurs jeux ou leurs combats, viennent souvent s'échouer sur le rivage. Lorsqu'elles sont dans un port, elles remplissent quelquefois l'air de gaz fétides qu'elles exhalent en soufflant bruyamment. Ces baleines, ainsi que leur nom l'indique, portent sur le dos, à la place de l'aileron, une énorme protubérance. Elles sont assez grandes et fournissent beaucoup d'huile; mais elles présentent le grave inconvénient de couler au fond dès qu'elles sont tuées, et de ne revenir flotter à la surface de l'eau qu'un ou deux jours après leur mort. Dans les havres on marque la place où elles ont disparu, par une pirogue, ou simplement une bouée; mais en pleine mer, où ces soins sont presque impraticables, on néglige de les pêcher.

Les cinq autres espèces de cétacés nommés (*sulphur bottom*) baleine à ventre de soufre ou couleur soufrée, la baleine à aileron (*fin back*), le grampus, le *killer* (le tueur) et le (*black fish*) ou poisson noir, sont moins abondantes et plus petites que les trois premières; leurs mouvements sont plus rapides; elles plongent plus profondément; et comme leurs produits sont loin de compenser les difficultés qu'offre leur pêche, les

baleiniers les négligent et ne les prennent qu'accidentellement, comme pis-aller et par de belles mers, réservant toute leur habileté et tout leur temps pour la baleine franche, celle à bosse et le cachalot.

Nous espérons que les renseignements que nous venons de donner, et qui sont inconnus aux armateurs de nos ports, les engageront à diriger leurs navires vers la côte Nord-Ouest et la Californie. Dans ces parages peu fréquentés et abondants en cétacés, les navires compléteront aisément, et en peu de temps, leurs chargements, et les armateurs trouveront ce double avantage d'abréger la durée de la campagne et de gagner plus promptement les primes affectées aux bâtiments armés en pêche.

Nous croyons utile de rappeler ici les articles les plus importants des lois et ordonnances actuellement en vigueur sur la pêche de la baleine [1].

[1] Extrait du Bulletin des Lois des mois de juillet et août 1841.

LOI DU 25 JUIN 1841.

« Art. 1er. Les primes accordées par les lois « des 22 avril 1832 et 9 juillet 1836, pour l'en- « couragement de la pêche de la baleine, seront « fixées comme suit, à partir du 1er mars 1842, « savoir :

« *Prime au départ.* Quarante francs par ton- « neau de jauge au départ, pour les armements « entièrement composés de Français, et vingt- « neuf francs pour les armements composés en « partie d'étrangers, dans les limites détermi- « nées par l'art. 4 de la loi du 22 avril précitée.

« *Primes au retour.* Vingt-sept francs par ton- « neau de jauge au retour, pour les armements « tout français, et quatorze francs cinquante cen- « times pour les armements mixtes, dans les con- « ditions déterminées par l'art. 2 de la loi du « 22 avril 1832, lorsque le navire aura pêché, « soit au delà du cap Horn, soit à l'est du cap de « Bonne-Espérance, dans les latitudes fixées par « ledit article 2, et par l'article 3 de la même loi.

« Art. 2. Il sera alloué en outre aux navires « spécialement armés pour la pêche du cachalot, « dans l'Océan Pacifique, et après une navigation « de trente mois au moins, pendant laquelle ils

« se seront élevés au delà du vingt-huitième degré « de latitude nord, une prime supplémentaire « sur l'huile de cachalot et la matière de tête qu'ils « rapporteront du produit de leur pêche.

« Cette prime sera fixée comme suit, par cent « kilogrammes, savoir :

« Pour les navires partis du jour de la promul- « gation de la loi, au 31 décembre 1845, 20 francs.

« Pour les navires partis du 1er janvier 1846 « jusqu'au terme de la loi, 15 francs.

« Art. 3. Une ordonnance royale déterminera « les conditions spéciales à remplir par les arma- « teurs qui expédieront des navires à la pêche du « cachalot.

« Art. 4. Les dispositions de la présente loi, « ainsi que celles des lois des 22 avril 1832 et « 9 juillet 1836, auxquelles il n'est pas dérogé, « resteront en vigueur jusqu'au 31 décembre « 1850. »

Voici la disposition principale de l'ordonnance du roi, du 10 août 1841, qui détermine les conditions spéciales à remplir par les armateurs qui expédieront des navires à la pêche du cachalot :

« Art. 1er. Tout armateur qui voudra expédier « un navire à la pêche spéciale du cachalot dans « l'*Océan Pacifique*, sera tenu, pour avoir droit « à la prime, d'en faire la déclaration préalable

« devant le commissaire de la marine du port « d'armement, s'engageant à faire suivre à l'ar- « mement sa destination et à ne rapporter que des « produits de sa pêche[1]. »

Mais il est impossible d'établir une distinction exacte entre les navires cachalotiers et les navires baleiniers. Chacun d'eux pêche ce qu'il trouve, et il échange avec les étrangers les produits qui leur conviennent le mieux réciproquement.

Les navires de cinq cents tonneaux sont ceux qui présentent la meilleure dimension pour contenir un chargement suffisant et les vivres nécessaires pour des campagnes qui durent généralement trente mois. Un bâtiment de ce tonnage, monté par trente hommes environ, équipage tout français, perçoit la prime suivante, soit qu'il revienne à vide ou chargé d'huile de baleine.

Au départ, par tonneau, 40 fr. × 500 ton. =	20,000 fr.
Au retour, par tonneau, 27 fr. × 500 ton. =	13,500 fr.
Total de la prime pour un navire baleinier....	33,500 fr.

[1] Voir dans les *Archives du Commerce*, tome XXVIII, pag. 132 et suivantes, les textes entiers et l'exposé des motifs, ainsi que le Rapport présenté aux Chambres par le Ministre du Commerce, le 19 avril 1841.

Si le navire rapporte de l'huile de cachalot ou du sperma ceti, il jouit de la prime supplémentaire mentionnée dans la loi précitée. Depuis dix ans, la pêche française a pris assez de développement; nous possédons maintenant près de quatre-vingts baleiniers jaugeant au delà de trente mille tonneaux, et montés par deux mille marins. Les primes se sont élevées très-haut dans certaines années; en 1837, elles ont dépassé douze cent soixante mille francs; mais il est à regretter qu'elles ne se soient pas soutenues à ce chiffre. Les rentrées en huile de cachalot ont subi particulièrement un accroissement sensible; en 1841, nos navires en ont rapporté soixante-six mille kilogrammes, et six ou sept ans auparavant ils n'en recueillaient à peine que trois mille. Il y a lieu d'espérer que le régime protecteur des primes augmentera les expéditions de nos ports : le gouvernement lui-même est vivement intéressé à les favoriser, la pêche de la baleine étant la meilleure école où puissent se former des matelots pour la marine militaire.

Les Américains ont déjà eu à MonteRey un officier de leur marine, M. Estabrook, en qualité d'agent consulaire. Nous croyons savoir que le cabinet de Washington devait nommer pour son consul un de ces deux honorables négociants, M. Larkin ou M. Jones, qui a déjà rempli ces

fonctions aux îles Sandwich. Quant au consul anglais, il ne saurait être autre que l'agent habile de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Indépendamment du point de vue commercial et politique, de l'intérêt nouveau que donnent à la Californie les affaires du Texas et la rupture imminente des États-Unis et du Mexique, la création récente du consulat de France à Monte-Rey, la résidence du titulaire et la présence tant de fois réclamée de bâtiments de l'État dans ces parages, offriront à nos nationaux et à nos capitaines marchands et baleiniers une protection efficace en cas de trouble ou d'invasion, et des moyens de répression contre l'indiscipline et la désertion des équipages.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

INTRODUCTION. — État du Mexique sous la domination espagnole. — Histoire de la révolution. — État actuel. — Considérations politiques..... 1

CHAPITRE II.

Situation commerciale et financière du Mexique. — Production et exportation des métaux précieux. — Budget des recettes et des dépenses. — Dettes étrangères. — Population et intérêts français..... 39

CHAPITRE III.

Histoire des expéditions de découvertes des Espagnols sur la côte occidentale de l'Amérique, au nord de l'Équateur. 87

CHAPITRE IV.

Pages.

Description de l'isthme de Tehuantepec. Projet de communication entre l'Océan Atlantique et la Mer Pacifique. Port d'Acapulco..... 119

CHAPITRE V.

Territoire et ville de Colima. Volcan. Port del Manzanillo. Valladolid. Nouvelle Galice. Guadalajara, Tépic, Jalisco, San Blas, Mazatlan, Guaymas. Commerce de la côte.... 145

CHAPITRE VI.

Mer Vermeille. Sinaloa. Sonora. Rio Colorado. Tribus indiennes. Basse Californie..... 201

CHAPITRE VII.

Divisions du continent américain à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Fondation des Missions, Pueblos et Presidios de la Haute Californie. Révolution de cette province.... 251

CHAPITRE VIII.

Haute ou Nouvelle Californie. Son organisation politique, administrative et militaire. Population blanche. Étrangers. Topographie des Missions, Pueblos et Presidios du Sud de la province. Districts et ports de San Diego et de Santa Bárbara. Iles de la côte..... 315

CHAPITRE IX.

Pages.

Description topographique des Missions, Pueblos et Presidios du Nord de la Nouvelle Californie. Districts et ports de MonteRey et de San Francisco..... 385

CHAPITRE X.

État de l'agriculture en Californie. Élève des bestiaux. Bois de construction. Commerce. Importation. Exportation. Navigation. Douanes. Navires baleiniers. Nouveau champ de pêche de la baleine. Consulats étrangers..... 469

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CARTES, PLANS ET DESSINS.

DANS CE VOLUME.

Nos 1. Vue du port et de la ville de MonteRey.
— 2. Portrait du R. P. Duran, Préfet apostolique.
— 3. Californien jetant le lazo.
— 4. Isba, maison des colonies russes de l'Amérique.

DANS L'ATLAS.

Nos 1. Carte générale du voyage.
— 2. Carte de l'Océan Pacifique.
— 3. Carte de l'Isthme de Tehuantepec.
— 4. Plan du port d'Acapulco.
— 5. Plan du port del Manzanillo.
— 6. Plan du port de San Blas.

N° 7. Plan du port de Mazatlan.
— 8. Plan du port de la Páz.
— 9. Plan du port de Guaymas.
— 10. Plan du Rio Colorado.
— 11. Plan du port de San Diego.
— 12. Plan du port de San Pedro.
— 13. Plan du port de Santa Bárbara.
— 14. Plan du port de MonteRey.
— 16. Plan du port de San Francisco.
— 23. Vue de la Mission de Saint Louis Roi de France.
— 24. Plan géométrique de cet Édifice.

FIN DE LA TABLE DES CARTES, PLANS ET DESSINS.

F851
D85
v. 1
cop. 2
X
VAULT

·ris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.